

Super **+** Fiction

Kampus

James E. Gunn



Albin Michel

Kampus



OceanofPDF.com

Super-Fiction

Collection

[illegible]

Georges H. Gallet

OceanofPDF.com

Super-Fiction

Kampus



James E. Gunn

Albin Michel

OceanofPDF.com

Édition originale américaine :
KAMPUS
Copyright © 1977 by James E. Gunn
A Bantam Book, New York

Traduit de l'américain par
France-Marie Watkins

© Éditions Albin Michel, 1980,
22, rue Huyghens, 75014 Paris
ISBN-2-226-01022-X

OceanofPDF.com

Chapitre premier

Karnaval

Le Kamaval, c'est un peu comme du cirque, un peu comme une bacchanale, un peu comme un bal des Beaux-Arts, un peu comme une orgie collective, un peu comme un marché aux esclaves et absolument pas comme une université. C'est un prétexte inventé pour faire en public ce que tout le monde fait dans l'intimité. Les étudiants l'appellent de la franchise, la faculté de la débauche, mais en réalité c'est une affirmation du penchant des étudiants pour la sensualité et de leur manque d'intérêt pour l'étude. Autrement dit, c'est le commencement parfaitement approprié d'une nouvelle année universitaire.

LE CARNET DE NOTES DU PROFESSEUR

Gavin planait dans la folie sensuelle du Kamaval comme une molécule esclave dans un des amplificateurs des Savages, vibrant avec les accords de la guitare basse, bousculé par le martèlement de la batterie, filant sur les cordes du thème dans un mouvement impitoyable, inconséquent... Boum, vroum-vroum, tica-tic, twink, plink...

Quelqu'un, quelque part, lui avait glissé un hallucinogène. Dans les recoins de son esprit, il essayait de se rappeler ce qu'il avait mangé, bu ou fumé, cherchait quel ami lui avait voulu du bien ou quel ennemi tenait à le neutraliser, et dans quel but, pendant cette journée la plus importante de l'année universitaire. Mais, délivré de tout souci, il flottait au-dessus de ce noyau central d'inquiétude, comme un ballon rouge au-dessus d'un cratère de lave, et savourait sa libération du démon assis sur ses épaules, qui le chevauchait de-ci, de-là, dont le fouet incrusté de métal flagellait ses entrailles à travers la peau, les muscles, le cœur et le foie.

Il s'abandonna au rythme obsédant et au spectacle kaléidoscopique avec une émotion semblable à de la joie. L'arène familière du stade lui était

étrangère ce soir, le plafond disparaissait dans la nuit, le balcon scintillait de spots et de tourbillons, l'air était lourd d'encens, de fumée d'herbe, de sueur humaine. Une partie de l'effet, il en était sûr, venait d'une distorsion des sens, l'étrange ondolement lumineux des étudiants qui passaient, leur aura, leur iridescence, mais comment expliquer le grotesque de leur visage et la fusion protéiforme de leur aspect en un mélange confus ?

Et puis Gavin se souvint : ce soir, c'était Carnaval, avec masques et costumes, la trêve, la suspension des conflits, la libération de la peur et toute licence de faire ces choses que le rang, la timidité ou la raison interdisaient en général.

« Hé, Gavin », dit un masque surgissant de la brume multicolore, et une main ferme sur son épaule le fit chanceler avant que le masque disparaisse.

« Salut, Gavin ! » lança un autre masque, plus légèrement, plus positivement, et des lèvres évoquant des serpents brûlants se tordirent sur sa bouche avant que la foule l'arrache à la silhouette vers laquelle il tendait les mains.

Il les leva devant sa figure, les examina comme si elles étaient nouvelles et singulières, tandis que la cohue le pressait, et puis en aveugle, il les porta à ses joues. Ses joues lui parurent raides mais pas comme un masque, plutôt comme de la peau raidie par un choc ou par la rigidité cadavérique.

Il ne se sentait pas en état de choc, simplement désorienté par l'hallucinogène, assourdi par le bruit hurleur, martelé par la cadence qui semblait naître dans son ventre et s'irradier pour se heurter à la scène de folie et secouer le plafond.

Il leva les yeux et vit les Savages, nus à part le pagne, cernés par des amplis, apparemment accrochés aux appareils par un cordon ombilical, tapant en sueur sur leurs instruments, oscillant sur leur plate-forme précaire suspendue par un câble à des hauteurs invisibles. Il ne savait pas ce qu'ils jouaient, peut-être personne ne le savait-il sauf les Savages, mais c'était tout nouveau et prenait aux tripes.

Ebloui et assourdi, Gavin se laissa bousculer, emporter en un mouvement brownien dans l'espace immense, ses sens capitulant devant la violence qui les frappait. Et dans cette mer de folie, de sons et de lumières, des épaves dérivait qui le heurtaient...

Un grand type maigre en casque et col bleu à la poursuite de...

Une fille aux yeux effrayés en habit de nonne...

Un Jésus en couronne d'épines avec des stigmates laissant des traînées de sang sur la main de Gavin...

Un acido aux pupilles noires et vagues...

Un cave aux cheveux longs, en toge et coiffé d'un mortier...

Un Noir géant à l'érection incroyable...

Une fille presque nue qui fouettait...

Le dos en sang de l'homme nu devant elle...

Un clown en larmes cherchant à fourrer des joints dans les mains de tout le monde...

Une fille aux trois seins nus...

Un Kampusflic matraque levée tapant sans distinction sur toutes les têtes...

Un empereur romain porté sur une litière, distribuant des bonbons à la foule...

Une fille nue équipée d'un gode, portant une pancarte que Gavin ne put lire...

Un grand type maigre en casque et col bleu...

Une fille aux yeux effrayés...

Un révolutionnaire avec une bombe dans chaque main et un fusil en bandoulière...

Un Jésus avec couronne d'épines et stigmates...

Un cave aux cheveux longs coiffé d'un mortier...

Un concierge avec un balai sans poils...

Deux pédales libérées...

Un acido avec des pupilles...

Un clown en larmes cherchant à fourrer...

Une fille avec trois...

Un cave aux cheveux longs...

Un Noir géant...

Un Kampusflic...

Un Jésus...

Une fille presque nue...

Le dos en sang...

Un grand type maigre...

Une fille aux yeux effrayés...

Un révolutionnaire...

Un concierge...

Un acido...

Deux pédales...

Une fille nue...

Bon Dieu ! pensa Gavin. A quoi servent les schémas ?

La foule jeta Gavin dans une des alcôves sous le balcon. Là, quelque peu à l'abri du vacarme hurlant, on pouvait se faire entendre. Ahuri, Gavin sentit des mains sur chacun de ses bras, entendit des voix dans chaque oreille, alternativement, comme une bande de démonstration de stéréo :

Gauche : « Trouve Jésus. Sois sauvé. »

Droite : « J'étais un pécheur. Comme toi. »

Gauche : « Je me shootais. »

Droite : « Je baisais les filles. »

Gauche : « Je trichais. »

Droite : « Je flouais les gens. »

Gauche : « Je crachais sur mon prochain. »

Droite : « Jusqu'à ce que je trouve Jésus. »

Gauche : « Jésus. »

Droite : « Jésus. »

Gauche : « Tu es un pécheur. »

Droite : « Tout comme nous. »

Gauche : « Si t'es pas sauvé par le sang de Jésus, mec, laisse tomber ! »

Droite : « Tu es condamné aux gouffres de l'enfer ! »

La tête de Gavin s'éclaircit un instant et ses yeux confirmèrent ce que ses oreilles avaient entendu ; il était entre les mains de deux disciples de Jésus résolus à le sauver.

Gauche : « Pour brûler éternellement. »

Droite : « Éternellement. »

Gauche : « Dans les siècles des siècles. »

Droite : « Amen. »

« Amen », dit Gavin et il s'arracha avant d'être entraîné plus loin dans le repaire d'iniquité.

S'éloignant en planant, il vit que les disciples avaient subjugué l'âme de quelqu'un d'autre, une fille aux yeux effrayés en habit de nonne...

Les pieds de Gavin n'étaient pas aussi légers que sa tête. Il trébucha entre de lourds rideaux dans une autre alcôve où ses yeux stupéfaits

discernèrent des hommes et des femmes assis en tailleur dans les airs, leur regard fixé sur une lointaine réalité invisible, leur figure et leur corps oubliés et détendus, comme vides et, pensa Gavin, devenant peut-être transparents.

Une voix basse, omniprésente, se fit entendre. « Ooum », dit-elle, puis encore : « Ooum. »

Entre les « ooums », qui semblaient résonner comme des accords prolongés, une autre voix dit : « Entre. Médite. Découvre la vraie nature de la réalité. Libère-toi des passions temporelles. Libère la véritable puissance du moi. Deviens tout ce que tu peux être. Unis-toi à l'universel. Médite. Contrôle ton corps. Libère le moi. Délivre l'âme. Ooum. »

Mais Gavin pensa qu'il avait déjà essayé cette voix, une fois, et s'il se la rappelait bien, ou se souvenait du rêve qu'il en avait fait, le moi était fascinant et les puissances apparemment libérées étranges et exaltantes, mais le processus et même le résultat personnellement insatisfaisants.

Il repassa en chancelant par les lourds rideaux dans l'ambiance également hypnotique et stupéfiante des Savages. Avant qu'il puisse reprendre le contrôle de son propre destin, il fut entraîné dans une autre alcôve où des jeunes gens, garçons et filles, paisiblement appliqués, persuadaient des étudiants de placer leur carte d'identité contre un des trois écrans translucides, sous des étiquettes où l'on lisait : radicaux, révolutionnaires et nihilistes. Sous la première, il y avait le dessin stylisé d'un étudiant portant une pancarte ; sous la deuxième, un étudiant grim pant sur une barricade et faisant signe à d'autres de le suivre ; sous la troisième, une bombe et une torche.

« Engage-toi dans le parti politique de ton choix, cria une des jeunes femmes à Gavin. Tu n'es pas vraiment sérieux si tu n'es pas prêt à mettre ton corps en jeu pour ce que tu crois. Engage-toi et découvre ce qu'est la politique. Apprends la vérité sur le gouvernement. Obtiens trois heures de crédit pour des travaux pratiques de science politique.

— Mais lequel ? demanda Gavin.

— Ici, c'est un bureau non partisan, frère. Ils sont également bons. La différence est affaire de tactique. L'important est de s'engager. Ne va pas à la dérive, frère. Engage-toi dans la lutte séculaire pour la justice. Libère les esclaves. Renverse l'establishment. Remettons les choses en marche... »

Mais c'en était trop pour Gavin. La scène lui paraissait trop imbue d'intensité religieuse et il n'avait pas encore découvert une cause pour

laquelle il voudrait donner sa vie.

L'alcôve suivante avait un plafond étoilé. Un astrologue masqué en chapeau pointu et longue robe noire scintillante de signes du zodiaque proposa de lui faire son horoscope contre un dollar et un échantillon de sang.

« Lignes de la main ? cria-t-il à Gavin qui reculait. Philtres d'amour ? Amulettes ?... »

Dans la suivante où la foule poussa Gavin, une fille entièrement nue au corps splendide était attachée sur le dos, avec des cordes de soie, sur un autel drapé de noir. Un grand prêtre se tenait derrière l'autel, ses mains spectrales étendues au-dessus de la fille et une double poignée d'étudiants en capuchon de moine entouraient le tableau en priant qu'un treizième vînt compléter le sabbat.

« Maîtrise les arts obscurs », dit l'un.

« Entre en contact avec les véritables puissances du monde », dit un autre.

« Exorcise Dieu... Nomme l'innommable... Le Mal sans culpabilité... Sois toi-même... Savoure la cérémonie sans ennui... Entre dans la Confrérie du Sang... »

L'alcôve suivante présentait une prosaïque liste d'ordinateur des possibilités de vie communautaire, avec photos et indices psychologiques de tous les communautaires actuels. Les étudiants étaient invités à s'inscrire pour la semaine de pointe en perçant les trous adéquats dans une carte perforée, tandis qu'un terminal posait une longue suite de questions personnelles. Si les cartes des étudiants concordaient avec les besoins communautaires, le garçon ou la fille serait invité à passer deux jours dans la communauté, et si les repas, le travail, la disposition des lits lui convenaient, et si les membres de la communauté voulaient bien de lui, il serait invité à s'y installer en permanence, autant que permanence se pût.

Tant d'autres alcôves suivirent que Gavin en perdit le compte alors qu'il était entraîné et bousculé le long du périmètre du rez-de-chaussée sur la terre battue, brûlée et souillée de crachats. C'était Carnaval, le festival semestriel organisé le vendredi précédant l'ouverture des cours le lundi. C'était un moment de joie et un moment d'engagement. Tous les groupes d'étudiants proposaient leurs facilités de service ou de plaisir, de vocation sérieuse ou d'activités hors programme. Les nouveaux pouvaient goûter aux séductions de la vie universitaire ; les anciens, qui ne se trouvaient pas eux-

mêmes dans les alcôves de propagande, avaient l'occasion d'échanger des idées, de changer de mode de vie, de choisir de nouveaux camarades, de profiter d'une aventure éphémère. Les plus prédateurs des garçons saisissaient leur chance d'annexer un nouvel élève avant qu'il ou elle puisse étudier le champ, et les femmes libérées se montraient tout aussi actives...

Même les professeurs étaient présents, recrutant pour leurs cours dans les couloirs supérieurs... et Gavin comprit alors pourquoi il était perdu, pourquoi il avait plané dans ce tableau, pourquoi il avait déferlé avec la foule. Il appartenait à un autre étage.

Rassemblant sa volonté, il se glissa vers une issue, se laissa pousser par la vague vers l'escalier et porter au premier étage. Enfin libéré, il entendit des voix et se trouva devant la porte d'un petit auditorium. Un étudiant gras et courtaud adressait un discours politique à une cinquantaine d'étudiants massés dans des fauteuils de théâtre délabrés.

Gavin admira le flot des mots roulant de la langue de l'orateur comme les billes d'une chaîne de montage.

« L'heure est venue, disait-il. Non, soyons francs avec nous-mêmes – si nous ne sommes pas autre chose, soyons francs – l'heure est passée depuis longtemps où nous aurions dû détruire un système qui n'a pas aboli le chômage, l'exploitation et la guerre. »

A chaque mot clef – « chômage », « exploitation », « guerre » soigneusement espacé pour permettre un temps de réaction – le public grondait par sympathie.

« Quelle guerre ? » demanda Gavin, mais personne ne l'entendit.

« Les laquais du gouvernement demandent ce que nous mettrions à la place. (*Nouveaux grondements.*) C'est pas notre responsabilité. D'abord, nous faisons la révolution, ensuite nous cherchons pourquoi. »

Ovation.

« Cette société ne s'inquiète que de prix plus élevés et de bénéfices plus élevés. (*Grondements.*) Un nouveau système rationnel insiste sur la production pour l'emploi. (*Acclamations.*) Au lieu d'une Amerikka sans cœur où les pauvres deviennent plus pauvres et les riches plus riches (*grondements*) dans laquelle la classe moyenne exploite les ouvriers, nous construirons une nation avec un cœur. (*Acclamations.*) La démocratie a échoué. Ce système lent, inefficace, qui a été séduit dans l'étreinte de la grosse fortune et du pouvoir des trusts, doit être mis à la ferraille, au profit d'une démocratie de participation, où ce que le peuple veut, ce dont le

peuple a besoin lui sera fourni : la sécurité (*ouais !*), le travail (*ouais !*), la liberté (*ouais !*) et le pouvoir ! (*Ouais, ouais !*) » Gavin s'éloigna de ce rituel de groupe, entendant des bribes de discours et des répons antiphoniques.

« ...dirigeants fous de pouvoir... » Hourrah !

« ...trompent le peuple... » Hourrah !

« ...liberté... » Ouais !

« ...bourgeoisie... » Ouuuuh !

« ...Marx... » Ouais !

« ...Marcuse... » Ouais !

« ...Mao... » Ouais !

« ...Che... » Ouais !

« ...tyrannie... » Ooooouuh !

« ...liberté... » Ouais !

Jusqu'à ce qu'il n'y ait plus que des huées et des acclamations comme des répons sans lecture, comme un contrepoint sans point, comme un tableau de score sans partie ou... ou, pensa-t-il plus follement, comme un sourire sans chat. « J'ai souvent vu un chat sans sourire, se dit Alice, mais un sourire sans chat ! »

Gavin recula contre un objet qui bougea puis le prit par les épaules pour le retenir de tomber.

« Ah, fit une voix précise et monocorde, nous avons là quelqu'un en grand besoin de mathématiques élémentaires...

— Pardon, murmura Gavin.

— Voyez ? Il demande pardon car il ne sait pas additionner, soustraire, multiplier et diviser. La simple arithmétique, voici ce que nous offrons ici. Ce qui est nécessaire pour faire son chemin dans ce monde, ou pour progresser vers l'algèbre, la géométrie et même vers le calcul intégral et toute la gamme des disciplines qui en dépendent, telles que l'ingénierie, la chimie, la physique, oui, et même l'économie. »

Gavin s'arracha aux mains qui le tenaient et se retourna pour regarder le petit homme maigre en toge et bonnet carré bleus qui se tenait devant une alcôve lambrissée de tableaux noirs. Le Professeur était couvert de poussière de craie et les tableaux de simples additions et soustractions, de multiplicandes, multiplicateurs et produits, de dividendes, diviseurs et quotients. Le Professeur, qui faisait de la réclame pour son cours, avait à la main une baguette télescopique avec laquelle il tapait sur les tableaux pour

ponctuer ses mots, et la longue baguette ne cessait de s'allonger rapidement puis de se rétracter à sa taille de crayon.

« Combien d'étudiants savent leur table de multiplication ? Combien doivent perdre du temps à taper huit fois sept sur leur calculatrice de poche ? Huit fois sept font cinquante-six, mesdames et messieurs, un résultat qui exige deux fois plus de temps pour être découvert électroniquement, pendant que le reste de la classe a avancé et vous a laissés en arrière. Je puis vous enseigner de nouvelles méthodes de multiplication et de division qui n'exigent pas d'être laborieusement apprises par cœur. J'ai des pilules garanties pour contenir tout le développement de la pensée mathématique depuis que les Arabes ont inventé les chiffres, des pilules dont l'effet se déclenche simplement par la lecture et un bref exercice. Apprendre en dormant, naturellement. Cours particuliers gratuits si nécessaire. Garantie absolue. Satisfait ou remboursé. Avancez, avancez... »

Gavin remarqua qu'un étudiant qui avait hoché vigoureusement la tête pendant le boniment et murmuré son approbation s'avavançait pour placer sa carte d'identité contre un écran, mais c'était manifestement un compère et seuls un ou deux étudiants sceptiques le suivirent.

Devant la salle suivante se tenaient deux héroïques statues de lucite, grandeur nature du corps humain nu, masculin et féminin, et entre elles un gros homme en blouse blanche. Le gros homme avait l'air d'une grotesque caricature de l'idéal humain représenté par les figures qui le flanquaient. L'enseigne au-dessus de la porte, également en lucite et, comme les statues, dégageant une lumière froide, annonçait : anatomie humaine et dissection.

« Apprenez les merveilles et les délices du corps humain, criait le gros homme. Indispensable pour tout étudiant désirant se lancer dans la médecine, les soins, la pharmacie, la thérapeutique physique, l'éducation physique, apprendre les états de conscience modifiés, ainsi qu'une aimable distraction pour ceux qui souhaitent surprendre leurs amis par leur connaissance scientifique de la musculature, de la stimulation des nerfs et de l'art de l'amour. »

Tandis qu'il parlait, les statues semblaient se modifier sur leur socle comme d'étranges Frégoli inhumains ; leur flamme interne devint jaune soleil, la peau de lucite disparut et ils furent des squelettes articulés ; quand cette couleur vira au rose, les squelettes se couvrirent de muscles et quand le rose devint vert, le corps arbora un réseau de nerfs ; bleu, les veines ;

rouge, les artères ; et enfin violet, les organes internes aux palpitations obscènes. Alors que les couleurs changeaient plus rapidement, les statues parurent palpiter de leur propre vie salace tels des vicieux absolus.

« Une aide visuelle comme celle que vous avez devant vous facilitera votre travail de mémoire. Naturellement, les pilules d'enseignement sont préparées en vue de chaque leçon. Et nous ne nous contenterons pas de modèles. Nous disséquons de vrais cadavres, des morts authentiques conservés, des hommes et des femmes. Pour cette raison, nous devons faire payer un supplément de laboratoire ; les cadavres – particulièrement les corps jeunes – sont difficiles à trouver. Mais nous nous amuserons. Quand nous en viendrons à la reproduction... (Les statues parurent onduler sensuellement et Gavin crut voir quelque chose se former dans le bas-ventre de la figure féminine), nous aurons des démonstrations vivantes ainsi que l'occasion d'expérimentation personnelle pour les condisciples de labo qui seront accouplés de façon appropriée et par affinités. Pour sept cent cinquante dollars seulement, chers élèves, vous pourrez passer un semestre passionnant et apprendre quelque chose qui vous sera toujours utile... »

Des étudiants se précipitèrent ; l'anatomie était toujours populaire.

Après le médecin, c'était un Professeur de littérature. Son matériel visuel était un grand écran sur lequel des mots dispersés se formaient en phrases. « Apprenez à lire et à écrire », disait-il avec nostalgie. Il était pauvrement vêtu d'un vague costume de tweed déjà vieux vingt ans plus tôt. Ses cheveux se clairsemaient sur le dessus, et son visage, comme ses vêtements, s'affaissait en exprimant la défaite.

« Vous croyez maintenant que vous n'aurez jamais besoin de ces arts, dit-il. Tout ce que vous aurez jamais besoin de savoir vous sera proposé sous forme visuelle ; tout ce que vous aurez jamais besoin de communiquer pourra être parlé ou enregistré... Ce n'est pas vrai, mesdames et messieurs. Beaucoup d'ouvrages de littérature, beaucoup de passages passionnants – oui, pornographiques, même – n'ont jamais été traduits sous forme visuelle. Imaginez le plaisir de lire *Fanny Hill* dans le texte original, ou *Justine* et *Histoire d'O* ! Même les meilleures traductions laissent beaucoup à désirer ; vous ne pouvez pas imaginer, si vous ne l'avez jamais connu, le plaisir exquis d'évoquer vos propres images, au lieu de vous les laisser imposer par quelqu'un d'autre. »

Un mot se forma sur l'écran et grandit en prenant une forme monstrueuse. « Ceci est un mot que certains d'entre vous peuvent

reconnaître. Ce mot est “vous”. Vous ! La personne à qui vous parlez. Et ceci est “je”. Facile, n’est-ce pas ? Maintenant, quelque chose d’un peu plus difficile, un verbe. “Aime.” Rassemblez-les... (les mots reparurent et se promenèrent jusqu’à former une ligne droite) et vous avez une phrase simple : Je... vous... aime. Une déclaration d’une signification délicieuse, aux applications infinies. »

Le « je » se mit à caresser le « vous » ; le « vous » ondula de plaisir jusqu’à ce que le « je » termine son numéro en plongeant et disparaissant au milieu du « o ».

« Imaginez la possibilité d’écrire cela à l’être aimé. Imaginez la profondeur de la réaction. Il y a bien entendu d’autres usages. Etonnez vos amis en signant votre nom au lieu de présenter votre carte d’identité à un écran anonyme. Ecrivez vos pensées où elles ne peuvent être entendues ; soyez à l’abri des micros clandestins et des oreilles indiscrètes. Faites de la recherche dans des documents que peu sauraient lire ; lisez ce que peu sauraient partager. Mille secrets sont cachés dans des livres qui n’ont jamais été programmés dans un ordinateur... »

Mais personne ne se rua vers le comptoir du Professeur de littérature.

Le stand suivant portait l’inscription psychologie. Sur le devant, un pilier de cristal transparent soutenait un appareil tournant étincelant ; il brisait la lumière et la dispersait en fragments à travers le large corridor et sur la figure des étudiants massés. D’un côté du pilier, il y avait un homme assez jeune, élégant, au discours suave et à l’aspect soigné ; de l’autre se tenait une fille svelte aux gros seins à peine vêtue d’un étroit bikini. Ses yeux, comme ceux des étudiants debout devant le stand, étaient fixés sur l’appareil tournoyant ; Gavin remarqua qu’ils ne cillaient pas.

« La psychologie, mes amis, dit le bonimenteur, est la science de maintenant. Apprenez à prédire le comportement des autres ! Eminemment utile pour la vente, la politique, la dynamique de groupe de toute espèce, ainsi que pour les relations personnelles. (Le Professeur donna un coup de coude complice dans les côtes de Gavin.) Et nous voulons tous des relations personnelles, pas ?

« Apprenez non seulement à prédire mais à influencer. Une fois que vous pourrez prédire comment les gens se conduiront, l’influence n’est qu’à un petit pas de plus. Sans intervention apparente de votre part, les gens se conduiront comme vous le désirez. Sur une grande échelle, la science de la psychologie est appliquée le plus évidemment en publicité et recherche des

motivations ; sur la plus petite échelle de la communauté ou du groupe, elle offre un environnement plaisant à l'individu qui connaît son sujet ; les événements se plient à ses désirs. (Les côtes de Gavin reçurent un nouveau coup de coude du psychologue.) Et la satisfaction de nos désirs, c'est toute l'histoire, pas ?

« Apprenez non seulement à influencer mais à contrôler. Cette jeune personne aux proportions si exquises est entièrement sous mon contrôle. Elle fera tout ce que je commanderai. Par exemple – le coude se balançait vers Gavin mais il l'évita –, je puis dire à Helen de passer dans l'alcôve avec vous et de faire passionnément l'amour et elle le fera. N'est-ce pas, Helen ?

— Oui, dit la fille.

— Etes-vous sous mon contrôle ?

— Oui.

— Dites votre nom aux étudiants.

— Je m'appelle Janice.

— Helen, Janice, fit le psychologue en haussant les épaules. Nous sommes-nous rencontrés avant ce soir ?

— Non.

— Vous êtes-vous jamais mise complètement nue en public avant ?

— Non.

— Je veux que vous retiriez votre bikini pour tous ces gens charmants », ordonna le psychologue.

Automatiquement, les mains de la fille remontèrent dans son dos et firent deux petits gestes. Le soutien-gorge, le slip tombèrent. Son corps était maintenant plus magnifique encore. Le psychologue se tourna vers le public étudiant en tendant les deux mains, paumes offertes, dans un geste de simplicité : « Ce sont là, naturellement, des jeux de salon que n'importe qui peut apprendre. Au-delà du contrôle de l'individu, il y a l'affaire sérieuse du contrôle social, du modelage de toute une société par un arrangement rationnel, raisonnable, désirable où les satisfactions sont maximisées et les frustrations minimisées, où la maladie, la guerre, le crime et autres délits ne peuvent exister. Le skinnerisme n'est pas encore une science, mesdames et messieurs, mais nous y travaillons.

« De plus, nous consacrerons dans ce cours une partie de notre temps à l'étude des stades de conscience modifiés, à l'usage correct des drogues et à leurs effets. Maintenant, dit-il aux étudiants sur le même ton qu'il avait

employé pour la fille encore nue, vous allez vous inscrire à mon cours. Janice vous aidera. (Machinalement, les étudiants s'alignèrent devant le comptoir.) Les espèces sont acceptées, naturellement, ainsi que des cartes de crédit si elles sont cosignées par vos parents. Préparez vos cartes d'identité, je vous prie... »

Gavin repartit. Il avait été trop fasciné par la fille et par le psychologue pour accorder plus d'un coup d'œil au mécanisme étincelant sur le pilier.

Au-delà du stand de psychologie, il y avait un ordinateur. Au sommet, un panneau lumineux indiquait SCIENCE DE L'INFORMATIQUE. D'une agréable voix féminine, l'ordinateur dit : « Tous les élèves savent que l'ordinateur est le créateur de notre société. Il a supprimé l'ennui routinier de la vie de l'homme ; automatiquement, sans se plaindre, il exécute les tâches répétitives les plus simples ainsi que les calculs les plus compliqués. Il dirige l'économie en économisant sur le personnel directeur. Grâce à l'ordinateur, l'homme est libre de faire non ce qu'il peut mais ce qu'il veut. »

La voix de l'ordinateur baissa d'une octave et devint plus personnelle, plus séductrice : « Mais vous devez apprendre à manipuler votre ordinateur pour que votre ordinateur produise les résultats que vous désirez. (L'appareil en parlait comme d'une aventure amoureuse.) Vous devez savoir ce que l'ordinateur peut et ne peut pas faire ; ce qui est simple et bon marché, ce qui est difficile et cher. La science de l'informatique est le cours essentiel du programme universitaire. Apprenez à parler à votre ordinateur. Apprenez à obtenir la réponse précise en posant la question précise, non la réponse approximative ou même incorrecte en posant une question imprécise. »

La voix remonta au niveau de l'efficiencia et de l'impersonnel : « La connaissance de l'informatique est utile à tous. Mais elle est indispensable aux carrières d'homme d'affaires, d'économiste, d'ingénieur et à toutes les sciences y compris la physique et la chimie. Inscrivez-vous à ce cours en plaçant votre carte d'étudiant contre l'écran bleu du comptoir et votre carte de crédit sur l'écran rouge. Pas d'espèces ni de chèques, s'il vous plaît. Vous pouvez vous inscrire pour votre propre terminal d'ordinateur en appuyant sur le bouton entre les deux écrans.

« Je n'ai pas besoin de vous rappeler combien votre vie universitaire sera plus facile et plus satisfaisante avec votre propre terminal d'ordinateur pour vous fournir des réponses ainsi que des services, cours particuliers et

bandes pour exercices de classe inclus – ce service couvre tous les cours proposés par l’université, bien entendu – et même des bandes imprimantes de compositions de fin d’année pour les professeurs assez barbares pour en exiger. En fait, tous les cours de l’université peuvent être suivis par ordinateur, à la seule exception des expériences de laboratoire.

« Naturellement, vous pouvez jouer à des jeux passionnants avec votre terminal d’ordinateur – à la bataille spatiale, aux échecs, à saute-terminal – et aussi envoyer ou recevoir des messages personnels et même vous faire servir promptement un sandwich ou un verre, des pilules ou de la drogue à toute heure. Jamais plus un étudiant ne devra être seul, oppressé ou déprimé. Avec votre propre terminal d’ordinateur, il vous suffira de décrire votre humeur pour être aussitôt apparié à un autre étudiant qui, au même moment, veut vous donner ce dont vous avez besoin... »

Sous des capots de verre, les larges bandes tournaient et sur les panneaux des voyants multicolores clignotaient comme des génies avides d’être libérés et mis au service de l’homme, mais Gavin eut la pénible impression que tout était bidon et que, quelque part, un individu mal rasé était assis en caleçon et pressait des boutons en répondant à des questions au moyen d’un Livre des Records, d’un dictionnaire non abrégé et d’un vieil almanach écorné de 1994.

Le stand suivant portait le mot pharmacie en tubes de verre pleins de liquides gazeux qui pétillaient et changeaient de couleur sous les yeux de Gavin. Sous l’inscription, sur un écran dépoli, des images en couleurs apparaissaient, se divisaient, se confondaient, disparaissaient, double et quadruple écran, films et plans fixes, illustrant les merveilles que fait un pharmacien. Mais devant l’écran régnait la tradition : de l’eau colorée dans de grandes urnes de verre, un homme grassouillet aux joues lisses et à la moustache cirée et, devant lui sur le comptoir, un mortier et son pilon, des flacons de pilules, des liniments, des lotions et des tubes de dentifrice.

Son baratin remontait à une tradition encore plus ancienne d’huile de serpent, orviétan breveté et panacées. « Etudiants, dit-il et la moustache tressauta, c’est ici. Ici, ce que vous cherchez. Combien de fois vous êtes-vous dit : “Je ne sais pas ce qu’il y a dans cette pilule. Je ne sais pas si cette drogue a été coupée ou trafiquée. Je ne sais pas si je dois en prendre ou non.” Alors vous tentez votre chance et vous risquez la cécité, la folie, ou même la mort ; ou vous ne la tentez pas et vous manquez cette magnifique expérience, cette défonce mystique. Mesdames et messieurs, vous n’avez

plus besoin de prendre ces risques ou de manquer ces chances. Quelques expériences faciles – aisément maîtrisées dans mon cours – pourront confirmer ou réfuter les prétentions de votre revendeur. N’achetez pas du sucre ou de la strychnine au prix du hasch. N’achetez pas du poison quand vous payez pour de la paix. N’échangez pas un mal de tête contre des brûlures d’estomac. Ne laissez pas la vie vous terrasser. Ne vous contentez pas d’un mauvais voyage. Pour cinq cents dollars seulement, mesdames et messieurs, vous pouvez vous garantir une agréable promenade dans les heureux jardins de la vie.

« Et ce n’est pas tout, mesdames et messieurs, pour ces mêmes cinq cents dollars – la moitié d’un sac, mes enfants, et on ne peut même pas se payer une habitude modeste pour ce prix-là – vous pourrez apprendre les effets de la drogue sur le métabolisme et le cerveau humains par le moyen de l’expérimentation animale et humaine ainsi que par l’auto-dosage personnel dans des conditions soigneusement contrôlées. Apprenez ce qui fournit une défonce supérieure. Apprenez quel genre de retour attendre et comment l’apaiser au lieu de vous effondrer. Apprenez à substituer des drogues simples et bon marché à celles qui sont chères et difficiles à obtenir. Apprenez vos propres tolérances. Chaque être humain est unique. Chacun de vous réagit différemment aux mêmes substances.

« De plus, messieurs et mesdemoiselles, pour ces mêmes cinq cents dollars – pensez donc, on ne peut même plus soudoyer un juge local pour cinq cents dollars – vous pouvez apprendre à préparer vos propres drogues. Bien sûr, ce n’est pas toujours facile de se procurer de l’opium brut ou de la morphine base, mais nous apprendrons comment traiter le pavot depuis le champ jusqu’au consommateur. Certains d’entre vous désirent peut-être se lancer dans la production. Nous apprendrons à préparer les psychédéliques, les hallucinogènes, les amphétamines et les tranquillisants, à partir de substances simples que vous trouverez dans votre propre cuisine. Ce cours vous remboursera au centuple vos frais d’inscription rien qu’en vous permettant de préparer vos propres stimulants et euphorisants. »

Le bonimenteur plaqua ses mains sur le comptoir et se pencha confidentiellement : « Vous apprendrez naturellement à préparer de simples produits pharmaceutiques – l’aspirine, par exemple, des anti-acides et bien d’autres – pour une fraction de leur prix en pharmacie. Ai-je besoin de souligner toutes les occasions qui attendent le jeune homme ou la jeune femme dans les industries du savoir, dans le domaine de la science

chimique encore au berceau ? Apprenez à préparer vos propres pilules d'enseignement. J'irai même jusqu'à prédire, mesdames et messieurs, que d'ici quelques années nous n'aurons même plus de cours comme celui-ci. Il vous suffira de prendre une pilule, ou une série de comprimés, et vous saurez tout ce qu'un cours peut vous apprendre. Dès maintenant, vous pouvez entrer dans cette industrie. Inscrivez-vous ! Donnez vos cinq cents dollars et recevez une éducation qui vous sera toujours utile. » Pendant que les étudiants se massaient pour placer leur carte sur les écrans, la voix du bonimenteur baissa au point que Gavin put à peine l'entendre : « Et pour les étudiants avancés, il y a aussi un grand débouché pour la recherche dans les domaines de la réaction humaine, les drogues éthiques, les antibiotiques et les systèmes de libération... »

A côté de la pharmacie, il y avait un stand sans personne. Au sommet, une pancarte annonçait en lettres simples, peintes à la main : PHILOSOPHIE. A côté de la porte, un autre écriteau précisait : ENTREZ POUR ENTREVUE PERSONNELLE.

Gavin, qui était passé devant les autres stands dans une sorte d'état second euphorique, sans être impressionné ni motivé, s'arrêta devant ce mépris flagrant des usages. A qui accordait-on une entrevue ? Qui embauchait qui, là ? Mais l'approche – ou plutôt le manque d'approche – l'intrigua assez pour qu'il réfléchisse avec ce qui lui restait de cerveau.

Il finit par s'apercevoir qu'il était vexé, mais intrigué aussi, suffisamment pour s'arrêter, écarter le rideau de grosse toile et entrer. Il s'immobilisa sur le seuil et cligna des paupières, attendant que ses yeux brouillés par la drogue s'adaptent à la pénombre. Finalement, il vit que le petit espace contenait deux vieux fauteuils capitonnés avachis, un lampadaire derrière l'un d'eux et, entre les deux, une table basse en bois vermoulu et, dessus, une tasse et un cendrier débordant de mégots. Sous les yeux de Gavin, une nouvelle cigarette fut écrasée dans le tas de cendres.

« Entrez, entrez », dit une voix impatiente. C'était une voix devenue lasse et irritée à force d'essayer de fouetter et d'animer des étudiants assommés, ou au moins de les réveiller, mais quand même une voix de clairon capable de lancer des mots à la tête des élèves comme des gommés. A présent, la voix était agacée et aiguë mais elle imposait tout de même l'attention. « Vous avez fait votre imitation Antoine-à-Cléopâtre. Asseyez-vous. »

Le fauteuil sous le lampadaire contenait un homme élégamment habillé – mais pas dans un style estudiantin. C'était un homme ordinaire pas mal tourné, d'un âge tout à fait mûr, qui ne se souciait plus de son apparence, avec des cheveux châtons grisonnants tombant presque sur le col de sa chemise jaune à longs revers ouverte au cou et des cendres de cigarette sur le devant de son pourpoint doré.

« Que cherchez-vous ? demanda-t-il à Gavin.

— Que voulez-vous dire ? Ici ?

— Que voulez-vous ? insista le Professeur.

— Un enseignement, peut-être ?

— Quel est votre but ? » tonna le Professeur dont les mains reposaient comme des pattes de pierre sur les accoudoirs.

« Vous voulez dire maintenant ? Ici ? Au campus ? Dans la vie ? »

Le Professeur haussa les épaules. « Au campus, dans la vie, quelle importance ? Le campus est la vie, jeune homme. Et les buts que vous adoptez ici ne changeront jamais beaucoup ; ils se dissiperont simplement en rêves de ce qui était ou aurait pu être.

— Je ne vous comprends pas », dit Gavin en essayant de rassembler ses idées, se demandant si l'hallucinogène affectait ses oreilles aussi bien que ses yeux.

Le Professeur avait bel et bien une aura dorée autour de lui et il semblait y avoir une aura d'ambiguïté autour de ses paroles, quelque chose de delphique, de superposé et de significatif. Mais peut-être était-ce la drogue. La soirée avait déjà été fort singulière et elle promettait de le devenir plus encore. « C'est l'inscription, vous savez...

— Monsieur, dit le Professeur.

— Oui ?

— C'est l'inscription, vous savez... monsieur.

— Monsieur ? Où est-ce que vous vous croyez, à l'armée ?

— C'est un rapport humain normal entre un professeur et un futur élève qui, s'il montre des promesses et une faculté d'apprendre, ainsi qu'une attitude correcte, pourra être accepté. C'est une situation facilitée, rendue tolérable et peut-être même plaisante, grâce à l'emploi correct des termes de respect qui éclairent les rapports entre les deux. C'est un modeste effort qui ne coûte rien à l'élève s'il n'est pas névrosé et ne souffre pas d'insécurité, et qui le place dans un encadrement social propice à l'étude. »

Merde alors, pensa Gavin, et il sentit que sa vue s'éclaircissait. « Il est évident que je n'ai pas frappé à la bonne porte. Vous semblez avoir renversé tous les rôles.

« Monsieur, dit le Professeur. “Faites la révérence pendant que vous réfléchissez à ce que vous direz, dit la reine Rouge. Ça gagnera du temps.” »

« Monsieur », dit Gavin. Laissons ce curieux Professeur chérir ses manières désuètes et ses formes de politesse archaïques, pensa-t-il ; il allait bientôt laisser le Professeur à sa solitude bien méritée et ne jamais le revoir. Mais il désirait mettre une chose au point avant de partir. « Vous vendez vos services et je suis acheteur. *Caveat emptor* peut bien être le principe fonctionnel, mais ceci est un marché d'acheteurs et l'acheteur peut prendre ou non, selon son choix.

— Fausse comparaison, déclara négligemment le Professeur en soufflant un rond de fumée au-dessus de sa tête, bien que mal argumentée. Je suis, voyez-vous, en possession de ce que peu ont et certains veulent, même si cela ne leur faisait aucun bien de l'avoir. Néanmoins, cela fait de moi un monopole ; vous êtes venu à moi. Que voulez-vous ?

— Qu'avez-vous à proposer ? demanda astucieusement Gavin.

— Je ne puis vous enseigner un art par lequel vous pourrez étonner vos amis et satisfaire vos besoins les plus vils. Ce que j'ai ne vous donnera pas un pouvoir sur les autres ; cela ne vous rendra pas célèbre, aimé ou heureux. Ce que je possède, si vous le voulez et si je décide de vous le communiquer, risque de vous rendre malheureux et vous désorientera certainement. Comme pour la drogue à plus forte accoutumance, jamais vous ne pourrez en avoir assez. Cela vous harcèlera désormais jusqu'à votre mort. Si vous n'obtenez pas votre dose quotidienne, vous souffrirez du manque. Cela et bien davantage.

— Pourquoi voudrait-on tellement une chose pareille ? railla Gavin, mais il était intrigué malgré lui.

— Pourquoi un homme cherche-t-il la beauté qu'il sait ne pouvoir posséder ? Pourquoi un homme s'entête-t-il à sonder sa culpabilité comme un abcès dentaire ? Pourquoi un homme se torture-t-il avec des rêves d'immortalité alors qu'il sait qu'il doit mourir ? L'homme est pervers et plus tôt vous l'apprendrez, plus vite vous cesserez de poser des questions stupides. D'ailleurs, il y a une consolation qui se glisse comme l'espérance hors de la boîte de Pandore. »

Le Professeur alluma une cigarette avec une allumette de cuisine d'un autre âge et fut pris d'une quinte de toux quand il aspira les vapeurs de soufre de l'allumette en même temps que la fumée.

« Pourquoi un homme fume-t-il quand il sait que ça le tuera ? riposta Gavin en écho. Pourquoi n'allez-vous pas dans un médi-centre ?

— Enferme-toi dans un monastère... », cita le Professeur.

Gavin eut une vision presque subliminale d'une fille aux yeux effrayés en habit de nonne.

« ...d'ailleurs, disait cependant le Professeur, je suis une espèce en voie de disparition et aucune rigueur médicale ne me sauvera. Je suis le dernier des professeurs de l'ancien temps, à qui Chaucer a pu penser en écrivant "avec bonheur il apprend et avec joie enseigne". Vous ne reverrez plus son pareil. (Sa voix adopta la flamboyance dédaigneuse du marchand d'orviétan devant le stand de pharmacie.) Prenez-le quand vous en avez encore l'occasion. Quelques jours de plus seulement à ce prix spécial. Une espèce en voie de disparition, mesdames et messieurs. Un oiseau presque disparu que l'on trouve surtout aujourd'hui dans les bibliothèques poussiéreuses et les cabinets déserts, abandonné des élèves et de la famille, à peine digne d'être conservé sinon pour la nostalgie de ses apparitions occasionnelles devant l'étudiant sans méfiance qui, médusé par cette relique du passé, contemple bouche bée son numéro sans se douter qu'il assiste peut-être à la dernière grande performance du professeur d'autrefois.

— Qu'est-ce que vous enseignez ? demanda Gavin.

— Qu'est-ce que j'enseigne ? » répéta le Professeur en tirant fort sur sa cigarette, ce qui eut pour résultat de lui faire cracher la fumée comme une mucosité nuageuse. « J'enseigne l'homme... et la femme aussi quand je puis m'approcher d'une. J'enseigne les commencements et les fins, les créations et les cataclysmes, les holistiques et les holocaustes. J'enseigne la proportion et les êtres, la vie et la mort, l'amour et la haine. J'enseigne toutes choses et rien.

— Je crois, dit Gavin sans savoir pourquoi il le disait, je crois que j'aimerais suivre votre cours. Où dois-je m'inscrire ? Mais vous n'allez pas remplir une classe comme ça, en prenant les élèves un par un, en les décourageant plus que vous ne les encouragez. Il n'y en a pas beaucoup comme moi qui vont entrer ici par curiosité et supporter vos élucubrations, monsieur.

— Vous présumez trop, répondit le Professeur. Je ne suis pas encore décidé à vous accepter. Quant au reste, nous vivons dans un monde fragmenté – plus comme Chicken Little que comme Humpty Dumpty qui était une personne fragmentée dans un monde entier – et les paroles les plus vraies que l'on puisse émettre aujourd'hui sont celles-ci : le ciel tombe.

« Fragments, dit-il sombrement, chaque personne est un atome en soi, entier et impénétrable, chaque groupe ne s'accroche qu'à sa propre espèce, réagissant aux autres violemment ou pas du tout. Nous ne ressentons plus la contrainte sociale de la nécessité de nous frotter les uns aux autres, d'arrondir les angles, de nous insérer dans un système bien huilé de civilité et d'usage.

« Où sont nos rites de passage, nos initiations par lesquelles l'adolescent est introduit dans les mystères de la tribu, ces sacrifices et ces souffrances par lesquels il ou elle se prouve apte à rejoindre les adultes, par lesquels il ou elle gagne le droit de procréer, de réunir sa semence consacrée et son ovule pour la plus grande gloire de ce qui est juste, bon et vrai ? Que se passe-t-il quand il n'y a plus de justice, de bonté ni de vérité ? Que se passe-t-il quand des enfants procréent sans sanction ? Que se passe-t-il quand ils arrivent, sans avoir fait leurs preuves, à un état de postpuberté sans jamais devenir adultes ? Que se passe-t-il quand personne ne veut être un adulte, quand l'enfance est tellement plus séduisante quelle devient un état qui dure toute la vie ? Les vieux usages s'écroulent...

— Pas trop tôt, marmonna Gavin.

— Et par quelles sauvageries sont-ils remplacés ? se plaignit le Professeur. Avec quelles traditions nouvelles les jeunes se consolent-ils ? La jeunesse ! » Le Professeur congédia la génération tout entière d'un geste de la main molle qui tenait la cigarette.

« Que voulez-vous ? demanda-t-il de nouveau.

— Je ne sais pas, cria farouchement Gavin, sentant la main griffue qui avait serré et protégé son cerveau commencer à relâcher son étreinte. Non, attendez, je veux savoir... de quoi vous parlez. Je veux... savoir... »

Le Professeur abattit la partie charnue de son poing sur la table basse et le bout de sa cigarette, cendre et tabac incandescent réunis, vola dans les airs. « C'est ça ! s'exclama-t-il. Vous avez prononcé le mot magique et vous avez gagné un aller simple pour une personne vers le malheur et le désespoir. Je vous accepte comme élève, pauvre garçon malheureux.

Gavin éprouva une bouffée de bonheur insolite. « Puis-je en amener d'autres à s'inscrire aussi ?

— Pourquoi ? »

Gavin chercha ses mots : « Ce... cette expérience... J'aimerais qu'ils, quelques-uns, la tentent aussi. »

Le Professeur haussa les épaules. « Ça n'a pas d'importance. Un ou une douzaine. Du moment qu'il y en a un. » Il laissa tomber le mégot dans le cendrier, alluma une autre cigarette et, en toussant, il prit un livre par terre à côté de son fauteuil. L'entrevue était terminée.

Mais Gavin, délivré de la drogue, éprouvant une espèce d'excitation sexuelle frustrée, voulait la poursuivre. Il pressentait qu'il ne pourrait jamais plus être aussi près du Professeur. La trêve du recrutement était finie ; la guerre entre professeur et élève reprendrait lundi et entre eux descendraient toutes les barrières et les précautions que le Professeur pourrait imaginer. Désormais, ils seraient semblables à des amants séparés par des traditions, des querelles de famille ou des loyautés divisées, ou des murs.

Et pourtant tous les désirs contrariés et inexprimés que Gavin avait pu connaître au cours de ses vingt ans se tendaient vers le Professeur, toutes les questions jamais posées se pressaient ensemble sur ses lèvres et il voulait, plus qu'il n'avait jamais voulu une chose, cela dont il avait ignoré l'existence jusqu'à ce moment, cela qui pour lui n'avait jamais eu de nom.

« Quoi ? » dit-il en tendant ses deux mains vers le Professeur assis, qui ne leva pas les yeux de son livre. « Comment ? » demanda Gavin, son besoin le privant de vocabulaire, et le Professeur fit tomber sa cendre dans la vague direction du cendrier. « Pourquoi ? » insista Gavin et il laissa retomber ses mains.

Brûlant, douloureux, il se leva et quitta le stand enfumé. Le corridor avec sa suite infinie d'alcôves, encerclant tout le bâtiment, parut minable. La toile était sale et déchirée, le calicot fané et vulgaire, les bonimenteurs lamentables, les étudiants bestiaux. La poussière crissait sous les pas et il repoussa du pied des détritres en se dirigeant vers l'escalier le plus proche descendant vers l'arène.

Que lui était-il arrivé ? Il s'aperçut alors que l'hallucinogène s'était dissipé, brûlé peut-être par l'émotion qui l'avait fait réagir à la provocation du Professeur. Son esprit était clair et lucide, et il le détestait. Il entendit la voix du Professeur, « Vous avez gagné un aller simple vers le malheur et le

désespoir », et il faillit revenir sur ses pas pour chercher un marchand de bonheur et retrouver son état drogué d'innocence et de bien-être, mais quelque chose l'en empêcha. Il regarda sa main. Elle tremblait. « Dieu me pardonne, murmura-t-il, je veux quelque chose de plus que la joie ou la paix ou même le bonheur. Et je n'en connais même pas le nom. »

Il entendait au loin les Savages. Ils jouaient moins fort maintenant, par fatigue ou par choix, et quelqu'un – une fille nasillarde, pensa-t-il, ou un ténor – chantait. Gavin ne distinguait pas toutes les paroles mais de temps en temps il en saisissait une, accompagnée par la réaction appropriée du public.

« ...solitaire... », chantait la voix avec un frémissement d'apitoiement.

Des lointains auditeurs monta un gémissement compatissant.

« ...ami... », chanta la voix avec un sanglot de désespoir. Nouveau gémissement antiphonique.

« ...unique... »

Gémissement.

« ...fin... »

Lamentation.

« ...toi... »

« Aaaaah », répondit le public.

« ...repousse... »

« Aaaaaah ! » Le soupir fut comme une exhalaison.

« ...vérité... »

« Mmmm », émit le public.

« ...amour... »

« Aaaaaah », fit le public comme s'il avait enfin obtenu satisfaction.

Gavin chercha dans sa mémoire une expérience similaire. Puis il se souvint : le rallye politique dans le petit auditorium. Il arriva au pied de l'escalier et s'avança dans l'arène principale, s'attendant à un supplément d'information mais il n'en vint pas. Il n'y avait pas de connexions. L'abstraction suffisait à provoquer dans la foule le suspens des jeux préalables et le soulagement de l'orgasme. Quand il fut au milieu des étudiants oscillants – certains dansaient tout seuls, d'autres en vague relation avec quelqu'un – les Savages avaient commencé à hurler une nouvelle chanson :

« Agression/répression/régression/dépression... »

Puis un roulement de batterie, une plainte de guitare et un cri : « Digression ! »

« Déflation/déflagration/cessation/exaltation. »

Les étudiants se balançaient ou dansaient, répondant aux paroles et à la musique révolutionnaires. Gavin écouta aussi, pris par le rythme et l'ambiance, malgré lui et en dépit de sa faim nouvelle. L'humeur de la bête aux cent têtes avait le pouvoir d'envoûter et de satisfaire.

Puis quelqu'un dit à son oreille : « Qu'est-ce que t'as pris, Gavin ? »

Gavin se tourna sur sa droite. La voix appartenait à un lèche-cul nommé Simpson, un corps sans tête, un suiveur avide de s'attacher à n'importe quelle force directrice, mais pas mauvais cheval dans le fond. « Philosophie. »

« Aaah ! » fit Simpson, sa figure illuminée comme si l'on avait allumé sa lampe. Le choix était assez insolite pour devenir une mode.

Ma foi, songea Gavin, laissons le Professeur gagner quelques dollars. Peut-être pourrait-il alors faire soigner cette toux. Certains des professeurs les moins populaires étaient vraiment très pauvres.

Tandis que Simpson s'éloignait dans la foule comme un conspirateur portant un message, Gavin le vit baisser la tête près de quelques étudiants et chuchoter un mot à leur oreille. Gavin les connaissait presque tous : Marlin, Miro, Buck, Ridgley... Et Gavin savait quel était le mot.

Comme il se détournait des activités de Simpson, une fille le heurta. Il sut que c'était une fille avant de la voir, à la fermeté souple de son corps contre lui, à la tension de son propre corps vers elle. Puis il reconnut le visage de ses précédents fantasmes – la fille aux yeux effrayés en habit de nonne – et de grands yeux sombres peureux le contemplèrent, cherchant quelque chose.

« Il faut que tu m'aides », dit-elle. Elle avait la voix rauque, excitante comme la chair féminine cachée par l'habit, qui s'était brièvement pressée contre lui. Elle lui prit le bras.

« Qu'est-ce qui t'arrive ? »

— Il y a quelqu'un... qui me suit. »

Il suivit la direction du regard. A quelques mètres dans la cohue, il vit un grand homme maigre coiffé d'un casque. Gavin le reconnaissait, à présent. Il s'appelait Gregory et son étoile montait dans la politique du campus.

« C'est ça, le Carnaval, dit Gavin.

— Je sais », murmura la fille, et sa main trembla sur le bras du garçon, « Mais il ne me plaît pas. Il... il est laid. »

Il était laid, Gavin le voyait maintenant. Un gros nez qui ne séparait tout de même pas suffisamment de petits yeux méchants, des lèvres épaisses, humides, et pourtant il se prenait pour un tombeur. Gavin l'avait vu avec quelques-unes des plus jolies filles-filles du campus, l'avait observé quand il se plaçait avec la grâce naturelle d'un furet, toute son attention rivée sur sa proie hypnotisée.

« Tu peux toujours dire non, dit Gavin.

— Il ne me laissera pas le dire.

— Comment le sais-tu ? Tu le lui as dit ? »

Elle secoua la tête.

« Je le sais, murmura-t-elle avec simplicité. J'ai peur.

— Que veux-tu que j'y fasse ?

— Emmène-moi à la maison, dit-elle.

— Ta maison ?

— La tienne. Je n'ai pas de piaule.

— Pas de piaule ?

— Je suis nouvelle. Je viens d'arriver de Californie, aujourd'hui. Je pensais trouver... un endroit où rester... ici.

— Quelqu'un avec qui rester ? » demanda-t-il.

Elle hocha la tête.

« Moi ?

— Oui », murmura-t-elle.

Il ne pouvait trop savoir de quoi elle avait l'air, derrière le voile blanc qui lui enserrait le visage, comment elle était sous les plis de cette longue robe noire mais ses traits étaient séduisants, sa bouche vulnérable, elle avait un petit nez court, de légers sourcils sombres – ses cheveux aussi, pensa-t-il, devaient être longs, bruns et soyeux – et des yeux effrayés tout en pupilles, fixés sur lui avec une attention insistante et, eut-il l'impression, de l'amour. Elle ne devait pas être une fille-fille mais plutôt une femme-fille.

« Bon, dit-il. J'aime bien ton air et ta voix et je ne veux pas que tu souffres. Je crois que je pourrais peut-être t'aimer. »

Il lui prit la main. Elle était froide, petite et crispée. Il fit demi-tour et fendit la foule vers la sortie la plus proche.

Quand ils émergèrent dans la nuit, respirant l'air frais et pur, elle demanda : « Est-ce que l'amour est important ?

— Pour moi, répondit-il. Toi ?

— Peut-être. »

En remontant sur la colline et à travers le campus vers la piaule de Gavin, elle lui dit qu'elle s'appelait Jenny et qu'elle était née et avait été élevée en Californie, à Oakland.

« C'est près de Berkeley, pas vrai ? demanda-t-il.

— Tout à côté.

— Je n'ai jamais été bon en géographie, avoua-t-il. Mais pourquoi n'es-tu pas...

— Allée à Berkeley ? J'ai passé trois ans dans un collège catholique, jusqu'à ce que je ne puisse plus le supporter. Il y a quelques jours, quand mes parents m'y renvoyaient, je suis simplement partie à travers le pays, en stop, et je suis arrivée ici ce matin.

— Tu n'avais pas peur ?

— Pas avant d'être ici... A vrai dire, tout le monde a été très chic avec moi. »

Gavin lui prit le bras, d'un geste qui se voulait réconfortant mais qui lui fit courir des frissons dans tout le corps. « Tu ne risques plus rien maintenant, assura-t-il. Tu es autant en sécurité que tu veux l'être. »

Elle lui sourit au clair de lune alors qu'ils passaient entre les ombres du long bâtiment administratif au nord et du long bâtiment des humanités au sud et soudain sa figure se transforma en un miracle de beauté. « Je sais », dit-elle.

Ils descendirent par l'autre versant abrupt du campus vers les grandes maisons délabrées accrochées à flanc de coteau. Elles avaient plus de cent ans et il y en avait beaucoup, plusieurs pâtés de maisons avec parfois une brèche, comme dans une bouche d'où une dent cariée est tombée. Plusieurs centaines de mètres plus loin c'était le mur mais Gavin n'en parla pas à Jenny. Il serait bien assez tôt, au jour, pour l'avertir des tireurs isolés.

Ils gravirent dans l'obscurité des marches de pierre et franchirent une porte renforcée par du contre-plaqué, puis montèrent par un étroit escalier grinçant où traînaient de vieilles odeurs d'oignons, de haricots, de pommes de terre et de saleté. Sur le palier, juste en face, il y avait une porte. Gavin fouilla dans sa poche, cherchant la clef du cadenas qui la fermait.

« Est-ce une communauté ? demanda Jenny en se serrant contre lui dans le noir.

— C'est juste une piaule, répondit Gavin en ouvrant. Pas grand-chose. » Il alluma le plafonnier, une ampoule nue pendant d'un fil qui passait par un trou noir du plafond. « Mais ça vaut mieux que les dortoirs ou les bidonvilles de l'autre côté du campus. Ce n'est pas tellement propre. » Son matelas était par terre, sous les longues fenêtres au fond de la pièce ; Gavin remarqua avec soulagement que les draps avaient été changés assez récemment mais des bouteilles et des boîtes de bière jonchaient le plancher et s'entassaient dans les coins, des mégots de cigarettes et des cendres se mêlaient à la poussière, aux toiles d'araignée, et aux moutons.

« Le désordre ne me gêne pas, dit-elle en refermant la porte derrière elle. »

Il regarda autour de lui. « J'aimerais bien avoir une bière ou quelque chose à t'offrir, dit-il en lui tournant toujours le dos, mais il n'y a plus rien.

— Ça ne fait rien. »

Il se tourna vers elle. Elle avait ôté son voile. Il ne s'était pas trompé ; elle avait de longs cheveux bruns et soyeux et un visage ravissant. Il regarda le matelas puis de nouveau la fille. C'était le moment délicat. Il comprenait les convenances, mais elle ?

Il s'éclaircit la gorge. « Il n'y a qu'un matelas.

— Ça ne me gêne pas. »

Avec un grand courage, il lui prit le visage entre des mains tremblantes et se pencha sur ses lèvres. Elles étaient fraîches et mystérieuses et puis elles se réchauffèrent, s'entrouvrirent et l'accueillirent dans les plaines et les vallées érotiques de la bouche.

La lumière s'éteignit, et il comprit vaguement qu'elle avait allongé le bras droit pour presser l'interrupteur mais il n'eut pas le temps d'y penser car il entendit dans le noir un froissement d'étoffe, ses mains glissèrent du visage vers le velouté des épaules, le long des flancs, de la taille fine et des hanches rondes.

Elle l'attira sur le matelas, sombrant à côté de lui comme un lis quand le soleil s'est couché ; la fermeté élastique de sa peau satinée fit couler du vif-argent dans les veines de Gavin et de l'or en fusion dans son cerveau. Sous ses mains caressantes et ses lèvres brûlantes il la découvrit dure et haletante. Dans la moiteur rose lisse-rugueuse il plongea et, dans cet univers palpitant, joyeux et vertigineux il se perdit et songea, je t'aime Jenny, inconnue, jeune mariée...

Mais plus tard, épuisé de sueur et lucide, il la serra contre lui en écoutant sa respiration régulière. Il pensa encore aux événements des dernières heures et le souvenir de sa rencontre avec le Professeur l'emplit d'une surexcitation nouvelle qu'il emporta avec lui dans ses rêves.

OceanofPDF.com

Chapitre II

Le kidnapping

Vous autres étudiants croyez vous être consacrés aux idéaux de révolution, de justice ou de liberté, mais vous n'avez pas encore compris le mot. Le dévouement, c'est le mot que vous employez pour décrire la mère dont le fils est tombé amoureux d'une belle jeune fille cupide et méchante qui lui demande de lui prouver son amour en lui donnant ce qu'il prise le plus. Et il lui donne ses propres trésors puis ceux de sa mère, la porcelaine, l'argenterie, les bijoux de famille. Et cependant, insatisfaite, la fille demande un cadeau de plus qui lui prouvera finalement son amour, le cœur de sa mère. Tristement, il retourne à la maison et sa mère lui demande ce que la fille veut encore. « Ton cœur », dit-il. « Alors prends-le, mon fils », dit-elle en lui tendant un couteau. Et quand il le lui a arraché de la poitrine et court avec dans la forêt, il trébuche et le cœur lui dit : « Fais attention, mon fils, tu vas te faire mal. »

LE CARNET DE NOTES DU PROFESSEUR

Le matin où l'on kidnappa le Professeur, Gavin se réveilla avec la nette certitude que tout allait se passer exactement comme il l'avait prévu. Son calme heureux survécut à la découverte de l'absence de Jenny, levée tôt et déjà partie, à une tasse de café infect dans la cuisine commune infestée de cancrelats, et aux troubles qui avaient frappé le campus pendant la nuit.

Il n'était presque jamais seul avec Jenny dans la journée. Leurs rapports étaient sombres et nocturnes. Elle refusait de faire l'amour quand le soleil s'efforçait de filtrer par les vitres poussiéreuses ou quand l'ampoule nue au plafond chassait des ombres dans les coins de la pièce. Mais dans la nuit aveugle, elle était abandonnée et insatiable.

« Tu es mon amour obscur », lui disait-il quand il se sentait doux et détendu. Mais à d'autres moments, il se moquait de sa pudeur névrosée – il ne l'avait jamais vue sans ses vêtements qu'elle avait récupérés dans une

auberge juste à l'intérieur des murs – et lui reprochait : « Tu as peur que Dieu te voie pécher à la lumière », mais elle secouait la tête et refusait de changer. Parfois, la nuit, alors qu'ils écoutaient les cancrelats se battre dans la cuisine, elle lui demandait ce qu'était ce bruit et il répondait : « Ce sont des anges qui se bousculent dans le noir parce qu'ils n'y voient pas. »

Pour éviter le cœur des troubles, Gavin fit le grand tour pour aller au cours. En général, il passait par le boulevard circulaire, devant les musées, entre la vieille faculté de droit et le bâtiment de sciences behavioristes, devant la bibliothèque, entre le bâtiment du journalisme et celui de l'éducation, vers la porte de côté des humanités.

Mais le bâtiment administratif avait été occupé par les révolutionnaires. Ils avaient pris en otage le Chancelier et libéré quelques mitraillettes du musée militaire, et personne n'allait les en chasser tant qu'ils n'auraient pas ce qu'ils voulaient. Personne n'était sûr de ce qu'ils voulaient, mais le bruit se répandait que leurs chefs présenteraient une liste de sept exigences non négociables avant midi. Leur attitude, exprimée selon la formule de Tom Hayden, un héros de la première heure, était toujours : « D'abord nous faisons la révolution et ensuite nous cherchons pourquoi. »

Gavin prit le chemin le plus long, par le bâtiment de sciences politiques, où les radicaux avaient posté un piquet de grève. Un professeur avait été accusé de tenter de faire dans sa classe du prosélytisme pour la démocratie parlementaire. Maintenant, les grévistes arrêtaient les étudiants et leur brandissaient sous le nez des pancartes écrites à l'encre fluorescente. On devait leur avoir dit ce qui était écrit car ils glapissaient ces messages : « Abolissez la propagande », « Les réactionnaires au poteau » et « Le Telos de la Tolérance est la Vérité ».

Gavin interpella le dernier gréviste et lui demanda s'il savait ce que signifiait sa pancarte. L'étudiant le regarda d'un air vague et se tourna vers un autre manifestant. « Hé, Jack ! cria-t-il. Qu'est-ce qu'elle veut dire, ma pancarte ? » L'autre haussa les épaules et celui que Gavin interrogeait l'imita. « J'en sais rien, mec. »

Mais Gavin connaissait la signification. « Telos » était un mot grec qui voulait dire « fin » et la citation était de Marcuse, comparant la tolérance libératrice à la tolérance répressive. Le Professeur avait parlé de Marcuse, un jour, de son concept de liberté personnelle et de démocratie à la fin d'un long tunnel de répression au nom de la vérité et de la vertu. « La vérité est la fin de la liberté et la liberté doit être définie et confinée par la vérité. »

Pour le moment, les études devaient servir la finalité d'une « tolérance libératrice ». Quand nous rencontrons des doctrines régressives et répressives, nous savons qu'elles sont fausses et ne peuvent bénéficier du même droit de propagation que celles qui libèrent. « Cette tolérance ne peut être indiscriminée et égale par rapport au contenu de l'expression, ni en paroles ni en actions ; elle ne peut protéger de paroles fausses et de mauvaises actions qui démontrent qu'elles contredisent et contrecarrent les possibilités de libération. »

Le Professeur n'était pas marcusien. Tout concerné qu'il fût par la vérité et la vertu, il se souciait encore plus des conditions desquelles peuvent émerger la vérité et la vertu ; et il n'était pas du tout certain que la vérité finale et la vertu ultime avaient été découvertes par qui que ce fût – à l'exception possible de lui-même –, donc l'hostilité qu'il affrontait l'amenait à soupçonner que ses vérité et vertu seraient sans doute les premières victimes d'une tolérance libératrice.

Le Professeur citait ce que Marcuse appelait ses « moyens apparemment antidémocratiques » : « Ils comprendraient le retrait de la liberté de parole et de réunion pour les groupes et mouvements prônant une politique agressive, l'armement, le chauvinisme, la discrimination pour raisons de race et de religion, ou qui s'opposent à l'extension des services publics, de la Sécurité sociale ou de la médecine gratuite, etc. » L'« etc. » final inquiétait le Professeur presque autant que les moyens.

« De plus, poursuivait Marcuse, la restauration de la liberté de pensée pourrait nécessiter de nouvelles et strictes restrictions sur l'enseignement et les pratiques dans les institutions éducationnelles qui, par leurs méthodes mêmes et leurs concepts, servent à enfermer l'esprit dans l'univers établi de révélation et de comportement, interdisant ainsi *a priori* une évaluation rationnelle des choix. »

Le Professeur recréait pour nous, là dans la classe, le vieux marxiste didactique et bigot sûr de lui – Herbert Marcuse – d'après ses œuvres publiées et le démolissait avec persévérance. Et si le révolutionnaire sacré était bourré de paille, cela ne faisait que prouver que Marcuse avait déjà gagné, que nous vivions dans son monde, où chacun savait déjà ce qu'étaient la vérité et la vertu, savait que ce qui devait être fait pour le libérer excusait – non, sanctifiait – l'action. Le seul problème était que chaque individu ou petit groupe avait sa propre version de la vérité et de la vertu.

Parfois, le Professeur appelait notre institution « Mar-camp-use », quand il ne la traitait pas de « terrain de jeux » ou de « tas de sable ». Et à la silhouette en fuite d'Herbert Marcuse, perdant sa paille tout en courant, il criait : « Comment aimez-vous votre garçon chéri, monsieur Mort ? » C'était là une citation d'un poète du début du xx^e siècle nommé E. E. Cummings.

Gavin passa derrière la bibliothèque et entendit les ululements des Kampusflics accourant de leur lointain poste pour disperser les grévistes. Ils ne toucheraient pas aux révolutionnaires – ceux-là étaient armés de mitraillettes et ils étaient prêts à risquer les blessures ou même la mort pour leur cause – mais les affrontements quotidiens avec les radicaux étaient un rite qui manquait aux deux camps lorsque pour une raison quelconque il n'avait pas lieu.

Plus bas dans la vallée, le brouillard était épais ce matin mais le campus s'étendait sur la colline, propre et brillant comme une île verte dans une mer grise. Les bâtiments blancs étincelaient au soleil. Gavin aspira profondément l'air pur. Il huma l'encens de l'herbe et des arbres se chauffant au soleil et une faible trace de gaz lacrymogène douceâtre d'une confrontation féministe de la nuit passée.

Il passa derrière le bâtiment du journalisme où les petites presses offset débitaient les tracts et les ultimatums de la journée, et suivit l'allée portant au pochoir, en rouge, le mot GRÈVE sur son revêtement noir, en surimpression sur d'autres messages comme un palimpseste d'histoire politique du campus.

Des revendeurs colportaient leur herbe et leurs pilules aux entrées et sur les niveaux bétonnés, autour et à l'intérieur. Mais Gavin secoua la tête à chacun. Il n'avait pas touché de drogue depuis le Carnaval. Il était intoxiqué par quelque chose de plus dur. Si les autres voulaient se shooter, sniffer ou avaler, c'était leur voyage, mais ce qu'il lui fallait, c'était apprendre. Le Professeur avait eu parfaitement raison à ce sujet.

De près, les bâtiments ressemblaient moins à des temples blancs. Ils étaient grêlés de la petite vérole de balles perdues, badigeonnés d'appels à des batailles oubliées, criblés par des pierres et des pavés au point que bien peu de vitres intactes demeuraient aux fenêtres couvertes de contre-plaqué.

Un des revendeurs se dirigea avidement vers Gavin comme il approchait des marches extérieures en béton montant aux classes du premier étage. Gavin le connaissait. C'était un grand garçon lourdement charpenté à la

figure large, sans cou et avec des cheveux blonds de longueur moyenne. Il s'appelait Johnson. Autrefois, il aurait été pilier de rugby, mais à présent, il dérivait sur la mer calme du campus en cherchant une boussole, ou au moins quelque épave paraissant se diriger quelque part.

« Tom, dit Johnson, j'ai là des ponies pour le cours. »

Il ouvrit une grande main osseuse pour montrer quelques capsules roses et bleues.

« Quel cours ? » demanda Gabin, mais il savait lequel.

Ils étaient tous deux inscrits au cours de philosophie du Professeur. Johnson n'y assistait jamais. Il disait que c'était au-dessous de sa dignité d'être humain mais Gavin pensait qu'il était paresseux ou avait peur. Il s'entêtait à essayer la voie chimique, cherchait ce Passage du Nord-Ouest vers le savoir.

« Tu sais, dit Johnson.

— Qui les a fabriquées ?

— Des gars au labo de biochimie. Ils jurent que c'est du vrai.

La grosse figure de Johnson transpirait ; ses yeux voulaient croire.

« Comment est-ce qu'ils pourraient se procurer du vrai ? demanda Gavin en essayant de contourner Johnson mais il était trop massif.

— Ils ont peut-être eu du sang au médicament ? N'importe comment, ce salaud ne distribue pas de photocopies. Ça, c'est sûrement mieux que rien. Pas vrai ?

— Peut-être, peut-être pas, répondit Gavin. Qu'est-ce qui te fait croire que les gars de biochimie sont capables de fabriquer des peptides synthétiques ? Comment peux-tu avoir confiance en eux ? (Il feinta à droite, passa à gauche et contourna Johnson sur les marches.) D'ailleurs, je sais pertinemment que le Professeur n'est pas allé au médicament. »

Johnson ne l'avait pas entendu. Il gémissait : « Mais, Tom, ils sont de notre côté. »

Le bâtiment sentait la fumée douceâtre de l'herbe, l'aigreur de la sueur, l'âcreté du gaz lacrymogène. C'était la madeleine de Gavin ; chaque fois qu'il respirait cette mixture, il était transporté par magie dans la salle de cours.

Le large corridor était faiblement éclairé par de rares tubes fluorescents encastrés dans le plafond. A d'autres endroits, les emplacements béaient sombrement comme des plaies d'où un tube et des fils pendaient telles des stalactites aux formes singulières.

Gavin suivit le couloir en saluant de la tête des étudiants qu'il croisait. Ils se traînaient vers leurs cours comme des bêtes grossières ou étaient assis par terre le long des murs, fumant et buvant du café ou des boissons gazeuses. Comme lui, ils étaient vêtus de salopettes soigneusement préservées de la désintégration par des pièces aux couleurs diverses, ou artistement usées pour leur donner le même aspect, mais la tenue de base était la même pour tous : un simple pantalon de paysan et une chemise bleue d'ouvrier. Les bouts et les talons en acier de leurs lourdes chaussures tintaient de temps en temps sur le ciment exposé là où le tapis était usé, brûlé ou déchiré.

Quelques étudiants arboraient un jean et un blouson militaire à la mode nostalgique et rétro des années 60 et 70 ; d'autres peu nombreux portaient un costume une-pièce ou une jupe du monde bourgeois pour signifier leur indépendance de la culture estudiantine. Naturellement, c'était utile si l'on voulait à l'occasion se glisser hors des murs. Peu l'essayaient. De ceux qui le tentaient, certains ne revenaient jamais. Parfois, dans la nuit, quand les conversations sur le sexe et la révolution devenaient lassantes, les étudiants parlaient de s'enfuir et quelqu'un racontait une histoire d'horreur qu'il avait entendue de la source même, presque. Gavin n'en croyait rien ; ou guère.

Jenny l'attendait devant la salle de cours.

« Aujourd'hui ? » demanda-t-elle.

Il hocha la tête. À côté de la plupart des portes du corridor il y avait des distributeurs portant le nom du cours et le numéro de la conférence, mais là l'appareil était vide.

« Tu vas au cours ? » demanda Jenny.

Gavin se demandait parfois si ses camarades étudiants pensaient sérieusement à la révolution. Aucun ne voulait faire de sacrifices exigeant un effort. « Pas toi ? » demanda-t-il.

— Probable », répondit-elle en levant vers lui des yeux soumis, prête à être guidée.

Gavin sourit. Elle n'était pas précisément paresseuse, pensa-t-il, simplement un peu faible quand il s'agissait de se forcer. Ce n'était qu'un petit défaut – il le considérait comme un défaut féminin puis il chassa cette pensée qu'il jugea sexiste – et il pouvait le pardonner. Il était amoureux ; il pouvait tout lui pardonner, même que ses rapports avec lui ne fussent pas d'une intensité comparable à ses propres rapports avec elle. Elle était, se

dit-il, une fille pratique assiégée par toutes sortes de peurs et de fantasmes. Cela lui était égal.

Ils entrèrent ensemble dans la classe. Ils étaient les premiers mais pas, espéra Gavin, les derniers. Il ne voulait pas se faire remarquer. Le Professeur ne faisait pas l'appel mais certains membres de la classe pensaient qu'il y avait des mouchards parmi eux. Deux de ses camarades les plus impulsifs en avaient même tabassé un autre et le garçon avait failli mourir. La suite révéla que ce n'était qu'un malentendu.

Trois étudiants entrèrent quelques instants plus tard. Le premier, George Simpson, faisait partie du complot. Dans la poche de sa manche, il avait le détonateur, camouflé en paquet de cigarettes de marijuana. Deux autres arrivèrent, puis un groupe de cinq, une demi-douzaine, et trois de plus. Quatre se présentèrent alors que le cours était commencé. Finalement, la moitié environ furent présents sur la cinquantaine d'inscrits ; il y avait toujours quelques étudiants qui voulaient assister au cours et quelques autres qui s'étaient réveillés de bonne heure, n'avaient pu se rendormir et n'avaient rien de mieux à faire.

Le Professeur n'était pas arrivé. Il aimait faire son entrée quand la classe, pour ce qu'elle valait, était déjà réunie. Gavin ne pensait pas qu'il tardait par attitude théâtrale, mais plutôt qu'il voulait que la classe ne fût pas distraite par des retardataires. Gavin regarda par une des fenêtres qui n'avait pas été couverte de contre-plaqué. La voiture du Professeur n'était pas à sa place de stationnement habituelle. Gavin éprouva un instant de panique : peut-être le Professeur allait-il lui-même manquer la classe ; il n'avait pas bonne mine depuis quelque temps et sa toux empirait. Gavin comprit, car le Professeur lui avait appris à être franc avec lui-même, que sa panique se mêlait de soulagement.

Et puis le blindé s'arrêta devant la classe. La mitrailleuse dans le bâtiment administratif cribla de balles son autre flanc pendant un moment, puis se tut. Elle devait s'être enrayée ou quelqu'un avait mis en marche les lance-gaz automatiques dans les bureaux.

Les gardes descendirent du véhicule. Ils étaient grands et forts, aussi grands que Johnson, avec une barbe noire et des yeux mauvais. Ils tenaient leur pistolet mitrailleur à la hanche, observant les étudiants qui passaient, les mettant au défi de faire un geste imprudent.

La porte arrière du blindé s'ouvrit. Le Professeur apparut, l'air petit, fatigué, moyen. Il leva alors la tête, sembla regarder à travers la vitre

derrière laquelle Gavin observait. Celui-ci recula vivement, le cœur battant, désirant ne pas être vu, ne voulant pas regarder au fond des yeux du Professeur.

« Qu'est-ce que tu as ? demanda Jenny.

— Il vient. »

Il la regarda, vit ses yeux qui le dévisageaient, sa bouche légèrement pincée mais encore désirable, même en ce moment, ses longs cheveux encadrant son visage rougissant, et il pensa : « Tu es belle. Comment est-ce que j'ai pu t'avoir dans mon lit, chair contre chair passionnée ? Comment ai-je pu te posséder si intimement et pourtant ne toujours pas te connaître ? As-tu jamais été un enfant, asexué et mignon ? Deviendras-tu jamais vieille et ridée ? »

Et il vit la rondeur de ses seins et les roses des mamelons sous la chemise mince ; il désira être au lit avec elle, pouvoir poser ses lèvres sur ses seins et la serrer contre lui.

« Ça va ? demanda-t-elle.

— Mais oui, ça va. » Il lui aurait mis un bras autour des épaules s'il n'avait su qu'elle avait horreur des manifestations de possession en public.

Ils s'assirent dans le fond de la salle d'où ils pouvaient tout voir. Les autres étudiants se dispersèrent, tous séparément, la plupart vers le fond conformément à la coutume immémoriale. Sur le devant, les chaises vides s'alignaient comme des squelettes incomplets d'étudiants attendant que la chair se rassemble et qu'une idée se forme.

Gavin se demanda ce qu'ils penseraient demain – les étudiants qui viendraient – quand le Professeur ne paraîtrait pas. Il se demanda s'il irait – il n'avait encore jamais manqué un cours – et jugea que cela dépendrait de ce que la rumeur dirait de la disparition du Professeur.

Et que penserait-il, se demanda-t-il, quand il saurait ce que le Professeur savait ? Pas seulement ce qu'il disait dans son cours, pas ce qu'il avait le temps et la pensée de formuler, mais tout.

Gavin secoua la tête. Il pensait trop. C'était, après tout, la faute du Professeur. Il prit la main de Jenny. Elle était fine, ferme et passive. Jenny le laissa tenir sa main. Tant mieux.

Gavin consulta sa montre. Il était juste la demie et il leva les yeux. A ce moment, le Professeur entra par la porte donnant sur l'estrade. Les parois de verre à l'épreuve des balles qui l'entouraient le reflétaient, et il semblait être

quatre, un original solide et trois ombres pâles qui bougeaient, gesticulaient et ouvraient la bouche ensemble.

Beaucoup de professeurs ne s'aventuraient jamais dans une salle de classe, pas même entre les murs du campus. Ils restaient prudents : l'électronique transmettait leur image tridimensionnelle aux étudiants et renvoyait les réponses de l'élève. La différence était subjective, mais le Professeur disait que c'était une question de moralité. Le Professeur avait un sens élevé de la morale et il estimait que le contact était irremplaçable. Il entendait ne pas esquiver ses responsabilités de ce côté-là.

« Je veux vous voir, avait-il dit le premier jour de cours. Je veux que vous me voyiez. Vous autres, enfants de McLuhan, vous ne pensez pas, maintenant, que c'est important. Vous croyez que ces aspects de la vie qui sont immortalisés sur bande magnétique, avec des fondus et des coupures, des coq-à-l'âne et des développements non linéaires, sont les seules choses importantes, après les mystères de l'esprit et les contacts charnels de vos contemporains, des chairs lisses, fermes, jeunes et tumescentes. Mais un jour, si vous vivez assez longtemps, vous comprendrez qu'il y a un autre contact d'une plus grande et plus durable importance, le contact entre le passé et le présent, entre la sagesse et l'ignorance, entre la maturité et la jeunesse. On peut réagir de nombreuses façons, comme professeur et élève, comme maître et esclave, en contemporains, en collègues devant les mystères éternels. Mais on doit réagir et on réagira, et le seul moyen de rendre cette réaction moins que catastrophique, c'est face à face, esprit à esprit. »

« Face à face, se souvint Gavin. Esprit à esprit. »

Quand le Professeur ouvrit la bouche pour parler, Gavin pressa impulsivement du pouce le bouton sous la minuscule fenêtre de son pupitre, sous le mot gravé « Enregistrement ». Le pupitre bourdonna brièvement. Jenny le regarda. Il haussa les épaules. Peut-être était-il sentimental, mais il voulait avoir le cours du Professeur sur bande. Il s'arrangerait pour payer. Ses parents ajouteraient le crédit à son compte s'il menaçait de rentrer à la maison.

« Aujourd'hui, dit le Professeur, nous allons entreprendre un dialogue socratique sur le savoir et la vie. » Sa voix était rauque mais forte. Il allait et venait nerveusement sur son estrade, comme irrité par les barrières qui le séparaient de ces récipients rétifs dans lesquels il déversait sa sagesse.

Gavin fut cependant choqué de voir les os de sa figure presser contre la peau comme s'ils s'efforçaient de s'en libérer.

« Au cours de ces dernières semaines, poursuit le Professeur, nous avons évoqué les contradictions implicites dans notre société. Le concept de "tolérance libératrice" de Marcuse qui pratique la tyrannie au nom de la liberté. L'état de l'éducation qui glorifie l'idéal démocratique de l'égalité politique dans une doctrine débilatante d'égalité de l'instruction. Le pourrissement de l'éthique dite puritaine en une acceptation générale de l'hédonisme, de l'unique faculté temporelle de l'homme en une haine de l'histoire et un oubli de l'avenir, du langage lui-même en des acceptions détournées de leur sens, de réactions autonomes en abstractions et en mots rituels se distinguant à peine des grognements et des signes des hommes des cavernes. L'élévation de la jeunesse au rang de culte, de l'ignorance au rang de vertu. Comment en sommes-nous arrivés là ?

— On s'en fout », marmonna quelqu'un dans le fond de la salle.

Les yeux du Professeur cherchèrent celui qui avait parlé : « Le barbare qui vient de parler aurait-il l'obligeance de se faire connaître ? Non ? Je pourrais vous citer Whitehead : "Ceux qui ignorent l'histoire sont condamnés à la répéter." A la place, je suggérerais que vous ne pouvez pas vivre rationnellement sans savoir ce qui a de la valeur pour votre société et pourquoi.

— La rationalité est un préjugé bourgeois », déclara un étudiant, vers un rang du milieu. C'était un gros garçon intelligent nommé Brucker. Gavin pensait qu'il était peut-être un agent provocateur à la solde des radicaux, ou au moins un mouchard.

« Ainsi, nous sommes condamnés à un comportement irrationnel parce que nous ne devons pas être bourgeois, dit le Professeur. Ou bien élevons-nous quelque chose au-dessus de la rationalité, une vérité instantanément perçue, intuitivement reconnue et non sujette à l'analyse rationnelle ? Ce qui revient à dire que nous devrions débrancher notre esprit et laisser la vérité y affluer... ou en refluer selon le cas. Dans ce concept une définition de la vérité est implicite, de la vérité en tant qu'absolu, existant indépendamment de l'homme, de ses circonstances, de ses perceptions et de sa compréhension... comme Dieu. Or, je veux bien postuler Dieu comme le voisin, et si vous désirez déduire que puisque nous sommes créés à l'image de Dieu nous reconnaissons instinctivement la vérité de Dieu sans l'intercession de notre cerveau, je ne discuterai pas avec vous, encore que je

pourrais compatir avec la situation dans laquelle vos convictions limitent votre potentiel. Mais cela, je pense, n'est pas ce que vous voulez dire.

— Certainement pas, répliqua Brucker.

— Pas plus que vous ne voulez, je crois, que votre réflexion soit interprétée dans le sens platonique des idéaux existant quelque part, dont nous ne percevons en ce monde que les ombres ou les imitations imparfaites, mais que nous pouvons intuitivement reconnaître si nous ne nous laissons pas tromper par les apparences ou par les confusions implicites dans nos tentatives d'analyse et de synthèse.

— Ridicule, protesta Brucker. Où la pensée traditionnelle nous a-t-elle menés ?

— Ce qui doit signifier, dit le Professeur en toussant un peu dans sa joie d'atteindre un point critique du dialogue, que nous avons des méthodes de remplacement pour acquérir le savoir et le pouvoir, des méthodes qui ne sont pas décrites et sont peut-être indescriptibles, par conséquent mystiques, secrètes, cabalistiques, énigmatiques, occultes, intangibles, impalpables et sans aucun doute surnaturelles.

— Naturellement, dit Brucker.

— Et ainsi nous avons élevé l'inconnaissable au-dessus du connaissable, le magicien au-dessus de l'érudit, la sensation au-dessus de la pensée. Et cependant vous êtes là, le produit fini d'une suite de définitions de l'éducation commençant par Wilson – “La culture est le désir de faire prévaloir la raison et la volonté de Dieu” – et passant par Montesquieu – “La poursuite de la connaissance est de rendre un être intelligent encore plus intelligent” – Matthew Arnold – “La culture, c'est prendre connaissance du meilleur qui a été connu et dit dans le monde et ainsi de l'histoire de l'esprit humain” et “Le grand but de la culture est de nous appliquer à découvrir ce qu'est la perfection et de la faire triompher” – jusqu'à Bertrand Russell – “La raison est, et ne doit être que l'esclave des passions”. Mais... comment sommes-nous arrivés là ?

— Là, c'est là où c'est », dit George Simpson. Gavin s'étonna ; Simpson ne parlait jamais en classe. Peut-être la possession du détonateur lui donnait-elle des illusions de compétence.

« Et où que ce soit, c'est bien, conclut le Professeur.

— Ah, fit Brucker, c'est bien parce que c'est bien. C'est bien parce que c'est bon. C'est bon parce que nous sommes tous égaux. Pas de diplômes

bidons. Pas de conneries bidons professeur-élève. Chacun fait son truc et c'est tout aussi bien que le truc du voisin.

— Ainsi, dit le Professeur, nous sommes satisfaits, ayant atteint un état de perfection, de laisser le chemin qui nous y a menés tomber dans l'oubli. Cependant, supposez que nous perdions notre paradis permissif, supposez que la réaction ou la nécessité nous chasse de notre ciel et place à l'est du jardin d'Eden des chérubins et une épée flamboyante qui se tourne de tous côtés. Ayant goûté au fruit de l'arbre, serons-nous satisfaits de ne plus en manger ? Si nous ne savons pas comment nous sommes arrivés là, comment retournerons-nous ?

— Au commencement, dit Gavin, la gorge sèche mais incapable de résister plus longtemps au désir de donner au Professeur ce qu'il voulait, Mario Savio a créé le Mouvement de la Libre Parole à Berkeley. Les techniques de désobéissance civique apprises par les étudiants dans les campagnes pour les droits civiques dans le Sud, à la fin des années 50 et au début des années 60, furent appliquées pour la première fois aux questions de puissance du campus. La direction de l'université, basée depuis un siècle et plus sur un rapport maître-apprenti déguisé en communauté d'érudits, n'était pas équipée pour répondre à la désobéissance, encore moins à la violence. Lentement mais inévitablement l'autorité administrative s'est émietlée. D'abord a disparu le contrôle de la vie privée des étudiants résumé par la locution *in loco parentis*, puis le contrôle de la salle de cours et du programme. Le pouvoir a dérivé inexorablement vers un collège des étudiants, qui s'ennuyaient, avaient de l'argent, étaient téméraires... »

Le Professeur leva une main comme pour la placer contre une digue. « Assez ! Qui fait le cours, ici ? » demanda-t-il en raillant un peu Gavin, un peu lui-même, et il toussa. Puis, la quinte passée, il reprit d'une voix à demi étranglée : « Ainsi nous nous trouvons dans cette culture estudiantine, dans cet environnement axé sur la jeunesse..., et pas seulement nous, mais le monde lui-même, la société hors des murs, qui existe, du moins en partie, en réaction à ce qui est ici à l'intérieur des murs. Nous, les schizophrènes paranoïaques, nous avons rejeté la pensée au profit de la sensation et sentons, par conséquent, que nous sommes des dieux, et de nobles dieux par-dessus le marché. Et qui est à l'intérieur des murs, qui à l'extérieur ? »

Jenny regarda Gavin. Il fronça les sourcils et secoua un peu la tête. Jenny pensait que le Professeur délirait, mais pas Gavin. Tout ce que le Professeur faisait était voulu. Chaque réaction qu'il provoquait dans la

classe était prévue. Bien que le Professeur ne distribuât pas de capsules contenant ses cours codés dans des produits chimiques, tout ce qui se passait dans la salle de cours avait pour Gavin un parfum de déjà vu, chaque conférence paraissait un écho, chaque pensée semblait gravée sur la tablette d'argile de son esprit.

Le Professeur parlait toujours. Gavin avait manqué une partie du discours. Ce n'était pas grave. C'était là dans sa tête. Il l'avait entendu, il lui suffisait d'y réfléchir. Et il aurait la bande pour le lui rappeler.

Il consulta sa montre. Dix minutes s'étaient écoulées. Plus que quarante.

« Mais nous commettons une erreur, disait le Professeur, si nous restreignons notre souci à l'histoire des idées ou même à l'histoire de la politique. Nous formons des idées et nos idées nous forment, et il est difficile de dire qui est formateur et qui est formé, qui est Pygmalion et qui est Galatée. "Qui est le potier, dites-moi, et qui est le pot ?" D'autres forces nous motivent. La tradition, disons. Vous, 7 527 679, que pensez-vous de la tradition ? »

Il désignait Simpson. Un frisson glacé hérissa le fin duvet sur les bras de Gavin. Avait-il délibérément choisi Simpson ?

« Le moins possible », répondit Simpson.

La mitraille se remit à crépiter de l'autre côté de la rue. Une sourde explosion retentit au-dehors, comme celle d'une grenade lacrymogène, puis une autre. Gavin hocha la tête. Ils avaient besoin de toutes les diversions possibles.

« Naturellement. Et pourtant la tradition existe, que vous y pensiez ou non, et elle vous affecte, que vous l'acceptiez ou la rejetiez. Et cependant la tradition n'est qu'une force, comme les idées, qui nous fait tels que nous sommes. »

Le Professeur toussa encore et Gavin éprouva un élan de compassion.

Lorsque le Professeur eut repris haleine, il poursuivit : « Et que dire de notre nature animale, de nos besoins de nourriture, de repos, de protection contre le froid ou le chaud, de l'amour maternel, et après tout cela, dit Freud, vient le sexe, et entre tous, le sexe n'est pas le plus fort, mais seulement le plus important, parce que seul le sexe peut être refusé à un individu sans le priver de ce qu'il doit avoir pour survivre.

— Mais pourquoi le sexe devrait-il être refusé ? » demanda Jenny.

Gavin fut surpris de l'entendre parler en classe pour la première fois. Le Professeur aussi. « Pourquoi, en effet ? L'un de vous peut-il suggérer une

réponse possible ? »

Un quart d'heure de dialogue animé suivit, auquel presque toute la classe participa. A la fin, certains d'entre eux reconnurent que leur culture permissive pourrait inhiber la créativité et la stabilité sociale, et retarder la maturité émotionnelle.

Jenny ne consentit pas à admettre ne fût-ce qu'une possibilité. « Ce n'est qu'un jeu », murmura-t-elle dédaigneusement. Elle n'aimait pas les jeux et n'y était pas habile.

Gavin lui fit signe de se taire. Aujourd'hui, il ne voulait rien manquer. Le Professeur débranchait Jenny, mais il branchait Gavin à fond comme du speed, courant dans ses veines, accélérant son sens du temps.

Gavin regarda sa montre. Cinq. Plus que quinze minutes.

« Et puis il y a la technologie, dit le Professeur, une idée matérialisée qui modèle notre environnement, et nous sommes à notre tour modelés par notre environnement. A peu près à l'instant précis dans le temps où Mario Savio était debout sur une voiture de police devant Sproul Hall, des expériences étaient en cours à l'université du Michigan et à la faculté de médecine de l'université de Baylor, à l'UCLA, à l'université de Göteborg en Suède, au Danemark et en Tchécoslovaquie, qui allaient changer notre vie au moins autant que les idées lancées par Savio. »

Les étudiants attendirent passivement que le Professeur continue. Il soupira. « James McConnel et ses vers plats à Michigan, George Ungar et David Krech avec leurs rats à Baylor et Berkeley, même, plus tôt, Holger Hyden et ses expériences d'ARN à Göteborg. De leurs commencements, dérivent les méthodes d'enseignement d'aujourd'hui ; nous avons perfectionné leurs recherches primitives de conditionnement d'habitation de manière à transmettre une information précise sous forme de peptides de synthèse. Tout comme la télévision a créé l'ère McLuhan, ainsi les études chimiques ont créé l'ère de la chimie. Et nous ne faisons que commencer. Qui sait ce qui viendra ensuite ; non seulement l'information, mais l'expérience sensorielle pourra un jour être codée dans des protéines, et non seulement des aptitudes, mais les talents eux-mêmes. Au-delà du transfert du savoir réside peut-être une amélioration du niveau général de l'intelligence égale à celle du niveau général de la santé dans la première moitié de ce siècle. »

Dehors, quelque chose explosa encore, sourdement. Dans la salle, par le système de climatisation, s'insinua la vague odeur piquante du gaz

lacrymogène.

« Mais, Professeur, comment savons-nous si l'information est correctement codée dans les peptides ? demanda Gavin. Ou, d'autre part, si l'information correcte est codée ?

— Bien, dit le Professeur. Bien. Mais c'est pourquoi vous devez quand même assister, si vous êtes intelligents, aux cours où les conférences encapsulées sont distribuées. Pour comparer ce que vous croyez vrai avec ce que quelqu'un d'autre croit vrai, ou dit qu'il croit vrai. Et c'est pourquoi on lit – si l'on sait lire –, on regarde des bandes vidéo, on observe autour de soi la réalité. “La vie non examinée ne vaut pas la peine d'être vécue.” » Il toussa.

« Mais qui est le maître ? » insista Gavin. Jenny le tira par la manche mais il l'ignora. « Nos peptides ou notre volonté ? Comment savons-nous si nous sommes capables d'assimiler ce que les peptides nous disent être vrai ? Ou les acceptons-nous, comme nous acceptons nos préjugés, en cherchant simplement à les justifier ? comme dit Bertrand Russel. Et si, par des moyens chimiques, un gouvernement transmettait à ses citoyens un respect des lois contraignant plutôt qu'une insistance révolutionnaire sur la vérité et la justice ?

— Vous avez un bon test pour toutes ces questions », dit le Professeur. Il alluma une cigarette et toussa. Bientôt l'odeur de la marijuana se mêla dans la salle à celle du gaz lacrymogène, et certains étudiants se mirent à fumer aussi, sauf Simpson qui considéra avec gêne le détonateur camouflé dans sa manche.

« La réalité, acheva le Professeur. Regardez autour de vous. Ce campus est-il inhibé ? Mais nous vivons à l'ère de la chimie, avec à notre disposition des remèdes pour fatiguer ou tonifier, pour calmer la douleur, accroître ou diminuer la faim, nous faire dormir ou nous réveiller, pour interrompre la grossesse, pour renforcer ou supprimer la fécondité, pour augmenter ou diminuer les pulsions sexuelles, pour améliorer ou réduire notre faculté de penser, pour créer l'insanité temporaire ou permanente, pour provoquer un état mystique, pour améliorer les performances physiques, pour créer ou combattre le comportement agressif, pour produire la douleur ou le plaisir..., pour modifier, en fait, chaque aspect de l'homme y compris sa mémoire. Nous pouvons être tout ce que nous choisissons d'être.

— Ou ce que quelqu'un d'autre veut que nous soyons, dit Gavin.

— C'est possible », reconnut le Professeur. Malgré son apparente approbation de l'ère de la chimie, Gavin pensait que le Professeur réservait une autre opinion en espérant que la classe, par esprit naturel de contradiction, la déduirait de la discussion. « Mais que savons-nous, nous les profanes, des produits chimiques, des peptides, du savoir, de la technologie chimique, de l'état de l'art ? Nous avons sûrement des étudiants de chimie dans cette classe ? »

Il y en avait deux, et la discussion repartit, progressant vers une destination que seul le Professeur connaissait. Il était l'homme le plus savant et le plus spirituel que Gavin eût jamais connu, et il ne l'avait connu que brièvement, sinon avec une paroi de verre blindé entre eux. Gavin brûlait du désir de savoir tout ce que savait le Professeur. C'était, pensait-il, le meilleur cours que le Professeur eût jamais donné. Une prémonition ?

« Me voici, dit le Professeur, en train de me déchiqueter la poitrine en lambeaux sanglants, comme le pélican de la fable, pour nourrir les petits ingrats que vous êtes, en un lieu d'où le savoir a fui, où l'homme s'est replié de l'activité intellectuelle sur le rituel. J'ai vécu tout cela. J'ai vu l'université reculer des normes éducationnelles et de la liberté académique par des programmes autonomes d'études occultes, par des études générales, par une participation des étudiants à la direction de l'université, vers un manque total d'intérêt pour les critères de l'éducation objective jusqu'à l'abandon du campus par les érudits et les savants sérieux. Où s'est enfui l'enseignement ?

« Combien d'entre vous savent que lorsque vous vous inscrivez dans cette université on vous accorde automatiquement un diplôme ? Naturellement, la plupart d'entre vous restent pour jouer sur le tas de sable que vous appelez université, et quelques-uns à peine pour y recevoir une éducation. Où s'est enfui le savoir ?

« L'usage pour les étudiants d'embaucher et de payer leurs maîtres remonte à la première université, celle de Bologne fondée au XI^e siècle, mais cela a bientôt été reconnu comme une foutaise. Les étudiants ne savent pas ce qu'ils ont besoin de savoir ; s'ils le savaient, ils n'auraient pas besoin de maîtres. Eh bien, l'âge des ténèbres est revenu à mesure que le soutien public de l'enseignement supérieur a été progressivement supprimé aux campus, que le nombre des inscriptions a baissé et que les professeurs dépendaient de plus en plus des droits payés par les étudiants ; l'ancien usage du contrôle, de l'embauche, du renvoi et du paiement des professeurs

par les étudiants s'est réinstauré. Le résultat, vous le voyez autour de vous, pas de professeurs mais des charlatans, des proxénètes qui flattent les appétits des étudiants au nom de la pertinence. La pertinence... c'est comment nous appelons cela quand nos préjugés sont renforcés. Un des principes fondamentaux de l'enseignement, c'est que l'on ne peut rien apprendre d'une personne avec qui l'on est d'accord. Où s'est enfui l'enseignement ? »

Et ce fut terminé, la conclusion arrivant à l'instant précis où retentissait le signal de fin de cours. Le Professeur hocha la tête, tourna les talons et disparut par la porte menant, Gavin le savait, à un escalier intérieur séparé par des murs du reste du bâtiment livré aux étudiants. Après avoir été rejoint par d'autres escaliers, d'autres estrades, d'autres salles, il aboutissait à une porte gardée où attendaient les véhicules blindés.

Gavin regarda sa montre et compta les secondes. Les autres élèves se levaient, réfléchis, réservés, rassemblaient distraitemment leurs affaires. Gavin attendit. Jenny aussi. Il leva les yeux et fit un léger signe à Simpson. Simpson tira une cigarette de la poche plaquée sur sa manche.

L'unique fenêtre intacte s'illumina, devint aveuglante. Une fraction de seconde plus tard, ce fut le fracas d'une explosion. La fenêtre vola en éclats. Gavin avait les yeux fermés. Il les rouvrit quand la lueur aveuglante pâlit, se leva précipitamment, se dirigea vers la porte. Jenny était à côté de lui ; il fut heureux de son efficacité.

Derrière eux, quelque chose bourdonna, il y eut un déclic. Gavin jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et revint sur ses pas.

« Tom ! Non ! » cria Jenny.

Mais Gavin courut et saisit la cassette qui avait sauté de son pupitre.

De retour à la porte, il prit Jenny par la main et la tira hors de la salle. A l'extérieur, la mitrailleuse crépitait. Un pistolet mitrailleur rugit. Gavin et Jenny se regardèrent.

Arrivés à la porte, ils contemplèrent au-dehors les escaliers de béton et les larges trottoirs devant le bâtiment administratif ; ils virent des étudiants masqués se perdre dans la foule.

Beaucoup restaient immobiles, se frottaient les yeux, ou bien avançaient prudemment, en chancelant, les mains tendues devant eux comme des aveugles.

La voiture blindée démarrait, se frayait un passage dans la masse des étudiants qui reculaient, apparemment surpris par le bruit. Plusieurs

étudiants masqués passèrent en soutenant un camarade. Au-dessus du bâtiment administratif, un hélicoptère descendait.

Des yeux aveuglés se levèrent vers le bruit et un cri de « Lacrymo ! » monta de divers groupes. Beaucoup d'étudiants tirèrent précipitamment de leur sacoche en bandoulière des masques de plastique qu'ils se collèrent sur la figure.

Gavin regardait l'endroit où le véhicule blindé avait stationné, mais ne vit rien qui pût lui apprendre si l'enlèvement avait réussi.

« Viens, dit-il à Jenny. Rentrons à la maison. »

Quand ils quittèrent le bâtiment des humanités, les étudiants qui s'étaient trouvés face à celui de l'administration quand la bombe aveuglante avait explosé commençaient à retrouver l'usage de la vue et dans le bâtiment administratif, la mitraillette s'était remise à tirer.

Ils firent tout le chemin en silence, sans se toucher, sans se regarder. Pour l'instant, leurs rapports n'avaient aucune nuance sexuelle. Ils ne partageaient que des sentiments de conspirateurs.

Gavin avait l'impression que cette journée, réussie ou non, avait changé sa vie. Jamais il ne s'était senti aussi vivant, aussi conscient de son intellect qu'en quittant la salle de cours ; il avait été capable de sentir, presque, les pensées du Professeur alors qu'elles se formaient, avant qu'elles soient formulées en ces mots précis et sensés. Il avait même perçu les émotions sous les mots, la force morale qui poussait cet homme à faire ce qu'il devait au lieu de ce qui était plaisant ou facile ou commode...

« N'était-ce pas épouvantable ? dit Jenny. Dieu, je ne peux pas sentir ce type. »

Au grand jour, alors qu'ils descendaient la colline, le mur n'était pas voilé de mystère, mais laid, une réalité fonctionnelle faite de blocs de béton irréguliers et de vieilles pierres récupérées dans les décombres de murs écroulés et de fondations détruites, les restes de rêves brisés de foyer et de durée, transformés aujourd'hui en barrière entre l'ancien et le nouveau. Le mur avait environ trois mètres de haut de leur côté, un peu plus du côté de la ville, mais ils prenaient soin de ne pas s'en approcher ; malgré la trentaine de mètres d'espace dégagé au-delà, il y avait toujours un gosse ou un plouc pour se glisser jusqu'au mur quand un garde avait le dos tourné – parfois exprès –, pour introduire le canon de son fusil entre les barbelés et les débris de verre, et s'exercer au tir aux dépens des étudiants.

La chambre de Gavin était dans un des plus vieux immeubles, vieux de plus de cent vingt ans et qui aurait dû s'effondrer depuis longtemps. Il tenait encore debout par miracle. De temps à autre, un mouvement se créait pour entreprendre des réparations, et tout le monde jouait le jeu, avec des marteaux et des clous, pendant un jour ou deux. Mais l'enthousiasme mourait avant que des améliorations permanentes soient réalisées.

La maison n'était qu'une construction de bois à un étage, perchée sur la pente comme un rocher déposé là par un glacier. Les intempéries avaient effacé sa peinture depuis longtemps et les planches étaient grises, striées de noir. Bien des années plus tôt la véranda s'était écroulée et on avait alimenté avec ses débris un feu de joie célébrant quelque vieille victoire oubliée. Mais ils avaient de la chance d'avoir un toit solide. Beaucoup d'étudiants vivaient dans des bidonvilles de tôle ondulée et d'autres devaient supporter une existence communautaire dans les dortoirs croulants de l'autre côté du campus.

Ils grimpèrent par des blocs de béton jusqu'à la porte d'entrée, puis par le vieil escalier branlant et poussiéreux, dans le jour gris filtrant péniblement par la fenêtre aux vitres fêlées, à mi-hauteur. Gavin ouvrit leur porte et ils entrèrent dans la chambre, laissant ouvert derrière eux. Une porte fermée dans la journée signifiait que l'on n'était pas chez soi.

La pièce était mieux rangée, à présent. Les boîtes en fer avaient été jetées, le plancher balayé et Gavin avait fabriqué un cadre pour isoler le matelas du sol. Jenny riait et appelait cela son instinct de fondateur de foyer ; pour elle, l'aspect de la chambre importait peu. Cela troublait Gavin, comme si elle n'apportait rien à leurs rapports et préférait le provisoire du désordre et de la saleté. De plus, il supposait que ses petites améliorations la mettaient mal à l'aise.

Il se tourna vers elle et la contempla. Elle regardait la porte comme si elle voulait y faire apparaître quelqu'un, sans penser à lui ni au plaisir sexuel, et il se sentit soudain solitaire.

« Qu'est-ce que tu en penses ? demanda-t-elle.

— Nous saurons bientôt. »

Sur ce, des pas se firent entendre dans l'escalier et Bob Marlin s'encadra dans la porte, hochant sa barbe de haut en bas. « T'es génial ! cria-t-il. Plus épatant que Mario Machin-truc ou Mark Rudd ou Rubin ou Hoffman ou tous ces vieux !

— Tout a bien marché ? demanda Gavin.

— Exactement comme tu l’as prévu, de bout en bout.

— Les gardes ?

— Dans les pommes, dans la bagnole blindée là où nous l’avons abandonnée, de l’autre côté du campus. Quand le flash a explosé, nous leur avons tapé dessus là où le toubib nous a dit et ils sont retombés dans la voiture.

— Un pistolet mitrailleur a tiré.

— Réflexe. Pas de bobo.

— Le Professeur ?

— On l’a empoigné quand il est sorti juste après le flash, on lui a collé le masque avec le chloroforme dedans sur la figure et on l’a emporté comme s’il était blessé. Il n’a même pas pipé.

— Où est-il ? »

Bob indiqua le plancher. L’excitation serra la gorge de Gavin. Le Professeur était là. Dans cette maison.

« Où est le toubib ?

— Avec lui.

— Allons-y », dit Gavin.

Le sous-sol était sombre et humide, plein de toiles d’araignée et de cancrelats, de crottes de souris, de moisi et de vieilles formes imprécises de meubles abandonnés, d’instruments et de choses pourrissant dans des cartons qui se dressaient dans l’ombre comme des goules.

Derrière la vieille chaudière transformée, il y avait une petite pièce ayant sans doute servi de cave à charbon. On l’avait nettoyée récemment et un projecteur de forte intensité était braqué sur le bras du Professeur. Tout le reste semblait amputé par l’obscurité.

L’étudiant en médecine releva la tête. Sa seringue était pourpre de sang. Il retira l’aiguille de la veine gonflée sur le bras du Professeur et vida la seringue dans une éprouvette.

« Tu aurais pu attendre, lui dit Gavin.

— Plus on attend, plus on risque d’être découvert », répliqua l’interne. C’était un grand garçon maigre et boutonneux, à la pomme d’Adam proéminente qui montait et descendait quand il parlait, mais il avait des mains fines, fortes et sûres. Les doigts s’agitaient un peu comme si, indépendamment, ils avaient hâte de terminer leur travail.

« Qui nous découvrirait ? » demanda Gavin. Maintenant que c’était fini, que le projet avait été mis à exécution, il éprouvait une curieuse répugnance

à précipiter cet instant vers sa conclusion. Il prit Jenny par la main et lui fit contourner la porte posée sur des tréteaux sur laquelle le Professeur était allongé. « Braque la lampe sur sa tête », dit-il. Il voulait contempler la figure du Professeur. Jenny essaya de se dégager mais il l'entraîna.

« Ma foi, dit l'étudiant en médecine, il y a les Kampusflics, ou un autre groupe d'étudiants. Nous pourrions être attaqués, tu sais. Ou peut-être même les gens de la ville pourraient penser que c'est assez important pour...

— Ils ne nous trouveront jamais à temps », marmonna distraitement Gavin. Il regardait le visage du Professeur. Les ombres projetées par la lampe le faisaient ressembler à une tête de mort. Il crut distinguer un vague mouvement dans l'ombre qui éclipsait les yeux. « Il est réveillé ?

— Je lui ai fait une piqûre qui le fera dormir jusqu'à ce que nous en ayons fini avec lui, répondit l'interne. Si tu ne perds pas trop de temps. Faut que je prenne du sang à l'autre bras, si je veux en avoir assez pour l'analyse.

— Pas de précipitation », dit Gavin. Il regarda le Professeur, de la tête jusqu'aux pieds dans l'ombre. Allongé là, il paraissait bien plus petit. « Nous voilà, Professeur, murmura-t-il, réunis pour un rite plus primitif, plus traditionnel que le rite de maître et d'élève. Si vous étiez réveillé, vous seriez la personne la plus intéressée, ici. Vous qui parliez du pélican de la fable. »

De nouveau, Gavin crut voir un faible mouvement dans les orbites. Il se pencha plus près mais ne le discerna pas. « J'aimerais vraiment que vous soyez éveillé pour vivre ce moment avec nous. Nous vous aimons bien. Nous vous aimons mieux que tous nos autres professeurs. C'est pourquoi nous vous avons choisi pour participer à notre cérémonie du savoir.

— Dépêchons-nous, dit nerveusement l'interne.

— Il ne suffit pas d'avoir simplement les mots, reprit Gavin. Pas même les mots et les peptides, si vous aviez bien voulu en distribuer. Les uns ne sont qu'une synthèse des idées, les autres une synthèse des molécules. Nous voulons de l'authentique. L'authentique, Professeur. La mémoire enfermée dans les peptides de votre propre sang, Professeur, pas simplement une représentation ou une imitation. »

Les bras du Professeur battirent faiblement et retombèrent vers l'extérieur sur la table improvisée. Quand ils cessèrent de bouger, le

Professeur parut différent. Quelque chose avait quitté son corps. « Qu'est-ce qui se passe ? » demanda Gavin.

L'interne écoutait déjà, une oreille sur la poitrine du Professeur. Il releva la tête, une figure partagée, mi-claire, mi-sombre. « Il est mort, annonça la bouche sombre-claire.

— Mort ? répéta Gavin. Mort ? Fais quelque chose !

— Moi ? s'exclama l'interne en se redressant dans l'ombre totale. Ici ? Dans son état ? Avec quoi ? D'ailleurs, il n'aurait pas dû mourir. Il devait avoir quelque chose qui n'allait pas. Je veux pratiquer une autopsie.

— Débarrassons-nous du corps, dit quelqu'un d'autre. Vite. » Il y eut des murmures d'approbation.

« Non ! » protesta Gavin. Tout allait de travers. Ce serait un désastre. Il ne pouvait pas permettre que cela aille mal, que ce soit mal. Non, alors que c'était si bien. « Tu as un trépan ? dit-il.

— Oui.

— Et un malaxeur ?

— Oui.

— Ouvre-lui le crâne, dit Gavin, et sa voix ne trembla pas. Nous vous respectons, dit-il au corps allongé sur la porte horizontale, comme un guerrier d'autrefois respectait son ennemi vaincu, et nous voulons que vous fassiez partie de nous aussi longtemps que nous vivrons, et maintenant c'est le seul moyen.

— Il ne peut pas t'entendre, dit l'interne.

— Allez, finissons-en, grogna Simpson.

— Oui, finissons-en », dirent plusieurs autres voix.

Gavin leva les yeux. Pendant qu'il parlait au Professeur la petite pièce s'était remplie. Il eut du mal à reconnaître les nouveaux venus dans les ombres nombreuses, mais il savait qui ils étaient – tous les membres de la classe mêlés au projet. Ils s'étaient tous rassemblés pour soutirer au Professeur sa somme de connaissances, ses pensées les plus intimes, sa sagesse, son esprit...

« Camarades goules, commença Gavin, vampires...

— Ta gueule, Tom », dit quelqu'un.

Gavin baissa les yeux, avec un sentiment croissant d'urgence, comme s'il était au sommet d'une colline attendant que des clous soient enfoncés dans ses mains ouvertes, attendant de voir si la mort pouvait vaincre l'amour et si l'esprit pouvait vaincre la mort. « Ils sont avides, Professeur,

pensa-t-il. Avides de prendre leur dernier repas à votre table, impatients que débute le festin d'idées. La classe est prête à commencer. J'aimerais que vous soyez ici pour partager avec nous le mystère et la magie de ce moment.

« Etes-vous prêt, Professeur ? » demanda-t-il tout haut.

Il crut voir les lèvres du Professeur se retrousser comme pour sourire, mais ce n'était qu'une ombre mouvante de la lampe que déplaçait l'étudiant en médecine.

« Commençons », lui dit-il.

Le bistouri descendit et quelques instants plus tard on entendit le grincement du trépan entamant l'os.

Gavin continua de regarder la figure du Professeur, refusant sa mort, mais il ne vit ni ne crut voir d'autre mouvement. Il regardait fixement le visage comme s'il voulait le graver dans sa mémoire à jamais. « Je vous aime, Professeur, pensa-t-il. Plus encore que Jenny. Je vous aime comme jamais je ne pourrai aimer Jenny. Je veux vous posséder comme jamais je n'ai voulu posséder Jenny. Je vous pleurerai mais, plus encore, je vous célébrerai. »

Puis il entendit le faible sifflement aigu du malaxeur supersonique et il comprit que le moment était venu.

« Qui a des pailles ? demanda quelqu'un. Est-ce qu'on a pensé à apporter des pailles ? »

Mais soudain des pailles furent distribuées à la ronde. Dès qu'elles furent insérées, on éteignit la lumière pour que personne ne pût voir, encore que le toubib eût été habile et qu'il y eût très peu de sang.

Ce que Gavin aspira par la paille avait la consistance du lait malté, mais pas vraiment car c'était tiède et salé. Pendant une seconde, il crut qu'il ne pourrait pas avaler puis il songea au Professeur, combien il était savant et merveilleux, alors il avala, avala et avala encore.

Enfin ils eurent fini, ils essuyèrent la bouche, sans se regarder dans le noir.

« Je ne me sens pas plus intelligent, dit une voix.

— Tu crois que ça marche en deux secondes ? répliqua quelqu'un d'autre.

— J'ai mal au cœur, se plaignit Jenny.

— Ça va passer », assura Gavin et il mit un bras autour d'elle mais il avait la nausée aussi. Il savait qu'il ne pouvait pas vomir. Ça gâcherait tout

et les choses allaient déjà assez mal.

« Allez, les gars, dit l'interne, transportons ce truc-là au labo d'anatomie. Je peux utiliser le reste du sang et quand nous l'aurons collé dans la saumure, qu'il flottera avec les autres cadavres, ni vu ni connu.

— Non, dit Gavin malgré lui.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? C'est une bonne solution. Personne ne regarde jamais un cadavre.

— Non, répéta Gavin.

— Ma foi, probable que je peux le disséquer ici. Pas mal de gâchis mais...

— Non, dit Gavin.

— Alors qu'est-ce que tu veux faire ?

— Tu peux prendre tout le sang, mais ensuite nous allons l'enterrer.

— T'es dingue !

— Où ça ?

— Devant la bibliothèque, dit Gavin soudain de nouveau sûr de lui, pensant que cela arrangerait tout.

— Pourquoi ne pas creuser au milieu du boulevard ? protesta quelqu'un. La pelouse de la bibliothèque est aussi découverte qu'un billard.

— Nous soulèverons le gazon, nous creuserons la fosse, nous emporterons la terre en trop et nous replacerons le gazon, comme s'il n'avait jamais été touché, expliqua Gavin.

— Comment est-ce qu'on fera ça ? »

Ils protestaient encore pour la forme, mais ils avaient accepté l'idée, comme toujours. Gavin se sentit étouffé par une sensation de puissance et un étrange sentiment nouveau de droit moral.

« C'est bien, dit-il. C'est là qu'il voudrait être, là où sont conservées de grandes pensées. C'est le moins que nous puissions faire. » Il se tut.

Le bras de Jenny se glissa autour de sa taille. Elle pencha vers lui sa tête, et son corps quand il lui enlaça les épaules. C'était sa première démonstration publique d'affection et cette pensée fit exulter Gavin.

« Nous créerons une diversion de l'autre côté du campus, une manif, un véritable affrontement. Ça attirera les Kampusflics, les étudiants, tout le monde. Quand ce sera fini, le Professeur sera sous terre. » Il considérait la pelouse comme un terrain sacré, et s'il ressuscitait le troisième jour, tout le monde serait là pour le voir.

« Bob, dit Gavin, tu te charges de la diversion. George, ajouta-t-il en regardant autour de lui dans l'obscurité sans trouver Simpson. Sam, alors, tu t'occupes de l'enterrement. Et Fred, tu transporteras le Professeur au moment voulu. Pas de questions ?

— Quelle heure ?

— Il n'y a pas de lune, ce soir. Disons minuit. Non, trois heures et quart. »

Il n'y eut plus d'autres questions.

En se dirigeant vers l'escalier de la cave, Gavin et Jenny entendirent quelqu'un vomir. C'était Simpson.

Dans leur chambre Jenny se détacha doucement de lui, ferma la porte et, lentement, comme si elle écoutait une musique lointaine, elle se déshabilla. Elle ôta d'abord son pantalon de paysan puis sa mince chemise, les laissant tomber par terre et elle apparut, oscillant légèrement devant lui, aussi belle qu'il l'avait imaginée, que ses mains le lui avaient dit. En contemplant son corps et son sourire rêveur, il sentit ses mains trembler et ses yeux brûler, et un désir monta en lui comme jamais auparavant.

Elle s'approcha car il paraissait incapable du moindre mouvement, et ils firent l'amour à la lumière, voyant tout, la vue accentuant le toucher, l'odorat et le goût, comme jamais encore ils n'avaient fait l'amour, interminablement, sans satiété, comme des dieux...

Plus tard, Gavin resta éveillé dans le noir en écoutant à côté de lui la respiration régulière de Jenny ; il éprouvait une grande joie – il se rappelait tout ce qu'ils avaient été l'un pour l'autre et la promesse que ce n'était pas tout, mais seulement le commencement – et en même temps une grande tristesse. Il ne savait pas pourquoi il était triste, mais il savait qu'il devait y penser. Il y réfléchirait jusqu'à ce qu'il comprenne, même si cela devait durer très longtemps.

Les yeux ouverts dans l'obscurité, il avait l'impression de regarder au fond d'un tunnel si long qu'il ne voyait pas la moindre trace de jour au bout, mais il savait qu'il allait devoir suivre ce tunnel jusqu'à son extrémité, quelle que fût la distance.

Chapitre III

Le raid

Partout où des créatures ont organisé une société, la question fondamentale est le pouvoir. Chez les insectes sociaux, l'instinct et l'alimentation déterminent qui doit faire quoi. Au poulailler et dans le reste du monde animal, un ordre hiérarchique ou son équivalent s'établit bientôt pour minimiser les luttes inutiles et perturbatrices, pour la suprématie ou le droit d'accouplement. Dans l'humanité, tout le monde cherche une situation où il ou elle pourra exercer le pouvoir : le patriarche recherche la famille ; la mère les enfants ; les enfants la cour de l'école et plus tard le campus. Certains ne veulent jamais partir.

LE CARNET DE NOTES DU PROFESSEUR

L'Union était un pays d'étudiants. Pas de professeurs, pas de Kampusflics, pas d'autorités civiles, aucun agent fédéral d'aucune sorte n'y mettait les pieds. Ce principe avait été finalement établi au cours des émeutes de 85 qui avaient suivi la tyrannie de l'ordre légal de 84, quand un choix avait été fait entre la destruction de certains campus-forteresses et peut-être même les campus eux-mêmes, et la reddition de ces bâtiments, et peut-être même des campus aussi, aux émeutiers.

« Nous sommes vos enfants », clamèrent les étudiants et les adultes capitulèrent.

Jadis fièrement appelé par son directeur professoral « le salon de l'université », l'Union était maintenant asile, sanctuaire, gargote, snack-bar, copropriété et salle de jeux. Des étudiants la dirigeaient pour les étudiants et, si la nourriture était grailonneuse et les planchers sales, cela ne les gênait pas. Peut-être ne le remarquaient-ils pas ; c'était à eux et tout ce qui leur appartenait était bon.

Gavin voyait le bâtiment comme il ne l'avait jamais vu. Quand il s'était réveillé, c'était déjà l'après-midi. Après que le Professeur eut été secrètement, sûrement et respectueusement mis en terre devant la bibliothèque, Gavin était retourné auprès de Jenny et avait dormi comme un bébé... agité, en se retournant, en geignant... A son réveil, il était encore fatigué. L'interne le réveilla avec une seringue pleine d'un liquide jaunâtre. Jenny était partie et Gavin se sentit vieux et triste ; l'interne lui dit que c'était un extrait de ce qu'il avait pu prélever sur le Professeur et lui demanda s'il voulait la piqure. « Oui ! » répondit Gavin qui voulait tout ce qu'il pourrait avoir du Professeur.

Ensuite, il n'eut plus envie de rester dans la maison. La cuisine était dégoûtante. De la vaisselle sale s'empilait dans l'évier et sur la table, des casseroles sur la cuisinière, tout sentait le moisi, et les cancrelats couraient dans tous les coins. Il n'avait envie de voir quiconque ayant été mêlé au projet.

L'Union était en brique et pierre, patinée par la chaleur des étés du Midwest et le froid des hivers, par les orages, le vent, la neige et la pluie glaciale. Le bâtiment avait été construit par étapes, au fil des ans, comme une cathédrale gothique, à mesure que les inscriptions augmentaient, et des coupoles se dressaient à l'improviste sur les toits de cuivre verdi, des balcons de pierre aux murs de brique rouge.

C'était, pensait Gavin, un merveilleux et stupéfiant mélange d'architecture. Il se demanda ce que le Professeur en avait pensé mais, à l'instant même où cette pensée lui vint, il fut certain que le Professeur l'avait aimé.

Gavin aurait voulu que le Professeur fût là avec lui, à présent, pouvoir entrer avec lui dans l'Union et causer avec lui de la vie, de la philosophie, des choses telles qu'elles sont, et puis son humeur s'allégea. Le Professeur était avec lui et y serait toujours, se dit-il.

L'Union avait été incendiée deux fois durant les vingt dernières années. La première fois, l'incendiaire n'avait jamais été identifié ; la seconde, les étudiants avaient découvert le coupable et puni le malheureux pendant un mois, en le privant de toutes les drogues, avant de le chasser du campus pour servir d'avertissement aux autres.

Après le second incendie mais avant les émeutes, les étudiants prirent totalement possession du bâtiment. Les droits d'inscription l'avaient construit. Ils commencèrent par s'en emparer et personne ne voulut faire

d'histoires, encore moins l'administration. Les anciens élèves protestèrent, disant que leurs droits l'avaient bâti quand ils étaient étudiants et qu'ils n'aimaient pas ce qu'on faisait de leur bâtiment, mais cet argument fut écarté par les meneurs qui le déclarèrent invalidé par l'état de non-étudiants des anciens qui avaient rejoint la bourgeoisie. Et ils firent observer que les étudiants avaient pris possession du bâtiment et allaient le garder, un point c'est tout, pas de discussion ; par la suite, ces usages furent sanctionnés par le temps, les grèves et les luttes.

Gavin poussa une des portes de contre-plaqué – elles remplaçaient le verre de jadis – et entra dans le foyer nord. Le marbre avait été usé par des milliers de chaussures, de sandales et de pieds nus. Les carreaux de plastique placés sur le marbre étaient usés aussi, au point qu'il n'en restait plus que des fragments sur les bords. Quelques couvertures et sacs de couchage étaient dispersés le long des murs, certains avec des occupants dont quelques-uns endormis.

Plusieurs étudiants erraient sans but dans la salle ou s'adossaient aux colonnes peintes, en bavardant de tout et de rien. L'un d'eux leva les yeux et vit Gavin. Il se précipita.

« Gavin ! s'écria-t-il, lui saisissant l'épaule et la serrant. T'es un héros, tu sais ça ? Tout le monde en parle ! »

Le garçon était blond, petit et maigre. Il s'appelait Phil et rappelait à Gavin un singe-araignée. Ses mains ne lui faisaient pas mal, mais Gavin n'aimait pas ce contact et il se dégagea. Il marcha vers l'escalier au fond de la salle, contournant un sac de couchage à deux têtes qui commençait à se contorsionner.

« Qu'est-ce que tu as fait du Professeur ? demanda Phil. Où est-ce que tu l'as planqué ? Tu vas demander une rançon, du fric, un diplôme ? » Phil trottnait à côté de Gavin, sa figure simiesque souriante et avide.

Gavin continua de marcher.

« Je ne sais pas de quoi tu parles », grogna-t-il.

Il écarta du pied de vieux papiers qui traînaient et commença à descendre.

« T'as raison, reprit l'autre. Garde ça pour toi. Qui peut écouter, hein ? » Phil regarda ostensiblement de haut en bas et autour de lui quand ils arrivèrent sur le palier du sous-sol. Ils descendirent encore un étage vers le deuxième sous-sol. Les murs étaient placardés de vieilles affiches annonçant des films, des réunions de grévistes, des manifestations, des

produits ou des services de toute espèce, des plus ordinaires aux plus intimes, y compris beaucoup qu'on ne trouvait autrefois que dans les toilettes des hommes ; certaines annonces étaient calligraphiées sur des carrés de carton de couleur, mais dans l'ensemble cela allait des gribouillis sur des bouts de papier quadrillé à des graffiti sur les murs eux-mêmes.

« Mais tu peux le dire à ce vieux Phil, quand même. Rien qu'entre nous, hein ? »

Gavin ne répondit pas. Phil sur ses talons, il passa par les portes de bois battantes dans la brasserie. Des tables à banquettes de plastique s'alignaient le long des murs et occupaient tout le centre de la salle. L'endroit était sinistre. Gavin ne voyait pas grand-chose, après le soleil de l'après-midi, mais il pouvait sentir les odeurs familières de bière aigre, de rance et de tabac froid.

« Tout le monde sait que tu as enlevé le Professeur, dit Phil. C'est pas un secret. Personne d'autre n'aurait eu le culot d'essayer, et encore moins de faire le coup en plein jour. T'as du cran, mec ! Un vrai chef ! Tout le monde le dit. »

Gavin regarda Phil et haussa les épaules. Il se moquait de ce que disait tout le monde, et Phil était un lèche-cul.

Il trouva une table libre contre le mur et se glissa sur la banquette ; son pantalon s'accrocha un instant à une déchirure du simili-cuir. Phil attendit qu'il se pousse, mais il resta sur le bord. Au bout d'un moment, Phil s'assit en face de lui, pas du tout démonté.

« Maintenant tu vas me le dire, hein ? dit Phil en clignant de l'œil. Qu'est-ce que tu as fait du Professeur ? Tu vas le relâcher ? Le garder en otage ?

— Je ne sais pas de quoi tu parles, répéta Gavin d'une voix lasse. »

Phil hocha la tête d'un air complice : « C'est ça. Dis rien à personne. Qui peut écouter, hein ? Ou quoi ? » Il leva les yeux au plafond puis il se baissa pour regarder sous la table en désordre. Quand sa tête remonta, il essaya de regarder Gavin dans les yeux. « Ce que je voulais te dire, mec, c'est que la prochaine fois que tu seras sur un coup, j'en suis. Tout ce que tu voudras, même dur-dur », dit-il en baissant la voix, avançant une main pour taper celle de Gavin du bout de l'index, pour indiquer que « tout » voulait bien dire « n'importe quoi ». « Je peux t'apporter quelque chose ? insista Phil et du bras il repoussa des assiettes et des verres sales contre le mur. Laisse-moi te payer une bière. »

Il se leva à demi, mais Gavin secoua la tête. La veille, n'importe qui aurait pu lui payer n'importe quoi. Maintenant, c'était différent. En particulier, il ne voulait pas que Phil lui paie quelque chose. Phil semblait avoir toujours de l'argent et il voulait toujours le dépenser pour les autres.

Un étudiant-serveur traîna les pieds dans la travée sale et s'arrêta à la table. Son tablier était maculé de taches de graisse et d'aliments divers, neuves et vieilles. « Qu'est-ce que ça sera ? » demanda-t-il.

Gavin tâta les quelques pièces dans sa poche et estima leur pouvoir d'achat. « Hamburger, dit-il.

— Bière ? »

Gavin secoua la tête. « Jenny est passée ?

— L'ai pas vue.

— Moi je l'ai vue, dit Phil. Elle est au service de santé. Fait la queue au dispensaire. Pour ses pilules, probable. Une sacrée baiseuse, hein ? demanda-t-il en regardant sournoisement Gavin.

— C'est une personne. » Soudain, Gavin n'avait plus faim ; Phil et la brasserie le rendaient malade ; avec l'admiration suffocante de Phil et les odeurs, il ne se rappelait même plus ce qu'il faisait là.

« Toi ? demanda le garçon à Phil.

— Non », répondit Phil et, quand le garçon fut parti, il se pencha de nouveau sur la table : « Ecoute, Gavin, il va y avoir bientôt des élections. Je m'en vais te présenter comme chef de raid. T'auras des voix, fais-moi confiance, un mec comme toi. Merde, tu pourrais être président, tu sais, ou membre du StudEx. »

Gavin ne voulait pas être impressionné, mais il l'était. Il ne pouvait le nier... l'enlèvement, l'opération, l'enterrement, tout le projet s'était déroulé aussi parfaitement que l'entreprise révolutionnaire la plus classique, et cela en dépit d'événements imprévus et improbables qui avaient menacé de tout gâcher. *Eh bien, Professeur !* « Qui a envie d'être président ?

— Quelqu'un doit l'être, répliqua Phil. Pourquoi pas toi ? Alors peut-être arriverions-nous à faire quelque chose, au lieu de traîner sans avoir rien à branler la plupart du temps. »

Pourquoi pas, en effet ? Sauf qu'il avait parlé sincèrement. Il ne voulait pas être président. Le président était une figure de proue avec beaucoup de responsabilités et pas d'autorité, un otage de la bonne conduite de ses semblables ; aucun ne durait bien longtemps. Ce que Gavin voulait, ce n'était pas le pouvoir mais le savoir, qui était peut-être l'ultime pouvoir ; il

était convaincu que s'il savait tout ce qu'il y avait à savoir, les questions qui le troublaient disparaîtraient et il aurait en permanence cet étrange sentiment de certitude qu'il n'éprouvait qu'en de rares et belles occasions.

Ses amis le pressaient de s'inscrire à l'entraînement par alpha-ondes.

Une main s'abattit sur son épaule, une voix profonde dit en passant :
« Bravo, mec ! »

Gavin leva les yeux. Celui qui avait parlé était un grand Noir aux larges épaules nommé John quelque chose. Il passa, les cartouchières en bandoulière glissant sur son dos à chaque pas. Deux autres Noirs le suivaient, fusil au poing. « Merci », dit Gavin.

Le garçon revint avec le hamburger. Gavin fouilla dans sa poche. « Laisse tomber, dit le garçon. Le directeur dit que c'est sa tournée. » Il avait l'air d'avoir appris quelque chose, pendant son absence.

Gavin ôta la main de sa poche. « Si j'avais su, j'aurais pris des frites et une bière.

— Je vais les chercher, dit le garçon. T'as vraiment réussi un coup, on dirait. »

Gavin haussa les épaules.

Le garçon se tourna vers Phil et sa voix changea. « T'es sûr que tu ne veux rien ?

— T'as un joint ?

— Y a un distributeur de cigarettes à côté de la porte.

— Et de la grande H ?

— Nous n'en avons plus une miette, mais y a un gars au trois qui dit qu'il en a de la bonne. »

Phil tira une liasse de sa poche de chemise et en éplucha deux billets. « Va me chercher une enveloppe. » Non seulement il aimait payer des choses aux gens, mais il aimait aussi envoyer les garçons faire des commissions pour lui.

« Tu sais où c'est. Rien à manger ? A boire ? »

Phil froissa les billets dans sa main. « Je ne mangerais pas ici si ce n'était la seule boîte du campus. »

Le garçon haussa les épaules. « Alors crève. »

Gavin mordit dans le hamburger. Phil avait raison sur ce point, au moins. C'était assez mauvais. De la vieille viande pleine de gras et de nerfs qui avait cuit trop longtemps sur un gril sale. Ça lui rappelait la vieille

plaisanterie sur les profburgers et il le reposa sur l'assiette. Il essaya de se rappeler pourquoi il mangeait là.

Phil regarda de tous côtés et se pencha : « Va y avoir un raid cette nuit », chuchota-t-il.

Gavin parut s'ennuyer.

« En ville. »

Gavin parut étonné. Phil sourit.

« Ils vont te demander d'en être. Le truc du Professeur leur a plu. Ils veulent te voir à l'œuvre. Va dans le coup et t'es sur le chemin du jackpot. »

Gavin avala. Il avait la gorge sèche et regrettait de ne pas avoir la bière devant lui. « Qui ça, ils ?

— Pas de noms », dit Phil, froissant et lissant les billets. C'était à son tour d'être secret, mais Gavin savait que ça ne pourrait durer.

« Qu'est-ce qu'ils vont attaquer ? »

Phil se pencha encore plus près : « Ils te diront la caserne de la police mais c'est la centrale électrique. »

Gavin recula et s'adossa. Sa main chercha la déchirure du plastique et la frotta comme une vieille cicatrice :

« Les grands générateurs au nord de la ville ? La chaudière à charbon ou le réacteur ?

— J'en sais rien. Les deux, peut-être. Ou alors une feinte à l'un et on frappe l'autre. Ça ne change pas grand-chose. Ça coupera le courant dans toute cette partie de l'Etat.

— Y compris au campus.

— Et alors ?

— Les étudiants en souffriront, les provisions se gâteront, des étudiants malades pourraient mourir...

— Et alors ?

— Et s'ils s'en prennent au réacteur, nous pourrions être contaminés ici. Même si ce n'est que l'usine à charbon, l'incendie et les explosions pourraient gagner le réacteur.

— Ça les regarde.

— Ouais, fit Gavin. Ouais. » Il imaginait aisément un chef de raid ambitieux tournant et retournant des projets dans sa tête, partant au milieu de la nuit, transpirant, pensant « la centrale », sachant que ça y était, c'était le gros coup, le raid qui ferait sa réputation pour la vie, le projet qui atteindrait tout le monde et qui écrirait son nom dans les étoiles...

« Va me chercher une bière, Phil », dit quelqu'un.

Gavin releva la tête. A côté de la table se tenait l'étudiant nommé Gregory, le type que Jenny avait fui en se jetant dans les bras de Gavin. Jenny était derrière lui. Elle regardait à terre. Ni l'un ni l'autre n'avait revu Gregory depuis le Carnaval ; du moins pas Gavin.

« Bien sûr, Greg, dit Phil en se levant.

— Chouette opération, Gav », dit Gregory.

Gavin avait horreur qu'on l'appelle « Gav ». Il n'aimait pas beaucoup Gregory, d'ailleurs. C'était un grand garçon, brun et maigre, nerveux. Gavin pensait qu'il était probablement très fort malgré son manque apparent de muscles. Il se déplaçait avec la grâce d'un athlète-né qui accomplissait bien n'importe quel exercice physique. Gavin l'avait vu se tailler la première place tant au lancement de bouteilles qu'au renvoi de grenades lacrymogènes. Des rumeurs de prouesses sexuelles l'entouraient comme des miasmes. Sa laideur, son nez trop grand et ses yeux trop rapprochés, ses lèvres trop épaisses et humides et son teint brouillé ne lui nuisaient pas. Son air de sexualité agressive défiait tout élément féminin à résister à sa virilité. Phil lui tournait autour comme une chatte en chaleur névrosée. Gregory affirmait sa mâle domination sur son territoire.

Gavin avait entendu raconter que Gregory prenait de force ce qui n'était pas librement consenti et cela l'ennuyait, mais pas autant que le fait que personne ne se plaignait. Gavin ne savait pas pourquoi cela l'ennuyait, comme si Gregory et lui étaient en compétition pour toutes les filles du campus et si Gregory gâtait tout ce qu'il touchait. Ce n'était pas un sentiment raisonnable, mais il était là... une espèce de tournoi sexuel d'où Gavin se sentait condamné à sortir second.

Au moins il reconnaissait la source de son attitude, pensa-t-il, ce qui était le commencement de la sagesse. Il glissa sur la banquette pour que Jenny puisse s'asseoir à côté de lui mais elle se plaça en face.

« Salut, Jenny », dit-il, voulant la toucher, essayant de donner aux mots simples une signification particulière.

Elle ne répondit pas. Elle ne le regarda pas. Gregory s'assit juste en face de lui.

« Prudent, net, précis, dit-il. J'aime ça.

— Pourquoi ? » Gavin se sentait belliqueux et il savait que ce n'était pas seulement parce que Gregory l'agaçait ; il n'aimait pas l'attitude de Jenny.

« Ma foi, ce n'est pas mon style mais je l'admire chez les autres », répondit Gregory.

Le garçon revint avec les frites et la bière. Il regarda Gregory et Jenny.
« Quelque chose ?

— Non, je mangerai de ça, dit Gregory en tendant la main vers les frites. Apporte du ketchup. » Le garçon se pencha vers la table voisine et plaça une bouteille graisseuse devant eux. Gregory couvrit les frites de ketchup. Gavin n'aimait pas les frites au ketchup mais il se contenta de regarder froidement Gregory. Aussi bien, il n'avait plus faim. Il goûta la bière. Elle était froide et astringente. On ne pouvait pas faire grand-chose à la bière, pensa-t-il, sinon la laisser tiédir ou devenir plate.

Il regarda Jenny : « Tu m'as manqué.

Il n'avait encore jamais dit cela à Jenny – cela impliquait un sentiment injuste d'obligation des deux côtés – mais il voulait qu'elle sût. La nuit passée avait été spéciale. « Je me demandais où tu étais passée.

— Je... J'ai dû sortir, murmura-t-elle sans lever les yeux. Je devais aller au dispensaire.

— Ouais. » Gavin allait dire que Phil l'avait vue mais il voulut ne pas les engager dans une même affaire. Et il pensait aussi que la voix de Jenny semblait un peu faible. Gregory avait la main droite sous la table et il se demanda s'il tripotait Jenny. C'était le genre de chose que Gregory devait aimer, et l'aimer d'autant plus que Jenny en avait horreur. Enfin, pensa Gavin, si c'était ce qui se passait et si elle n'aimait pas ça, elle pouvait protester. Elle n'appartenait à personne. Pas à Gavin, en tout cas.

« Nous avons un raid, ce soir », annonça Gregory, la bouche pleine de frites. Il mangeait bruyamment, en clapant des lèvres avec satisfaction.

Phil revint en trotinant avec la bière de Gregory. Il la posa et eut l'air de vouloir s'asseoir à côté de lui.

« Va te faire mettre », dit Gregory sans le regarder et, quand Phil fut parti, il reprit : « Nous voulons que tu viennes avec nous. Nous avons besoin d'un type comme toi.

— Pour quoi ?

— Pour être avec nous. Quelqu'un sur qui on peut compter pour presser une détente, lancer une grenade, poser une bombe sous le feu.

— Ce n'est pas mon style et je ne l'admire pas chez les autres.

— T'as déjà essayé ?

— Non.

— Ce qu'il y a de mieux après baiser.

— Contre quoi, ce raid ?

— Si je te le dis, t'es forcé de venir.

— Pourquoi ?

— Protection. »

Gavin fronça les sourcils. Ce n'était pas ainsi que la plupart des étudiants opéraient. Si on était dans le coup, on y allait ; si on n'y était pas, on passait son chemin. Qui allait moucharder ? Ils pouvaient prendre des chemins différents mais ils avaient tous le même but.

« C'est la caserne de la police ? » demanda Gavin.

Gregory sourit. « Si on te le dit, tu devras venir.

— Même si je marchais dans ce genre de coup, je n'irais qu'avec un truc que j'aurais projeté moi-même.

— Qu'est-ce que tu veux dire, ce genre de coup ? » Gregory avait fini les frites et il s'adossa, s'essuya la bouche d'un revers de main puis frotta sa main à son pantalon.

« Je ne suis pas un anarchiste, déclara Gavin.

— Qui l'est ? On fait un peu pression, c'est tout, on leur fait savoir qu'on est là.

— Si tu leur fais assez de mal, ils t'en feront. Pas de violence aveugle pour moi. Il me faut une raison.

— Nous avons une raison. Dis-lui, Jen.

— C'est pour la révolution, dit Jenny.

— Tout juste, approuva Gregory. Nous allons leur faire si mal qu'ils ne pourront pas riposter.

— Ils sont plus forts que tu ne crois. Et nous ne sommes pas aussi forts que nous le pensons. Lis l'histoire de la révolution. Nous avons besoin d'une base plus importante ; nous avons besoin de gagner des gens, pas de nous les aliéner.

— Merde, grogna Gregory. Jen vient avec nous, pas vrai, Jen ? »

Elle hocha lentement la tête.

« Tu ferais mieux de venir aussi, insista Gregory, et les mots simples semblèrent lourds de sous-entendus.

— Non.

— Faut que j'aille chier, dit Gregory et il se tourna vers Jenny. Viens avec moi. Tu pourras me tenir la main... ou tout ce que tu voudras tenir.

— Laisse-la ici ! » s'exclama Gavin. Il regarda Gregory en face pour le défier.

L'autre fronça les sourcils, comme s'il cherchait s'il allait relever le défi.

« J'ai à lui parler », ajouta Gavin, offrant une porte de sortie.

Gregory se leva en riant. « Sûr, parle-lui, dit-il en se penchant sur la table, et Gavin sentit le plein impact de sa virilité mal lavée. Mais faut que je te prévienne. Je lui ai demandé de venir vivre avec moi un moment. »

Gavin regarda Jenny. Son estomac lui remontait à la gorge. « Qu'est-ce qu'elle a dit ?

— Elle n'a pas dit non. »

Sûr de lui, Gregory se dirigea vers la porte en balançant les fesses comme si elles étaient des armes dans la guerre des sexes.

« Alors ? demanda Gavin. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Il m'a attrapée, murmura Jenny dans un souffle si faible que Gavin dut se pencher pour l'entendre. Quand j'ai quitté le dispensaire. Il a dit qu'il m'observait depuis un moment et qu'il jugeait que je ferais l'affaire. J'avais peur mais je ne pensais pas qu'il ferait quelque chose là, pas au début, et puis il m'a collée contre le mur du bâtiment des sciences du comportement. Il se collait contre moi. J'avais peur qu'il me viole, là debout en plein soleil avec les oiseaux qui chantaient et des gens qui passaient.

— Il t'a touchée ? » demanda Gavin. Il avait la gorge sèche et de la difficulté à former les mots.

« Là en plein air, devant tout le monde. Des gens passaient, nous regardaient mais ils ne faisaient rien. J'avais peur d'appeler au secours. Il avait ses mains sur moi comme si tout ce qu'il touchait lui appartenait. » Il y avait de la terreur dans la voix de Jenny mais autre chose aussi, une espèce de fascination horrifiée pour ce quelle disait ou ce qui était arrivé.

Gavin fit mine de se lever. « Je l'aurai !

— Il te tuera, gémit Jenny en le retenant par le bras.

— Je sais me défendre, répliqua Gavin, mais il se rassit, soulagé. Ou si je ne peux pas, je peux trouver des copains... Quoi encore ? » Il ne voulait pas en entendre davantage, au fond. Il ne pouvait s'empêcher de penser aux mains de Gregory sur Jenny. Mais il savait qu'il devait entendre le reste.

« Il a dit qu'il allait me faire une fleur. Après le raid, il me permettrait de m'installer avec lui. Et puis il m'a fait mal et m'a lâchée.

— Je le tuerai.

— J'ai peur.

— N'aie pas peur », gronda Gavin. Pour la première fois, il avait l'impression d'avoir des droits sur Jenny, le droit de lui dire ce qu'elle devait faire.

« Pas pour toi, dit-elle, mais elle ajouta vivement : Si, pour toi. Mais surtout pour moi.

— Peur de quoi ? »

Elle baissa les yeux sur la table et traça des cercles dans l'humidité.
« J'ai peur... Peur d'aller avec lui. »

Gavin ne put maîtriser sa réaction. « Eh bien, si tu veux y aller...

— Je ne veux pas, gémit-elle. Mais j'ai peur d'y aller quand même. J'ai peur de me mettre à aimer ce qu'il fait. J'ai peur de ne pas pouvoir m'en passer.

— La brutalité ? (Elle hocha la tête.) La douleur ? (Nouveau hochement de tête.) Le sadisme ? La domination du mâle ?

— Je ne sais pas, souffla-t-elle. Je me sens coupable, en quelque sorte, comme si je devais être punie.

— Pour quoi ? s'étonna Gavin. Le Professeur ?

— Je ne crois pas. Pour l'autre chose. Ce que nous avons fait. Je ne suis pas sûre que les gens soient faits pour être heureux. »

Gavin sentit le froid se dissiper et sa virilité revenir. « Ce n'est que le conditionnement religieux de ton enfance, déclara-t-il avec légèreté. Ton super-ego-super-punitif. Tu ne peux pas te débarrasser de ça tout d'un coup.

— Peut-être... Ah, Gavin, ne me laisse pas partir !

— Je t'attacherai au mât.

— Quoi ?

— Tu entendras peut-être le chant des sirènes, mais tu ne pourras pas y répondre. Quant à moi, pour ce qui est de la séduction de Gregory, mes oreilles sont déjà bourrées de cire.

— Qu'est-ce qui est bourré de cire ? demanda Gregory derrière lui.

— Ta tête. »

Gregory sourit. « Allez viens, Jen. Filons.

— Laisse-la ici.

— Mais, Gav, nous devons nous préparer pour le raid. »

Gavin regarda Jenny. Elle évita son regard et il comprit qu'elle était incapable de résister à Gregory. Elle irait et si le raid se passait bien elle retournerait à la piaule de Gregory et elle serait perdue pour lui, à jamais. Il prit sa décision.

« J'irai avec vous. J'amènerai Jenny s'il le faut, mais je trouve idiot de l'emmener. »

Gregory réfléchit. « Bon, d'accord. Nous avons une réunion à minuit. Chez moi. Et pour Jen, tu devras bien. Sinon nous l'enverrons chercher. Tu comprends, j'attache plus de prix que toi à Jen. » Il sourit à Gavin, regarda Jenny d'un air entendu et s'en alla, les faisant généreusement profiter de ses ondulations du bassin.

Le tunnel était long et noir, mais Gregory les y poussait sans traîner. Au début, Jenny et Gavin purent marcher debout, tâtant de la main les parois de béton croulantes et les tuyaux recouverts d'amiante.

« Un vieux tunnel de vapeur », murmura Gavin.

Des torches électriques les éclairaient par intermittence. De la poussière s'élevait de leurs pas traînants et les faisait éternuer. Jenny gardait une main sur le bras de Gavin. De temps en temps, il la sentait frémir.

Enfin ils arrivèrent au bout du grand tunnel. Deux autres, plus petits et tapissés de briques, en partaient. Gregory s'engagea dans celui de droite. A partir de là, ils durent ramper sans lumière, Jenny et Gavin au milieu de la colonne, la main de Gavin sur les fesses rondes de la fille pour un contact et la rassurer. Les briques lui faisaient mal aux genoux, le tunnel sentait la terre mouillée et le moisi. Il devenait de plus en plus humide et ils finirent par moins ramper que glisser dans de la boue. Parfois quelque chose s'écrasait sous une main ou déguerpissait dans le noir.

Gavin pensa aux tonnes de terre au-dessus de lui. Le tunnel avait été creusé et étayé par des étudiants, et il ne se faisait aucune illusion sur la minutie ou le sens des responsabilités des étudiants. Il se dit qu'ils avaient peut-être confié le travail à des ingénieurs, mais alors il comprit, les épaules affaissées, que les ingénieurs auraient fait un meilleur boulot et que c'étaient probablement les céramistes.

« Qu'est-ce que je fous là ? » se demanda-t-il. Il pensa qu'il aurait mieux valu s'expliquer carrément avec Gregory et régler la question d'une façon ou d'une autre, mais aucun bon moment ne s'était présenté. Et ils ne pouvaient pas simplement l'ignorer ; le genre de violence de Gregory pouvait exploser n'importe où, n'importe quand ; Jenny était faible, les instants de décision étaient passés les uns après les autres, et maintenant ils étaient là, partant pour un raid dément dans la nuit innocente.

Gavin commençait à croire que le tunnel n'avait pas de fin, qu'ils continueraient de s'enfoncer de plus en plus profondément dans la terre, que c'était leur châtement pour avoir permis à Gregory de les commander, ramper éternellement dans le noir, mais finalement la colonne s'arrêta. Un par un, ils émergèrent dans la cave d'une maison incendiée. Il y avait des étoiles au ciel mais pas de lune. Gavin regarda autour de lui, sa vision de nuit rendue plus nette par la longue obscurité. Un étage s'était écroulé dans la cave. Une partie du plancher, couvert de décombres calcinés, s'appuyait en équilibre précaire contre un mur. Ils étaient arrivés par là-dessous, par une ouverture sur le côté qui avait été soigneusement camouflée par un tas de briques artistement assemblées au mortier avec des gonds d'un côté.

C'étaient sûrement les céramistes, pensa Gavin.

Cela sentait encore le feu, le cramé. Gavin épousseta la terre de ses mains et de ses genoux, et prit la main de Jenny. Elle était froide et molle comme une grenouille morte. Les autres les entourèrent, des ombres à la figure noircie en uniforme noir de raid, pistolet à la hanche, ou carabine, fusil ou mitraillette à l'épaule, des grenades pendant sur leur poitrine comme de gros seins lourds. Deux portaient sur le dos des sacs d'explosifs.

Ils étaient douze en tout, en comptant Jenny et Gavin qui n'avaient pas d'armes. Tous des hommes sauf Jenny et une grande et solide monitrice d'éducation physique nommée Edna. Gavin en connaissait deux de nom, mais tous étaient comme Gregory. Des individualités physiques. Il se demanda si l'un d'eux assistait jamais au cours, s'ils étaient même inscrits.

Silencieux, impérieux, Gregory leur fit signe de le suivre et ils grimpèrent par un des côtés de la cave, Gavin et Jenny toujours au milieu. Gavin voulait s'échapper mais il ne voyait pas comment il pourrait emmener Jenny.

Quand ils furent à la surface, il se tourna vers le campus. Entre quelques maisons encore debout, quelques-unes peut-être même occupées, il distingua le mur au loin et, au-delà, brillant faiblement sous les étoiles, la colline, le campanile et les bâtiments blancs. De là, le campus avait l'air d'un monde féérique, irréel et inhabité. Il resta un moment immobile, tentant de graver le site dans sa mémoire.

Quelqu'un le poussa en avant ; il trébucha, se retint contre Jenny et se redressa. Le bras de Gregory se levait de nouveau et la colonne d'assaut se mit à trotter silencieusement dans la nuit, en direction du nord. Ils évitèrent les rues sauf quand ils devaient traverser. Heureusement, les lampadaires

étaient éteints dans ce quartier... ou peut-être n'était-ce pas heureux ; Gavin imaginait les caves tapis dans l'obscurité derrière leurs fusils, attendant qu'on ne sait qui lance une cartouche de dynamite sur leur perron ou jette un cocktail Molotov dans leurs carreaux si les volets n'étaient pas fermés et cadenassés comme ils l'étaient presque tous.

De temps en temps, un projecteur frappait une rue de son éclat, les aveuglant s'ils étaient trop près, et puis tournait et disparaissait avec le véhicule blindé. A un moment, un projecteur s'alluma et ne s'éloigna pas. Finalement, Gregory s'évanouit dans la nuit. Quelques minutes plus tard, la lumière s'éteignit. Avant que la vision leur revienne entièrement, accroupis derrière des buissons à un carrefour, Gregory reparut, essuyant ostensiblement un couteau sur une jambe de pantalon avant de le rengainer dans sa botte.

« Nous aurions pu contourner la lumière, chuchota Gavin.

— C'est mon raid », répliqua Gregory, et Gavin vit ses dents briller dans sa figure noircie. « Nous l'exécuterons à ma façon. »

Gavin sentit la main de Jenny se tordre dans la sienne. Il croyait savoir pourquoi Gregory les voulait là tous les deux. Il allait montrer à Jenny sa hardiesse, sa témérité, combien il était plus homme que Gavin, et Gavin se demanda encore ce qu'il faisait dans la nuit, engagé dans une mission qu'il n'approuvait pas et avec un plan qu'il avait écouté sans dissimuler son incrédulité.

Quand Gregory avait demandé s'il y avait des questions, Gavin s'était exclamé :

« Mais ce n'est pas un plan, ça ! Tu es sûr que c'est la caserne qu'on va frapper ?

— C'est ce que j'ai dit, avait répliqué Gregory.

— Mais tu n'as pas distribué les responsabilités ! On ne sait pas qui va faire quoi !

— Nous mettrons ça au point en chemin.

— La caserne sera bien gardée. Comment vas-tu les détourner assez longtemps pour déposer les explosifs ?

— On trouvera quelque chose. » Gregory avait haussé les épaules en se tournant vers les autres membres du raid, nonchalamment vautrés dans la pièce en désordre. Deux d'entre eux fumaient de l'herbe et il y en avait un, soupçonnait Gavin, qui s'était shooté au speed. « Ce ne sont pas des étudiants ordinaires. Ils ont été triés sur le volet pour leur force, leur

rapidité, leur cran, leur sens pratique. C'est tous des vétérans. Si tu donnes à des mecs comme ça trop de directives, tout risque de mal tourner parce que les choses ne se passeront peut-être pas exactement comme ça, pas ? Nous avons déjà opéré des sorties. Nous savons ce qu'il faut faire.

— C'est le plan le plus hasardeux, le plus mal conçu que j'aie jamais entendu et ceux qui vont sortir avec toi sont fous à lier !

— Il y a peut-être des détails que tu ne connais pas.

— Je parie, tiens ! »

Gavin repassa la conversation dans sa tête en trotinant en rang derrière Jenny. Elle commençait à trébucher et Gavin lui-même sentait la tension de ses poumons mais, chaque fois qu'ils essayaient de ralentir, le canon d'un fusil s'enfonçait dans son dos. Ils couraient vers le nord, ou peut-être un peu au nord-ouest, pas en direction de la caserne mais au nord vers la rivière. Gavin avait essayé de se plaindre à Gregory, mais maintenant il était trop loin et Gavin trop à bout de souffle.

Ils firent halte un moment en arrivant à une artère à huit voies faisant partie du réseau périphérique de la petite ville et Gavin eut brièvement l'espoir qu'ils avaient été arrêtés. La circulation passait silencieusement, illuminant la nuit de ses phares malgré l'extinction des lampadaires. Mais Gregory repartit à la même allure. Il les conduisit par un passage souterrain empestant l'ammoniac de vieilles urines, à travers une antique cour d'école en briques puis une petite jungle où coulait un ruisseau, qui avait dû être un parc public.

Gavin crut sentir l'odeur de la rivière.

Que faites-vous là, Gavin ?

« Quoi ?

— Silence », ordonna quelqu'un.

Qu'est-ce que je fais là ? se demanda Gavin. Il avait essayé de se dérober. « Nous n'irons pas, Jenny et moi, avait-il dit à Gregory qui s'était contenté de sourire avec assurance en répliquant :

— Solidarité.

— Bonne chance », avait dit Gavin, sentant que sa voix trahissait son insincérité. Il ne se serait pas cru capable de souhaiter du mal à un camarade mais il espérait que Gregory ne reviendrait pas. Gregory qui avait répondu sur un ton raisonnable :

« Nous ne pouvons pas vous laisser en arrière, maintenant. Vous en savez trop.

— Ça ne fait rien. Nous resterons ici jusqu'à ce que vous reveniez. Tu peux poster un garde ici, si tu n'as pas confiance en nous.

— Nous ne pouvons pas nous permettre ça. D'ailleurs, Jenny veut y aller. Pas vrai, Jen ? »

Jenny n'avait rien dit, aucun geste ou mouvement de tête n'avait exprimé son accord ou son désaccord. Elle n'allait pas aider. Ou ne pouvait pas. Elle n'avait rien dit depuis qu'ils avaient quitté l'Union. Dans leur chambre, il l'avait tenue un moment dans ses bras, sans essayer de faire l'amour, et elle était restée passive, comme si elle s'abandonnait au tourbillon. Gavin avait l'impression qu'elle avait perdu un élément vital et, plus que jamais, il voulait l'aimer et la protéger.

Mais tous ces événements, tous ces choix étaient maintenant du passé. Ils couraient à travers des cours, dans des ruelles et, finalement, à travers champs.

La rivière était proche. Gavin la sentait, boueuse et polluée, et s'apercevait qu'il y avait un moment qu'il respirait cette odeur.

Gregory les précéda le long d'un talus boisé, aussi confiant qu'un chat dans le noir. « Pas de lumière à partir d'ici », avait-il averti cent mètres plus tôt – et ils traversèrent une vieille voie de chemin de fer avant de dévaler une autre pente boisée qui cédait la place à du sable et de la boue.

Gregory les conduisit vers l'ouest le long de la berge. Jenny et Gavin suivaient tant bien que mal, s'enfonçant parfois dans un sol mou, arrachant leurs pieds à la vase avec un vilain bruit de succion.

« Les voilà », annonça Gregory.

Les mains tâtonnantes de Gavin découvrirent le bord ou l'arrière de bois rugueux d'une barque. Une main lui saisit l'épaule. « Toi, dit Gregory. Gav, dans le premier bateau avec moi. Toi aussi, Jen. Et Marvin, Erik, Gérard. Le reste dans l'autre bateau. Traversée en droite ligne. Pas de bruit. »

Gavin tomba dans le bateau, poussé par-derrière. Il buta contre un banc et se retrouva jusqu'à la taille dans l'eau stagnante du fond. D'autres étaient avec lui dans l'obscurité. La barque se balança, cogna la berge. D'autres grimpèrent dedans et l'eau du fond clapota.

Pendant un moment, Gavin eut peur que le bateau coule et puis il le souhaita. Il tâtonna dans le fond mais ne trouva aucune bonde. Quand ils s'éloignèrent de la berge, le courant poussa la barque vers l'est. Les avirons furent sortis. Après quelques éclaboussures, qui parurent bruyantes dans la

nuît appartenant aux crapauds, les rames prirent, l'avant se redressa et, dans le grincement des tolets, ils traversèrent la rivière cap au nord.

Gavin leva les yeux et trouva l'étoile polaire mais il ne voyait pas l'autre rive. Gregory le tira et le fit retomber dans l'eau nauséabonde.

« Nous ne nous dirigeons pas vers la caserne ! protesta Gavin. La seule chose qu'il y a par là, c'est la centrale !

— Ouais. C'est pas quelque chose ?

— T'es dingue ! chuchota violemment Gavin. Si tu ne réussis pas, nous serons tous tués, et si tu réussis, tu risques de répandre de la radioactivité dans tout ce secteur !

— C'est leur affaire. Ça leur apprendra à polluer l'environnement.

— Mais...

— Ecoute un peu, dit durement Gregory en enfonçant ses doigts dans l'épaule de Gavin. C'est pas le moment de discuter. Autre chose, que tu ne sais pas. (Il avança la tête tout près de Gavin. Son haleine sentait l'ail et la bière.) Tu vas ouvrir la marche. Je serai juste derrière toi. » Son bras se glissa familièrement autour des épaules de Gavin.

Gavin se dégagea du bras désagréable. La main de Gregory tomba encore plus familièrement sur sa hanche et la serra. « Y aura probablement des barbelés, dit Gavin. Et très probablement électrifiés.

La main serra plus fort.

« Je serai juste derrière toi avec des pinces coupantes, dit-il sur un ton heureux et amical. Marvin sera derrière moi avec le plastic et Erik derrière lui avec les détonateurs et le mécanisme de retardement.

— Tu confies beaucoup à un type qui n'a pas fait ses preuves. »

Gregory le serra encore puis il lui tapota les fesses. « J'ai confiance en toi, Gav. D'ailleurs, je serai juste derrière toi et Jen attendra notre retour. »

La main odieuse s'en alla et Gavin sentit le corps de Gregory se déplacer. Quelques instants plus tard il entendit un froissement d'étoffe ; un petit cri étouffé lui apprit que Gregory avait lâché ses mains sur Jenny. Il rêva d'avoir un couteau ou une arme quelconque, mais il n'y avait rien dans le fond du bateau que de l'eau. Il crispa et décrispa rageusement les poings.

Il sentit le courant entraîner la barque, respira tout près de son nez la rivière, une odeur de poisson et de vase ; puis, lentement, le courant relâcha son étreinte. Encore un moment et l'avant heurta quelque chose de ferme. La barque bascula quand des hommes la quittèrent, d'un côté d'abord puis

de l'autre. Quelqu'un la tira plus haut sur la berge. Une main se tendit, serra le bras de Gavin et le fit sauter à terre. Il entendit Gregory chuchoter :

« Tu vas rester là, Jen. Toi et Gérard. Tu nous couvriras, Gérard, si nous sommes poursuivis, et tiens-toi prêt à les mettre si nous devons filer en vitesse. Jen, tiens compagnie à Gérard. Et pas de fricotage avec Jen, ajouta-t-il en riant. Je te veux sur le qui-vive, Ger. (Il tira Gavin par le bras.) Viens, on va rejoindre les autres. »

Mais ils ne trouvèrent pas l'autre barque, et après avoir cherché pendant quelques minutes du haut en bas de la berge, dans le noir, Gregory jura et repartit vers l'intérieur. « Qui a besoin d'eux ? » grogna-t-il.

Ils se débattirent dans des fourrés et des broussailles, la figure cinglée par des branches, avant de déboucher dans un pré. Ou peut-être une pelouse. L'herbe était aussi lisse et tondue qu'une pelouse. Gregory les fit mettre à plat ventre et ramper. Ils se traînèrent interminablement, Gavin en tête tâtant avec précaution devant lui, d'une main, essayant de voir dans les ténèbres impénétrables, poussé par Gregory.

C'étaient tous les cauchemars qu'il avait jamais eus réunis en un seul. Il ne pouvait croire que cela arrivait réellement.

Que faites-vous là, Gavin ?

Cela ressemblait à la voix du Professeur, posant une question pendant son cours. Il devait répondre. Mais il ne connaissait pas la réponse.

Je ne sais pas, Professeur.

Alors ne restez pas là, Gavin.

En sentant l'étreinte de Gregory se relâcher sur sa jambe, alors que l'autre portait son poids sur ce bras-là, Gavin tira vivement sa jambe en roulant sur la gauche, se mit à quatre pattes puis debout et s'élança en courant, rebroussant chemin.

« Reviens, bougre de salaud ! » cria Gregory.

Comme si la voix de Gregory était le cocorico qui chasse la nuit, l'obscurité derrière Gavin se transforma en plein jour. Il vit les arbres devant lui se détacher comme un dessin sur le fond noir et il se jeta à plat ventre, roula et roula encore sur lui-même jusqu'au milieu des fourrés.

« Aaaaaah ! » hurla Gregory derrière lui. On eût presque dit un cri de joie. Un instant après ce fut l'explosion sourde d'une grenade et un crépitement de fusillade.

Une voix amplifiée s'éleva de partout, telle la voix de Dieu. « Rendez-vous ! Vous êtes cernés ! Vous ne pouvez pas vous échapper ! Rendez-vous

ou vous êtes morts ! »

Mais Gavin était debout et courait en zigzag entre les arbustes et les grands buissons. Une autre grenade explosa derrière lui et une nouvelle fusillade.

Le meilleur lanceur de bouteilles de l'université faisait son truc avec des grenades.

Quelqu'un fonçait à travers bois en direction de la centrale. Gavin s'immobilisa jusqu'à ce que le bruit fût passé. Même alors, il ne put se résoudre à bouger.

Mais les fusils se mirent à tirer isolément derrière lui et des projectiles sifflèrent dans les feuilles au-dessus de sa tête, alors il bougea. Les cris se mêlaient aux explosions en contrepoint confus tandis qu'il courait. Il crut entendre la voix de Gregory évoquant celle d'un Viking dément se glorifiant dans la bataille.

Il courut plus vite, plié en deux pour éviter les balles et les branches. En quelques pas, il atteignit la berge. Les projecteurs de la centrale passaient au-dessus, laissant le bord de l'eau dans une obscurité plus noire encore. Gavin courut le long de la berge en cherchant la barque.

« Jenny ! appela-t-il à voix basse. Jenny ! » Il se moquait d'être entendu par Gérard. Il n'allait pas être assez fou pour traîner dans les parages alors que manifestement le groupe du raid était tombé dans un piège. « Jenny ! »

Il posa le pied sur du sol mou et sa jambe s'enfonça jusqu'au genou. Il s'extirpa et se remit à courir. « Jenny ! »

Derrière et au-dessus de lui la bataille s'intensifiait. Maintenant la fusillade était continue, un roulement de tonnerre qui faisait trembler le monde. Soudain, il pensa qu'il cherchait dans la mauvaise direction et revint sur ses pas en courant toujours.

Comme il passait plus près de la fusillade, une explosion déchiqueta la nuit, et son souffle le projeta à plat sur la berge, les mains enterrées. « Mon Dieu ! Le plastic ! » pensa-t-il en se relevant pour se remettre à galoper, couvert de boue. Quand il atteignit le pont, de longues minutes après, il s'aperçut qu'il n'y avait aucune barque sur la berge.

Des camions et des véhicules à chenilles secouaient le vieux pont. Des lumières s'allumèrent au sommet. Des sirènes hurlèrent. Gavin aspira profondément et avança avec précaution le long du sommet du petit barrage.

Jenny était partie.

Il fit encore quelques pas prudents. Il entendait l'eau clapoter, un bruit de cascade ; ça ne devait plus être loin. Il essaya de se rappeler à quoi cela ressemblait. L'eau se ruait, d'un marron sale, par-dessus bord et tombait d'environ trois mètres pour bouillonner toute blanche dans la rivière. Il n'avait pas eu l'impression d'une grande chute, quand il l'avait regardée d'en bas en arrivant à l'université ; il n'avait pas pensé alors à une tentative de traversée au-dessus du barrage. Il risquait d'être projeté sur le béton ou noyé dans les tourbillons.

Une voix géante se répercuta le long de la rivière.

« Vos camarades ont été tués ou capturés ! Rendez-vous sinon nous tirons à vue ! Les violateurs du couvre-feu sont avertis ! Avancez les mains en l'air ou vous serez abattus ! »

Gavin se glissa le long du barrage. Ses mains tâtonnantes trouvèrent le béton rugueux d'un pilier. Il s'y appuya pour se reposer, écoutant le tumulte de cataracte. Il sentait les embruns sur sa figure. L'eau tombait juste de l'autre côté du pilier.

Des projecteurs sur le pont commencèrent à balayer la rivière. Quelque part en amont un bateau à moteur faisait bouillonner l'eau. Le bruit arracha Gavin à sa paralysie de corps et d'esprit. Il contourna avec précaution le pilier et posa un pied de l'autre côté. De l'eau froide tenta de l'entraîner, lui glaça le pied, fit courir des frissons le long de son dos. Il avança encore un peu la jambe et contourna le pilier. Il avait maintenant les deux pieds dans l'eau courante, le dos contre le béton, le bras en arrière pour se cramponner.

Jenny était partie.

Il se força à s'éloigner du pilier et se tint dans le remous en vacillant pour conserver son équilibre. Puis il se rétablit et poussa un pied en avant, traînant l'autre après. Le rebord du barrage était glissant, poli par un siècle d'eau déferlante. Les embruns montaient autour de lui, trempaient ses vêtements, envahissaient ses poumons. Le tonnerre de l'eau tombant dans la rivière l'assourdissait. Il se demanda quelle était la longueur du déversoir, cinq mètres, sept ? Il devait avoir traversé avant l'arrivée du bateau. S'ils avaient un projecteur, ils ne le rateraient pas. Ils pourraient le tirer de là-haut comme un canard dans un stand de tir. Il savait que dans ce cas il serait obligé de plonger et de tenter sa chance dans le bouillonnement et les tourbillons.

Pendant un instant de folie, il regretta de n'être pas resté avec Gregory et puis il comprit que cela n'aurait rien changé. C'était un piège. Cela avait

toujours été un piège. N'est-ce pas ?

Il était au milieu du déversoir et le courant devenait très fort. L'eau s'efforçait de déloger ses pieds de la pierre ou du béton, essayait de les pousser par-dessus le bord. Un pied glissa quand il l'avança et il vacilla sur la gauche, en s'efforçant de se retenir avec l'autre pied, les bras écartés battant l'air comme pour chercher un appui. Enfin le pied de devant trouva sa place, l'autre suivit et il avança un peu plus vite, presque habitué. L'eau lui semblait moins profonde. Puis ce fut la certitude, le niveau baissait, il ne sentait presque plus l'attraction du courant. Plus d'eau et il se cramponna à un autre pilier.

Il s'y cramponna désespérément. Jenny ! Jenny !

Un faisceau lumineux frappa le pont derrière lui. Le bateau avait un projecteur ! Gavin fit le tour du pilier et se retrouva sur la surface rugueuse du barrage. Il entendait maintenant l'hélice du bateau à moteur brassant l'eau. Il se déplaça rapidement. Le faisceau lumineux éclaira le côté du pont et commença à glisser vers la rive sud.

Gavin atteignit un autre pilier. Comme il le touchait, sa main heurta un câble rouillé, pendant à côté. Il le saisit et se laissa glisser du barrage. L'eau froide l'enveloppa, recouvrit sa poitrine, ses épaules, son cou et sa figure, se referma goulûment sur sa tête.

Il releva la tête. La surface de l'eau où sa main émergeait s'éclaira et s'assombrit lentement, passant au marron puis au noir. Ses yeux piquaient. Il les ferma et remonta avec précaution pour respirer et jeter un bref coup d'œil autour de lui, sa vue brouillée par l'eau, et replongea.

Des heures plus tard, glacé, trempé et grelottant, il attendit dans des buissons pas très loin des ruines de la maison incendiée. Les lumières et les bruits s'étaient éloignés peu à peu. A présent, le ciel pâlisait à l'est et le brouillard du matin s'amassait dans les creux, remontait les pentes. Gavin se releva en tremblant et courut vers la cave, courbé en deux comme un singe au point que ses mains frôlaient le sol, il glissa dans le sous-sol, écarta les briques et s'insinua dans l'ouverture obscure sous le plancher écroulé.

Il lui semblait rentrer dans le sein maternel, avec ses terribles souvenirs de confusion, de peur et de souffrance attendant les gens comme lui en dehors des murs, et tout se brouilla jusqu'à ce que, une éternité plus tard, il se retrouve devant l'immeuble délabré qui était sa maison.

Jenny ! pensa-t-il. Où es-tu ?

Levant les yeux, il se demanda s'il la trouverait dans son lit, attendant de le réchauffer avec son corps et son amour, et il bondit avidement dans l'escalier.

Mais la chambre était vide, le lit était vide et il y tomba sans même ôter ses vêtements mouillés et dégoûtants, il resta roulé en boule, grelottant, les mains entre les jambes, jusqu'à ce qu'il se réchauffe, s'endorme et rêve, se réveille en hurlant et se rendorme enfin.

OceanofPDF.com

Chapitre IV

Le jeu du pouvoir

Les jeunes sont toujours opposés à ce qui est. Ils têtent la révolution au sein de leur mère. « Changeons l'ordre ! », disent-ils. « A bas l'establishment ! », « D'abord nous faisons la révolution, ensuite nous cherchons pour quoi ! », « Abolissons l'injustice, détruisons la discrimination, partageons la richesse, les salauds au poteau ! » Démolir l'ancien est facile, le faire marcher est difficile. Une société civilisée se fait assez difficile à renverser pour que les éternels jeunes rebelles doivent apprendre le système afin d'aboutir à leurs fins... et alors, naturellement, ils ont un investissement dans le système.

LE CARNET DE NOTES DU PROFESSEUR

Gavin fut réveillé par de petits coups répétés sur son ventre. Il lutta pour émerger d'une sombre mare de cauchemars.

« Quoi ? demanda-t-il en ouvrant les yeux dans un soleil poussiéreux. Qui ? »

Il se retrouva assis droit dans son lit, encore humide, encore boueux, encore ahuri par ce qui s'était passé, par ce qui était vrai et ce qui était un rêve. La pièce bourdonnait. Il se demanda si quelqu'un lui avait encore glissé un hallucinogène ; ce qu'il ressentait semblait plutôt un effet qu'une suite.

« Jenny ? » dit-il en regardant autour de lui. Un homme d'un certain âge, un balai à la main, se tenait au pied du lit. Il était habillé en étudiant mais portait ses vêtements comme un déguisement. Il n'était pas né dans le sérail.

Ce n'était pas un Gregory, violent, menaçant et téméraire. Ce n'était qu'un homme ordinaire, moyen, ni très blond ni très brun, ni grand ni petit ;

il serait passé inaperçu sans ses yeux très directs et sa voix très calme et, pensa Gavin, il devait être très efficace. Pour tout ce qu'il entreprenait.

Pour le moment, il donnait de petits coups dans le ventre de Gavin avec son balai. Quand les yeux de Gavin restèrent ouverts, l'inconnu jeta le balai dans un coin plein de moutons de poussière.

« C'est bon, Gavin, dit-il, lève-toi. Il est midi et le StudEx veut te voir. »

La pièce bourdonnait et Gavin entendait à peine.

« Stu Decks ? marmonna-t-il. Qui c'est celui-là ?

— Le Student Executive Committee, ducon. Ils veulent te voir. »

Gavin porta une main à son front et le frotta. « Oui, bien sûr. » Il balançait ses jambes du lit et puis se figea, pris de vertige. « Pourquoi est-ce que le StudEx veut me voir ?

— Tu le sais mieux que moi, répliqua l'inconnu. Je ne suis que l'appariteur. »

Gavin s'assit sur le bord du lit, la tête entre ses mains, reniflant l'odeur de la rivière sur son corps, essayant de rassembler la volonté de bouger, de comprendre. A part le bourdonnement, la chambre était silencieuse.

« Merde, t'es dans un bel état, dit l'appariteur. Tu te couches toujours comme ça ? Je ne sais pas comment les phénomènes comme vous peuvent vivre comme ça... toute cette crasse et cette vermine et cette pourriture.

— Les phénomènes comme vous ? répéta Gavin. Tu n'es pas étudiant ?

— Pas la peine d'être un phénomène pour être étudiant. »

Gavin n'avait jamais vu cet homme mais il savait que ce n'était pas un étudiant, sauf dans le sens général qui suppose que tous ceux qui vivent sur un campus sont étudiants. Gavin doutait que celui-ci ait jamais fait des études, bien qu'il se fût peut-être inscrit avant d'abandonner rapidement. Non, cet homme avait dérivé jusque-là, il avait trouvé la vie de campus facile, le butin appréciable, des filles consentantes, de l'argent à être extorqué ou gagné en extorquant pour d'autres, un pouvoir à servir. C'était un charognard, un parasite du corps étudiantin, un mercenaire de la révolution.

« J'ai pas toute la journée », dit calmement l'appariteur ; c'était un calme d'acier, comme le silence du couteau se glissant dans un dos sans méfiance. « Il me semble que t'aurais envie de sortir d'un taudis pareil.

— Ouais », grogna Gavin en se mettant debout ; la pièce lui donna le mal de mer et il dut s'appuyer contre le mur jusqu'à ce qu'elle se stabilise. « Un type en bas fait des ceintures, des sacs et des gilets en cuir, il met sa

machine à coudre en marche à peu près à cette heure. Un gars là-haut marche au speed. Ça fait quinze jours qu'il regarde une idole de pierre. L'autre jour, nous avons dû l'attacher sur son lit et le bâillonner parce que la statue lui avait dit de s'arracher les yeux et il n'arrêtait pas de hurler...

— T'as pas à te soucier du mec d'en bas, dit l'appariteur. Il ne voulait pas me dire où tu habitais et il ne se servira pas de ses mains d'un petit moment. Si tu veux, je peux m'occuper aussi du gars d'en haut. »

Gavin frémit. Sa tentative de nonchalance se transformait en réalité. Pauvre Ned. Fidèle et brisé. « Pas la peine, pas la peine... Faut que je me change.

— Tu veux dire que t'as un autre froc ? A quoi bon ? Non, viens maintenant, comme tu es. »

Gavin se demanda si c'étaient les instructions de l'homme mais ne voulut pas s'en assurer. Une brève tension était passée dans la chambre. Rien n'avait ostensiblement changé mais c'était comme la différence entre un chat qui s'arrête pour observer et un autre qui se ramasse pour bondir.

« Bon », murmura Gavin. Il se dirigea vers la porte, ses vêtements moites collés à son corps, l'esprit commençant à se libérer de la paralysie du sommeil, à se souvenir... Jenny et Gregory... La nuit et la rivière... La bataille éclair... « Jenny ! » pensa-t-il, et l'angoisse le fit chanceler quand il fit sortir l'inconnu de la chambre et le précéda dans l'escalier grinçant.

Dehors, le soleil le frappa avec des massues étincelantes. La journée était belle et chaude, comme si elle n'avait jamais vu la mort ni connu le chagrin. Gavin contempla les bâtiments autour de lui avec des yeux d'étranger. Il voyait leur triste vieillesse et leurs imperfections, les murs affaissés, les surfaces érodées, les planches disjointes, les brèches dans les toits rapiécés, l'herbe folle entourant les maisons comme des sauvages verts, les ordures et les détritiques jonchant la mauvaise herbe comme l'ivraie d'une société industrialisée, l'herbe poussant entre les pavés et transformant les rues en bizarres paillis.

C'était ainsi que le Professeur aurait tout vu s'il avait été conscient quand on l'avait transporté de la ruelle dans la maison, pensa Gavin.

L'extérieur bourdonnait aussi et il s'aperçut que c'étaient ses oreilles. Tout semblait irréel et brillant autour de lui. L'appariteur le poussa par derrière et il dévala de la marche de béton sur ce qui restait de trottoir cimenté, et son humeur se dissipa. Mais il éprouva un singulier sentiment d'arrachement quand ils suivirent la 14^e Rue et montèrent sur la colline.

« Qu'est-ce que tu étudies ? » demanda Gavin à l'homme calme qui marchait un peu derrière lui, un peu sur la gauche, pensant vaguement qu'il devait faire progresser de force la situation vers des rapports plus normaux.

L'homme réfléchit un moment avant de répondre : « Les gens.

— La psychologie ?

— Ouais, c'est ça. La psychologie. Et un peu d'anatomie. »

Le soleil chauffait mais Gavin frissonna encore.

« Tu as l'air plus vieux.

— Je suis de New York. Là-bas on vieillit vite ou pas du tout.

— Ouais », fit Gavin. Cet homme qui l'accompagnait était un survivant d'une école plus dure que la sienne. Ses chances avec Gregory n'auraient pas été bonnes, il le savait, mais il pensait que ses chances avec ce redoutable non-individu ne valaient absolument rien.

Ils avaient atteint le sommet de la colline et Gavin haletait. Il ne savait pas si c'était l'émotion ou l'allure rapide. Il avait l'impression d'être poussé, comme si une main fantôme restait plaquée au creux de ses reins.

L'air était plus pur sur la colline et le soleil tapait sur eux, des étudiants passaient en se rendant à un cours, un déjeuner ou un rendez-vous, comme si tout était normal ; Gavin avait envie de leur crier : « Je suis enlevé par cette personne qui marche derrière moi. Camarades étudiants, au secours ! » Mais cela aurait semblé ridicule, qu'il fût enlevé par ce genre d'individu ordinaire, et il savait que cela ne servirait d'ailleurs à rien. Il recevrait la lame d'un couteau à cran d'arrêt ou un pic à glace dans le flanc, ou alors l'appareteur s'évaporerait, moyen comme il était, et ils recommenceraient plus tard, sans prétentions à la civilité cette fois.

Mieux valait obéir à la convocation, comme de son plein gré, que d'être traîné, blessé et chancelant, en présence du StudEx.

Alors même qu'il songeait ainsi, il reçut une poussée sur l'épaule qui l'expédia vers la porte d'une petite chapelle entourée d'herbe et de rosiers grimpants. La pelouse et les roses étaient artificielles. Il resta un moment sur le seuil, clignant des yeux dans la pénombre après l'éclat du soleil, sans rien voir ; une main le poussa en avant, dans une sombre travée entre des bancs de bois qui apparaissaient lentement.

« Ça va, Willie, dit une voix aiguë dans l'obscurité. Tu peux attendre dans le fond. Toi, Gavin, reste où tu es. »

Gavin s'arrêta. Il distinguait maintenant sur sa droite les vitraux rouges, bleus et jaunes qui avaient miraculeusement échappé aux émeutes de 85.

Puis, lentement, trois personnages émergèrent des ténèbres comme des cadavres flottant à la surface d'un lac. Ils étaient assis sur une petite plateforme devant lui si bien que, même assis, ils étaient plus grands que lui. Celui de gauche était jeune et gras ; sa figure ronde, encadrée de boucles dorées et pourvue de plusieurs mentons, était rose et innocente. Il portait une longue robe blanche volumineuse, comme pour dissimuler sa masse, mais elle débordait de son fauteuil et ses gros bras des accoudoirs rembourrés. Il avait l'air d'un empereur romain enfant qui aurait mis de côté pour le moment sa couronne de lauriers d'or.

Celui de droite était grand, fort et noir. Il avait de courts cheveux crépus. Il portait un short et une chemise en loques à travers laquelle ses muscles se gonflaient comme ceux d'une idole de la fécondité taillée dans de l'ébène.

Entre eux, il y avait une fille. Elle paraissait encore enfant. Assise dans le grand fauteuil, ses pieds se balançaient à quinze centimètres du plancher. Des cheveux châtain étaient coupés court, irrégulièrement, autour d'un visage enfantin. Sa chemise et son pantalon lui allaient comme des vêtements de poupée sur un corps de garçonnet.

Ils étaient irréels et Gavin ne put croire qu'ils existaient.

« Tu as été actif, Gavin, dit le gros garçon, de la voix aiguë qui avait parlé à Willie.

— Ouais, dit le Noir. Actif. »

La fille ne dit rien. Ses yeux noirs fixés sur Gavin avaient l'air de boutons de bottine dans une tête de poupée. Gavin hocha la tête. Ses genoux tremblaient et il les maudissait de le réduire à cet état de faiblesse.

« Nous désirons te féliciter de l'habileté et du professionnalisme dont tu as fait preuve dans l'enlèvement du Professeur.

— Beau boulot, approuva le Noir.

— Merci, murmura Gavin avec l'impression de s'adresser à des statues parlantes.

— Mais... (Le gros garçon s'interrompit.) Fallait-il que tu viennes ici dans un état si déplorable ? Vraiment, Gavin, tu pues. » Il agita une main grasse devant son nez, tel un aristocrate offensé par les taudis résultant de son comportement.

« Je voulais me changer », dit Gavin, et il regretta immédiatement d'avoir parlé ; les paroles semblaient défensives et aggravaient son impression de faiblesse.

« Tous les mêmes, ces phénomènes », grogna le Noir.

Le gros garçon secoua la tête vers le fond de la salle en faisant sauter ses boucles. « Tu es trop impatient, Willie. »

Mais Gavin savait qu'ils l'aimaient comme ça, humide et boueux devant eux, tout comme ils aimaient le toiser de haut, et il essaya d'égaliser les choses en les imaginant dans une autre situation, dans un sauna, par exemple, ou une salle de douches. Puis il préféra les voir comme les trois singes qui ne voient pas le mal, n'entendent pas le mal, ne révèlent pas le mal. Seulement les deux derniers singes étaient en dérangement. La fille n'avait pas encore parlé.

« Mais, reprit le gros garçon, l'opération de la nuit dernière était déplorable. » Il se balançait d'avant en arrière dans son énorme fauteuil à la manière d'un métronome.

« Ce n'était pas mon opération, dit Gavin.

— Comment peux-tu dire ça ? Tu y étais.

— Contre mon gré.

— Un chef comme toi ? railla le petit gros. Comment pourrait-on te faire participer à un raid si tu ne voulais pas y aller ? » Il avait une voix onctueuse qui semblait se dévider interminablement, insinuante et subtile.

« Gregory a fait peur à Jenny. J'y suis allé pour la protéger. » Gavin avait l'impression qu'ils savaient tout cela, que ces questions étaient un filet qui se resserrait lentement autour de lui. Ses jambes tremblèrent de nouveau et il raidit ses genoux pour ne pas paraître terrifié par ces créatures chimériques.

« Jenny est ta femme ? » demanda le Noir.

Gavin hocha la tête, soudain accablé de chagrin.

« Elle l'était, Muhammad », dit le gros garçon.

Que savaient-ils de Jenny ? se demanda Gavin dans sa détresse.

« Nous savons tout ce qui s'est passé, déclara le gros comme s'il répondait. Mais nous voulons l'entendre de ta bouche. C'était l'opération de qui ? »

Une odeur d'encens commençait à s'imposer aux sens de Gavin. Il se dit avec stupéfaction qu'il aurait dû la sentir plus tôt, mais son nez était bouché par ses propres relents. « Je croyais que c'était celle de Gregory, mais je commence à penser autrement.

— Tu penses que c'était la nôtre ? dit le Noir.

— Bien sûr qu'il pense que c'était la nôtre ! s'exclama le gros en se balançant. Et elle l'était, naturellement. Gregory n'était pas assez malin

pour projeter un raid aussi ambitieux.

— C'était assez con pour être de Gregory, dit Gavin.

— Tu trouves que c'était con ? demanda le gros. Qu'est-ce qui était con, à ton avis ? »

Gavin ignora la subtile menace de cette voix et se lança : « Tout. Le manque de préparation, d'objectifs réalistes, d'explications, de méthode...

— Et pourtant, murmura le gros, ça aurait pu marcher.

— En couvrant le campus de radiations.

— Si les citoyens n'avaient pas été renseignés.

— Comment sais-tu qu'ils ont été renseignés ? » demanda Gavin. Il ne voulait pas les prendre au sérieux mais parfois une déclaration perçait son impression de fantasmagorie. De l'encens ! Comme des dieux !

« C'était un piège !

— Comment le sais-tu ? C'était peut-être simplement mal exécuté. Autant que je sache, je suis le seul à m'en être tiré vivant.

— C'est suspect, n'est-ce pas ? insinua le gros.

— Merde !

— Mais quelqu'un a parlé, n'est-ce pas ? Enfin quoi, Gregory était con mais pas maladroit. Ça ne pouvait guère être Gregory, voyons. Ni un de ceux de son peloton. Pourquoi pas celui qui s'est échappé ?

— Tu as peut-être été assez furieux pour avertir les citoyens », dit le Noir. Ses muscles bougeaient comme des vagues sur un flot de goudron.

La fille était aussi immobile qu'un portrait de Gainsborough.

Gavin se dit qu'ils cherchaient à se rendre réels en l'irritant mais ils n'y réussiraient pas. Ils étaient trop invraisemblables.

« Je vais m'asseoir », déclara-t-il résolument, les dents serrées pour empêcher sa voix de trembler. Il tâta du pied le bord du banc à côté de lui et se glissa de manière à s'y asseoir.

« Naturellement, dit le gros garçon. Nous voulons que tu sois à l'aise. » C'était un mensonge. Ils ne voulaient pas du tout le mettre à l'aise.

« Même si je savais qui a informé les citoyens, dit Gavin, et je ne le sais pas, j'ignorais que le raid visait la centrale avant que nous y arrivions. Gregory disait que notre but était la caserne de la police.

— Nous ne pouvons plus le prouver, répliqua le petit gros en déplaçant son poids d'un jambon grotesque sur l'autre. Il ne reste personne d'autre que toi.

— D'ailleurs, dit Gavin en adoptant une autre position, n'importe qui aurait pu moucharder. Quelqu'un m'en avait parlé dans l'après-midi.

— Qui ? demanda le Noir en se penchant.

— Pourquoi lui attirerais-je des ennuis ?

— Il veut parler du Singe, dit le petit gros et il posa sur Gavin des yeux clairs innocents. Mais alors ça veut dire que tu étais au courant ?

— Qui irait croire un lèche-cul comme Phil ? répliqua Gavin. Et s'il le savait, qui ne le savait pas ? Mais je suppose que tout ça signifie que vous avez envoyé Phil me dire ce qui allait se passer.

— Naturellement, dit le gros. Il ne servirait à rien d'essayer de te tromper, Gavin. Tu es trop intelligent pour ça. Nous ne l'avouerons pas hors de ce petit sanctuaire, mais rien ne se passe sur le campus que nous ne sachions pas, et rien d'important ne se produit que nous n'autorisions pas. »

Il se balançait. Les muscles noirs ondulèrent. La fille observait.

« Comme le Professeur ? demanda Gavin.

— Eh bien, dit le gros garçon, nous ne l'avons appris qu'ensuite. Comme nous te l'avons dit, c'était une belle petite opération bien nette. Ce que nous voulons que tu comprennes, cependant, c'est que nous avons besoin d'un bouc émissaire pour le raid s'il ratait et c'est toi, Gavin.

— Vous pensiez que j'aurais risqué non seulement ma vie mais celle de Jenny ?

— Tu étais en colère.

— Tu étais dingue, renchérit le Noir.

— Tu ne réfléchissais pas clairement ; tu pensais te débarrasser de Gregory et te tirer. Comme tu l'as fait.

— Sans Jenny ? cria Gavin et son désespoir perça. Où est Jenny ?

— Nous pensions que tu nous le dirais, répondit le petit gros. »

Pour la première fois, Gavin eut l'impression qu'il disait la vérité.

« Après que les citadins eurent commencé à tirer, je n'ai pas pu la retrouver. Elle était partie.

— Elle n'est pas sur le campus, dit le gros. »

Il se balançait. Les muscles du Noir ondulèrent. La fille regardait fixement.

La révélation se fit dans la tête de Gavin. « C'est vous qui avez averti les citadins !

— Bien sûr, dit le gros. Ou plutôt le Singe, celui que tu appelles Phil, les a renseignés sur notre ordre.

— Mais pourquoi leur avez-vous donné votre propre homme, votre propre raid ? »

Le gros garçon haussa les épaules. « Ma foi, nous ne pouvions guère laisser pleuvoir la radioactivité sur le campus, n'est-ce pas ? Tu l'as fait observer toi-même. Même la coupure d'électricité aurait été assommante.

— Alors pourquoi ordonner le raid ? » se plaignit Gavin. Les mots tournoyaient devant lui comme une galaxie en spirale.

« Nous en avons besoin à ce moment. L'activité révolutionnaire a été plutôt calme, ces temps-ci, et les masses s'énervaient. Nous avons besoin de quelque chose de très ostensible, mais nous avons plus besoin de martyrs que de victoires. La révolution se nourrit de martyrs et devient vite blasée par les succès. »

Gavin sentait le monde se fragmenter autour de lui comme un vase de verre de Steuben frappé par un marteau. « Comment avez-vous fait pour convaincre Gregory de marcher dans ce coup ? »

Le gros garçon se balançait d'un air satisfait. « Nous ne lui avons dit que ce qu'il voulait entendre, que c'était dangereux, téméraire même. Ce genre de choses n'a jamais gêné Gregory. Il avait une foi touchante en sa propre invulnérabilité. Et nous lui avons promis la fille qu'il voulait, n'importe laquelle. Il éprouvait un désir ridicule pour celle-là. Ça n'a pas de sens, vraiment...

— Ma Jenny ?

— Ta Jenny, alors. La Jenny de Gregory plus tard. La différence est infinitésimale. Qu'est-ce que ça peut faire ? »

Les débris du monde commençaient à tomber, au ralenti, comme des flocons de verre, ne laissant qu'une non-existence noire là où ils avaient été. « Les gens sont importants ! »

Le gros parut exaspéré. « Bien sûr que les gens sont importants ! Les individus ne comptent pas. Le peuple est important. Et nous devons faire ce qui est bon pour lui ; pour le peuple et la révolution. Nous ne pouvons pas nous laisser prendre dans l'engrenage des personnalités. »

Certains Radiclibs, disait le Professeur, ne peuvent aimer les gens qu'abstraitement parce qu'ils haïssent les gens individuellement et ils sont par conséquent tout prêts à sacrifier ce qu'ils haïssent à ce qu'ils aiment.

« Mais pourquoi vouliez-vous vous débarrasser de Gregory ? » Gavin devait se forcer à revenir à la réalité, même si la réalité s'entêtait à reculer devant lui, à bourdonner dans ses oreilles, à lui brouiller la vue. Ces trois

incroyables créatures assises devant lui les avaient tous placés comme des pions sur l'échiquier de leur monde, chacun avec son propre coup. « Avance ! » ordonnaient-ils à Gregory et il plongeait dans le danger. « Avance ! » disaient-ils à Jenny et elle suivait humblement. « Avance ! » commandaient-ils à Gavin et il s'élançait entre les deux autres. Maintenant, ils justifiaient leur jeu cruel en l'appelant révolution. Ils représentaient le danger. On aurait dit les Parques, Clotho, Lachésis et Atropos. Il devait les détruire, délivrer l'humanité de leur étreinte fatale. Mais il ne pouvait pas bouger. Il était trop faible. Il se sentait devenir irréel.

« Il commençait à devenir un petit problème, dit le gros garçon en retrouvant sa sérénité. Agissant toujours à sa tête, téméraire, arrogant, difficile à contrôler...

— Il se foutait de la révolution, dit le Noir.

— Ça aussi. Il effrayait même Willie et il n'y a pas grand-chose qui fasse peur à Willie. On pouvait se passer de Gregory et des autres. A vrai dire, Gregory fait un meilleur martyr qu'un chef de raid. Et, naturellement, nous voulions aussi nous débarrasser de toi.

— Pourquoi moi ?

— Il va bientôt y avoir des élections. Normalement, cela ne présenterait aucun problème mais les temps sont assez incertains. Les étudiants parlaient de toi comme président.

— Ça ne m'intéresse pas.

— Tu dis ça maintenant, mais StudEx ne manque pas de séduction, surtout pour un révolutionnaire sincère qui voit comment la révolution peut être faite plus efficacement ; le StudEx exerce un grand pouvoir. »

Le pouvoir, disait le Professeur. La question fondamentale est le pouvoir.

« Nous aurions pu t'éviter ce désagrément, reprit le petit gros car, initialement, il n'était pas question de ça. Mais nous avons découvert qu'il vaut mieux éliminer des rivaux sincères que les laisser obtenir un soutien et alimenter la dissidence.

— Vous auriez triché aux élections ? »

Le gros garçon fut choqué. « Rien d'aussi grossier. Nous aurions simplement supprimé le vote – notre vote – et il n'y a pas assez d'intérêt chez les étudiants pour la politique, sur le campus, pour s'opposer à notre minorité bien organisée. »

Le monde continuait de tomber en débris tintants. « Pourquoi ne pas laisser la volonté des étudiants l'emporter ? » demanda Gavin. Sa propre

voix lui parut lointaine, comme si elle appartenait à quelqu'un d'autre.

« Les étudiants n'ont pas de volonté, déclara le Noir.

— Exactement, Muhammad. Les étudiants ne savent pas ce qu'ils pensent si nous ne le leur disons pas. Nous sommes la révolution. Personne d'autre n'est qualifié pour nous remplacer. Personne n'est capable d'exercer le pouvoir aussi efficacement ou aussi objectivement.

— Et ma survie infortunée bouleverse vos plans, dit Gavin. Navré. »

Le gros garçon leva une main grasse ; tout son bras frémit. « Inutile. Nous avons envisagé cette possibilité. Il est évident que tu es un garçon de ressource. Comme tu t'es échappé, alors nous avons un choix net : t'éliminer définitivement ou te persuader de te joindre à nous à nos conditions. Maintenant c'est à toi de choisir.

— Entre quoi ?

— Nous t'offrons le poste de chef de raid.

— Le poste de Gregory ?

Le gros garçon leva les mains, la paume en l'air, et se balançait dans son fauteuil. Les muscles du Noir ondulèrent. La fille était parfaitement immobile.

— Pourquoi voulez-vous m'offrir un truc comme ça ? demanda Gavin.

— Nous avons perdu un chef de raid, répondit le gros. Il nous est nécessaire de le remplacer. Tu es nettement qualifié. Tu seras ainsi élevé à une situation d'honneur et de privilège ; nous aurons échangé une tête brûlée contre une froide, un mauvais chef contre un bon, un esprit brouillon contre un clair. Les avantages de la fonction sont les suivants : n'importe quelle fille que tu veux, un A automatique dans tous les cours que tu désires suivre, une indemnité de frais pratiquement illimitée et le libre accès à toutes les sources de drogue que tu veux, du moment que ça ne contrecarre pas tes devoirs. »

La lumière du soleil couchant colorait le mur de pierres brutes derrière le fantastique trio, comme si c'était une émanation de leur pouvoir.

« Et que dois-je faire ? » demanda Gavin.

Le gros garçon haussa les épaules. Elles ondulèrent sous la robe blanche. « Tout ce que nous t'ordonnerons.

— On dirait, dit Gavin, une sentence que vous pouvez mettre à exécution quand vous voulez. C'est ça que vous faites de vos rivaux ?

— L'autre choix est plus certain et moins plaisant.

— Non. » Le mot se répercuta.

« T'es dingue, mec, dit le Noir.

— Le pouvoir ne m'intéresse pas.

— Qu'y a-t-il d'autre ? grogna le gros garçon en fronçant les sourcils.

— Quoi d'autre, mec ? »

Le gros se balançait. Les muscles du Noir ondulèrent. La fille regardait, les yeux ronds, immobile.

« Le savoir. La vérité. » Quelqu'un d'autre était dans la salle, répondant pour Gavin.

« Le savoir de quoi ? La vérité de quoi ? »

L'autre personne haussa les épaules.

« Tout.

— Et la révolution ?

— D'abord on doit savoir, dit l'autre personne. Ensuite on fait la révolution.

— Non, non, protesta le gros. D'abord on fait la révolution. Ensuite, on cherche pourquoi.

— J'ai toujours trouvé que ça n'avait pas de sens », répliqua l'autre. Mais où était-il ?

« D'ailleurs, reprit le gros, qu'y a-t-il à savoir ? Cinq pour cent des gens possèdent quatre-vingt-quinze pour cent de la richesse de ce pays. Nous le savons. "L'histoire de toute société existante est l'histoire de la lutte des classes." Nous connaissons cela. La révolution crée une société sans classes ; au cours du processus, le prolétariat devient la classe dirigeante, jusqu'à ce que l'Etat se désagrège. C'est connu ; Marx nous l'a dit.

— Ce qu'il veut dire, intervint le Noir, c'est le pouvoir pour le peuple. Les pauvres vont devenir riches et les riches vont être fusillés. C'est ça, la révolution.

— Tuer les oppresseurs et libérer les opprimés. Nous apporterons la liberté et la justice au monde, même si pour cela nous devons le détruire. »

Le soleil se déversait, filtrait et changeait, tombait à travers les vitraux comme un maquillage de clown sur le terrible trio. Le gros garçon était immobile. Le Noir était tendu. Les yeux ronds de la fille se plissèrent.

Quelqu'un pouffa et dit : « Am, stram, grain. Des mots. Des mots. » Gavin savait qui parlait ; c'était le Professeur. Un vertige le prit et la scène oscilla devant lui. Il entendit le Professeur dire :

« Tout est un jeu. Vous jouez à un petit jeu mortel avec la vie des gens et vous le faites paraître réel en l'habillant d'anciens mots et de croyances. Ce

n'est pas différent des jeux auxquels vous jouiez enfants, seulement cette fois c'est sérieux. Ce n'est pas différent d'une bande de poulets établissant un ordre hiérarchique, sauf que les poulets ne tuent pas. Et le plus drôle, c'est que vous y croyez ; vous pensez que c'est important, et les seuls pour qui c'est important sont ceux qui se font manœuvrer. Le plus drôle, c'est que vous ne savez pas que c'est un jeu. »

Gavin rit. Ce rire lui plut. Il n'était pas trop nerveux et aurait été totalement satisfaisant si la salle n'avait pas bourdonné et ondulé, si les trois étudiants en chef n'avaient pas avancé et reculé comme un zoom devenu fou. Au milieu de ce rire, Gavin s'aperçut qu'il ne les voyait plus comme ne-voit-pas-le-mal, n'entend-pas-le-mal et ne-raconte-pas-le-mal, ni comme les Parques ni comme am, stram, gram, mais comme un triumvirat romain ou une troïka soviétique et il s'esclaffa, il rit jusqu'à ce que la salle se brouille de larmes et que le monde soit douloureux, et il rit encore plus fort quand il crut entendre le gros garçon appeler Willie, mais avec un son bourdonnant, déformé, tout étiré, « Will-ell-eray ! » tandis que la petite fille au milieu, dont les pieds ne touchaient pas le sol, qui n'avait émis aucun son, parut dire : « Il y a de meilleurs moyens que de faire des martyrs ! Nous devrions le savoir. Laissez-le. »

Quand le rire mourut, il fut secoué de frissons. Il serra ses bras autour de sa poitrine pour se tenir tranquille et se leva à demi pour retourner sous le soleil et vers la raison, mais les muscles de ses cuisses étaient en gelée, ses genoux traîtres s'abandonnaient à la faiblesse de son corps et il retomba assis, fermant les yeux tant la salle tournoyait. Il la sentait encore tourbillonner mais il n'était plus obligé de la regarder.

Il tomba sur le banc dur, sur son côté, les jambes repliées pour se tenir chaud, et trembla. Quelques instants plus tard, de la lave coula dans ses veines et son corps se déroula avec reconnaissance comme une fleur au soleil. Mais la sueur coulait de ses pores et ruisselait, glacée, le long de ses flancs, et il fut pris de tremblements incoercibles lorsque ses vêtements touchèrent sa peau hérissée de nerfs.

La salle-utérus se referma autour de lui et il se détendit, plein de gratitude pour la protection, la chaleur, l'obscurité, assailli comme il l'était par la glace et le feu alternant comme pour une figurine de verre lors d'un essai de résistance.

Plus tard, il eut un vague souvenir, des bribes fugaces de rêves, un souvenir de gens autour de lui, penchés sur lui, de grands visages déformés,

de voix montant et descendant, tonnant et chuchotant, bourdonnant, bourdonnant, de mouvements, comme s'il planait, drogué, mais en mieux, dans la lumière et l'obscurité, d'arrêts, de marche, d'un doigt de glace qui lui brûlait le bras et d'un doigt de feu qui le rafraîchissait, et d'un sommeil qui venait non comme le coup de matraque de l'inconscience mais doucement, lentement comme une main fraîche sur ses paupières.

Il se réveilla lentement. Au début, il crut que tout cela n'avait été qu'un rêve, qu'il était encore dans son lit, et il tendit la main vers Jenny, vers le réconfort de son corps splendide, mais la main pleine d'espoir ne trouva que le vide. Il sut alors que l'aventure avec Gregory à la centrale n'avait pas été un rêve, que Jenny était partie et qu'il était seul ; alors il se crut encore couché sur le vieux banc de bois des paroissiens dans la chapelle désaffectée où il avait été interrogé puis transporté au sommet d'une montagne par le StudEx, mais il savait aussi que c'était faux. Il était couché sur quelque chose de trop mou, de trop collant pour du bois ; on aurait dit du cuir ou du vinyle et il ouvrit les yeux.

Il vit, penché sur lui, un visage tout proche, inquiet, qui lui plut immédiatement. C'était une figure plus âgée, plus compatissante et moins agressive que celles qu'il connaissait depuis quatre ans. Le visage était masculin, avec des tempes grises et des rides au front ; Gavin comprit ce qui lui avait manqué dans les visages qu'il avait vus presque constamment autour de lui pendant quatre ans, tous lisses, informés, incertains, inhabités : la variété.

« Vous allez mieux », dit la figure en reculant.

Gavin voyait maintenant que la tête appartenait à un corps bien formé, peut-être un peu au-dessous de la moyenne, vêtu d'un costume deux-pièces foncé sur un chandail blanc à col roulé. Ce qu'il avait pris pour un grand front était une calvitie bronzée encadrée sur trois côtés par une frange bien propre, une tonsure qui cherchait à gagner du terrain « Qu'est-ce que j'ai ? demanda Gavin.

— Une bonne pneumonie », répondit le vieux monsieur. Il avait une large bouche dont les lèvres bougeaient avec une souplesse fascinante quand il parlait, et un nez qu'il plissait en reniflant. Gavin l'aima encore plus. « Mais nous vous avons bourré d'antibiotiques. Ça va aller, maintenant.

— Oui, murmura Gavin en regardant autour de lui, je crois que ça va. » Le plafond était propre et blanc. Gavin se redressa. Le vertige passa vite. Il

était dans un bureau de surface moyenne aux murs blancs, avec des fauteuils de cuir rouge et un grand bureau de bois sombre devant lui. La surface était rugueuse et éraflée, comme si des gens en souliers à clous y avaient dansé, et des slogans couvraient les murs blancs : « Mort aux fumiers ! », « A bas l'establishment ! », « Travailleurs du monde, unissez-vous ! », « La victoire ou la mort ! », « Pas de traité avec les traîtres ! », « Gardez la foi ! », « Pour un grand pied, appelez Maude, tél. 4-5130 », « Les bouchers à l'abattoir ! », « Sartre enfoiré », « Camus aussi », « Solidarité », « La poulaille au poteau ! »...

« Vous êtes le Chancelier, dit Gavin, et c'est ici votre bureau. » Il prononça les mots comme s'il se trouvait brusquement dans un lieu sanctifié par l'histoire, comme Jérusalem, la Maison Blanche ou Sproul Hall. Le vieux monsieur hocha la tête. Il ne paraissait pas redoutable ni maléfique, mais Gavin se savait en présence de l'ennemi et ses sens s'affûtèrent et cherchèrent des moyens d'évasion. « Comment est-ce que je suis arrivé ici ? demanda-t-il.

— Mes agents vous ont trouvé dans la vieille chapelle, répondit le Chancelier, assis d'une fesse sur le coin de son bureau.

— Les Kampusflics ?

— C'est ainsi que vous les appelez, dit le Chancelier avec nostalgie. Nous préférons d'autres noms.

— Les Kampusflics sont des Kampusflics.

— Oui et les étudiants sont des étudiants. C'est un de nos problèmes. Bref, ils vous ont transporté à l'hôpital des malades externes, ont fait établir le diagnostic, vous ont fait soigner puis ils vous ont amené ici. »

Gavin regarda les fenêtres sur sa gauche. Elles étaient profondément enfoncées dans les murs de briques. Elles encadraient la nuit noire. La seule issue de la pièce était une porte à côté du canapé de cuir où il était assis. « Pourquoi ? demanda-t-il.

— Qu'avez-vous fait du Professeur ? demanda le Chancelier.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez », répondit automatiquement Gavin.

De la lassitude s'insinua dans la voix du Chancelier. « Inutile d'essayer de jouer. Nous savons que vous l'avez enlevé. Nous savons qui y était mêlé avec vous.

— Si vous saviez tout ça et si ce que vous saviez était vrai, vous ne me poseriez pas ces questions. Et vous ne pourriez rien prouver. » C'était vrai,

Gavin en était certain. Personne ne parlerait aux flics sauf sous la contrainte extrême et les choses comme les mains brisées de Ned invalideraient toute déposition qu'il pourrait être amené à faire.

« Naturellement, dit le Chancelier. Il y a cette haine irraisonnée et cette méfiance de l'autorité. Mais nous ne cherchons pas à prouver quoi que ce soit. Nous n'allons pas vous punir pour ça. Notez que cela ne nous déplairait pas, comprenez-vous. Nous étions nombreux à aimer le Professeur. Mais il a renoncé à ses droits légaux en arrivant au campus ; il n'y était pas obligé mais c'était ce qu'il voulait. "Ne punissez personne en mon nom, m'a-t-il dit un jour. S'il m'arrive quelque chose, ce sera par ma faute ou par ma volonté." Nous voulons simplement savoir ce qui lui est arrivé. »

Gavin perçut le chagrin dans la voix du Chancelier et ce qu'il aurait considéré en d'autres circonstances comme un élément de sincérité, mais il s'endurcit le cœur.

« Si vous croyez que je vais vous dire quelque chose, vous ne connaissez pas très bien les étudiants. Nous n'allons pas collaborer avec l'autorité qui a été faussement placée au-dessus de nous. »

Ils se dévisagèrent, Gavin plein de défi, le Chancelier attristé, jusqu'à ce que Gavin ajoute : « S'il n'y a rien d'autre, je vous remercie des soins médicaux et je vais... » Il essaya de se lever, mais ses genoux ne le soutinrent pas. Il s'assit sur le bord du canapé, la respiration oppressée, et se massa les cuisses.

« Je crains, dit le Chancelier, que ce ne soit pas si facile.

— Ce n'était pas facile du tout », murmura Gavin.

Le Chancelier écarta les mains dans un geste d'impuissance puis il hocha la tête comme s'il prenait une décision. « Vous parlez d'autorité. Ce n'est pas ainsi. Je veux que vous compreniez comment c'est.

— Le Professeur disait que lorsqu'une personne vous dit : "Je veux que vous compreniez comment c'est", elle veut simplement que vous entendiez ses excuses pour sa conduite abominable.

— Exact... Seulement dans ce cas, je veux que vous connaissiez la situation non parce que je désire votre pardon, pas pour m'absoudre, mais parce que vous étiez l'élève du Professeur et je crois que vous le respectiez.

— Et vous voulez que je vous dise ce qui lui est arrivé, ajouta cyniquement Gavin et il haussa les épaules. Si vous ne me laissez pas partir et comme je suis trop faible pour me battre, il va sans doute falloir que

j'écoute. » Mais il croyait sentir la force revenir dans ses cuisses. Peut-être pourrait-il bientôt s'escrimer ou s'esquiver.

« Tout d'abord, dit le Chancelier, je n'ai pas d'autorité. Je n'ai pas de pouvoir. »

Cela fit rire Gavin. « Le Professeur disait : “Méfiez-vous du pouvoir de ceux qui disent qu'ils n'ont pas de pouvoir.”

— Cependant, dans certains cas ce doit être vrai. Je suis une potiche, ni plus ni moins qu'un concierge, pis, en réalité, car je n'occupe aucune fonction utile. Je ne gouverne ni ne dirige. Je n'admets pas, je ne note pas, je ne renvoie pas et je ne diplôme pas.

— Les Kampusflics, lui rappela Gavin.

— Mes agents sont des acteurs dans une pièce qu'ils ne comprennent pas. Ils ne font rien de capital. Ils n'arrêtent personne d'important. Ils jouent des rôles dans cette farce de campus et le fait qu'ils ne savent pas qu'ils sont des acteurs rend la farce encore plus drôle.

— Ils m'ont arrêté.

— J'ai été informé de l'endroit où vous trouver par un étudiant indicateur, qui m'a dit aussi qui était responsable de l'enlèvement du Professeur.

— Phil ? » Gavin se demanda si le petit flagorneur jouait un double jeu dangereux.

« C'est son nom. »

Pourquoi le Chancelier lui racontait-il ça ? Était-ce une manœuvre pour le mettre en confiance ? « Il travaille pour le StudEx, dit Gavin.

— Je sais. L'ordre d'aller vous chercher venait du StudEx. »

Gavin ne put le croire. Le StudEx exerçait peut-être sa tyrannie mesquine sur des étudiants, mais jamais il ne serait de connivence avec l'autorité.

« Est-ce qu'il vous ont dit aussi de soigner ma maladie ?

— C'était mon idée, je le crains. On ne m'avait pas dit que vous étiez malade, alors j'étais libre d'agir de ma propre initiative. »

C'était trop ridicule et le plus grotesque, c'était que le Chancelier s'imaginait qu'il allait tout avaler. « Si vous n'avez pas de pouvoir, pourquoi êtes-vous ici ?

— Appelez-moi un bouc émissaire. Appelez-moi un otage.

— Pas un Chancelier ?

— Un otage.

— Pour quoi ?

— La bonne conduite de la société.

— Pourquoi diable la société hésiterait-elle à agir à cause de vous ? » demanda Gavin en riant.

Le Chancelier rit aussi. Mais ce rire sonnait creux. « Elle n'hésiterait pas. C'est comique, non ? Pas pour moi personnellement. Mais pour la fonction, c'est une autre affaire. J'ai un titre. Chancelier. Et pour quelqu'un dans un pétrin unique, des efforts extraordinaires seront parfois consentis. Pour un explorateur au fond d'un gouffre ou un astronaute en route pour Mars. S'il a des difficultés, des centaines d'hommes et de femmes sans titre risqueront leur vie pour le sauver. Il est là tout seul, et je suis ici tout seul. Je suis un otage pour la société, un bouc émissaire pour les étudiants.

— Pourquoi vous ? »

Le Chancelier parut songeur. « J'étais... important, autrefois. Physicien. Un savant. Un auteur. Un professeur. Un homme avec un nom. Et aujourd'hui je ne suis plus rien de tout cela. Le temps que j'ai passé ici a tout érodé. Je suis un titre, un bouc émissaire, un otage, et je suis ici parce que tant que j'y suis les conditions peuvent ne pas empirer. La société exerce encore de petites contraintes sur vos excès juvéniles. Je rappelle un autre monde aux étudiants.

— Vous êtes une cible pour tout étudiant qui nourrit un grief.

— Cela aussi. Ça fait partie de la fonction. Mais s'ils ne m'avaient pas, quelles autres cibles trouveraient-ils ?

— On se sert de vous, dit Gavin avec mépris. Vous êtes utilisé par l'establishment que vous appelez la société.

— Et tout autant par les étudiants, que vous appelez la révolution.

— Vous jouez à des jeux, c'est tout.

— N'est-ce pas cela, la croissance ? Jouer à des jeux, essayer différents rôles, se préparer à la vie ? »

Gavin réfléchit un moment à cela. Le Chancelier commençait à lui rappeler un Professeur plus doux et, inconsciemment, il se surprenait à accepter ce qu'il disait comme une vérité.

« C'est possible mais si tout ceci, dit-il en embrassant d'un geste large le campus et tout ce qu'il représentait, est un jeu, alors toute la vie est un jeu.

— Bien des sages ont employé cette métaphore. Mais il y a une différence entre la métaphore et la réalité. Dans un sens, les jeux de l'enfant évoluent dans la réalité de l'adulte selon un continuum, si bien qu'à aucun

point entre les deux un participant ne peut dire que tout est jeu ou que tout est réalité. Mais il vient un moment où, en dépit du rôle joué dans la vie adulte, un individu mûr sait qu'il est sérieusement engagé dans l'existence, que c'est la réalité, qu'il n'y a plus de jeu.

— Ce n'est qu'une autre manœuvre de l'establishment, pour empêcher les jeunes d'exprimer leurs exigences de justice et de révolution... la promesse de confiture pour demain.

— De confiture pour demain ?

— C'est ce que la reine Blanche disait à Alice : le salaire est de la confiture tous les deux jours, de la confiture hier et de la confiture demain, mais jamais de confiture aujourd'hui parce que aujourd'hui n'est ni hier ni demain.

— Vous tous qui faites vos humanités avez toujours un avantage sur moi, dit le Chancelier en soupirant. Jamais de confiture aujourd'hui. C'est ce qui vous semble quand vous êtes jeunes et impatients, quand les jeux semblent réels. Nous devons donc vous isoler...

— De quoi parlez-vous ?

— Des murs. Je parle des murs. Ils sont là pour ça. Pour vous garder à l'intérieur. »

Qui est à l'intérieur des murs et qui est au-dehors ? demandait le Professeur.

« Après le calme inquiétant de la Décennie appréhensive, reprit le Chancelier, incendiée par les émeutes des années 60, alarmée par les pénuries, l'inflation et le chômage, la tendance générale établie à la fin des années 60 a repris sa progression vers l'anarchie. Les problèmes de l'énergie ont été résolus de diverses façons ; l'inflation a été freinée par l'énergie bon marché et l'efficacité accrue fournie par l'automation ; le chômage s'est résorbé grâce à la réduction de la semaine de travail, les salaires des étudiants et la retraite anticipée ; le revenu annuel garanti s'est occupé des pauvres ; et l'adolescence retardée de la jeunesse des classes moyennes a été encore retardée. C'est du moins ainsi, conclut le Chancelier avec un sourire d'excuse, que les meilleurs historiens me l'ont résumé. »

Gavin pensait de plus en plus à lui comme au Professeur.

« D'autre part, dit le Chancelier, les sociologues me disent que le comportement de la jeunesse était prévisible. Elle est le produit de deux générations d'éducation permissive de l'enfant, de foyers égalitaires, de louanges de la créativité enfantine quelles que soient la pauvreté de

l'imagination ou l'exécution déplorable, de l'enseignement primaire et secondaire d'où tout concept de discipline a été exclu, de licence de tout faire et d'activité sexuelle. Nous vous avons donné la liberté et vous avez privés de la voix de la société, le superego. Pas étonnant que vous ayez commencé à croire que la vie n'était que liberté et loisirs. Ce ne furent pas les seules influences : les sociologues ont identifié la glorification croissante de la jeunesse et la diminution du respect de l'âge, le nombre écrasant de jeunes, la création d'une identité de jeune par la publicité à la recherche d'un marché et une tradition de jeunesse révoltée renforcée par l'approbation et les pressions de ses pairs.

— Vous oubliez le mouvement de loi et d'ordre.

— Non. Cela faisait autant partie que le reste du mouvement de jeunesse, seulement c'était une réaction inévitable contre les pressions des jeunes pour révolutionner la société et, inévitablement, il n'a servi qu'à accroître les pressions. Inévitablement, il a abouti aux émeutes de 85, et nous avons compris...

— Qui a compris ?

— Les adultes en général mais plus spécifiquement le Congrès, le président et l'électorat, qui ont consenti à la stratégie de loi et d'ordre, non sans hésitations... nous savions tous que nous avions eu tort. Nous avons créé une nouvelle race d'humanité, non seulement aux Etats-Unis mais partout dans le monde alors que les communications et les voyages internationaux éliminaient les cultures purement nationales, une race qui comme tout groupe nouvellement créé était sûre d'avoir le monopole de la vertu, certaine que tout ce qu'elle faisait était bien, que pour savoir ce qui était bien elle n'avait qu'à consulter son instinct. Nous avions le choix entre la détruire avant qu'elle nous détruise ou l'enfermer derrière des murs. Nous ne pouvions vous détruire. Après tout, vous étiez nos enfants – j'en ai moi-même perdu deux dans votre croisade – et nous vous avons créés, de nouvelles générations montaient, comme vous ou pires. Nous étions allés trop loin pour changer nos théories et nos méthodes d'éducation. Il est facile de relâcher les rênes de l'autorité mais difficile de les resserrer. Cela aurait exigé des efforts dont nous n'étions plus capables et révolutionné notre société tout autant que vous la menaciez. Alors nous vous avons donné les campus. Nous vous avons enfermés derrière des murs. Les étudiants sérieux sont partis et nous vous avons laissés ici pour jouer à vos

jeux et survivre, si vous pouviez, espérant que peut-être certains de vous sortiraient diplômés.

— Comment ça, diplômés ?

— De maturité et de responsabilité.

— Vous voulez dire de capitulation à la société établie », dit Gavin, mais il commençait à être troublé. Ce ne pouvait être le Professeur qui lui faisait ainsi la leçon ; le Professeur était mort.

« Non, dit le Chancelier en reniflant, et son nez se fronça. C'est ce que vous voulez dire, vous. Je suis arrivé ici comme Chancelier en 86. Il y a dix ans bientôt que j'y suis et j'ai perdu l'espoir. J'en ai vu quelques-uns sortir diplômés. J'ai vu les conditions se détériorer. J'ai vu la vie de campus devenir si satisfaisante, personnellement, que plus personne ne veut la quitter en dépit des tyrannies mesquines qui rendent l'existence périlleuse... Je crains qu'elles ne fassent qu'ajouter du piment à une vie de licence qui autrement pourrait laisser...

— S'il y avait eu sur ce campus un enlèvement comme celui dont vous parlez, interrompit Gavin, et si, par accident, le Professeur était mort, je crois que les étudiants l'auraient enterré sous la pelouse de la bibliothèque. » Cela avait-il pu se passer l'avant-veille seulement ? se demanda-t-il.

Le Chancelier, l'air songeur, hocha finalement la tête avec admiration. « Sous la pelouse de la bibliothèque ? Jamais nous n'aurions pensé à chercher là. Comment avez-vous fait pour... Non, ça n'a pas d'importance. Je ne puis approuver ce que vous avez fait, mais votre choix de lieu de repos révèle plus de compréhension que nous n'en aurions pu attendre de vous. Nous pensions le retrouver parmi les cadavres de dissection. Mais vous ne m'avez pas l'air d'un jeune homme qui s'amuse à des canulars. Pourquoi avez-vous fait cela ?

— Un individu comme celui que vous décrivez n'aurait eu qu'une raison valable, l'admiration.

— L'admiration ?

— Enfin, l'amour.

— L'amour, murmura le Chancelier. Par exemple... Merci pour cela, ajouta-t-il en soupirant. Maintenant vous pouvez partir.

— Je peux partir.

— Exprimons cela autrement. Vous devez partir.

— Où vais-je ? demanda Gavin avec méfiance, bandant ses muscles.

- Vous êtes renvoyé du campus.
- Vous disiez que vous ne renvoyiez pas les étudiants.
- Ce n'est pas moi. Ceci est l'action du StudEx. »

Gavin bondit sur le Chancelier. Le Chancelier tenta de reculer mais il avait le bureau derrière lui. Gavin le frappa de l'épaule à la poitrine et le Chancelier bascula par-dessus le bureau comme un acrobate. En espérant que le vieux monsieur ne s'était pas fait mal, même s'il était un menteur et un tricheur, Gavin se tourna vers la porte. Il tira sur le bouton et, comme elle ne s'ouvrait pas, il chercha des verrous et des boutons dissimulés. Rien. Il tâtonna autour de la poignée. Alors que ses doigts glissaient, il y eut un déclic et la porte coulisssa dans le mur sous ses mains.

Debout sur le seuil, épaule contre épaule, il y avait Willie et un Kampusflic. Ils saisirent Gavin chacun par un bras et le firent pivoter vers le bureau. Le Chancelier se relevait. Pas un pli de ses vêtements n'était dérangé, pas un cheveu déplacé, mais sa mâchoire paraissait bizarrement déformée.

« Conduisez-le au portail sud-est, dit-il d'une curieuse voix mécanique. Conduisez-le au portail sud-est. Conduisez-le au portail sud-est... »

Trop de révélations s'abattaient en même temps sur Gavin pour qu'il s'y adaptât. Le Chancelier n'était pas une personne. Depuis une heure, il s'était entretenu avec un robot.

La chose-Chancelier se redressa et remit sa mâchoire en place avec un cliquetis sec bien audible. « Vous pouvez constater maintenant, dit-elle, que je suis une création mécanique et non une créature de chair et de sang comme vous. Mais je désire dissiper deux idées fausses. » Humain ou non, ce Chancelier ne pouvait laisser une chose tranquille. Il fallait qu'il continue à la remâcher comme un chien batailleur. « J'étais un individu réel mais, malheureusement, j'ai été assassiné dans ma seconde année de fonction ici. Heureusement, mon cerveau avait déjà été cloné et ce corps créé. Il devait être mon *alter ego*, ma doublure pour les moments difficiles, mais il est devenu le Chancelier. Depuis lors, j'ai été fusillé cinq fois, pendu deux fois, poignardé je ne sais combien de fois et battu presque tous les jours. La résurrection est mon destin. Seule une mécanique pouvait le supporter... Et même une mécanique l'a trouvé pénible. »

Contre son gré, Gavin éprouvait un commencement de compassion pour cette machine capable de sentiments.

« Je n'ai pas été remplacé parce que j'occupais ma fonction d'otage aussi parfaitement sous cette forme que sous aucune autre. Vous trouvez peut-être ridicule d'avoir un Chancelier mécanique. Mais ce n'est pas plus ridicule que d'avoir des étudiants mécaniques. Et c'est ce que vous êtes, vous réagissez mécaniquement aux impulsions comme autant de robots. »

La chose-Chancelier s'assit à son bureau, la tête entre les mains comme une statue du désespoir.

Willie et le Kampusflic pivotèrent de nouveau et portèrent pratiquement Gavin entre eux hors de la pièce, passèrent dans le couloir, par la porte de verre blindé, dans l'escalier de marbre, ses pieds touchant occasionnellement le sol. Gavin crut entendre des engrenages tourner dans le Kampusflic et il n'était pas trop sûr de Willie. Ils le jetèrent à l'arrière d'une voiture de police à deux places et abaissèrent le hayon à coulisse. Gavin s'acharna dessus mais il était verrouillé. Une seconde plus tard, un moteur démarra et la voiture vrombit dans l'avenue, ses pneus presque aplatis par le poids du blindage. La cabine de Gavin n'avait pas de fenêtre ; il ne pouvait que deviner la direction.

Les implications de ses découvertes commençaient à se raccorder. Qu'était ce Chancelier de fer ? Ses paroles n'étaient-elles que d'habiles réactions mécaniques à des stimulations verbales évidentes ou étaient-elles infiniment variables comme l'esprit humain ? L'homme mécanique n'était-il contrôlé que par les programmes d'un lointain ordinateur ? Il avait parlé d'un cerveau cloné. Ce cerveau vivant était-il enfermé et branché à l'intérieur du robot ? Ou était-il protégé ailleurs, nourri dans quelque récipient plus grand et plus commode, relié au Chancelier de fer par des émetteurs-récepteurs radio greffés aux extrémités nerveuses appropriées ?

Quoi qu'il en soit, le Chancelier avait apparemment dit vrai, pour l'expulsion. Willie devait certainement être présent pour assurer l'exécution des ordres du StudEx. Ce qui signifiait, sans aucun doute, qu'il s'était lui-même complètement trompé sur le StudEx et, dans ce cas, sur le Chancelier aussi.

L'esprit de Gavin tournoyait dans sa tête, essayait de se raccrocher à la réalité, mais toutes ses images avaient été brisées, tous les poteaux indicateurs de son monde désignaient la mauvaise direction, et il ne savait plus où trouver la vérité.

Pendant qu'il était ainsi troublé, la voiture tourna à droite, s'arrêta, fit marche arrière et tourna à gauche. Au-dehors, quelque chose claqua et

cliqueta mécaniquement. Le hayon se releva et à la faible clarté des étoiles, Gavin vit les piliers de pierre du portail sud-est de chaque côté de lui. Entre les deux, une lourde porte de métal avait été hissée très haut. Il avait devant lui la nuit anonyme, mais il savait ce qui l'attendait dans l'obscurité, plus de trente mètres de terrain découvert, puis le commencement de la ville avec tous ses dangers inconnus pour l'étudiant.

Il essaya de se glisser plus profondément dans la voiture, mais la paroi derrière lui avança inexorablement dans son dos, le poussant dans la nuit et l'incertitude, le chassant hors du lieu protégé qu'il avait appris à connaître et à aimer, l'expulsant du paradis dans la froide indifférence du monde extérieur.

Alors, au bord de la voiture, s'y cramponnant encore, il renonça et bondit dans la nuit en hurlant son défi et sa colère. Comme il sautait, la porte retomba bruyamment derrière lui et des projecteurs s'allumèrent au-dessus, l'aveuglèrent, l'exposèrent à ses ennemis.

Et il se trouva seul dans une plaine glacée et illuminée.

Chapitre V

Rien ne vaut le foyer

L'homme paléolithique avait besoin de beaucoup d'enfants pour remplacer les hommes et les femmes perdus dans des accidents de chasse, les dures épreuves et la maladie ; l'homme néolithique avait besoin d'une grande famille pour que les rares enfants qui survivaient le soignent dans sa vieillesse ; l'homme industriel n'avait pas besoin d'enfants mais ne pouvait contrôler ses instincts paléolithiques ; les hommes et les femmes modernes peuvent contrôler leur fécondité paléolithique mais pas leur héritage culturel néolithique. La paternité survit comme fossile culturel et n'est pas plus tôt commise que regrettée. Ainsi, le campus universitaire devient un lieu où les étudiants sont envoyés par leurs parents afin que leur folie ne leur soit pas constamment rappelée. A l'intérieur du campus, les étudiants apprennent à faire de la délinquance une carrière. Le couvent et l'école militaire étaient ses homologues historiques, avec une différence importante et significative ; ici l'asile est dirigé par les internés.

LE CARNET DE NOTES DU PROFESSEUR

Les bras écartés plaqués contre la porte le séparant du campus, Gavin affronta la nuit et les ennemis qui s'y cachaient et cria : « Ça va, venez donc me chercher ! Un à la fois ou tous ensemble ! Je suis prêt ! »

Il se sentit mieux après cet éclat, encore que vaguement penaud et honteux de sa pose héroïque et de l'antique formule par laquelle il exprimait son défi. Les mots lui étaient venus aux lèvres malgré lui, reliquat peut-être des longues heures d'enfance passées en compagnie de livres ou devant les images clignotantes de l'écran mural.

La seule réponse fut le silence. Il déferlait sur lui comme les vagues froides de l'océan sur une plage.

« Venez donc ! hurla-t-il. N'ayez pas peur ! Je suis seul ! Sûrement, vous êtes assez nombreux pour maîtriser un étudiant ! »

De nouveau, le silence. Gavin fronça les sourcils puis il haussa les épaules et s'avança dans les détritiques du terrain vague séparant de la ville le mur du campus. Il marcha assez bravement mais quand il arriva au bord de l'obscurité au-delà des projecteurs du mur il s'y insinua, ramassé sur lui-même comme s'il essayait de se glisser entre les plis d'un lourd rideau de velours noir.

Il s'arrêta et attendit que ses yeux s'adaptent à l'obscurité, le corps crispé guettant le coup qui risquait de le frapper d'un instant à l'autre. Rien ne le toucha à part un insecte volant vers les lointains projecteurs. Progressivement, sa tension batailleuse se calma à mesure que l'adrénaline reflua de son sang. Quand ses yeux se furent enfin acclimatés à l'obscurité, il découvrit qu'il était seul. Devant lui, il y avait une rangée de maisons obscures ; à quelques pas sur sa gauche, c'était la rue pavée qui descendait de la colline.

Il se sentit tout bête. Personne ne l'avait attendu. Personne ne s'était soucié de lui. Et cependant – la pensée lui vint soudain – des gens pouvaient être tapis derrière les maisons, attendant de voir s'il était un éclaireur pour dresser l'embuscade, l'attirer plus loin dans leur territoire avant de bondir.

C'était plus vraisemblable. Il se dit qu'il jouerait leur jeu parce qu'il n'avait pas le choix. Il était là, sans défense, seul, encore affaibli par sa maladie, exilé de son pays élu. Il marcha au milieu de la rue comme les Hébreux avaient dû marcher entre les eaux écartées de la mer Rouge. Ses pas, tout légers qu'ils fussent sur les pavés, résonnaient bruyamment dans la nuit.

Les lampadaires commençaient à la fin du premier pâté de maisons. Des insectes bourdonnaient autour et se cognaient contre le globe de verre avec un bruit saccadé, à croire qu'ils transmettaient au monde un message codé. Gavin évita les endroits éclairés. Ce n'était pas le quartier détruit par lequel Gregory les avait fait passer. Des gens vivaient là. L'herbe était bien tondue au bord du trottoir, la chaussée en bon état.

Gavin respira profondément. L'air sentait bon. Depuis des années, il croyait qu'il ne pourrait pas respirer l'air en dehors des murs du campus, mais à présent, bizarrement, il se sentait plus libre que depuis bien longtemps. Il ne savait pas pourquoi ; alors il décida de ne pas y penser pour le moment.

Il pouvait, comprit-il soudain, retourner au campus par le passage secret qu'il avait emprunté cette nuit-là. Il en était à un ou deux kilomètres à l'est

mais il était sûr de pouvoir le retrouver s'il n'était pas attaqué avant d'y arriver. Mais ce retour n'aurait pas de sens. Jenny et le Professeur avaient disparu, le campus ne contenait plus rien pour lui, pas même le savoir. Et s'il y retournait, il serait probablement tué d'une manière particulièrement désagréable par Willie ou un autre agent du StudEx, peut-être même par les Kampusflics.

Il pourrait essayer d'organiser un contre-mouvement pour battre ou renverser aux élections le StudEx et il y avait du mérite à cela ; mais il savait que c'était du donquichottisme. Il aurait à peine commencé que le StudEx ou le Chancelier agirait et il ne pouvait pas opérer dans la clandestinité totale, dans une société aussi réduite et organisée. D'ailleurs, c'était une société corrompue qui ne l'intéressait plus.

« Les peuples ont le gouvernement qu'ils méritent », avait dit une fois le Professeur.

Quelque chose bougea dans l'ombre. Il y avait de la lumière aux fenêtres de certaines maisons, comme si ces gens méprisaient la protection des volets antiraid, et à leur faible clarté, Gavin aperçut une tête qui se tournait, une main qui se tendait ; il empoigna une épaule osseuse et un bras maigre.

« Dis donc, garde tes mains pour toi ! protesta une voix de soprano puis, sur un ton d'étonnement ravi : Hé, m'man, y a un étudiant ! Un étudiant en chair et en os !

— Boucle-la, gronda Gavin. Qu'est-ce que tu cherches ? » En parlant, il s'aperçut que l'épaule et le bras qu'il tenait appartenaient à un garçon d'une dizaine d'années.

« Moi ? répliqua le gosse. Regarde autour de toi, mec ! »

Gavin regarda et ne vit personne. Il secoua le jeune garçon. « Qu'est-ce que tu veux dire ? »

Le gamin ouvrit sa main. Un petit insecte y rampait. Alors que Gavin l'observait, une partie de son corps brilla et s'éteignit.

« Une luciole », murmura-t-il, et il comprit que ce qu'il n'avait pas vu autour de lui c'étaient les petits points lumineux clignotant dans la nuit, qui disparaissaient et reparaissaient un peu plus loin. Pendant un instant, il fut renvoyé aux longues soirées brunes des étés de son enfance.

« Jeune homme, dit une voix calme dans l'obscurité, je tiens un fusil braqué sur votre tête. J'ai l'intention de viser haut le premier coup pour ne

pas toucher Johnny, mais je ne peux pas garantir que vous ne recevrez pas de plombs. Le second coup, faudra que Johnny prenne ses risques.

— Merde, m'man, tire pas, dit le gamin avec tout autant de calme. Ce gars-là c'est pas grand-chose. » Comme pour démontrer la véracité de ce propos, il se tordit sous les mains de Gavin et disparut.

« C'est bon, jeune homme, reprit la voix dans l'obscurité, avancez bien sagement, là où je pourrai vous voir. »

Gavin calcula ses chances de bondir dans les ténèbres et ne les jugea pas assez bonnes. Lentement, il se dirigea vers la voix. Après quelques pas, il foula de l'herbe et sentit une odeur de verdure. Il avança encore un peu et il distingua le vague contour d'une véranda et d'une silhouette assise.

« C'est assez près », dit la voix et Gavin s'arrêta.

La silhouette était petite et, dans l'obscurité, du bois grinçait contre du bois, comme si un fauteuil à bascule se balançait lentement.

« Ma foi, c'est bien vrai que vous n'êtes pas grand-chose. Tout dépenaillé et en loques. Qu'est-ce que vous faites là dehors en pleine nuit ? »

Gavin ne répondit pas.

« Répondez, mon garçon ! J'ai toute la patience du monde mais le fusil... n'a pas de patience du tout.

— J'ai été expulsé.

— Expulsé, hein ? Ma foi, ça c'est différent. Ça veut dire que vous n'êtes plus à proprement parler un étudiant, pas vrai ?

— C'est vrai », reconnut Gavin mais cela voulait simplement dire qu'il n'était plus un étudiant à l'intérieur des murs du campus qu'il avait connu. Etre étudiant, il s'en rendait compte maintenant, n'avait aucun rapport avec l'environnement ou les circonstances ; c'était un état d'esprit, comme l'avait dit le Professeur. Il ne cesserait jamais d'être un étudiant.

« Je ne voudrais pas d'un étudiant dans ma maison, dit la petite femme sur la véranda d'une voix radoucie, même pas un qui a été expulsé, mais je n'aime voir personne, pas même un étudiant, en aussi piteux état. Johnny, va chercher une chemise et un pantalon dans le placard de Billy.

— Mais, m'man, protesta le gamin derrière sa mère, un jour je pourrai les mettre, peut-être.

— Tu seras jamais aussi grand que Billy. Tu tiens plutôt de mon côté de la famille ; Billy tenait de son père. Et Billy ne reviendra plus jamais à la

maison. Tant que tu y es, Johnny, tu pourrais prendre une pomme pour ce jeune homme sur la table de la cuisine. »

La porte s'ouvrit et libéra un rayon de lumière qui éclaira à contre-jour la petite femme assise dans le fauteuil à bascule, le long canon droit d'un fusil de chasse dépassant de l'accoudoir comme une redoutable langue de fer.

« Vous êtes dans un triste état, petit », dit la femme. Gavin s'aperçut que le triangle lumineux était aussi tombé sur lui et que la femme l'appelait autrement. Il se déplaça pour éviter la lumière quand la porte se rouvrirait.

« Pas trop près, dit la femme. Je suis peut-être sentimentale mais pas folle. Où allez-vous ?

— A la maison, répondit Gavin et il s'aperçut brusquement que c'était vrai, c'était là qu'il allait, il ne savait pas pourquoi, sinon qu'il n'avait aucun autre endroit où aller.

— C'est bien, petit. » La voix de la femme s'était voilée.

Gavin pensa quelle avait probablement les larmes aux yeux, et qu'il pourrait bondir et s'emparer du fusil mais il hésita. Et puis la porte se rouvrit ; il était trop tard.

« Tiens, m'man », dit le gosse.

Des vêtements volèrent vers Gavin comme des monstres ailés géants. Il les attrapa.

« Mettez-les, petit. »

Gavin ôta sa chemise d'ouvrier incrustée de boue et son pantalon de paysan puis il enfila un chandail de coton et un vieux jean souple. Il ne pouvait pas distinguer les couleurs, mais la sensation était plaisante. Ces vêtements le ramenaient à son enfance ; c'était ainsi qu'il s'habillait avant d'aller à l'université pour apprendre la conduite correcte des révolutionnaires sincères, et l'odeur de propreté et de savon réveilla des souvenirs. Il rêva qu'il était à la maison en ce moment, prenait un long bain chaud dans la vieille baignoire de marbre, sentait la mousse, puis enfilait des vêtements frais et propres sur son corps frictionné, picotant de propreté. C'étaient des sensations qu'il ne connaissait plus depuis quatre ans et elles revenaient en foule.

Alors qu'il respirait la réalité d'un ancien monde, un objet rond vint vers lui de l'obscurité. Il leva la main, l'objet la frappa, ses doigts se refermèrent. C'était une pomme. Il y mordit avec reconnaissance et, à la première bouchée juteuse, il se rendit compte qu'il était affamé.

« Voilà, déclara la femme sur un ton décisif. Ça évitera qu'un citoyen vous tape dessus par pure méchanceté. Si quelqu'un vous arrête, eh bien, vous n'avez qu'à dire que vous rentrez à la maison, comme vous me l'avez dit.

— Je veux vous remercier. » Les mots rouillés se bloquèrent dans la gorge de Gavin et il eut du mal à les prononcer, mais quand il y parvint, il en fut heureux. « Je ne sais pas pourquoi vous avez fait ça, mais...

— C'est pas pour vous. Peut-être un jour, quelque part, mon Billy aura besoin d'aide et quelqu'un lui donnera peut-être ce qu'il lui faut. Allez, maintenant. Filez. »

Gavin tourna les talons et repartit dans la rue en mordant dans la pomme, léchant le jus sur ses lèvres, pensant que les simples plaisirs de la vie avaient du bon, quand ils n'étaient pas compliqués par des questions de justice révolutionnaire.

Vers le milieu de la matinée, il approchait de Kansas City par l'autoroute reconstruite du Kansas. Le ciel était bleu, le vent frais et doux caressait sa figure. Il avait bien dormi mais pas très longtemps dans une cabane au nord de la ville, s'était réveillé au lever du soleil et étiré en respirant l'odeur de la rosée s'évaporant sur la verdure, percevant la présence de grands animaux qui allaient et venaient dans les pâturages voisins. Il était levé plus tôt qu'il ne l'avait été depuis des années et il se sentait remarquablement bien en dépit de toutes ses récentes aventures.

Il avait été pris en charge par la troisième voiture qui passait, une vieille bagnole à turbine à vapeur, conduite par un homme d'un certain âge aux cheveux châtons clairsemés qu'il peignait avec soin sur une calvitie sans pouvoir la dissimuler. C'était un homme fortement charpenté au teint rougeaud révélant des années de présence au soleil et au vent d'hiver. Il avait un ranch, disait-il, et il venait de vendre un bon prix cinquante bêtes, alors il allait à Kansas City s'acheter une voiture électrique neuve.

« Elle marche à l'énergie télédiffusée de la centrale nucléaire, dit le rancher. Vous vous rendez compte ?

— Qu'est-ce qu'on ne va pas inventer, murmura Gavin.

— Le prix de la voiture comprend celui de l'énergie. » Le rancher aspirait avec joie au silence feutré de la nouvelle voiture électrique.

« Et vous ? demanda-t-il. Pourquoi allez-vous en ville ?

— Je rentre chez moi, répondit gaiement Gavin. Je rentre à la maison. »

Et l'homme d'un certain âge, à côté de lui, parut radieux à la chaleur de Gavin. « Ah par exemple ! dit-il. C'est bien, ça. » Au bout de quelques instants, son humeur parut changer, devenir réfléchie puis songeuse. « J'avais une fille, dans le temps.

— Ah ? dit poliment Gavin.

— A quinze ans, elle a fichu le camp à l'université. Pas de nouvelles depuis. Elle était mûre pour son âge, vous savez. On lui donnait bien dix-huit ans. La plus jolie petite fille. Elle adorait son papa. Oh ! oui. Elle m'aimait. Des nattes, des cornets de glace. Probable que les gosses, faut que ça grandisse, qu'ils mènent leur propre vie.

— Oui, fit Gavin.

— Mais des fois, dit le rancher en regardant droit devant lui, les mains crispées sur le volant, quand je pense à ma petite fille, à ce qui a pu lui arriver, à ce qu'elle a pu faire, ma foi, je me demande si ça vaut la peine, si on devrait avoir des gosses, si on devrait s'attacher comme ça à quelque chose qui va vous briser le cœur.

— Ouais.

— Un jeune que j'ai pris une fois en stop m'a dit qu'il avait entendu parler d'elle. A ce qu'il disait, paraîtrait qu'elle vivrait quelque part là-bas dans l'ouest, dans une communauté. Paraîtrait qu'elle aurait cinq gosses et n'en connaîtrait même pas les pères. Vous vous rendez compte, me voilà grand-papa et j'en ai jamais vu un seul. Mais il n'a pas voulu me dire où était cette communauté. Pensait que j'irais la chercher et lui causer des ennuis, peut-être. Mais je ne sais pas... il inventait peut-être tout ça. Ça leur arrive, vous savez. Les gosses inventent des récits de ce qu'ils croient que vous voulez entendre, histoire de passer le temps. Ou des faits qui font mal, rien que pour voir si vous allez saigner.

— Ouais. »

Le rancher ne regardait toujours pas Gavin. « Vous avez peut-être entendu parler d'elle. Bonny Belle Franzen ? »

Maintenant le rancher le regardait. Gavin secoua la tête. « Je regrette.

— Oui, bien sûr. Probable que non. »

La ville apparut, ses doigts de béton dressés dans le ciel matinal.

« Où est passé le brouillard ? demanda Gavin.

— Ça doit faire un moment que vous n'êtes pas revenu, hein ? On a nettoyé tout ça. Pas de problème, une fois qu'ils se sont décidés. L'énergie bon marché, ça veut dire que rien n'est trop cher, sauf l'alimentation, peut-

être, et ça commence à aller mieux. Moi, j'éleve du bétail, c'est un métier de luxe, on pourrait dire, mais on trouve des moyens de rendre les bêtes plus capables de transformer l'herbe et le grain en bonne viande et un de ces jours, il n'y aura même plus de bêtes, pour ainsi dire, rien que des usines à viande sans déchets. Bien sûr, on ne s'est pas débarrassé du brouillard et de la pollution partout sauf dans les petites villes, disons, où l'industrie est en retard, mais ça vient, les rivières vont être de nouveau propres et l'air aussi pur que celui que respiraient les Indiens. Plus pur, peut-être, vu qu'ils avaient du brouillard, alors, avec les forêts de pins et les incendies de prairie et tout.

— Vous vous rendez compte, dit Gavin.

— Pure vérité. » Le rancher et Gavin hochèrent la tête, et reconnurent tous les deux que c'était vraiment stupéfiant.

Le rancher se gara dans un vaste parking à l'entrée de la ville. Même les voitures à vapeur n'avaient pas le droit de circuler en ville, dit-il à Gavin, mais les transports en commun étaient gratuits et rapides. Ils traversèrent la grande étendue d'asphalte mollissant au soleil, prirent le même monorail jusque dans le centre, se serrèrent la main et montèrent dans des autobus électriques vers leurs propres destinations.

Les autobus roulaient vite parce que aucune autre circulation ne les gênait, à part quelques bus électriques qui devaient être des voitures officielles des postes ou du gouvernement, ou des camions de livraison, et Gavin regarda par la vitre les rues propres et les piétons. Rien ne ressemblait à ce que la révolution lui avait fait prévoir ; il devait croire que les conflits étaient enterrés sous la surface apparemment paisible, prêts à exploser.

Puis il remarqua qu'il y avait des enfants et des personnes âgées sur les trottoirs et avec lui dans l'autobus, mais pas de jeunes adultes – personne entre dix-huit et trente ans – et il comprit ce qui s'était passé. Les vieux avaient isolé leur jeunesse rebelle dans les campus. La ville était un asile de vieillards.

Gavin respira plus à l'aise.

Mais il trouvait bizarre la disparition des quartiers de taudis, des panneaux publicitaires géants, des devantures vulgaires et de la saleté. Avant qu'il soit tout à fait prêt, l'autobus s'arrêta silencieusement au coin de la rue, près de chez lui. Il descendit et suivit le large boulevard bordé d'arbres ; il se rappelait la maladie des ormes qui les avait tous transformés

en squelettes dénudés, et la municipalité avait dû les abattre, un par un, et replanter de nouveaux arbres ; maintenant ils avaient grandi et tout était comme autrefois. Il marcha entre les paisibles maisons peintes et leurs pelouses vertes, qui n'avaient jamais connu les troubles, la misère ou les épreuves, et il se sentit bien. Il se sentait mieux qu'il ne l'aurait dû dans cet environnement de plastique, si éloigné de la réalité, mais il avait grandi dans cette rue, il avait joué dans ces jardins, attrapé des lucioles comme le gamin de la veille, s'était reposé sur la véranda treillissée par les longues soirées merveilleuses, pensant à la vie, à la nature, aux gens, aux étoiles et aux livres...

Il se retrouva devant la véranda. Il ouvrait la porte anti-mouches, il frappait à la porte d'entrée, en se demandant ce qu'il dirait à sa mère et à son père, maintenant qu'il était de retour. « Bonjour, maman. Bonjour, papa. J'ai été expulsé. Je rentre pour de bon. » Ils demanderaient : « Qu'est-ce que tu vas faire, Tom ? » Et il répondrait : « Oh, je ne sais pas. Je dormirai beaucoup et je lirai, je penserai... » Il n'avait pas songé à cela. Il n'avait pas pensé à ce qu'il ferait une fois chez lui. La maison avait été le but final.

La porte s'ouvrait. Gavin commença à dire quelque chose, commença à entrer et s'arrêta en s'apercevant qu'il ne connaissait pas la personne sur le seuil. C'était une jeune femme, une fille plutôt, jolie bien que trop mince pour son goût, un peu garçonnière même, avec des cheveux blonds coupés court, un petit nez retroussé et une bouche généreuse...

« Oui ? dit-elle d'une voix agréable mais pas du tout sexy. Vous désirez ?

— Euh, je... Je... Je suis Tom Gavin. Et je... »

La fille sourit et tendit la main comme un garçon pour l'accueillir. « Eh bien, Tom ! Je pensais ne jamais faire votre connaissance. Soyez le bienvenu à la maison.

— Qui êtes-vous ?

— Je suis Elaine », répondit la jeune fille et elle cria pardessus son épaule : « Mrs. Gavin, il y a quelqu'un à la porte qui voudrait vous voir. »

Gavin entendit un pas familier, vif, saccadé, impatient, qu'il avait entendu venir vers lui pendant dix-huit ans quand il voulait quelque chose, et à présent il faisait de même, mais il ne pouvait pas encore nommer cette chose.

Il vit le visage familier, penché en avant, légèrement tourné, les yeux bleus levés comme elle faisait quand elle était mal à l'aise, devant des

inconnus ou une situation déplaisante. « Qui est-ce ? » demanda-t-elle et sa voix fut une main froide serrée sur l'épine dorsale de Gavin.

« Maman, dit-il, c'est moi. Tom.

— Ah, Tom, dit-elle, assez agitée. Tom ? Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Je rentre à la maison.

— Eh bien... Eh bien, vrai. » Elle se tenait à distance, regardait par-dessous, les bras ballants.

« Tu ne me reconnais pas ? » demanda-t-il. Sa surexcitation avait été quelque peu douchée.

« Bien sûr que je te reconnais. Tu t'imagines que je ne reconnaîtrais pas mon propre fils ? Mais c'est... c'est simplement... »

Gavin fit un demi-pas vers elle. « Je sais que c'est une surprise. » Il leva les bras et la prit par ses épaules, la sentit frémir. Elle était relativement petite, pensa-t-il. « Mais je suis là.

— Je le vois bien, répliqua-t-elle sèchement puis, comme pour s'excuser : Mais c'est une surprise. »

Gavin attira sa mère contre lui. Elle vint avec raideur, comme des filles qu'il avait connues, auxquelles il ne plaisait pas beaucoup ou qui avaient peur de lui, ou d'elles-mêmes. Il la serra un moment entre ses bras en essayant de retrouver l'ancienne chaleur et le réconfort qu'il avait jadis éprouvé près d'elle, de conserver sa joie du retour, mais c'était évanescent, comme lorsque l'on tente de se rappeler ce qu'on éprouve quand on est amoureux.

Elle garda un instant la tête penchée contre la poitrine de son fils, en réaction peut-être à quelque ancienne instruction hormonale, puis sa tête se releva brusquement, et elle se dégagea. « Entre, viens t'asseoir », dit-elle comme elle aurait invité un représentant faisant du porte-à-porte ou l'inspecteur local de la pollution. « Je vais appeler ton père. »

Elle se retourna et le précéda dans le living-room. Elle marchait différemment à présent, lentement et en traînant les pieds. Elle se comporte comme une vieille femme, pensa Gavin, et pourtant elle n'était pas vieille. Elle ne devait pas avoir plus de quarante-sept ou quarante-huit ans, ce qui n'était pas beaucoup. Il trouva qu'elle était encore très bien, encore la plus belle femme qu'il eût jamais connue, ou du moins la plus belle autre femme.

Il ne la suivit pas. Il resta dans le petit vestibule avec le salon à droite et la salle à manger à gauche, le coin du petit déjeuner en face. Il respira les

odeurs du foyer, les vieilles odeurs délicates des aliments favoris qui avaient imprégné les murs et les tapis, le parfum musqué de sa mère, les désodorisants vaporisés. Il ferma un instant les yeux et tout lui revint, toutes les sensations de l'enfance se précipitant vers lui simultanément, impossibles à séparer : un mélange émotionnel confus de repas et d'attente du repas tandis que l'odeur de cuisine s'infiltrait du fourneau et lui mettait l'eau à la bouche, de lectures avec la senteur légèrement moisie et poussiéreuse des vieux livres, de ses ruées vers sa mère pour lui enlacer les genoux, les cuisses, la taille à mesure qu'il grandissait, en reniflant son parfum rassurant ; d'heures passées à plat ventre sur le tapis moelleux, regardant la télévision dans la soirée, haute et merveilleuse sur le mur au-dessus de lui, de la curieuse odeur électrique de son père quand il rentrait à la maison, de copains qui venaient jouer alors que sa mère essayait de les envoyer dehors, et de corps, poisseux et chauds, pendant les explorations secrètes dans le garage ou au grenier avec des petits garçons et des petites filles...

« Je vais dans ma chambre, dit Gavin et il se retourna pour monter les marches par deux ou trois.

— Tom, cria sa mère d'en bas. Il y a... Il y a eu des... des changements. »

Mais Gavin était déjà à la porte, il la poussait et s'arrêtait. Le vieux lit de cuivre avait un couvre-lit volanté orange et blanc ; les rideaux suisses étaient assortis au couvre-lit ; les murs avaient été repeints en blanc comme ceux d'un monastère. A la place de son ancien bureau il y avait une coiffeuse blanche surmontée d'un miroir et, sur la coiffeuse, des flacons, des brosses, des peignes, des boîtes rondes, des bocaux bien en ordre et la photo d'un jeune homme.

Gavin s'approcha lentement de la penderie et l'ouvrit. Elle était pleine de robes, de blouses et d'autres vêtements féminins. Il se retourna vers la porte, ne comprenant toujours pas, et la fille – comment s'appelait-elle, déjà ? – Elaine était là. Elle était jolie, oui, mais pas d'une façon qui l'excitait.

« Ce que votre mère voulait vous dire, c'est que vos parents ont pris une pensionnaire. Moi. »

Il l'examina. Cette fois il la vit autrement, pas comme une inconnue, ni une fille ni une compagne de lit possible, mais comme une intruse, une rivale. « Pourquoi ont-ils voulu faire ça ? demanda-t-il, mais pas à elle.

— Ce n'était pas pour l'argent. Je crois qu'ils s'ennuyaient. » Elle avait une voix claire, douce, et une façon de parler précise qu'il aurait pu apprécier chez une autre.

« De vous ? »

Elle rit. « Oh non, pas de moi. Mais je crois que votre mère avait toujours voulu une fille. Ils me traitent comme si je faisais partie de la famille. Et ce n'est pas à sens unique. J'aide dans la maison quand je ne suis pas au travail.

— Au travail ?

— Quand j'ai connu vos parents, je faisais encore mes études. Oh, pas comme vous. L'école d'informatique. Très pratique. C'est comme ça que je suis ici. Votre père est venu faire une conférence et ils lui ont dit, les gens de l'école, que j'avais besoin d'une chambre... »

Gavin l'écarta en allant vers la porte. « Ça ne m'intéresse pas, dit-il, et il appela du palier : Maman, où sont tous mes vieux vêtements ?

— Nous avons presque tout donné, répondit-elle. Nous... pensions que tu n'en aurais plus besoin. Il doit rester quelques affaires dans un carton, au grenier, mais ça ne t'irait pas. Elles datent du temps où tu étais bien plus jeune. »

En colère, à présent, il ouvrit le placard à linge dans le couloir, prit une serviette et un gant de toilette, et se dirigea vers la salle de bains. Il se souvenait aussi de ce que c'était autrefois, avec les discussions et les petits désaccords irritants. Tout ce qu'il avait voulu, c'était la justice ; ils n'avaient recherché que la conformité. « Je vais prendre un bain, cria-t-il.

— C'est ça, répliqua sa mère. Ton père sera peut-être rentré quand tu auras fini. »

Il jeta un coup d'œil à la fille sur le seuil de son ancienne chambre. Elle sourit un peu tristement.

« Alors, vous voulez m'aider ? dit-il sèchement.

— Merci beaucoup, mais je crois que non. »

Il remplit la baignoire d'eau très chaude. La vapeur monta, le miroir s'embua et des gouttes d'humidité y coulèrent, laissant des traces onduleuses ; il trempa pendant une heure, laissant son agressivité se calmer et les vieux souvenirs refluer – la thérapeutique de l'eau, disaient ses parents – les heures qu'il avait passées dans cette baignoire à tremper, à lire, à maintenir l'eau chaude avec un filet du robinet jusqu'à ce que ses parents tambourinent à la porte verrouillée en demandant s'il allait y passer la

journée, criant que les autres avaient aussi besoin de la salle de bains de temps en temps, que c'était maladif de rester simplement là à se ratatiner de jour en jour.

Peut-être avait-il trop espéré, pensa-t-il. Peut-être s'était-il exagéré la réserve qu'il avait cru sentir chez sa mère quand elle était venue à la porte. Après tout, pourquoi ne donneraient-ils pas sa chambre à quelqu'un, même si ce n'était qu'une petite cave de fille ? Il était parti depuis près de quatre ans et ils n'avaient aucune raison de penser qu'il reviendrait, et s'il n'y avait pas eu un singulier concours de circonstances, il ne serait pas là.

Il résolut de donner une autre chance à son retour au bercail.

Quand il sortit de la baignoire et se frictionna, il était de meilleure humeur. C'était bon d'être chez soi malgré tout et une fois qu'il se serait débarrassé de la fille tout serait comme avant.

Il trouva un pantalon de sport et une chemise, sous un caleçon et une paire de chaussettes foncées, le tout bien plié et rangé dans le couloir près de la porte de la salle de bains. A côté, il y avait ses chaussures, nettoyées de la boue et cirées. Les vêtements ne lui appartenaient pas mais ils lui allaient assez bien. Peut-être étaient-ils à son père.

Habillé, il descendit dans le living-room. Sa mère et son père l'attendaient. Ils étaient assis côte à côte sur le canapé de peluche marron. Gavin avait cru que son père était grand mais il ne le paraissait pas, assis à côté de sa mère. Il avait toujours les cheveux longs et la barbe, mais elle était mieux taillée et soignée qu'il ne se la rappelait et, comme les cheveux, elle commençait à se strier de gris.

Les cheveux avaient été la grande affaire quand son père était à l'université, un symbole de dissidence, une expression de solidarité, une allusion à la virilité. Gavin essaya de l'imaginer mais il eut du mal. Les cheveux longs étaient à la mode pour les filles quand sa mère était étudiante mais depuis, les siens avaient été courts puis longs et courts de nouveau. Son père était encore bel homme, capable d'intéresser les femmes mais différent maintenant, sur la défensive, un peu hésitant. Gavin se souvint que son père l'emmenait à des réunions politiques, debout, pour dénoncer l'injustice, discutant avec persuasion de sa belle voix d'agitateur. Et plus tôt encore, ou peut-être le lui avait-on simplement raconté, Gavin se rappelait être allé partout, accroché comme un bébé indien sur le dos de son père.

« Merci pour les vêtements, maman, dit Gavin.

— Quels vêtements ? demanda-t-elle vaguement.

— Bonjour, papa. »

Son père ne se leva pas, ne bougea pas pour l'embrasser ou lui serrer la main. « Qu'est-ce que tu fais à la maison ? demanda-t-il.

— J'ai été expulsé », répondit Gavin en soupirant. Il contempla la pièce. Elle n'avait pas changé : les fauteuils dans les coins, un peu plus avachis, la télévision au mur en face de la cheminée, la haute photo en couleurs de son arrière-grand-père enfant, en longue robe, au-dessus de la cheminée, la petite table couverte de bibelots de porcelaine et de verre, flanquée de chaises au siège rembourré. Il tira la première et la retourna pour s'asseoir face à ses parents. Il n'avait pas envie de s'enfoncer dans un fauteuil. Cela allait être une confrontation. Il le sentait.

« Expulsé ? répéta son père. Personne ne se fait plus expulser. Que peut-on donc faire pour être expulsé ? Il faudrait tuer quelqu'un et même alors il faudrait que ce soit la personne qu'il fallait. Si c'était un ennemi du peuple, cela n'aurait pas d'importance. »

La voix de son père avait une note plaintive. Gavin se rappelait aussi cela, d'interminables discussions avant son départ pour l'université. « C'était en partie ça », répondit-il. Il n'avait pas voulu en parler – il voulait garder séparée cette partie de lui-même – mais son père l'agaçait.

« Tu as vraiment tué quelqu'un ? » s'exclama-t-il. Gavin avait enfin réussi à le choquer.

« C'était un accident, et ce n'était pas vraiment la cause.

— Ce n'était pas vraiment la cause, répéta son père en secouant la tête. Merde ! Alors quelle était la cause ? » demanda-t-il agressivement, comme si en refusant d'y croire il pourrait changer tout le cours des événements.

« Tu n'as pas envie de connaître tous les lugubres détails. Ça n'est pas important.

— Je veux savoir », insista son père, à croire qu'en sachant il cautériserait la blessure. Ses yeux mi-clos observaient Gavin comme un rival. Gavin se rappela son père lui lançant une balle, inlassablement, qu'il essayait de frapper avec une batte de baseball. Le soleil était toujours chaud dans le ciel, brillait toujours dans ses yeux, et toujours il renonçait, vaincu, incapable de satisfaire son père, incapable de prétendre qu'il était personnellement concerné. « Des politiciens du campus pensaient que je les menaçais, expliqua-t-il. Ils m'ont fait expulser.

— La politique ! »

Gavin changea de position sur sa chaise. « Maman et toi vous vous occupiez activement de politique quand vous étiez à l'université. Combien de fois m'avez-vous raconté les sit-in, les manifestations, les défilés et les rallyes, les incendies et les bombes, la prise du Chancelier en otage contre rançon, vos ultimatums et vos exigences non négociables, vos refus de négocier sans la promesse d'une amnistie totale ?

— C'était au temps où la politique avait de l'importance, répliqua son père, écartant la comparaison. C'était quand les choses commençaient, quand nous devions lutter pour le pouvoir des étudiants. Sans nous, sans ta mère et moi et nos amis, la guerre du Viêtnam ne serait peut-être pas encore finie, les filles devraient encore être rentrées avant 9 heures, la poulaille traînerait encore les étudiants en prison parce qu'ils fumaient de l'herbe, et les matraqueraient s'ils défilaient dans les rues.

— La poulaille ? demanda Gavin, momentanément perdu.

— Les vaches, dit impatiemment son père. Les porcs. Les flics.

— Ah. Oui, eh bien, ils n'ont plus guère d'importance.

— C'est grâce à nous. Nous avons fait ça. Nous étions la génération de Mario Savio, Mark Rudd, Bernadine Dom et Abbie Hoffman, les saints de la révolution. Nous avons travaillé pour McCarthy, McGovern et tous les autres. Nous avons maintenu la foi, pas vrai, Peg ? » Il se tourna vers sa femme.

« Quoi ? Ah oui, mon chéri. »

Gavin se rappela les hommes et les femmes inconnus que son père amenait à l'improviste à la maison, les conversations roulant sur les bombes, la subversion et les vieux amis, la théorie politique et la pluie et le beau temps. L'un d'eux répétait comme une incantation : « On n'a pas besoin d'un météorologue pour savoir d'où souffle le vent. »

« Tout ce que vous faites maintenant, reprit son père, c'est jouer à des jeux. Toutes les batailles sont terminées et vous ne le savez pas. Vous jouez à des jeux et vous appelez ça de la politique. Vous pourriez au moins avoir vos diplômes.

— Tu ne comprends pas, dit Gavin. J'ai mon diplôme. Je l'ai eu en m'inscrivant. Ce que je voulais, c'était une éducation. »

Son père secoua la tête. « Où va le monde ? Ta mère et moi, au moins, nous avons gagné nos diplômes. Tu n'as pas obtenu, comment dit-on ? Ton certificat ? Ta carte syndicale ? Tu n'as rien pour t'aider à trouver un emploi, n'est-ce pas ? »

Gavin considéra son père sans espoir de compréhension. « Ce n'est pas tout le monde qui peut travailler, papa. Il n'y a pas tellement d'emplois.

— Pas pour ceux qui ne veulent pas travailler.

— La bonne vieille éthique protestante du travail, hein, papa ? dit amèrement Gavin. Je croyais que tu étais contre tout ça.

— Oh, bien sûr, c'est facile à dire quand on est jeune. On peut se contenter du revenu annuel garanti quand on est étudiant et célibataire, quand on n'a pas de responsabilités et qu'on peut vivre de pain et de beurre de cacahuète. Mais qu'est-ce qui se passe quand on vieillit ? On ne peut pas passer son temps à lire, à gratter une guitare ou au pieu.

— Au pieu ? répéta Gavin.

— Au lit, dit son père agacé. Au lit avec une nana. Une fille différente tous les soirs. Se les farcir... »

Peut-être était-ce cela qui ennuyait le plus son père, pensa Gavin. Ses grands jours érotiques étaient passés et il enviait à son fils sa virilité et ses occasions.

« Quand on a une femme et des enfants, poursuit son père, on veut mieux que le minimum pour eux. On veut des murs autour de soi qui vous appartiennent, on veut sa maison, et on veut un emploi, avoir quelque chose d'important à faire. Appelle ça l'éthique du travail si tu veux, mais c'est le boulot de gens comme moi qui permet à des gens comme toi de toucher leur revenu annuel garanti.

— Papa ! protesta Gavin. C'est le surplus qui fait ça, notre économie d'abondance électronique. Il y en a bien assez pour tous, ceux qui veulent travailler, ceux qui ne veulent pas ou ne peuvent pas. Les plus heureux sont peut-être ceux qui veulent travailler et ne trouvent pas d'emplois. Tout est là, dans l'économie. Tu devrais te souvenir.

— Ne me dis pas ce que je devrais me rappeler ! Je me souvenais d'un tas de choses avant que tu sois né. Tu peux appeler ça du surplus si ça t'amuse, mais ce n'est pas l'économie de l'abondance électronique qui envoie un chèque quand tu écris à la maison pour réclamer de l'argent. C'est ta famille qui t'envoie l'argent. Ça sort de notre poche et c'est nous qui devons nous passer de quelque chose.

— De quoi vous êtes-vous jamais passé ? demanda Gavin avec irritation.

— D'un tas de choses. De voyages en Europe, de voitures neuves, d'une plus belle maison, de vêtements, d'une résidence secondaire, d'un bateau,

d'un tas de choses auxquelles nous pensions et que nous n'avions pas les moyens de nous offrir, hein, Peg ?

— C'est vrai, mon chéri. »

Ils étaient là, en face de lui, l'un à côté de l'autre sur le canapé, se tenant la main comme pour se protéger mutuellement de la menace qu'il représentait.

« Voyons, maman, dit Gavin, tu sais que ce n'est pas vrai. Pendant toutes ces années, vous avez touché du gouvernement ma subvention d'études et vous ne m'avez envoyé que quelques dollars de temps en temps, juste ce que vous deviez pour m'empêcher de rentrer à la maison.

— Pourquoi m'appelles-tu maman ? demanda soudain sa mère. Tu m'appelais toujours Margaret. »

Avec étonnement, Gavin se souvint. « C'est vrai. Oui, c'est vrai... Bon. Margaret.

— Et j'avais horreur de ça, reprit sa mère comme s'il n'avait pas parlé. Et tu appelais ton père Jerry comme si nous étions tous égaux. Ton père te répétait qu'il ne voulait pas être appelé Jerry, que tout irait mieux si tu lui parlais correctement mais il n'y avait rien à faire. Alors pourquoi est-ce que tu nous appelles papa et maman, maintenant ? »

Gavin n'en savait rien. Il était rentré au bercail plein de faux espoirs et de faux souvenirs. A présent il se souvenait ; c'était toujours Margaret et Jerry et il devait hurler pour qu'ils écoutent.

« Dans un carton quelque part, j'ai tous tes dessins de l'école primaire et tes carnets de notes avec tous les commentaires stupides de ces maîtres idiots. Pourquoi les ai-je gardés ? Je vais les jeter. Tu dessinais horriblement, Tom, et je n'ai jamais pu te le dire, pas plus que je ne pouvais te dire que je n'aimais pas que tu m'appelles Margaret. Je devais les exposer comme si c'était de l'art. Et nous devions écouter tes opinions à table, comme si elles avaient de l'importance, comme si elles étaient intéressantes. Il y avait vraiment beaucoup de choses que je détestais dans ce métier de mère, et je ne pouvais en parler à personne.

— Tu ne m'as peut-être pas rendu service », riposta Gavin. Il essaya de se rappeler les bonnes choses, quand sa mère s'asseyait près de lui et lui faisait la lecture pendant des heures. Avait-elle détesté cela aussi ?

« Comment peux-tu dire une chose pareille ? s'exclama-t-elle. Alors que nous n'avons cessé de nous sacrifier pour toi ! Nous ne t'avons jamais

laissé avec des baby-sitters, nous t’emmenions partout, même quand tu étais bébé, quand tu étais un sale gosse insupportable.

— Je ne vous l’ai jamais demandé.

— Oh ! mais si ! Tu n’arrêtais pas de réclamer ceci ou cela, donnez-moi ci, donnez-moi ça ; emmenez-moi avec vous, ne me laissez pas tout seul, traitez-moi comme une personne, traitez-moi comme un adulte, aimez-moi, gâtez-moi, dorlotez-moi, dites-moi que je suis merveilleux. Et quand tu ne réclamaï pas, les exigences étaient dans l’air ; la société demandait pour toi, nous disait que tu étais pur et bon, que si nous ne te contrariions pas et ne brisions pas ton esprit tu t’épanouirais et deviendrais extraordinaire, le genre d’être humain que nous n’avions pu être. Tu étais un enfant épouvantable. Nous n’avons pas respiré un instant à l’aise avant que tu partes pour l’université.

— D’ailleurs, dit son père comme s’il reprenait une vieille discussion, ce n’était pas ta subvention d’études. Elle était à notre nom. Pour compenser ce que nous avons dépensé pour toi, les ennuis que tu avais causés, les problèmes de l’éducation d’un enfant. Et puis tout ça c’est fini, c’est le passé. Ce que nous voulons savoir, c’est pourquoi tu es rentré à la maison.

— “La maison, cita amèrement Gavin, c’est le lieu où, quand on doit y aller, on doit vous accueillir.”

— N’essaye pas de nous épater avec tes connaissances nouvellement acquises, grogna son père. Nous connaissons Frost mieux que toi. »

Gavin pensa qu’il pourrait leur citer le Professeur. « Les enfants ne devraient pas attendre d’amour de leurs parents, pas plus que les parents ne doivent espérer d’obéissance de leurs enfants. Ce sont des rapports anormaux auxquels il convient de mettre fin le plus tôt possible. Les oiseaux et les animaux ont raison. Ils ne gardent leurs petits que le temps qu’il leur faut pour se débrouiller seuls. Ils les poussent hors du nid avant que l’instinct se lasse. »

Le père se leva théâtralement, dominant son fils comme autrefois. « Tu ne peux pas rester ici, tu sais. »

Gavin se dressa pour relever le défi et son père ne lui parut plus aussi grand. Il avait rétréci. Il aurait pu regarder son fils dans les yeux, mais il ne le fit pas.

« Voyons, mon chéri, tu ne devrais pas dire ça, dit la mère tout agitée et elle se tourna vers Gavin. Mais tu ne t’entends pas avec ton père, Tom.

Vous vous affrontez constamment, vous discutez, comme aujourd'hui. Je ne crois pas que je pourrais le supporter, si vous étiez comme ça.

— C'est à ta mère que je pense, déclara le père. Tu as une autre façon de vivre. Tu passes tes soirées à boire de la bière avec tes copains jusqu'à des heures impossibles, tu rentres à l'aube, tu réveilles ta mère, tu tires la chasse d'eau et ainsi de suite. Et puis tu dors jusque dans l'après-midi, tu passes la moitié de la journée dans la baignoire, tu mets la cuisine en l'air pour faire cuire des ragoûts infâmes et ta mère doit nettoyer ensuite. Et tu assimiles tout ça à une plus grande sensibilité et à une supériorité morale. D'ailleurs, il n'y a pas de place pour toi. Nous avons une pensionnaire.

— Je sais. » Gavin se demanda si c'était pour cela qu'ils avaient loué sa chambre, pour qu'il ne revienne pas s'installer. Il se demanda aussi s'il y avait quelque chose entre son père et la fille. Son père avait toujours été coureur. Ça expliquerait beaucoup de choses. Tout, sauf sa mère.

« Nous pourrions peut-être lui trouver une place, dit-elle. Il y a cette petite pièce au sous-sol. »

Son père secoua sa belle tête et ses cheveux longs dansèrent sur ses épaules. « Ça ne marchera pas, Peg. Ça n'ira pas du tout. Il a assez souvent déclaré son aliénation ; qu'il la mette en pratique. Il s'est aliéné. Merde, je suis aliéné ! »

La mère regarda son fils d'un air navré.

« Il ne faut pas en vouloir à ton père, tu sais. C'est moi et il le sait. Je ne peux tout simplement pas t'avoir ici. Je sais que ça paraît horrible, comme si j'étais une mère dénaturée. Mais je n'ai jamais aimé la maternité. C'était un choc et une épreuve. Les femmes ne sont pas toutes faites pour être mères. On s'en aperçoit trop tard. Et puis il y a la douleur... voir son enfant faire les mauvais choix et ne pas vous écouter. Je ne peux plus le supporter. »

Sa voix mourut alors que Gavin entendait celle du Professeur : « Les enfants n'écoutent pas les conseils, c'est le problème fondamental. Ils refusent de profiter de l'expérience de leurs aînés. Ils croient que tout est neuf, que la vie commence avec eux, que personne jamais n'a ressenti ce qu'ils ressentent, mais nous avons un avantage, nous les vieux : nous ne sommes sans doute plus jeunes mais nous l'avons été, alors que vous n'avez jamais été vieux. »

« Quelqu'un a appelé ça la tyrannie de l'éternel maintenant, disait cependant sa mère. Si tu ne veux pas nous laisser t'aider à éviter ses

conséquences, ou celles de ton manque de compréhension de toi-même et du monde, et le prix que tu dois payer un jour pour ce que tu fais maintenant, eh bien, nous ne voulons pas subir la douleur de te voir courir vers le premier précipice venu, sourd à tous nos avertissements. »

Gavin regarda son père puis sa mère. « Merci pour l'accueil au foyer, dit-il et il se dirigea vers la porte.

— Où vas-tu ? cria sa mère, inquiète pour lui maintenant que la décision semblait avoir été prise.

— Je trouverai bien quelque chose, répliqua-t-il, percevant le pathétique de sa propre voix, la peine que cela causerait à sa mère et n'en ayant cure.

— Tu ne peux pas partir comme ça, protesta-t-elle en se tournant vers son mari. Tu as été trop dur avec lui, Jerry. Fais quelque chose !

— J'ai été trop dur avec lui, *moi* ? Qui est-ce qui m'a téléphoné au bureau en pleine panique ? Qui a insisté pour que je rentre immédiatement ? »

Gavin retrouvait les temps anciens. En toute autre occasion il aurait exulté, sûr d'avoir gagné, sachant qu'ils se retournaient l'un contre l'autre, que leur front uni était rompu... Mais il était trop tard.

« Ecoute, Tom, lui dit son père, je ne voulais pas dire que tu devais partir tout de suite, à l'instant. Simplement que tu ne devais pas compter sur quelque chose de définitif ni laisser le provisoire s'installer de jour en jour pour devenir permanent.

— Laisse tomber, murmura Gavin. Tu as gagné. Je m'en vais.

— Pas sans déjeuner, protesta sa mère.

— Je n'ai pas faim », dit Gavin. C'était un mensonge, mais il savait qu'il ne pourrait s'asseoir à table avec ses parents et la pensionnaire, échanger de petites banalités trompeuses sur ce qu'il avait fait ou ce qu'étaient devenus ceux-ci ou ceux-là.

Son père fouillait dans son portefeuille. « Ecoute, je n'ai pas beaucoup d'argent sur moi, avec cette nouvelle carte de crédit universelle, mais il te faut quelque chose pour débiter. Tiens, voilà vingt dollars et je crois que j'en ai encore un peu là-haut. »

Gavin regarda les billets dans la main de son père, qui tremblait un peu maintenant que son fils avait pris une position de supériorité morale. « Tu ne peux pas acheter ta paix de l'âme grâce à moi. Et je ne suis pas à vendre non plus. "Je suis arrivé nu dans ce monde, et nu je dois le quitter." »

— Oui et, bougre d'imbécile, tu vas passer ta vie à te battre contre des moulins à vent. Ah, je renonce ! »

Il tourna les talons et se laissa tomber dans un fauteuil, le dos à Gavin. Il jeta l'argent par terre à côté de lui.

« Ah, Tom, gémit sa mère. Si tu savais ce que nous avons subi. Si tu savais ce que nous subissons maintenant. Ah, Tom ! »

Mais Gavin avait dépassé le stade où sa mère pourrait lui faire le chantage au sentiment. Le moment lui paraissait bien choisi pour partir. Alors, il ouvrit la porte d'entrée, passa sur la véranda, et la tira résolument derrière lui. La porte se ferma comme celle d'un tombeau.

« Rebonjour », dit une voix claire. C'était la pensionnaire, assise sur la balancelle à sa gauche.

Gavin se tourna vers la fenêtre entrouverte du salon. Elle avait tout entendu.

« Je suis désolée que ça se passe comme ça », dit-elle en se balançant. Elle portait une blouse blanche à petites fleurs bleues et une jupe assortie. Elle avait de jolies jambes, et cela fit à Gavin un effet qu'il tenta de surmonter. Il se dit que c'était uniquement parce qu'il y avait longtemps qu'il n'avait vu une jupe. « Dans un sens, reprit-elle, je me sens responsable.

— Pourquoi ? » Il lui en voulait de feindre une importance dans sa vie qu'elle ne pourrait jamais avoir.

« Eh bien, si je n'avais pas pris votre chambre ils n'auraient pas pu se servir de ce prétexte.

— Ne vous flattez pas, répliqua sèchement Gavin en ouvrant la porte treillissée.

— Où allez-vous ? demanda Elaine en se balançant.

— Ça vous regarde ?

— Je me sens vraiment responsable. Je n'y peux rien. J'ai un super-ego ultra-punitif. »

Gavin, tenant la porte ouverte, la regarda fixement. « Si vous voulez tout savoir, j'ai décidé de partir pour la Côte, la côte du Pacifique. » A l'instant où il le disait, il comprit que c'était vrai. Entre sa décision de quitter la maison et cette question, il avait décidé d'aller à Berkeley, là où tout avait commencé, où sûrement la révolution était correctement menée.

Et puis Berkeley était à côté d'Oakland et Jenny – adorable, ravissante Jenny troublée, effrayée, perdue – venait d'Oakland. Peut-être, si elle avait

survécu à cette nuit terrible au bord de la rivière, était-elle retournée chez elle.

Il avait un espoir au moins, ce qui était plus que ce qu'il avait eu depuis bien des jours. « Comment ? demanda-t-il.

— Je disais, répéta Elaine, sans argent ?

— Je ferai du stop. Il y a toujours des gens pour vous prendre, toujours un phénomène pour partager son repas.

— Mais vous ne savez pas qui risque de vous prendre. Il y a toute sorte de gens bizarres, de nos jours. »

Elle paraissait enfantine et innocente. Gavin eut du mal à ne pas rire. Il franchit la porte et laissa le ressort la claquer derrière lui.

Il marcha lentement sur le trottoir sous les grands chênes, les ormes et les marronniers. Il avait l'impression que le Professeur marchait à côté de lui, hochant la tête et disant : « Tout adolescent doit passer par deux périodes cruciales : la première quand il s'identifie à un modèle, un père, un frère aîné, un maître ; la seconde quand il se dissocie de son modèle, se révolte contre lui, réaffirme sa propre identité. » D'accord, Professeur, pensa-t-il, j'aurais dû savoir que je ne pouvais pas rentrer au bercail.

Les maisons n'avaient plus le même aspect que tout à l'heure. C'étaient de fausses façades, cachant la honte, la détresse, la dégradation et le désespoir. Il les salua de la tête au passage et leur parla : « Adieu, Mr. Cacciopo et comment vont tous les Cacciopo, et les voisins envoient-ils toujours des lettres anonymes sur l'indécente fécondité de Mrs. Cacciopo ? Adieu, Mrs. Green et cette voiture inconnue reste-t-elle toujours garée deux fois par semaine jusqu'à l'aube devant la maison de la veuve ? Adieu, Mr. Williams, et votre église est-elle toujours curieusement vide le dimanche matin alors que tous les temples des cultes bizarres sont bondés six soirs par semaine ? Adieu, Mrs. Stucker, et votre enfant attardé est-il grand maintenant et toujours chez vous à l'abri des institutions qui risqueraient de lui apprendre à aller au petit coin et à s'habiller ? Adieu, Mr. Washington, et les voisins ont-ils fini par accepter votre famille noire, vous invitent-ils chez eux ? Adieu, Mr. Froelich, Mrs. Mazanec, Mr. McCaslin et Mrs. Solsky et comment vont tous vos petits problèmes ? Est-ce que vos enfants grandissent et deviennent intenable ? Ont-ils découvert qu'ils connaissent la vérité mieux que vous, qu'ils sont nés dans ce pays et que vous n'êtes que des immigrants, qu'ils sont une nouvelle race sur cette terre où chacun aime son prochain, ne veut rivaliser avec quiconque, ne déteste que la

guerre, l'injustice et la répression, a une vision d'une vie meilleure et sait qu'un jour, d'une manière ou d'une autre, il doit l'avoir ? Est-ce que ça vous brise le cœur ? Est-ce que vous les chassez ? Est-ce que vous les expédiez à l'université ? Est-ce que vous les soudoyez pour qu'ils ne reviennent pas ? Est-ce que vous les haïssez ? »

Tout cela était bien beau, mais Gavin ne pouvait oublier qu'il avait faim. La fierté était une superbe compagne mais il ne pouvait la manger. L'orgueil lui donnait l'impression d'être aussi grand que Goliath mais la faim était le petit David qui l'abattait. Il songea à la cuisine de sa mère et regretta de ne pas être au moins resté pour déjeuner. Qu'est-ce que ça lui aurait coûté ? Puis il songea au dialogue qui aurait suivi sa capitulation à un estomac tyrannique, à l'humiliation s'il s'était rendu et il serra les dents en pressant le pas vers l'arrêt d'autobus.

Le trajet de retour vers le centre, puis par le monorail jusqu'à l'autoroute en banlieue fut tout à fait différent. A l'aller, son espoir et son attente avaient ensoleillé les rues et magnifié les passants. Maintenant il voyait bien que la propreté n'était que superficielle ; l'autobus soulevait un nuage de poussière et un vieux papier dansait dans un ruisseau. Les gens étaient moins gais et se promenaient avec des airs maussades, en proie à des doutes et des conflits secrets. Gavin devinait leur caractère au passage et en était satisfait. La ville était moins un asile de vieillards qu'un camp de concentration, adroitement déguisé par le ravalement et des entrées et sorties apparemment libres.

Comme pour confirmer son diagnostic, le monorail quittant la ville était presque vide.

Gavin se posta au bord de l'autoroute, dans la voie se dirigeant vers le nord. Le soleil était brûlant mais ne l'incommodait pas ; il allait vers Berkeley, vers la Côte. Pendant un moment, il resta simplement là, attendant qu'un conducteur le remarque et le prenne en charge. Personne ne s'arrêta. Il commença à faire signe du pouce et finit par lever la main pour signaler son désir de quitter ces lieux déplaisants. Personne ne s'arrêta et les voitures se firent plus rares, comme si la circulation elle-même se ligait contre lui.

Finalement, il s'assit sur un rocher au bord de la route et sa faim l'accabla. Il ne pouvait pas retourner chez lui. Il aurait eu l'air d'un petit garçon qui veut s'enfuir de la maison et revient parce qu'on lui a défendu de traverser la rue. Le mieux, pensa-t-il, serait peut-être de marcher au bord

de la chaussée et de quitter l'autoroute à la prochaine sortie, s'il n'était pas pris en charge avant, chercher le premier phénomène venu prêt à partager un peu de son repas et à lui donner un abri pour la nuit. Et puis il pourrait repartir de bonne heure le matin venu.

Plus il y réfléchissait, plus il trouvait l'idée bonne, même si elle suggérait un certain manque de foi dans ses compagnons de voyage. Il se mit en marche vers l'ouest.

Il avait couvert cinq cents mètres environ et ajouté la soif à la faim et à la fatigue quand il entendit un coup d'avertisseur près de lui. Il leva des yeux pleins d'espoir. C'était une voiture électrique jaune, une petite décapotable avec une banquette étroite derrière les deux sièges baquets de l'avant. La fille nommée Elaine était au volant, ses cheveux blonds soulevés par la brise légère, ses yeux bleus tournés vers lui, ses lèvres souriantes.

« Alors, demanda-t-elle, vous voulez monter ou non ?

— Qu'est-ce que vous faites là ? demanda Gavin avec irritation.

— J'offre de vous conduire.

— Si vous vous figurez que je vais retourner chez mes parents avec vous...

— Mais non, voyons. »

Gavin continua de marcher, la tête détournée. La fille roula à côté de lui, regardant de temps en temps dans le rétroviseur pour s'assurer qu'aucune voiture n'arrivait derrière.

« Alors qu'est-ce que vous faites là ? demanda Gavin.

— Faut-il que je le répète ?

— Où allez-vous ?

— Où vous allez. La côte du Pacifique, je crois.

— Vous êtes folle ! s'écria Gavin qui était exaspéré par tout ce que faisait cette fille. Vous avez une chambre chez moi. Vous mangez à ma table. Vous travaillez là-bas.

— Plus maintenant.

— Vous avez quitté ? Comme ça ?

— Comme ça. Montez.

— Jamais de la vie ! Je pense vraiment que vous êtes folle. Pourquoi feriez-vous un truc pareil ?

— Je vous l'ai dit. Je me sens responsable. Et d'ailleurs, je n'ai encore jamais rien fait de fou et on doit toujours faire quelque chose de fou dans sa vie, n'est-ce pas ? A votre place, je monteraïs. La plupart de ces voitures ne

vont pas loin. Pour les longues distances, les voyageurs prennent l'avion, le train ou le car. Vous passeriez des semaines sur la route, même si on vous prenait. Et plus personne ne ramasse de stoppeurs, à moins d'avoir une bonne raison. Et puis... j'ai des sandwiches. »

Gavin s'arrêta. La voiture s'immobilisa avec une secousse à côté de lui. « Bon, dit-il. C'est votre problème. »

Il monta. Alors qu'il s'installait sur le siège, la voiture accéléra sur la chaussée. Le vent se ruait autour du pare-brise, frais et pur, ébouriffant ses cheveux, rejetant en arrière ceux d'Elaine qui regardait la route. Elle avait un joli profil.

Gavin avait du mal à y croire... la suite d'événements bizarres qui l'avaient évincé du campus, qui l'avaient chassé de sa maison, qui le faisaient maintenant rouler vers la côte Ouest en compagnie d'une fille qu'il ne connaissait que depuis le matin, une fille qui lui déplaisait, une fille qui avait bouleversé ses plans, sa vie pour, impulsivement et sans aucune raison, le conduire vers la Côte et vers Jenny...

Jenny, pensa-t-il, et il contempla la route qui se déroulait devant lui. Au bout de ce long ruban il y avait Jenny et, si tout allait bien, il allait la revoir dans quatre jours à peine.

Il mordit dans un des sandwiches qu'il trouva à ses pieds. C'était du beurre de cacahuète. Il n'avait jamais aimé le beurre de cacahuète, ce qui était un grand handicap pour un révolutionnaire.

Chapitre VI

Le début d'un voyage

Vers quelle existence plus glorieuse ou plus naturelle nous retournons-nous ? Les paysans du néolithique enviaient-ils la vie plus naturelle de leurs ancêtres paléolithiques et ces chasseurs sauvages, à leur tour, rappelaient-ils avec nostalgie la carrière sans souci de leurs aïeux arboricoles ? Ou bien ce genre d'enfantillage romanesque ne commence-t-il qu'avec l'ouvrier d'usine post-révolution industrielle ? Parmi toutes les diverses existences que l'homme a essayées, quelle est la plus naturelle ? Vers laquelle retournerons-nous ? Ou pourrions-nous dire que l'homme, en tant qu'animal adaptable, trouve naturel ce que les conditions rendent le plus satisfaisant ? La campagne n'est pas plus naturelle que la ville, bien qu'une longue tradition de littérature pastorale nous ait donné certains désirs anormaux de moutons, de pâturages et de bergers. En réalité, la condition humaine la plus naturelle, si nous définissons par « naturel » ce qui a le plus prévalu, c'est la faim, les privations, la pauvreté, la maladie et une mort prématurée. Peut-être est-ce la rareté de ces conditions naturelles qui force nos réformateurs à protester.

LE CARNET DE NOTES DU PROFESSEUR

Le soleil du soir était suspendu à un cran au-dessus des Flint Hills alors qu'ils se dirigeaient vers elles à un petit cent à l'heure bien sage, serpentant tranquillement par les collines et les vallées. De petits nuages cotonneux passaient à l'ouest et déjà leurs bords inférieurs étaient attisés par la flamboyante promesse du couchant.

La voiture filait comme un épervier le long du ruban noir de l'autoroute, sans autre bruit que la friction des pneus sur l'asphalte et le vent de son passage ; il entrait par les déflecteurs ou passait par-dessus le pare-brise pour glisser des doigts suggestifs dans les cheveux de Gavin et lui chuchoter à l'oreille de curieuses pensées. Il était détendu, à côté de la fille

qui l'avait ramassé sur la route quelque cent trente kilomètres derrière eux et il avait l'impression de planer dans l'espace, loin de la ville laide et du bourg affairé plein de gens, de bruit et de la puanteur des machines.

Le paysage était montagneux ; une mince couche de terre seulement recouvrait sa charpente rocheuse. De chaque côté de la chaussée, le calcaire blanc et gris déposé quand la région était une mer intérieure avait été suivi par du quartz rougeâtre. Il émergeait comme les ossements de la terre, en rochers ou en tumulus dans le vert des collines ou parfois, quand la route coupait à travers une hauteur, en bandes peintes de part et d'autre sur la roche exposée.

Malgré la faible épaisseur de terre, l'herbe poussait haute et drue. Le bétail rouge à face blanche y enfonçait presque jusqu'au ventre, broutait tristement sur les pentes comme s'il avait été élevé spécialement pour ces pâturages avec les pattes de derrière plus longues que celles de devant, ou se rafraîchissait dans des étangs tranquilles, ou encore ruminait paisiblement à l'ombre dans des berceaux de verdure.

Sur un sommet lointain, noire sur le fond du couchant, une silhouette solitaire se tassait sur la selle d'un cheval, comme une statue élevée à un mode de vie en voie de disparition. Nulle part Gavin ne voyait de traces d'habitations humaines et, pour la première fois, il avait l'impression d'avoir assez de place, de n'être plus à court de vert. Il se rappela un survol de l'Illinois, de l'Iowa et du Missouri, les villes apparaissant ici et là comme des amibes poussant à chaque carrefour, mais ce qu'il avait surtout vu, du ciel, c'était une géométrie verte, des carrés de choses vivantes avec ici ou là le rectangle brun d'un champ labouré, l'ovale bleu irrégulier des mares, des milliers de mares reflétant le ciel illimité.

Gavin avait envie de courir dans les pâturages parmi le bétail jusqu'à ce que son cœur s'affole et que ses poumons demandent grâce, pour se jeter ensuite dans l'herbe et contempler le ciel, respirer l'air pur et les odeurs de végétation, écouter les sons de la terre vivante.

Il ne sut pas combien de temps dura sa rêverie mais il fut arraché à sa paix par le fracas d'un vieux car Greyhound à turbine à vapeur qui les doubla. La carrosserie était entièrement peinte de dessins fantaisistes en couleurs psychédéliques fluorescentes, orangé, violet, rouge, jaune et vert et, parmi les motifs, cachés comme pour les tests de daltonisme, des messages cabalistiques comme « The Kesey Express » ou « Vous êtes dans le car ou vous n'y êtes pas ».

A l'intérieur du véhicule, des corps se trémoussaient en cadence au rythme d'une cassette de rock dur qui assaillait les tympanes de Gavin. Cela évoquait un gigantesque cercueil flottant sur des vagues de bruit, avec des fenêtres sur les côtés par où l'on voyait des masses de chair et d'étoffe multicolore semblable à du protoplasme décoré. Au passage, quelqu'un lança une poignée de pilules dans leur direction et dans le vacarme de la musique une voix hurla :

« Vivez ! Croissez ! Faites connaissance avec l'infini ! » La plupart des comprimés manquèrent leur but mais quelques-uns tombèrent sur les genoux de Gavin, des pilules enrobées de sucre rouge, des capsules jaunes, des gélules bleues, des jaunes et verts, des rouges et blancs...

Au milieu du car, une fille leur exhiba ses fesses nues par la fenêtre en regardant par-dessus son épaule pour voir leur réaction et un couple debout sur la banquette du fond était enlacé dans les délices de l'orgasme.

Puis le car disparut dans un vrombissement plaintif et un jet de vapeur de son pot d'échappement.

« La jeunesse flamboyante, dit Elaine avec dégoût. De jeunes crétins préuniversitaires. » Elle ramassa une pilule sur sa jupe et la jeta sur la route.

« Nous gardions ce genre de chose pour l'université, dit Gavin. Qu'est-ce qui va leur rester ?

— Le remords et la réforme.

L'humeur pastorale était dissipée et Gavin regarda de nouveau la chaussée tirant le soleil vers eux. Au loin, au bord de la route, il aperçut une silhouette d'épouvantail ; elle se transforma en une personne marchant péniblement sur le bas-côté.

« Là, dit Gavin en montrant du doigt. On va le prendre. »

La personne tourna une figure pâle et triste vers la voiture quand elle passa. C'était un jeune type en chemise d'ouvrier déchirée et pantalon de paysan ; sur son dos il portait un sac à armature complet avec sac de couchage et guitare.

Gavin frappa le tableau de bord rembourré d'un geste irrité. « Je ne sais pas pourquoi vous ne prenez pas des gens comme ça !

— Je n'éprouve aucune obligation. Ils ont fait leur choix et ils pourraient être des assassins, des voleurs, des violeurs, des porteurs de cent maladies contagieuses...

— Ça pourrait être vrai de n'importe qui n'importe où, répliqua Gavin en se redressant.

— Je ne les ramasserais pas non plus.

— Mais ce sont des frères !

— Pas les miens.

— Ils sont comme des moines. Ils ont fait vœu de pauvreté, quoi. S'ils étaient des voleurs, ils ne marcheraient pas au bord de la route en guenilles. Ils conduiraient une voiture, comme vous.

— Je n'ai pas volé cette voiture. J'ai travaillé pour l'acheter et s'ils veulent rouler en voiture, qu'ils travaillent aussi. »

Gavin secoua tristement la tête. « Vous êtes comme mon père. Vous ne comprenez pas ? Ils ne veulent pas capituler devant l'éthique protestante du travail comme l'ont fait leurs pères, et de jour en jour ils se trouvent pris au piège d'une routine d'hypocrisie et de pollution, et du genre de vie qui est construite sur un mépris total des valeurs réelles.

— Alors je ne voudrais pour rien au monde les séduire pour les faire collaborer à cette société, en les ramassant, déclara Elaine. Ce serait une capitulation devant l'éthique protestante de la voiture et il me semble que leur vertu dépend de leur voyage à pied.

— Mais votre vertu dépend de l'aide que vous leur donnez en les prenant.

— Je soupçonne que c'est le contraire, murmura Elaine.

— Vous pouvez racheter un peu de votre hypocrisie en partageant ce que vous avez avec des gens moins heureux que vous, comme en faisant l'aumône à des mendiants. On pourrait presque dire qu'ils sont sur cette terre pour vous mettre à l'épreuve.

— Alors j'ai raté l'épreuve, répliqua gaiement Elaine, parce qu'ils ne me semblent pas moins fortunés. Ils ont choisi leur situation. Ils ont choisi d'être sur la route sans moyen de transport. La fortune n'a rien à voir. S'ils se contentent de leur subvention d'études ou de leur revenu annuel garanti, pourquoi auraient-ils le droit de profiter des biens matériels pour lesquels les autres consentent à travailler ? Et pourquoi est-ce que je les encouragerais dans leur folie en améliorant les conséquences de leur décision ? Comment vont-ils jamais apprendre ?

— Tout le monde est exploité par la société, le riche comme le pauvre. Ceux qui travaillent et ceux qui ne travaillent pas. Au fil des ans l'homme – l'homme, pas les individus – a amassé et bâti, par un dur travail et de l'ingéniosité, une quantité substantielle de capitaux, un système de production qui marche pratiquement sans intervention humaine, qui fournit

la richesse dont certains jouissent et dont d'autres doivent se passer, mais qui est suffisante pour tous, travail ou non. Aujourd'hui, c'est notre capital amassé qui produit la richesse, pas le travail qui n'est plus qu'une sorte de passe-temps avec un singulier système de récompenses sociales. Alors nous ne pouvons pas prétendre aux droits de la propriété privée et refuser ses bienfaits aux autres. Dans l'unique sens signifiant, personne ne possède rien et nous tous possédons tout. La véritable noblesse de notre société est ceux qui ne réclament pas leur droit d'aînesse, qui refusent de se joindre à la société de surconsommation, qui gardent les ressources pour d'autres, y compris les masses pauvres et déshéritées des nations sous-développées du globe dont nous consommons les ressources à une allure croissante... »

Gavin pouvait entendre la voix ironique du Professeur : « Qui fait les cours, ici ? »

« En fait, dit Elaine, l'émission d'énergie de nos satellites solaires et nucléaires a été mise à la disposition de tous ceux qui veulent bien installer une station réceptrice.

— Ce n'est que justice. Il y a encore des ressources naturelles irremplaçables et des ressources alimentaires et...

— Personne n'utilise plus comme carburant le pétrole, le gaz et le charbon et avec le recyclage, l'épuration de l'eau de mer, l'extraction minière dans le lit des océans, les quantités utilisables de métaux et autres minerais précieux augmentent au lieu de diminuer. Nous exportons toujours des produits agricoles à l'étranger, bien sûr, en échange des minerais que nous ne trouvons pas sur ce continent, mais nous ne pouvons pas nourrir le monde entier et sa population constamment croissante. C'est une question de politique de contrôle des naissances dans ces pays.

— Vous voulez dire que c'est très bien pour nous d'avoir tous les bébés que nous voulons, mais pas pour les populations noires, basanées ou jaunes.

— Ecoutez, dit Elaine en fronçant les sourcils, j'aimerais bien avoir beaucoup d'enfants, mais je ne les aurai pas ; j'en aurai deux au plus, parce que j'éprouve un sentiment de responsabilité. Le reste de la population aussi. Depuis plus de trente ans, notre démographie nationale est au-dessous du niveau de remplacement. Nous avons réglé ce problème et nous ne pouvons pas nous occuper du leur. En fait, tout ce que nous faisons pour leur éviter d'avoir à affronter leurs problèmes maintenant – des dons de vivres et d'argent – ne sert qu'à leur créer de plus grands problèmes pour

plus tard, quand l'alimentation s'épuisera et qu'ils auront plus de gens à nourrir. Ou à voir mourir de faim.

— C'est un moyen facile d'éviter de se sacrifier, riposta Gavin.

— Non. Donner est un moyen facile d'acheter l'absolution. Vous n'avez pas voulu laisser votre père le faire pour vous, alors pourquoi voudriez-vous que nous le fassions pour les déshérités ? »

Gavin se tassa sur son siège, en se souvenant de ce qu'avait dit un jour le Professeur : « Le Radiclib veut faire pour les autres ce qu'il jugerait impardonnable qu'on fît pour lui. » Mais ce qui était un défi intéressant, venant du Professeur, n'était que de la pure réaction de la part d'une jolie fille roulant sur l'autoroute au volant d'une décapotable jaune. C'était dommage. Il commençait à la considérer favorablement ; elle était calme, plaisante, pas vilaine à regarder et elle l'emmenait dans la direction où il voulait aller.

« Est-ce qu'il y avait quelque chose entre mon père et vous ? » demanda-t-il. Il examina le profil d'Elaine. Elle était de nouveau tournée vers la route. Il crut voir une rougeur monter à ses joues mais peut-être n'était-ce que le coucher du soleil.

« Ça ne vous regarde pas, répondit-elle.

— Non, bien sûr.

— Mais il n'y avait rien entre nous, à part l'affection que peuvent partager un père et sa fille.

— Je vois. Inceste.

— Ne soyez pas ridicule ! Vous avez l'air de penser que la seule chose qu'un homme et une femme puissent partager est un lit. » Cette fois, elle rougissait réellement.

« C'est toujours pareil. La question n'est pas “voudra-t-elle ou non ?” mais “avec moi ou sans moi ?” »

Il l'avait mise sur la défensive. Il la soupçonnait d'être prude, peut-être même vierge, et cela le rendait plus agréablement disposé envers elle que ne le justifiait la réalité.

« Votre père était... est... un homme séduisant, bredouilla Elaine, mais... il ne m'intéressait pas de cette façon. D'ailleurs, j'avais quelqu'un d'autre.

— Qui ?

— Ça ne vous regarde *pas* ! » riposta-t-elle avec fermeté.

Gavin se redressa soudain. « Regardez ! Voilà des stoppeurs. C'est votre chance de vous racheter. »

Deux caricatures dépenaillées étaient assises sur le parapet en béton d'un pont, comme des épouvantails échappés d'un champ de blé voisin. De vieux sacs à dos rapiécés et des rouleaux de sacs de couchage reposaient sur le parapet à côté d'eux. Ils agitèrent frénétiquement les bras quand la voiture s'approcha. De près, Gavin vit que c'étaient un garçon et une fille. « Enfin, bon Dieu ! Vous n'allez pas vous arrêter ? »

Il tendit sa main, grande ouverte, dans un geste d'impuissance et d'excuses quand la voiture franchit le pont en passant sous le nez des deux stoppeurs dépités.

« Pourquoi sont-ils toujours si misérables ? demanda Elaine.

— Ils ont l'occasion d'observer la nature humaine dans ce qu'elle a de plus inhumain. Vous ne savez pas ce que ça me fait de repousser ainsi mes frères et sœurs.

— Vous pouvez travailler, vous acheter une voiture et consacrer le reste de votre existence à faire le missionnaire sur les routes, à ramasser des épaves et à les transporter d'un point à un autre.

— Tout ce qu'ils ont, ils vous le donneraient.

— J'imagine que tout ce qu'ils ont à donner c'est la vérole, déclara Elaine. Vous ne trouvez pas bizarre que les gens qui n'ont rien sont toujours prêts à le partager, et aussi l'abondance des autres ?

— Je ne trouve pas ça bizarre du tout. C'est un exemple de plus de la corruption de la richesse. » Mais Gavin se souvint de ce que disait le Professeur : « La générosité d'un pauvre aboutit aux mêmes fins que la parcimonie d'un riche. Le pauvre croit à l'égalité ; le riche à la liberté. Méfiez-vous de l'homme qui veut échanger sa pénurie contre votre liberté. »

Mais il dit à Elaine : « Où avez-vous trouvé votre lourd fardeau de cynisme ?

— Facile. J'ai été orpheline à l'âge de deux ans. On en apprend beaucoup sur la nature humaine lorsqu'on n'en est pas protégé. J'ai grandi dans une crèche avec un tas d'autres enfants défavorisés, noirs, rouges, bruns, jaunes, blancs, tous là pour recevoir un départ égal dans la vie, libérés des inégalités de la naissance et du milieu.

— Je vous demande pardon.

— Il n’y a pas de quoi. Tout ce qui m’a manqué, ce sont des parents contre qui me révolter. C’est peut-être pourquoi j’aimais tant les vôtres. Ils m’ont donné de l’affection sans rien exiger en échange. Bien sûr, à la crèche nous avions des subrogés parents, choisis pour leur chaleur, leur sympathie et leur stabilité émotionnelle mais ce n’était pas la même chose. C’était leur travail, un emploi.

— Le rapport enfant-parents est anormal, dit Gavin en citant le Professeur.

— Cela aurait peut-être été différent si j’avais été leur fille. Ils auraient peut-être exigé quelque chose de moi. Mais j’étais moi-même et c’était tout ce que je voulais être, ne devant rien à personne, indépendante de tout le monde, libérée des contraintes de la pauvreté et du travail.

— Je comprends, dit Gavin avec une attitude “savoir tout c’est tout pardonner”, comment vous avez pu devenir égoïste...

— Egoïste ! Il ne s’agit pas de ça. Libre ! Libérée de la tyrannie de l’égalité, de la justice politique et des modes intellectuelles. C’est pourquoi je ne suis jamais allée à l’université. Trop de conformisme dans la parole, l’habillement et la pensée.

— Du conformisme ! s’exclama Gavin. C’était la liberté !

— Alors pourquoi étiez-vous tous habillés de la même façon ? Ce ridicule costume de paysan. Aucun de vous n’était paysan.

— C’était, dit Gavin, une expression de solidarité. Avec les ouvriers et les paysans de tous les temps et du monde entier. Et avec les étudiants qui, comme nous, protestaient contre le conformisme de la consommation rendue obligatoire par la publicité, la mode et la génération bourgeoise.

— Vous dites tous la même chose, aussi. Bref, je voulais pouvoir faire ce que je voulais, tant que cela ne faisait de mal à personne.

— C’est une approche passive de la morale. Et ça n’a jamais contribué à créer un monde meilleur.

— D’un autre côté, je ne ferai pas le mal en m’imaginant que je fais le bien. »

Gavin trouvait cette attitude incroyable. « Je croyais que tous les jeunes étaient révolutionnaires !

— Je ne crois pas aux philosophies, déclara Elaine. Elles ne servent qu’à rationaliser vos préjugés et institutionnaliser vos habitudes. Mais j’ai un principe : faites le bien lentement, si vous le faites. Cela permet aux gens de protester contre le dommage que vous leur infligez. Ou, si vous préférez

vos principes plus élégants, ne faites pas aux autres ce que vous voudriez qu'on vous fît, parce qu'ils sont tous différents.

— Alors, vous consentez à l'oppression du peuple.

— Je ne sais pas ce qu'est le peuple ni la nature de son oppression. Tout ce que je sais, c'est que personne ne m'a autorisée à agir au nom des autres. Et si le peuple est opprimé, comme vous dites, en nombre suffisant d'individus, ils le verront bien et feront quelque chose.

— Mais ils n'ont pas de pouvoir. »

Elaine secoua la tête. « Ce qui vous agace, vous les révolutionnaires, c'est qu'ils ne savent pas qu'ils sont opprimés, alors vous inventez des termes comme "lavage de cerveau", "conditionnement social", "cooptation", "influence des media", "rebelles inconscients", "protestation muette" et ainsi de suite, alors que tout ce que vous voulez c'est la révolution à vos propres fins, pour satisfaire vos propres besoins émotionnels, et vous trouvez cette raison terriblement insuffisante pour justifier tous les dommages que vous consentez à infliger aux autres. »

Gavin haussa les épaules. « J'ai peur que votre naïveté politique me dépasse. Vous auriez peut-être dû aller à l'université. Quoi qu'il en soit, tout ça n'a aucun rapport avec la simple charité de prendre à votre bord des compagnons de voyage.

— Tout comme je ne veux pas faire de mal aux autres, je ne veux pas mettre les autres en mesure de me faire du mal.

— Pourtant vous m'avez ramassé. »

Elaine hésita. « Je ne dis pas que je n'ai pas pris de risques ; je les ai choisis avec soin. Et j'ai l'impression de vous connaître, du moins assez bien pour penser que vous ne me ferez pas de mal.

— Je suppose que c'est un compliment. Si c'en est un, merci. » Mais Gavin se demanda s'ils avaient une définition commune du « mal ».

Ils suivirent le soleil couchant et un sillage de pilules, de bouteilles vides et de vêtements abandonnés jusqu'aux abords de Junction City. Le ciel était sombre, à présent, et Elaine engagea la voiture dans l'allée d'un motel dont l'enseigne lumineuse avait perdu des lettres et qui se lisait : « L...s Arms ». Quand ils passèrent sous l'enseigne, Gavin put distinguer les lettres éteintes. C'était « over » et au-dessus, pas illuminée, il y avait une reproduction de la Vénus de Milo.

Il sourit et dit : « Ce serait meilleur marché et plus vertueux de dormir à côté de la voiture.

— J'aime un peu de confort.

— Je n'ai pas d'argent.

— J'ai mieux que ça, dit Elaine en ouvrant sa portière pour descendre. Une carte de crédit universelle et un compte en banque. Naturellement, rien ne vous empêche de dormir dans la voiture ou dans un champ. »

Gavin descendit et la suivit dans un hall minable. Des stores vénitiens cassés ne couvraient qu'en partie les fenêtres et la vieille moquette verte était usée jusqu'à sa thibaude caoutchoutée entre la porte et le bureau. On aurait dit une piste d'animaux à travers un pré. A gauche, une enseigne rouge au néon annonçait en clignotant « Restaurant ». A droite, deux portes jumelles portaient les inscriptions « Pouliches » et « Poulains », et à hauteur d'épaule le vernis du bord était écaillé et maculé de sueur. Entre les deux, il y avait deux machines distributrices, une pour les cigarettes de tabac ou de marijuana, l'autre pour les pilules et capsules.

Gavin crut d'abord qu'il n'y avait personne mais une vieille se leva lourdement d'un fauteuil à côté du bureau. Une perruque jaune paille était posée de travers sur sa tête, laissant voir des cheveux gris sales, et le maquillage faisait de sa figure un masque de clown. Peut-être avait-elle été autrefois une femme au corps normal mais ce corps s'était avachi et boursoufflé jusqu'à être devenu pratiquement impossible à traîner. Mais la femme n'avait pas renoncé. Elle bomba sa poitrine rembourrée et adressa à Gavin un sourire engageant qui craquela son maquillage.

« Vous êtes ensemble, mes agneaux ? demanda-t-elle.

— Oui, répondit Gavin.

— Oui et non, dit Elaine.

— Quoi donc, alors ? Vous voulez une chambre ou deux, mes mignons ?

— Une, dit Gavin.

— Deux », dit Elaine en même temps.

Gavin haussa les épaules. « Bon, deux. Je voulais simplement vous faire faire des économies, chuchota-t-il assez fort à Elaine.

— C'est vous qui payez, ma jolie ? demanda suggestivement la logeuse. Pas la peine de faire de façons avec moi. Je sais ce que c'est d'être jeune. Dieu merci, je ne suis pas encore assez vieille pour ne pas pouvoir donner du bon temps à un gars dans une chambre de motel, mais c'est différent quand on est jeune, quand on a la peau bien tendue, quand on est tout tiède et surexcité et...

— Deux chambres, dit Elaine en tirant sa carte de crédit d'une petite bourse à sa ceinture.

— Ma foi, susurra la logeuse en lui clignant de l'œil, vous faites comme vous voulez. Fiez-vous à votre instinct, trésor, jouez les petites filles sages. Des fois ça marche. Ils vous respectent plus et ça les excite encore davantage.

— Donnez-nous simplement les clefs.

— Bien sûr, ma jolie. » La logeuse glissa la carte dans une fente de son ordinateur. Elle pressa un bouton, deux clefs tombèrent du fond, un reçu jaillit au milieu et la carte ressortit sur le dessus. Elle tendit le tout à Elaine. « Vous restez plus d'une heure ou deux ?

— Toute la nuit.

— C'est bien. C'est ce qu'il y a de mieux, dit la logeuse en se tournant vers Gavin. Si elle ne vous traite pas bien, venez me trouver. Il fut un temps où tous les garçons de Fort Riley venaient voir Maude Frumkin... »

Ils la laissèrent à ses réminiscences, remontèrent dans la voiture et Elaine conduisit jusqu'à leurs portes. Elles étaient côte à côte au rez-de-chaussée d'une aile à un étage. Le balcon du premier s'affaissait un peu mais paraissait capable de tenir encore une nuit.

Elaine remit une clef à Gavin et regarda le numéro de celle qu'elle gardait. « Je vais faire un peu de toilette et puis nous dînerons, si vous avez faim. » Elle descendit de voiture, prit une petite valise rouge dans le coffre, ouvrit la porte de sa chambre, entra et referma avec fermeté.

Gavin regarda un moment la porte close, en se rappelant le jeu des hanches d'Elaine ondulant sous la jupe, en regrettant qu'elle soit si réactionnaire et si frigide. Il emporta cette pensée avec lui dans sa chambre et sous la douche où il se savonna à l'eau tiède en songeant à Elaine, faisant la même chose que lui de l'autre côté du mur, à quelques centimètres à peine. Quel gaspillage, se dit-il, et il se demanda quand l'humeur badine qui avait commencé sous l'enseigne du motel s'était changée en réalité.

Ils purent dîner dans la salle sombre du restaurant à côté de l'entrée. La logeuse était serveuse, barmaid et cuisinière. Elle se dandina lourdement vers la table qu'ils choisirent, posa deux verres d'eau tiède, alluma une bougie dans un vase de verre rouge et leur tendit deux menus reliés en simili-cuir craquelé et maculé par des milliers de doigts.

Elaine commanda un bloody mary et fit une grimace à la première gorgée. Gavin prit un bourbon à l'eau. C'était un bourbon passable, pas une

très bonne eau. Il dit à Elaine que les voyageurs ne devaient jamais commander de cocktails.

« Ils devraient aussi avoir de l'argent », répliqua-t-elle.

Gavin se raidit et se leva. « Si vous allez constamment me rappeler votre charité...

— Voyons, ne soyez pas susceptible. Rasseyez-vous et j'essaierai d'être moins garce. »

Gavin songea au repas à venir et retomba sur sa chaise. Il pensa aussi à la chambre d'Elaine voisine de la sienne et s'efforça d'être aussi charmant que possible.

Elle leva son verre en souriant. « J'espère qu'elle ne corse pas les boissons aux aphrodisiaques.

— Ah ! Vous avez remarqué le nom du motel.

— Trop tard, avoua-t-elle et ils rirent tous les deux. J'ai eu peur que vous me soupçonniez d'intentions amoureuses. Vous devriez voir ma chambre, de la peluche rouge, des draps de nylon rose et un miroir au plafond ! »

Il se passa quelque chose de magique quand Elaine rit. Son visage, ordinaire étant calme, devenait beau lorsqu'elle souriait, illuminé de l'intérieur comme une peinture de Michel-Ange. Et avec ses yeux tournés vers lui, les pupilles agrandies, Gavin éprouva le besoin de la faire encore sourire.

Le repas était composé de plats surgelés dégelés dans un four supersonique et valant à peine la fierté qu'il avait ravalée. Mais Elaine sourit plusieurs fois quand il lui parla de sa vie sur le campus, du Carnaval, des cours et du Professeur, lui raconta son expulsion, rendant tout cela amusant et sans importance.

Elle rit avec lui de sa fanfaronnade à la porte du campus et de ses illusions du retour, mais il crut détecter un brin d'humidité compatissante au coin de ses yeux quand il lui dit comment ses espoirs avaient été déçus.

Alors, quand ils quittèrent le petit restaurant et retournèrent vers leurs chambres en foulant l'asphalte encore chaud du soleil de la journée, Gavin éprouva de vagues espérances devant la porte d'Elaine. Elle se tourna vers lui et il pencha sa tête vers elle, mais elle lui dit bonne nuit, se retourna, se glissa par la porte et disparut.

Gavin resta un moment penché sur le vide, puis il se redressa et, impulsivement, il frappa à la porte. Elle s'ouvrit et Elaine apparut, la tête un

peu penchée de côté. « Oui ? » dit-elle.

Gavin la contempla, silhouettée contre la lumière de la pièce, et les pensées qu'il avait pu avoir s'envolèrent. « Bonne nuit », dit-il et il rentra dans sa chambre.

Ses draps étaient rouge foncé, rapiécés et déteints par endroits ; il resta longtemps éveillé, les yeux levés vers le miroir sombre au plafond qui lui renvoyait son image confuse. Il crut y voir d'autres visages, d'autres événements, et quand il s'endormit il rêva de Jenny et de Gregory, du sifflement de balles au-dessus de sa tête. Il se réveilla quand elles commencèrent à le frapper, se leva, urina, se lava la figure ; s'habilla et sortit sous le soleil matinal.

Elaine était déjà debout. Elle s'était changée et portait une robe blanche légère. Quand il sortit, elle rangeait sa valise rouge dans le coffre. Ils déjeunerent de toasts rassis et de café faible, puis ils reprirent la route en silence. Gavin ne savait pas à quoi Elaine pensait, mais il entamait un long et difficile processus de tri de tout ce qui lui était arrivé au cours du mois passé. *Professeur, pensa-t-il, qu'est-il arrivé ? Quel est le prix du savoir ? Combien coûte la sagesse ?* Et il crut entendre la réponse du Professeur : « Le prix est la paix de l'âme de l'homme et le coût est sa vie. »

Peu avant d'atteindre l'embranchement en direction d'Abilene, ils commencèrent à remarquer des objets épars sur la chaussée, d'abord des pilules et des capsules multicolores, puis une bouteille cassée, des vêtements, des bouts de caoutchouc de pneu, des traces noires de dérapage et finalement, à la sortie d'un petit virage, le car lui-même couché sur le flanc, sur le bas-côté, entouré de pièces détachées, d'un morceau de porte arrachée. Le car faisait penser à un animal qu'ils auraient vu galoper, débordant de vitalité, apparemment indestructible et peut-être immortel, à présent inerte et sans vie.

Les traces sur la chaussée et sur la bande médiane gazonnée, les débris de verre, les flaques d'huile, les taches brunâtres au bord du revêtement, indiquaient que le véhicule avait dérapé et traversé le terre-plein central, heurté une voiture sur les voies opposées, rebondi dans sa propre voie et, déséquilibré, avait glissé sur le flanc sur plus de cent mètres.

Elaine s'arrêta à côté de l'épave et sauta de la voiture. Elle courut au car, sur le bas-côté inégal creusé de sillons, vers l'ouverture à l'arrière, Gavin sur ses talons. Quand il fut plus près, il vit que l'ouverture avait été découpée et le métal replié vers l'extérieur. Une vision lui vint d'une main

géante maniant un ouvre-boîte dans les cris affolés des blessés et des mourants.

Elaine se détourna et vomit dans l'herbe. Gavin grimpa sur un pneu crevé, regarda dans l'intérieur obscur puis il descendit avec précaution dans le car de manière à éviter les bords aigus du métal et le sang qui recouvrait tout, déjà sec et brun mais encore poisseux par endroits.

Le véhicule était vide. Toutes les vitres au sol et quelques-unes du dessus étaient cassées et le verre brisé en faux et en dagues. Des vêtements dispersés, pendant des sièges et des filets, semblaient jetés au hasard par des enfants désordonnés. Des valises et des sacs crevés exposaient leur contenu comme des entrailles. Gavin avait visité une usine de conditionnement de viande avec sa classe de l'école primaire, autrefois, et l'odeur du car lui rappela celle de l'abattoir.

Il grimpa par-dessus les sièges et sortit avant d'être malade à son tour. Elaine était encore courbée sur le sol, mais elle se redressa quand il s'approcha d'elle. Il l'enlaça. Elle tremblait.

On a dû transporter tout le monde à l'hôpital cette nuit, dit-il.

— Ou à la morgue. Pauvres gosses...

— Ne plaignez pas les morts, disait le Professeur. Ils ont les réponses à toutes leurs questions.

— La vie n'est pas faite de questions, répliqua Elaine et, respirant profondément, elle retourna vers sa voiture.

— Le Professeur dirait non, elle n'est pas faite de réponses. »

Quand il la rejoignit, elle regardait son bras droit. Une trace de main brunâtre souillait la peau blanche. Elle la frotta et l'effaça. Gavin baissa les yeux sur sa main droite ensanglantée et se baissa pour l'essuyer dans l'herbe. Quand il se releva, Elaine était assise à la place du passager.

« Si vous conduisiez ? » dit-elle.

Il hocha la tête et s'assit au volant. Il n'avait encore jamais conduit une voiture électrique, mais il s'adapta sans difficulté. La voiture accéléra sans bruit et ils contournèrent le cadavre du car. « Adieu, rite de passage », dit-il.

Le silence des moteurs électriques était déroutant ainsi que le manque de puissance à l'accélération soudaine. Gavin découvrit qu'il devait prévoir ses manœuvres, prendre ses virages plus large, déboîter pour doubler bien plus tôt que d'habitude, mais le mouvement paisible et régulier était exaltant, il avait l'impression de glisser sur des montagnes russes, en haut,

en bas, en tournant, sans effort, de voler et de planer. Il était satisfait de lui-même, satisfait de la fille songeuse à côté de lui.

Il se tourna vers elle et sourit. Au bout d'un moment, elle lui rendit son sourire, la tiède brise d'automne le caressa et il se sentit bien. Il oublia pendant quelques instants le car, il oublia le campus, le Professeur, même Jenny et savoura la journée pour ce qu'elle lui offrait.

Il se sentait si bien qu'il ne réfléchit pas quand il aperçut devant eux une silhouette solitaire marchant sur le bas-côté. Machinalement, il ralentit et s'arrêta. Le stoppeur était un jeune homme, blond et frisé, irrésistiblement sympathique, avec une barbe blonde et des vêtements propres.

« Gavin..., dit Elaine mais il était déjà trop tard.

— Monte, frère, dit joyeusement Gavin, sentant son plaisir multiplié à l'idée de le partager avec quelqu'un de moins fortuné.

— Merci, frère, répondit le jeune homme et comme Elaine ne bougeait pas, il jeta son sac de montagne à l'arrière et sauta par-dessus la portière pour retomber à côté.

— Le plaisir est pour moi, dit Gavin en démarrant vers l'horizon qui s'était aplani à mesure qu'ils s'enfonçaient dans le centre du Kansas.

— D'où es-tu, frère ? demanda-t-il.

— De partout, mon frère. Ça fait un an que je visite le pays et maintenant je rentre chez moi.

— Chez toi ? répéta Gavin et en se rappelant sa récente euphorie, il éprouva de la compassion pour ce jeune homme.

— Chez moi à Dallas.

— Tu vas dans la mauvaise direction, mon frère. Nous allons sur la côte Ouest. Le Texas est dans le Sud.

— Je sais, mais faut prendre ce qu'on peut. C'est rare de nos jours, les balades. On dirait que les gens ont peur des stoppeurs.

— Je me demande pourquoi, murmura Elaine.

— Ma foi, ma sœur, dit le garçon, les gens ont peur d'un tas de choses.

— Par exemple des voleurs, des violeurs et des assassins ?

— Bien sûr, ma sœur, mais on ne peut pas passer sa vie à guetter les voleurs, les violeurs et les assassins. On pourrait les trouver. Et on raterait toutes les choses merveilleuses, tous les gens épatants. »

Son enthousiasme était comme un rire et Gavin se surprit à sourire. « C'est justement ce que je lui disais. Je m'appelle Gavin, elle c'est Elaine.

— Chester, dit le stoppeur en se frappant la poitrine, mais certains m'appellent Chet et d'autres Jet.

— Parce que tu es un rapide ?

— Et aussi parce que je me déplace beaucoup. Y a tant à voir, on ne peut pas s'arrêter. Et je n'ai jamais rencontré un étranger. Pas vrai, mon frère ?

— Vrai. C'est tout ce que tu fais, Jet ? Tu n'es pas étudiant ?

— Je l'étais mais je voulais faire quelque chose de plus actif. Alors je suis devenu activiste, un organisateur.

— Qu'est-ce que vous organisez ? demanda Elaine, sceptique.

— Les gens, le peuple, répondit Chester sans se troubler. Des mouvements, des manifs, des émeutes...

— Des attentats à la bombe ? » demanda Elaine qui paraissait ne pas subir le charme.

Chester se pencha pour lui ébouriffer les cheveux et elle s'écarta de lui. « Faut pas être hostile, dit-il. Ça aussi, mais c'est tout pour la cause et pour un monde meilleur. Pas vrai, mon frère ?

— Vrai », affirma Gavin. Il n'avait pas ressenti une telle solidarité depuis qu'il avait quitté le campus et depuis des années il n'avait rencontré de garçon aussi charmant et aussi sympathique.

« Je ne peux pas te dire comme je suis reconnaissant que tu m'aies pris, dit Chester.

— Les frères sont là pour ça, répliqua Gavin, la joie montant dans sa gorge comme une boule qui l'empêchait presque de parler.

— C'est pas souvent qu'on trouve des frères conduisant une décapotable neuve », dit Chester. Il était assis sur le bord de l'étroite banquette arrière, les regardant à tour de rôle avec ravissement ; le vent escaladant le pare-brise jouait avec ses boucles blondes, avec sa barbe frisée.

« Elle n'est pas à moi.

— Gavin... », dit Elaine.

Mais il continua sans faire attention à elle :

« C'est celle de la fille, là. Je suis un stoppeur, comme toi, expliqua-t-il, désirant accroître la solidarité, s'y appuyer. Elle m'a ramassé hier.

— Hier, mon frère ? s'exclama Chester en examinant Elaine avec plus de plaisir encore. Stoppeur hier, conducteur aujourd'hui ? Ça c'est du progrès, mec.

— Eh oui. On a passé la nuit dans un motel de Junction City.

— Un motel, hein ?

— Dans des chambres séparées, intervint Elaine et puis elle eut l'air de regretter d'avoir précisé.

— Bien sûr, ma sœur. Mais où est-ce qu'une petite fille comme toi a trouvé une bagnole neuve et de l'argent pour descendre dans un motel... dans des chambres séparées ? Je sais que Gavin, là, ne doit pas avoir un rond.

— Tu l'as dit, mon frère. La possession d'argent est la première capitulation devant le matérialisme.

— J'ai travaillé, dit sèchement Elaine. C'est une chose que vous ne pouvez pas comprendre parce que vous vous attendez à ce qu'on vous donne tout.

— Oh, je travaille aussi, assura joyeusement Chester, mais pas pour ça. Pas pour l'argent ou ce que l'argent peut acheter, mais pour la liberté, la justice et l'égalité. Pas vrai, frère ?

— Vrai, dit Gavin.

— Je n'ai pas pris Gavin parce qu'il était un stoppeur, expliqua Elaine, mais malgré ça. Je le connaissais ; alors ce n'est pas ce que vous pensez.

— Qu'est-ce que je pense ? demanda Chester, écartant les bras comme en protestant de son insignifiance et souriant largement pour manifester son innocence. Quelle importance ? Je ne suis qu'un chevalier de la route, un pèlerin de la révolution. J'ai fait vœu de pauvreté et mes opinions n'ont pas de valeur.

— La propriété personnelle est une illusion, frère, dit gaiement Gavin. Ceux qui ont besoin et ceux qui possèdent sont de justes partenaires dans un processus d'égénération.

— Tu l'as dit, mon frère.

— Dieu ! s'exclama Elaine.

— Tous les hommes ont créé la richesse que l'humanité a accumulée, poursuivit Gavin, son emploi et ses bienfaits appartiennent à tous les hommes, pas aux quelques-uns qui l'ont accaparée et qui refusent à tort son usage aux autres.

— Tu l'as dit, frère.

— Personne ne possède rien et tout le monde possède tout, conclut triomphalement Gavin.

— Tu l'as dit, frère.

— Alors pourquoi est-ce que je travaille pendant que d'autres sont des fainéants ? demanda Elaine.

— C'est vous que ça regarde, répliqua Gavin. Si tout le monde refusait d'accomplir les tâches inutiles qu'exige cette société tordue, elle aurait vite fait de mieux ordonner les choses, de distribuer également les biens, de donner aux gens ce qu'il leur faut, de leur permettre d'employer leur temps de la seule façon significative que nous ayons.

— Et quelle est cette façon ?

— La découverte de soi, l'exploration de sa propre humanité, le perfectionnement de sa propre personnalité.

— Tu l'as dit, frère, répéta Chester, ses dents étincelant au soleil.

— Il n'y a rien en dehors du mystère humain, déclara Gavin. Pas vrai, mon frère ?

— Vrai, dit Chester et de la même voix joyeuse il ajouta : Maintenant arrête-toi près des toilettes sur cette aire de stationnement.

— Comment, tu as déjà besoin de t'arrêter, frère ?

— Je crois que nous en avons tous besoin, frère.

— Gavin, murmura Elaine d'une petite voix effrayée.

— Ne tourne pas la tête, mon frère, dit calmement Chester. Il y a la pointe d'un couteau au coin de ta mâchoire. »

Gavin ne put contrôler sa tête. Elle se tourna brusquement sur la droite et il sentit une douleur vive en même temps qu'il vit, du coin de l'œil, un couteau à cran d'arrêt dans la main ferme de l'angélique Chester.

« Voyons, voyons, est-ce que je ne t'ai pas dit de ne pas bouger la tête ? Voilà que tu t'es coupé. »

Gavin se retourna vers la route, tenant sa tête rigide. Quelque chose toucha sa joue et il eut un mouvement de recul.

« T'énerve pas, mon frère. Je ne fais qu'essuyer le sang. Là ! Ce n'est qu'une petite coupure de rien, demain il n'y paraîtra plus. Ça ne sera rien à côté de la grande coupure dans ta gorge si tu ne ralentis pas tout de suite. Toi, la fille, attention, sinon cette lame s'enfonce dans le cou de ton petit ami. C'est ça, mon frère. Tout doux, lentement. Et maintenant tu tournes, là.

— Ce n'est pas mon ami, grommela Elaine.

— J'en juge autrement, ma sœur, mais ça n'a pas d'importance. »

Gavin avait déjà engagé la voiture sur le gravier d'une petite aire de stationnement avec une cabane de pierre au toit de tuiles rouges. Le gravier crissait sous les pneus.

« Avance sur l'herbe derrière l'abri, dit Chester. Epatant, mon frère. Maintenant tu arrêtes la voiture. Tu coupes le contact. Tu mets le frein à main. Lentement ! Je ne voudrais pas que ce couteau glisse. Comme ça. Maintenant ouvre la portière et descends. Tout doux. Lentement. Je suis juste derrière toi avec le couteau dans ton dos, je descends. Voilà. Tu es un bon étudiant, mon frère. Tu apprends vite. »

Gavin était debout à côté de la voiture, les muscles crispés, conscient de la présence de Chester dans son dos. « Jet, dit-il, tu ne ferais rien à un frère, quand même ? Quelqu'un qui t'a pris sur la route ?

— Je n'aurais pas l'occasion de le faire à quelqu'un d'autre, pas vrai ? demanda raisonnablement Chester. D'ailleurs tu sais comment c'est avec la propriété privée, mon frère. Tu viens de me convaincre. Personne ne possède rien. Tout le monde possède tout. Eh bien, je prends un peu de ce qui me revient et je te soulage de quelque chose qui n'est pas à toi.

— Je t'ai dit, c'est à la fille ! » Là, derrière les toilettes, Gavin ne voyait pas la route. Ce qui signifiait que personne ne pouvait les voir.

« Si je t'ai bien compris, dit Chester, ça ne lui appartient pas non plus. Pas vrai, mon frère ? »

Gavin réprima la réponse automatique.

« Toi, la petite, pas de précipitation sinon ce couteau... tu sais ? Je te dirai quand bouger. En attendant, reste là. Maintenant, mon frère, allonge-toi sur le ventre dans l'herbe, et ne bouge pas. Toi, la sœur, tu trouveras un bout de corde qui sort en haut de mon sac. Tire dessus. C'est ça. Continue de tirer, tout va venir. Très bien. »

Gavin sentit un pied au creux de ses reins qui l'enfonça plus profondément dans l'herbe. Il fit un effort pour redresser la tête. Peut-être pourrait-il rouler de sous le pied, pensa-t-il, mais il ne croyait pas que Chester avait l'intention de leur faire du mal, sa voix était si calme, et tant qu'il parlait de corde, il y avait l'espoir d'un sort moins définitif.

— Quelqu'un va t'entendre, dit-il. Tu ferais mieux de te tirer quand t'as encore le temps.

— Ça, ce serait bien dommage, pas vrai ? Ils en souffriraient, tu en souffrirais, la fille en souffrirait, et tout ça pour rien. Hein ? Alors maintenant, la sœur, je veux que tu ligotes ton petit ami. Les mains derrière toi, mon frère. Comme ça. Tu apprends vraiment bien. Toi, la petite, attache-le. Bien serré. »

Gavin sentit pour la première fois les doigts d'Elaine et il pensa, étourdimement, que nous passons dans l'existence sans toucher les autres, sans être touchés. Ces doigts avaient quelque chose d'électrique et de volontaire, en tordant la corde qui lui entra dans les poignets et il poussa un petit grognement de surprise.

« Maintenant, tire sur la corde et attache-lui les chevilles de la même façon, poupée, dit gaiement Chester. C'est bien. C'est épatant ! Et retourne-le. »

Gavin fut retourné comme un sac de pommes de terre. Le soleil l'aveugla et il se tordit le cou pour regarder Chester pour la première fois depuis que l'organisateur, s'il l'était, avait pressé un couteau contre sa figure. « Bougre de salaud !

— Te fâche pas, mon frère, dit Chester, debout derrière Elaine, un bras familièrement passé autour de sa taille, sa main droite cachée. Je suis engagé dans un processus d'égalisation entre ceux qui ont et ceux qui ont besoin. Moi ? J'ai besoin d'aller au Texas alors je prends la voiture. » Il pécha la carte de crédit dans la petite trousse à la ceinture d'Elaine et la glissa dans sa poche. « Avec un peu d'aide, j'y serai demain à midi. Je veux que vous compreniez que mon intérêt est de vous laisser ici morts tous les deux, mais je ne veux pas faire ça. Trop malpropre. J'ai horreur de la saleté. Et tu me plais bien, mon frère, je ne voudrais pas te faire ça. Alors ne fais pas de bruit. Comme tu dis, ça pourrait amener du monde et je serais forcé d'agir contre ma volonté et mon altruisme fondamental. Pas vrai, mon frère ? Il y a autre chose que je veux, maintenant, et je veux qu'aucun de vous ne fasse le moindre bruit. Je pourrais vous bâillonner, mais disons que c'est une leçon de maîtrise de soi. Quelque chose d'autre à apprendre, frère. »

Les oiseaux chantaient, les insectes bourdonnaient et Chester mit une main sur l'épaule d'Elaine puis il l'abattit. La robe se détacha de son corps comme les pétales d'une fleur se déployant au soleil. Elaine sursauta puis elle resta immobile, la tête droite. Elle était mince et pâle. Gavin se débattit contre la corde qui le maintenait.

« Salaud ! hurla-t-il. Fumier !

— Du calme, dit Chester en exhibant le couteau au creux de sa main droite, la lame scintillant au soleil. Je m'efforce de me maîtriser. Tu dois faire pareil. » Sa main gauche était sur l'épaule nue d'Elaine et la droite passa derrière elle. Le soutien-gorge se resserra et puis se détacha. Chester

fit glisser la bretelle de l'épaule gauche et le soutien-gorge tomba aux pieds de Gavin.

Il serra les dents et se tortilla en remarquant, distraitement, qu'Elaine n'était pas aussi plate qu'il l'avait supposé. Elle avait des seins petits mais joliment formés et fermes, avec des mamelons d'un rose virginal. Il remarqua aussi qu'elle avait la figure crispée comme si elle essayait de ne pas pleurer.

Son slip tomba, l'élastique coupé comme la bretelle du soutien-gorge par le couteau de Chester.

« Espèce de merde ! glapit Gavin. Ordure ! »

Mais Chester n'écoutait plus. D'une main il referma le couteau et le glissa dans sa poche ; de l'autre il fit pivoter Elaine vers lui, sa figure extasiée, béate.

Comme si le déclic de la lame était un signal, Elaine tourna avec la main qui la guidait et leva son genou droit vers l'entre-jambes de Chester. Il para en partie le coup avec sa cuisse mais grimaça quand le genou le frappa. Puis il sourit largement, se redressa et expédia son poing dans la figure d'Elaine.

Elle poussa un cri et voulut s'élancer mais il la retint par le bras et se mit à la frapper méthodiquement du poing gauche.

« Je suis ravi, dit-il en haletant et grognant à chaque coup, que tu... aies fait... ça ! J'aime... une fille... qui se... défend. »

Elaine se taisait, maintenant, mais elle luttait, elle griffait. Un moment, elle put se libérer et courut, fit quelques pas avant qu'il la rattrape. Gavin, impuissant, regardait en essayant de se libérer et puis un pied lui cogna la tête et le monde devint noir.

Gavin n'aurait su dire combien de temps il était resté sans connaissance mais le soleil était encore haut dans le ciel lorsqu'il sentit des mains mouillées tirer sur la corde entourant ses poignets et il ouvrit les yeux. Une seule traction et elle se défit. Il avait les mains libres.

« Qu'est-ce que vous avez, enfin ? demanda une voix faible derrière lui. J'avais attaché la corde de telle façon que vous puissiez vous libérer rien qu'en tirant sur le bout. Il... il était tellement occupé à parler qu'il ne s'en est pas aperçu. »

Gavin s'assit, l'estomac révolté à la pensée de sa propre stupidité, de ce qu'il aurait pu empêcher. Elaine était à quatre pattes, encore nue, le corps couvert de boursouflures rouges et de bleus. Elle baissait la tête et il ne

pouvait voir sa figure, cachée par les cheveux trempés de sueur. La voiture avait disparu. Ils étaient seuls.

« Il est parti ? demanda Gavin.

— Tous les stoppeurs, dit Elaine d'une voix brisée, devraient être fusillés.

— Nous ne pouvons pas laisser une brebis galeuse détruire notre confiance en tous les gens merveilleux.

— Sale imbécile ! » dit Elaine. Sa main se balançait vers la tête de Gavin. Trop tard, il vit qu'il y avait une grosse pierre dedans.

« Sale imbécile ! » Et puis le jour redevint noir.

Chapitre VII

L'organisateur

Les radicaux se plaignent toujours de la résistance au changement de l'establishment. Ils pourraient réfléchir et penser que les conservateurs rendent un aussi grand service à la révolution que les rebelles. Si chaque idée biscornue était acceptée et immédiatement mise à exécution, nous serions tous plongés dans le chaos. Le conservateur élague l'impulsion distraite, la proposition inepte, la suggestion ridicule et le concept tordu ; seuls les plus aptes survivent... ces changements qui ont la force de la vérité et le côté irrésistible de la nécessité historique, et même alors bien des innovations mal conçues et malheureuses trouvent le moyen de surmonter l'inertie sociale, comme la prohibition, comme le mouvement de loi et d'ordre.

LE CARNET DE NOTES DU PROFESSEUR

Gavin fut obligé de se glisser subrepticement dans l'hôpital. Il était trop tard pour les visites et la porte des visiteurs le repoussait avec entêtement. L'hôpital, toujours autoritaire, était la dernière citadelle de la frustration de l'individu et de la tyrannie.

« Les heures de visite sont passées, répétait la porte d'une voix mécanique. Vous pouvez revenir demain matin à dix heures. »

La patience de Gavin accepta l'euthanasie. Au-delà de la porte, il y avait un salon d'attente avec des chaises en plastique et de vieilles bandes vidéo. Au fond, un couloir faiblement éclairé plongeait dans les entrailles de l'hôpital. Gavin sauta par-dessus la grille. Dès que ses pieds touchèrent le sol, une porte métallique glissa du plafond pour fermer le corridor et la porte dit, plus précipitamment :

« Vous avez violé un règlement de cet hôpital. Dans ce bâtiment, les règlements ont force de loi. Dans trente secondes, l'entrée principale sera fermée et un gaz anesthésiant diffusé. Toute personne trouvée ici... »

Mais Gavin avait déjà battu en retraite au-dessus de la grille et il n'entendit pas le reste du sort qui l'attendait s'il s'attardait. Il contourna le bâtiment obscur en examinant les fenêtres et les toboggans de livraison mais tout était verrouillé. Il se demanda ce que les malades faisaient, couchés dans le noir.

Finalement, il arriva à la porte des urgences où il avait amené Elaine la veille au soir. Le chariot automatique était juste devant la porte sur des rails qui allaient jusqu'au bord du trottoir. Gavin regarda autour de lui. Il ne vit personne. Il n'entendit rien que la lointaine stridulation d'un criquet.

Il s'allongea sur la civière. Immédiatement, elle roula avec lui par la porte qui s'ouvrit automatiquement. Quand il entra dans la salle des urgences proprement dite, la lumière s'alluma au plafond.

Une voix brusque, compétente, demanda : « Quelle est la nature de votre état ? »

Gavin regarda de tous côtés. Sur le mur vers lequel se dirigeait le chariot, il y avait une paire d'objectifs plats et, dessous, une masse de tentacules noirs qui s'agitaient comme une pieuvre dérangée. Au-dessus des yeux-objectifs, une plaque portait l'inscription DIAGNOSTICOM.

Avant d'arriver en vue des yeux, avant que les senseurs avides puissent s'enrouler et s'insinuer dans son corps, Gavin sauta de la civière et alla s'accroupir sous le diagnosticom.

« Fonctionnement défectueux », dit le diagnosticom.

Le chariot roula sur ses rails vers une porte marquée SERVICE. Un autre sortit par cette porte et alla sur le trottoir attendre patiemment une urgence. Les lumières de la salle s'éteignirent.

Gavin attendit aussi. Assis sous le regard fixe du diagnosticom, il écouta les bruits cliquetants de la salle des urgences, et quand ses yeux furent habitués à l'obscurité il distingua les formes confuses, mystérieuses, des machines attendant de soigner avec un dévouement glacé des chairs déchirées et du sang empoisonné. Gavin commençait à avoir l'impression de faire partie de la salle, aussi mécanique, insensible, patient. Il se demanda ce qu'il faisait là, ce qui le poussait à chercher Elaine maintenant en dépit des difficultés.

Une demi-heure plus tard, alors que ses jambes lui rappelaient quelles n'étaient pas mécaniques, une ambulance s'arrêta dehors et quelques instants plus tard le chariot présenta un corps sans connaissance au diagnosticom. Le corps portait un casque et un costume de simili-cuir noir

déchiré et ensanglanté. Gavin regarda le diagnosticom envoyer ses tentacules en exploration au-dessus du corps, pour mesurer, tester, analyser et puis, avec un air de décision, recoudre ici, réduire une fracture là, la vaporiser d'un plâtre à séchage rapide, injecter des anesthésiants et des antibiotiques. Quand les tentacules se retirèrent, Gavin sursauta. Pendant un moment, il avait cru qu'il faisait partie d'une équipe chirurgicale.

Dès que les senseurs furent repliés, le chariot repartit par une porte marquée HÔPITAL et Gavin partit avec, ramassé sur lui-même.

Une fois dans les couloirs, il marcha normalement, avec moins de précautions. Les chariots ou les fauteuils roulants n'avaient pas d'yeux, même s'ils marchaient avec une calme certitude le long de leurs rails jumeaux, tournant sans hésitation aux croisements des corridors ; il n'avait pas de mal à éviter les rares caméras de surveillance.

En avançant par les couloirs blancs, aseptisés, faiblement éclairés par quelques tubes lumineux au plafond, Gavin chercha un panneau indicateur, un plan. Au début, il se sentit déplacé, comme un visiteur dans un monde étranger, puis il se rassura peu à peu. Enfant, il avait languï pendant une semaine dans un vieil hôpital désuet, non automatisé, avec une fièvre rhumatismale. Progressivement, il s'apercevait que l'odeur de l'hôpital était la même, tout sentait l'antiseptique et l'anesthésique, l'alcool, l'éther ou la novocaïne.

Il dut monter un étage avant de découvrir des chambres avec des lits, des malades, et des panneaux peints sur les murs blancs : gériatrie, pédiatrie, hématologie, urologie, maternité, gynécologie... A la gynécologie, il hésita puis il courut dans le corridor en jetant un coup d'œil par les portes ouvertes à des gens couchés dans des lits. La plupart dormaient. Une vieille femme leva les yeux quand il passa la tête. Elle manifesta de la surprise, puis de la peur. Un tuyau allant de son bras au mur au-dessus de sa tête tressauta quand elle ouvrit la bouche. Sa peur se dissipa. Ses paupières retombèrent sur les pupilles agrandies.

Dans la onzième chambre, alors que Gavin allait renoncer et chercher dans un autre service, il vit la tête blonde d'Elaine parmi les spaghetti noirs des senseurs et des tubes d'injection ; il se précipita à son chevet et pinça le tube qui injectait un médicament dans son bras. Il drapa une serviette sur l'œil vigilant au mur et fourra une poignée de mouchoirs de papier dans le microphone sous l'œil. Quand il baissa les yeux, Elaine le regardait.

« Attendez », murmura-t-elle. Elle glissa une épingle à cheveux sur le tube de son bras. Gavin le lâcha progressivement. La bride improvisée fonctionna. Le tube tressauta en essayant en vain d'injecter une dose de sédatif. Elaine plongeait sous le drap recouvrant son corps mince et retira un senseur. Il se tordit comme un serpent noir pour conserver sa place mais elle y fit un nœud et après cela le tube sauta et dansa au hasard. « Ça va mieux, dit Elaine. Qu'est-ce que vous faites là ? »

Les ecchymoses visibles commençaient à s'atténuer grâce aux soins cybernétiques mais elle avait encore l'air bien meurtrie. Son œil gauche était noir, sa joue droite enflée. Gavin fut touché de compassion. Elle paraissait toute petite et sans défense dans le lit d'hôpital.

« Je... je voulais voir comment vous alliez », répondit-il.

Il tira une chaise près du lit et s'assit. Jusque-là, il ne s'était pas rendu compte qu'il était épuisé. La journée avait été dure.

« Pourquoi n'êtes-vous pas venu pendant les heures de visite ? demanda Elaine. Ils ne laissent entrer personne la nuit.

— Je me suis débrouillé. Je serais venu plus tôt, mais j'étais occupé.

— Vous auriez pu attendre demain.

— Je voulais vous voir ce soir.

— Pourquoi ? »

Gavin fit un geste vague. Il ne savait pas pourquoi. « Comment allez-vous ? demanda-t-il.

— Ça va. Je regrette de vous avoir frappé. Je vous ai fait très mal ? »

Il tâta sa tempe gauche. « Pas trop. Rien qu'une bosse. C'était ma faute. Je n'aurais pas dû être aussi philosophe à propos de vos ennuis.

— Non. Je n'aurais pas dû être aussi bouleversée. Après tout, ça n'avait pas une telle importance. Si je ne m'étais pas débattue, il ne m'aurait peut-être pas tabassée.

— Vous aviez tous les droits de...

— Mais ce n'était pas imp... »

Ils se turent tous deux et se regardèrent.

« C'était vraiment un infâme salaud, dit Elaine, n'est-ce pas ?

— Ce n'était pas un frère, reconnut Gavin.

— Comment suis-je arrivée ici ? Je ne me souviens de rien, avant de me réveiller ce matin.

— Je vous ai amenée à la salle des urgences.

— Vous m'avez portée ? De si loin ?

— Quelques kilomètres seulement.
— C'est bien loin, en portant quelqu'un.
— Vous ne pesez pas lourd. » Gavin se rappela la nuit interminable, passée à chanceler le long de la route obscure. Quand il avait enfin atteint Salina, il avait l'impression qu'elle pesait deux cents kilos.
« Qu'est-ce que vous avez fait aujourd'hui ?
— Il y a un parc, un peu plus loin, en face du bâtiment municipal-cantonal. J'ai dormi là sous des vieux journaux que j'ai trouvés dans une corbeille à papiers. Le soleil m'a réveillé. Je me suis lavé dans les toilettes au sous-sol du bâtiment et puis j'ai essayé de raconter ce qui s'est passé.
— Vous avez essayé ! s'exclama-t-elle.
— Vous ne comprenez pas comment ça marche », dit Gavin pour se défendre.

Le bâtiment municipal-cantonal avait été neuf et moderne vingt ou trente ans plus tôt mais à présent les murs peints étaient noircis par des mains et des serpillières négligentes, les carreaux des couloirs usés et descellés, la poussière s'accumulait dans les coins.

Gavin longea les corridors avec une singulière répugnance, comme s'il n'avait aucune raison d'être là, mais il attribua son malaise aux sentiments naturels d'un révolutionnaire pour tout ce qui touchait au gouvernement.

Il trouva les vestiges d'une prison abandonnée – les barreaux rouillés aux fenêtres témoignaient de cette ancienne fonction – mais les bureaux menant aux cellules étaient déserts et poussiéreux. Il erra dans les couloirs, lisant les panneaux au-dessus des portes : ENREGISTREMENT DES ACTES, GREFFE, SERVICES D'EXTENSION, COMMISSAIRES, SANTÉ, TRÉSORIER. PROGRAMMATION, SANTÉ MENTALE. JUGE CANTONAL, ENTRETIEN, ADMINISTRATEUR DE LA ZONE URBAINE, TRAVAUX PUBLICS, DÉFENSE CONTRE L'INCENDIE, SERVICE DES EAUX. SERVICES SANITAIRES, RÉCUPÉRATION, INGÉNIEUR CIVIL, PARCS ET LOISIRS, INSPECTEUR DES BÂTIMENTS...

Il trouva un téléphone public et consulta l'annuaire, mais il n'y avait pas de bureaux de police ni de shérif et les premières pages donnant les numéros à appeler en cas d'urgence n'offraient que les pompiers, les ambulances et l'ombudsman. Les bureaux du juge cantonal étaient verrouillés et vides. Finalement, Gavin entra au service de lutte contre l'incendie.

Dans l'antichambre, une femme d'un certain âge, coiffée d'une perruque brune à la mode, leva les yeux d'une espèce de pupitre couvert de voyants lumineux, des bleus fixes et des jaunes ou rouges clignotants.

« La police ? dit-elle. Vous n'avez pas d'incendie à signaler ? Elle se retourna vers ses voyants.

« Non, dit Gavin. Je veux signaler un... un vol et un... une attaque personnelle. »

La femme regarda Gavin comme s'il parlait l'indi.

« Je désire signaler la perpétration d'un crime, dit Gavin en s'y prenant autrement.

— Je regrette, mais nous ne nous occupons que des incendies.

— Il n'y a personne dans cet immeuble qui s'inquiète si quelqu'un commet un crime ? demanda plaintivement Gavin.

— Oh, nous nous inquiétons tous, assura la femme, mais simplement ce n'est pas notre affaire.

— Que feriez-vous si quelqu'un vous violait ? demanda-t-il en désespoir de cause.

— Me menacez-vous, jeune homme ? s'écria-t-elle. Dans ce cas, je dois vous avertir que je connais parfaitement toutes les formes de défense personnelle et vous auriez à le regretter si vous mettiez la main sur moi.

— Non, marmonna humblement Gavin, tout ce que je veux savoir, c'est à qui vous le rapporteriez. »

Elle réfléchit un moment.

« A mon mari, sans doute, mais il ne ferait que me renvoyer à mes cours d'autodéfense. Je dois dire, jeune homme, que vous posez des questions bien difficiles. Peut-être avez-vous besoin d'assistance personnelle. S'il vous est arrivé un malheur et si vous avez besoin de secours – de quoi manger, des vêtements ou de l'argent pour vous retourner – il y a un bureau de l'aide sociale juste en bas de la rue. Ils n'ont pas grand-chose à faire ; c'est plutôt un débouché pour les impulsions charitables de certains qu'un service essentiel. Allez-y, jeune homme, avec votre histoire de vol et de viol, et ils seront fous de joie. Ils ne pourront pas en faire assez pour vous, des vêtements neufs, un rasoir ou dépilatoire, peut-être même un peu d'argent de poche. Naturellement, si vous avez été attaqué – je ne savais pas que les hommes pouvaient être violés – avez-vous rencontré un pervers qui vous a sodomisé ? Il ne faudrait pas avoir honte de le dire, vous savez.

L'hôpital est tout à côté, après le parc, si vous avez besoin de soins. C'est entièrement gratuit, naturellement.

— Tout ce que je veux, gémit Gavin, c'est un bureau où signaler...

— Ah ! fit-elle en se retournant vers son pupitre. Regardez ce que vous me faites faire ! » Elle appuya vivement sur un bouton.

Gavin retourna vers la porte. Comme il l'ouvrait, la femme au pupitre lui cria : « Il y a toujours l'ombudsman. »

L'ombudsman. Le médiateur. Le dernier recours. Naturellement. Gavin se dit qu'il aurait dû y penser tout seul.

La porte du bureau du médiateur était ouverte. L'homme était assis le dos à la porte et regardait par la fenêtre le petit parc où Gavin avait passé la nuit. Les murs étaient peints en beige clair. Il y avait un vieux tapis persan sur le plancher, quelques gravures anciennes aux murs et un grand percolateur sur une table, sous une des gravures.

Gavin hésita sur le seuil puis, surmontant sa répugnance, il entra. L'homme assis au bureau de bois foncé se retourna lentement. Ses cheveux gris étaient plaqués sur sa tête ; ses traits étaient forts et la peau tirée, comme si les cheveux la ramenaient en arrière.

« Que puis-je pour vous ? » demanda-t-il d'une belle voix grave donnant l'impression qu'il voulait sincèrement aider.

Gavin eut du mal à parler et puis les mots jaillirent en torrent précipité :

« Hier, à quelques kilomètres de la ville, une jeune femme et moi avons été attaqués par un jeune stoppeur que nous avons pris à bord. J'ai été ligoté à la pointe du couteau et la fille a été sauvagement battue et violée, sa voiture et sa carte de crédit ont été volées.

— Je vois, dit l'ombudsman. Et que désirez-vous que je fasse avec cette information ?

— Eh bien... Le stoppeur devrait être appréhendé et arrêté.

— Vous voulez qu'il soit puni ?

— Non. Si, je veux dire oui, bien sûr.

— Vous pensez que cela le détournera de commettre d'autres crimes semblables ?

— Pas précisément...

— Vous pensez que cela réparera les torts causés à cette fille et à vous ?

— Eh bien, non, mais... enfin il ne le fera plus à quelqu'un d'autre.

— Vous songez au bien de la société.

— Naturellement, dit Gavin avec reconnaissance. Ainsi qu'à la récupération de la voiture et de la carte de crédit de la jeune fille.

— En ce moment, dit calmement le médiateur, le stoppeur pourrait être n'importe où.

— C'est vrai, mais...

— La première chose qu'il a dû faire, s'il a réussi à contourner l'identification, c'est vider le crédit de la jeune fille.

— Il y aurait au moins une trace du lieu et de la date...

— Et peut-être est-il arrivé là où il allait et a abandonné la voiture.

— Il a dit qu'il allait à Dallas.

— Naturellement, il vous a dit où il allait réellement.

— Peut-être pas, mais vous pourriez au moins prendre le signalement de cet homme, celui de la voiture, et essayer de le retrouver pour qu'il ne continue pas à voler et à violer.

— Pour le bien de la société.

— Oui, bien sûr », dit Gavin que ces questions stupides commençaient à agacer.

Le visage aquilin du médiateur n'exprimait qu'une sérénité intérieure. Il joignit les mains avec soin, du bout des doigts.

« Je ne m'occupe pas du bien de la société mais du bien de l'individu. Ma fonction est de protéger l'individu contre l'injustice sociale.

— Eh bien ?

— Mais pas contre l'injustice individuelle. De par la nature de ma responsabilité, voyez-vous, je dois me placer du côté du stoppeur, qui est le plus menacé par la société.

— Mais qui y a-t-il pour protéger l'individu contre lui ?

— Personne. Sauf peut-être l'individu. Voyez-vous, même si je prenais note de l'information que vous m'apportez, je ne trouverais personne pour l'accepter de moi. Nous n'avons pas de police, personne pour traquer le criminel individuel, personne pour juger l'accusé, personne pour incarcérer le coupable, personne pour réhabiliter le prisonnier, personne pour commuer la peine ou mettre le détenu en liberté provisoire. Nous avons fait table rase de tout ça.

— Alors n'importe qui peut commettre un acte de violence ou un vol et s'en tirer ? protesta Gavin.

— Pourquoi le voudrait-on ?

— Pour le profit. Par besoin.

— Il y a des moyens plus faciles de se procurer de l'argent. Personne n'est dans le besoin. »

Gavin songea à la joie évidente de Chester, de ce qu'il faisait.

« Ma foi, la passion, alors.

— Il est impossible de prévenir les crimes passionnels et ils sont rarement répétés.

— Une personnalité criminelle, hasarda Gavin.

— Les personnalités criminelles sont rares, difficiles à identifier et encore plus difficiles à condamner.

— Cette personnalité criminelle-là était assez facile à identifier, gronda Gavin.

— Peut-être. Voulez-vous une tasse de café ?

— Non ! s'exclama Gavin puis, se rappelant l'état de son estomac : Bon, oui. Je vous remercie. »

L'ombudsman se leva avec souplesse et grâce. Il remplit deux tasses, en tendit une à Gavin en disant : « Le problème que nous avons affronté il y a quelques années était la nature de la société. Nous avons résolu la plupart des problèmes qui aboutissaient à une activité criminelle...

— Allons donc ! »

Le médiateur leva une main. « Ecoutez-moi jusqu'au bout. Personne n'avait faim. Tous les services sociaux étaient gratuits, financés par l'abondance croissante de l'énergie et la cybernétique. Tous ceux qui voulaient plus que le revenu annuel garanti pouvaient prendre un emploi.

— Il n'y a pas tellement d'emplois.

— En ma qualité de service de placement de dernier recours, je n'ai jamais été incapable de trouver un travail quelconque qui convienne pour une personne qui le voulait ; on a toujours besoin de main-d'œuvre pour restaurer la terre et les eaux à l'état de propreté et de vitalité dans lequel nous les avons trouvées. Nous avons, bien entendu, nos pauvres volontaires, nos phénomènes et nos oisifs, mais nous ne pouvons pas les forcer à travailler, même si nous le voulions.

— Quel rapport tout ça peut-il avoir avec l'activité criminelle ?

— J'y arrive. Nous avons également rendu l'éducation disponible à tous et libéré l'enfant défavorisé de son milieu misérable grâce à des crèches et à un enrichissement de l'environnement. Les gens n'ont plus aucune excuse s'ils sont privés, mal adaptés ou pervers.

— Sauf, dit Gavin, pour l'injustice fondamentale d'une société basée sur le travail inutile, qui opère une discrimination entre le capable et l'incapable, le doué et le sans-talent, le motivé et le non motivé, le méritant et le démeritant...

— Nous avons attaqué, interrompit le médiateur, ce que Gérard Piel appelait en 1961 "le principal problème économique de la nation, celui d'assurer à ses citoyens, en tant que consommateurs de l'abondance nécessaire à leur vie, des tâches dignes de leur temps". Je pourrais faire observer que c'est la société la plus "juste" que l'homme ait jamais connue. Mais là n'est pas la question ; rien ne semblera jamais juste aux jeunes. Ils ont oublié l'histoire et ils n'ont aucune gratitude pour le passé. Ce que je cherche à démontrer, c'est que l'abondance cybernétisée qui a rendu possible notre égalité économique et sociale pourrait avoir exigé de nous un tribut. Nous pouvons avoir à la payer au prix de notre liberté personnelle.

— Je ne vous comprends pas.

— Notre monde mis sur ordinateurs, la méthode de production et de distribution, les archives individuelles essentielles au système, contiennent implicitement la possibilité du contrôle de l'individu par le gouvernement. Il y a plus de vingt ans, le grand souci c'était la menace contre la liberté individuelle, les vérifications du crédit, les dossiers du gouvernement, les écoutes téléphoniques, l'espionnage policier, les plaintes anonymes... Nous avons fait table rase de tout ça. C'est arrivé après les émeutes de loi et d'ordre de 1985. A dessein, consciemment, nous avons freiné l'intrusion d'une société sur ordinateurs dans la vie privée des particuliers. Le résultat : aujourd'hui tout le monde est libre d'être aussi excentrique, aussi capricieux, aussi fou, aussi marginal qu'il le veut. Mais il y a un prix.

— Lequel ?

— Il est libre également d'être aussi criminel qu'il le désire. Voyez-vous, nous ne pouvons obtenir la liberté personnelle qu'en éliminant les armes d'investigation du gouvernement et je suis là pour veiller à ce qu'elles ne soient pas rétablies, que personne ne commence à utiliser l'information emmagasinée dans les ordinateurs et ses capacités d'intrusion et de manipulation du peuple. Nous avons supprimé progressivement la police, les tribunaux et les prisons. Dans la période intérimaire, nous n'avons pas répandu cette nouvelle mais en réalité, n'importe qui peut se tirer de n'importe quoi si ses voisins ou ses victimes le laissent faire. Oh, il y a encore des procès civils, et nous ne permettons pas à des complots de

s'ourdir librement. Vous ne suggérez pas, je pense, que ce stoppeur faisait partie d'une conspiration ? »

Gavin secoua la tête. Il semblait qu'il n'y eût plus rien à dire.

« Eh bien alors, nous sommes impuissants à l'appréhender ou à le punir. Dans un sens plus étendu, naturellement, le stoppeur jouissait de sa liberté fondamentale, aux dépens, c'est certain, de la liberté de quelqu'un d'autre. (Le médiateur joignit le bout de ses doigts.) C'est une question difficile. L'acte de viol pourrait être appelé une expression de liberté existentielle. »

Le Professeur avait fait allusion une fois, avec mépris, à l'opinion de Guillaume Apollinaire selon laquelle le marquis de Sade était l'homme le plus libre qui avait jamais existé.

L'ombudsman garda un moment le silence, en contemplant ses doigts joints. « Nous pouvons, bien entendu, essayer de rectifier le tort causé à cette jeune fille. Des soins médicaux...

— Elle en reçoit déjà.

— Nous ferons opposition sur son compte crédit s'il n'a pas encore été vidé, et nous pouvons fournir une compensation pour l'acte commis contre elle et la perte qu'elle a subie, ainsi que lui conseiller de ne plus prendre de stoppeurs. Si vous voulez lui dire de se mettre en relation avec moi... »

Ce récit, à en juger par l'expression d'Elaine, ne fut pas plus satisfaisant pour elle que l'entrevue l'avait été pour Gavin. Le tube bridé tressauta encore une fois, dans un effort pour la calmer. « C'est pour ça que l'appareil d'admission voulait le numéro de ma carte de crédit, mais je ne pense pas qu'il y ait de l'espoir. Chester a déjà fait ça et il recommencera si on ne l'arrête pas.

— Vous pourrez essayer vous-même, quand vous serez sur pied, dit Gavin, sur la défensive.

— Je ne vous fais pas de reproches. Mais ça me fait mal de le savoir libre comme ça, libre de s'amuser. Vous qui parlez d'injustice...

— L'ombudsman a dit "l'injustice subie par l'individu est préférable à la justice imposée par l'Etat..." Bon, dit Gavin en se levant, il faut que je parte. J'ai essayé de téléphoner à mes parents mais ils refusent de répondre. Si vous les appelez, je suis sûr qu'ils viendront vous chercher... Je suis navré que vous ayez dû passer par tout ça. Je me sens responsable. »

Elaine l'examina. « Il ne faut pas. C'est ma propre fichue sottise.

— J'espère que vous pourrez oublier... J'espère que votre jeune homme vous compensera tout ça.

— Mon jeune homme ?

— Ma foi, il n'est peut-être pas jeune, mais je supposais... vous savez... celui dont vous m'avez parlé quand j'ai... quand j'ai supposé qu'il pourrait y avoir eu quelque chose entre mon père et vous.

— Ah, fit Elaine. Ce jeune homme. Eh bien, nous verrons. Qu'est-ce que vous allez faire maintenant ?

— Mes projets n'ont pas changé, dit Gavin. Je vais toujours sur la Côte. Mais il va falloir que j'attende une semaine ou deux, le temps de ramasser un peu d'argent. J'ai accepté un repas gratuit au bureau de l'aide sociale dont m'a parlé la personne des incendies, et un peu d'argent pour passer la journée, des vêtements propres et des articles de toilette. Et puis je me suis inscrit à l'institution technique locale.

— N'est-ce pas une déchéance ?

— C'est seulement pour la bourse d'études. Naturellement, ça ne me fera pas de mal d'apprendre quelque chose sur la programmation d'ordinateurs ou les générateurs à fusion.

— Les générateurs à fusion ? » demanda Elaine.

Dans sa question, Gavin vit une image d'étudiants stupides bricolant des bombes à hydrogène miniatures. « Rien que des maquettes, dit-il.

— Comment ça marche ? »

C'était une question oiseuse et Gavin comprit qu'il était temps de partir. « Ils sont d'une autre race. Très pratiques. Des désirs mais pas de curiosité. Pourtant, je crois qu'ils peuvent être organisés... » Il se pencha et ôta l'épingle à cheveux du cathéter dans le bras d'Elaine. Le tube palpita triomphalement.

« Organisés ! s'exclama-t-elle.

— J'éprouve une obligation de les conduire vers un engagement moral, expliqua Gavin. Jusqu'au point de non-retour. » Il s'aperçut que c'était vrai. Il n'avait jamais été un activiste mais à présent il ressentait un singulier besoin de convertir les païens.

« Une obligation », marmonna-t-elle en essayant de surmonter les sédatifs qui l'envahissaient.

Il se pencha encore et embrassa légèrement les lèvres meurtries. Elle ne le saurait jamais, mais il le savait et cela suffisait. Sa bouche était agréable

mais il n'y eut pas d'excitation. « Adieu, Elaine », murmura-t-il avec un peu de regret pour ce qui aurait pu être.

L'institution technique était située au bord d'une ancienne base aérienne désaffectée, et on voyait encore les pistes à travers les hautes herbes et les tournesols vers le lointain horizon, comme de mystérieuses traces sur un haut plateau péruvien. Elles ne servaient plus à rien, mais à l'occasion un petit hélicoptère électrique se posait sur une aire de l'autre côté du terrain ou un grand avion de ligne arrivait de l'est ou de l'ouest.

Les bâtiments de ce côté-là du terrain étaient neufs. Au fil des ans, les vieilles constructions de bois et les casernes avaient été abattues et des installations préfabriquées ou des dômes de plastique érigés sur les fondations de béton. L'école était ultra-moderne, conformément aux disciplines de pointe qu'on y enseignait : l'électricité et l'électronique, la mécanique, la plomberie, le recyclage et la récupération, la construction, la menuiserie, la comptabilité, le secrétariat, la documentation, la programmation et la réparation d'ordinateurs, l'entretien cybernétique, l'aéronautique, la construction de cellules solaires, l'électrotechnique, la projection cinématographique, l'opération des caméras, l'enregistrement audio, la fusion de l'hydrogène, la diffusion d'énergie, la propulsion spatiale électrique, la construction et la réparation de satellites, la télémétrie et bien d'autres. Les matières étaient aussi nombreuses parce que l'institution n'enseignait que l'application pratique et pas de théorie ; chaque sujet devait être approché comme une suite isolée d'actions à apprendre par cœur.

Les élèves étaient tout aussi pratiques. Ils portaient des jeans, des polos et des chaussures de tennis, les filles comme les garçons, et Gavin était comme eux. Cet uniforme d'un autre temps avait apparemment été adopté non seulement par l'institution mais par le bureau de l'aide sociale qui avait donné des vêtements à Gavin. Cependant il ne se comportait pas comme eux quand ils marchaient sur la chaussée asphaltée, presque au pas cadencé, vers leurs cours dans un des dômes. Il marchait un peu à l'écart, à contre-pas, en les écoutant parler du genre d'emplois qu'ils trouveraient quand ils seraient diplômés et ce qu'ils feraient de leurs gains.

« Je vais aller à Kansas City, dit un jeune homme, et me trouver un travail dans le recyclage. Il paraît que c'est plus intéressant que la mine. Les

déchets sont la troisième grande ressource de la nation.

— Moi j'ai déjà un job, dit une jeune fille. Contremaître dans une usine de cellules solaires à Phoenix. Je vais gagner cinq cents dollars par semaine, m'acheter un cottage sur le golfe de Californie et un bateau.

— La plomberie a une tradition ainsi qu'un avenir, déclara un autre garçon. J'ai un boulot d'apprenti à Coffeyville et quand le vieux prendra sa retraite il me laissera l'affaire. Il l'a promis. Je vais me faire du fric.

— Cinq pour cent de la population contrôlent quatre-vingt-quinze pour cent de la richesse d'une nation », dit tranquillement Gavin.

Les élèves assez près pour l'entendre le regardèrent avec curiosité. « Oui, dit une jeune femme, et je serai de ceux-là.

— Elle en est bien capable, vous savez », dit une voix paisible à l'oreille de Gavin.

Il réprima un sursaut. La voix était celle d'un homme d'un certain âge. Il avait quelque peu la silhouette d'un oiseau, avec de longues jambes maigres et un corps bombé devant, du menton à la taille ; un gilet rouge et une veste bleue étaient boutonnés serré sur la protubérance, comme pour la contenir. Sa tête évoquait un ballon de rugby, allant s'élargissant des cheveux bruns clairsemés aux sourcils broussailleux et aux joues rouges puis s'affinant vers un menton étroit. Les yeux bleus étaient pénétrants et observateurs.

« Nouveau ? demanda-t-il et quand Gavin hocha la tête il se désigna. Ancien. Chef de travaux. Garde le contact. »

Gavin hocha la tête derechef.

« D'où viennent idées sur richesse ? demanda le chef de travaux en haussant ses gros sourcils.

— Notoriété publique », répondit Gavin, adoptant machinalement le style télégraphique de l'autre. Mais il se posait la question : où avait-il puisé cela ? Le Professeur avait dit un jour : « La notoriété publique est un autre terme désignant l'ignorance publique. » Et une autre fois : « Il y a des idées reçues qui ont été si souvent répétées que nous ne pourrons jamais connaître la vérité : est-ce que le marc de café est bon ou mauvais pour les tuyaux d'évier, les adultes doivent-ils ou non boire du lait, est-ce qu'on s'enrhume si l'on a les pieds mouillés ? Et dans tout ça nous pouvons inclure la plupart des informations économiques. »

« Pas vrai, disait cependant le chef de travaux. Le véritable revenu par habitant a doublé entre les années 30 et 70, et encore doublé depuis. La part

du revenu national allant au travailleur s'est élevée de cinquante-trois à quatre-vingt-trois pour cent depuis 1900. Depuis 1929, la part du revenu national revenant au cinquième supérieur a baissé de cinquante-trois à trente pour cent alors que les trois cinquièmes moyens voyaient la leur améliorée de vingt pour cent et le dernier cinquième de cinq pour cent.

— Je ne le crois pas, dit Gavin.

— Avéré.

— Avéré par qui ? »

L'homme regarda plus attentivement Gavin. « Organisateur ? demandait-il gaiement et Gavin secoua la tête. Révolutionnaire ?

— Comme tout le monde.

— Pas ici. Des garçons et des filles pratiques. Savent ce qu'ils veulent. Motivés. Ambitieux. Noirs, blancs, rouges ou bruns. Toutes couleurs. Pas sophistiqués mais la charpente de la société. Irrités par les mots. Savent se servir de leurs mains. Un avertissement : n'agitez pas. »

Gavin eut un geste agacé. « A quoi sert une boîte comme ça ?

— Le plus grand problème social, l'entretien. Les machines tombent en panne. Peuvent pas se réparer. Pas encore. Le plus grand problème économique : les occasions. L'élévation. Des occasions ici. Vrai ? »

Gavin secoua la tête. « Le plus grand problème économique est la distribution. Personne n'a besoin de travailler.

— Pas vrai. Pour beaucoup, le travail est une nécessité psychologique. Peut-être pour tous, encore que pas prouvé. Les gens ne sont pas tous pareils. Certains préfèrent l'oisiveté. D'autres le travail. Certains désirent améliorer la situation économique. D'autres, se développer. Offrir les deux occasions.

— Si c'était comme ça, vous n'auriez pas à faire subir à ces gosses un lavage de cerveau pour leur inculquer un besoin psychologique de biens matériels. Et vous n'auriez pas à acheter leurs services en leur payant un salaire alors que ceux qui préfèrent l'oisiveté vivent du revenu annuel garanti.

— Les gens doivent apprendre que faire de leurs loisirs... et de leurs revenus. Malgré les améliorations des loisirs et des revenus entre les années 30 et 70, pas d'harmonie sociale : émeutes raciales, délinquance juvénile, pourrissement de la vie citadine, détérioration de la morale nationale. Socialisme efficace aussi pour production, mais pas meilleur pour créer satisfaction. Alors... fournissons occasions à ceux qui en veulent, loisirs à

ceux qui n'en veulent pas. Laissons les gens choisir entre travail et richesse d'une part, d'autre part liberté et besoin. Personne ne meurt de faim.

— Vous aurez toujours des pauvres, dit Gavin et il se rappela ce que disait le Professeur : “Naturellement ! Vous oubliez le passé et recréez les pauvres par définition.”

— N'importe comment, dit le chef de travaux, avertissement : si vous n'êtes pas ici en élève sérieux, risque d'ennuis. Elèves d'ici pas enfants oisifs, trublions de la bourgeoisie. Classe inférieure affamée, qui cherche à s'élever. N'apprécieraient peut-être pas rhétorique révolutionnaire.

— Le plus grand problème social est la justice, déclara Gavin avec dignité, et la vérité est reconnue par tous.

— Chaque homme a sa propre version de la vérité mais ne peut pas l'imposer à la réalité sans qu'à l'occasion la réalité riposte en mordant », répliqua le chef de travaux et il s'éloigna sur ses jambes grêles en soufflant comme une petite machine à vapeur d'enfant.

Quand Gavin arriva au bâtiment des cours, les élèves étaient déjà dispersés, chacun à son poste. En franchissant la porte de verre qui s'ouvrit automatiquement à son approche, il vit des élèves dans de petites cabines ouvertes, séparés de leurs voisins et face à un grand cylindre allant du sol au plafond. Sur le côté ouvert des cabines, un corridor faisait le tour du mur extérieur. Chacune était consacrée à une matière différente, avait son propre matériel particulier, ses équipements de démonstration et un écran de télévision encastré dans le cylindre formant la paroi du fond.

Dans la première cabine, une fille soupesait une clef à molette et sur l'écran de télévision on voyait une vraie clef tournant un vrai boulon, puis un dessin linéaire de la clef et du boulon dévissant et serrant progressivement. Une voix pratique disait : « La première chose qu'un plombier doit faire, c'est s'assurer que l'eau est coupée. Cela fait, il est prêt à dévisser la tuyauterie en cause. La clef doit être adaptée au boulon, au tuyau ou au joint, selon le cas. Cela se fait en tournant la molette à la base des mâchoires. A présent la clef est mise en place et une force suffisante exercée sur la base du manche, dans le sens des aiguilles d'une montre pour serrer, dans le sens opposé pour dévisser. Le tuyau de démonstration est sur votre droite. Adaptez maintenant la clef à la taille du joint. C'est bien. Tournez la clef dans le sens opposé aux aiguilles d'une montre. Halte ! Vous

avez oublié la première chose qu'un plombier doit faire ; vous n'avez pas coupé l'eau... »

La jeune femme tourna vers Gavin un visage moite et fit une grimace. Elle n'était pas jolie, mais avait une figure expressive et un air animé. Gavin lui sourit en se disant qu'il aimerait faire sa connaissance.

La cabine suivante semblait pleine d'ordures mais il s'aperçut presque aussitôt que ce n'étaient que des ordures factices. Une voix parlait de la séparation des métaux par des aimants, pendant que la télévision illustrait ces propos. L'élève regarda d'un air critique les récipients qui l'entouraient se vider automatiquement dans une grande cuve. De la cuve, le contenu était dirigé dans des tambours rotatifs où les boîtes de conserve et autres objets métalliques collaient aux parois alors que le papier et les déchets alimentaires sortaient de l'autre côté.

La cabine suivante contenait un élève, un projecteur de cinéma et une pile de boîtes de films. Une voix lui disait de vérifier le titre du film sur la boîte et de le comparer à une liste sur le côté du projecteur, de vérifier la date et l'heure au moyen de sa propre montre-calendrier, d'ouvrir la boîte ronde pour lire le titre du film sur le début de la bande en comparant à celui que portait le couvercle de la boîte et, si tout était conforme, d'introduire le film dans le projecteur, le côté blanc de la bobine de pellicule vers l'extérieur.

« Le projecteur fera le reste, dit la voix. Parfois, il y a quelque chose qui n'est pas conforme. Dans ce cas, vous devez savoir que faire. Premièrement... »

L'élève parut perplexe et tendit la main vers le distributeur de pilules à côté de l'écran de télévision sur la paroi de devant. Au-dessus il y avait une petite pancarte : « PROJECTION CINÉMATOGRAPHIQUE, leçon n° 5. »

Les cabines devenaient plus compliquées tandis que Gavin avançait dans le corridor : celle de l'entretien d'ordinateur avait un vrai IBM 7000, le secrétariat une machine à écrire vocale qui tapait les mots qui lui étaient adressés sur l'écran de télévision et corrigeait la prononciation de l'élève, ailleurs c'étaient des circuits de construction de cellules solaires et moléculaires, des diagrammes d'installations électriques, des marteaux de charpentier et des scies au laser, des contrôles de fusion nucléaire...

En passant devant la cabine de la fusion nucléaire, Gavin entendit une voix qui disait : « Le satellite est maintenant une boule de feu en expansion composée d'hydrogène, d'hélium et de nombreux atomes métalliques

légèrement contaminés par des composés de carbone. » L'écran de télévision n'était qu'une masse de feu et d'objets tourbillonnants.

Le pupitre devant l'élève bourgeonna de voyants lumineux clignotants puis s'éteignit. « Re commençons, dit la voix. Ordinairement, la génératrice à fusion fonctionne parfaitement sans surveillance humaine. Une fois en dix ans peut-être... »

La cabine suivante portait l'inscription « Programmation d'ordinateurs ». Elle contenait un clavier, une machine à écrire vocale, une chaise et l'éternel écran de télévision. La chaise était vide. Gavin s'y assit et l'écran s'illumina de motifs kaléidoscopiques.

« Je suis un ordinateur instructeur Mark Sept, dit une voix, et ceci est la programmation d'ordinateurs. Placez s'il vous plaît votre carte d'identité sur la plaque de lecture et prenez une des pilules marquées "PROGRAMMATION D'ORDINATEURS. LEÇON N°1" »

Gavin prit une pilule et la fourra dans sa poche.

« J'ai perdu ma carte d'identité et elle n'a pas encore été remplacée. Je m'appelle Tom Gavin. Je viens de m'inscrire.

— Très bien, Tom, dit la voix. Vous devez prendre la pilule, vous savez. Elle ne vous fera aucun bien dans votre poche. »

Merde ! pensa Gavin. La CIA, pour sûr. Il reprit la pilule et l'avala, en pensant qu'elle ne lui ferait probablement aucun bien mais qu'elle ne devrait pas lui faire de mal.

« A présent, reprit la voix, voici l'image d'un ordinateur électronique moderne. » Les motifs kaléidoscopiques s'assemblèrent en une image d'une machine rectangulaire d'environ un mètre quarante de haut, à en juger par la taille de la femme debout à côté.

« En tant que programmeur, vous ne serez généralement pas en rapport direct avec l'ordinateur. Le plus gros de votre travail se fera dans une station éloignée assez semblable à celle où vous êtes maintenant. Afin de devenir un programmeur qualifié, vous devez vous familiariser avec votre clavier Mark Deux et votre machine vocale Mark Trois. Au cours du processus...

— Allez, allez, avançons, grogna Gavin.

— Vous devez apprendre à articuler plus précisément et plus clairement, admonesta l'instructeur. La machine vocale est remarquablement souple mais elle n'est pas faite pour s'adapter à une diction défectueuse, à des

dialectes régionaux ou à des termes d'argot. Répétez clairement après moi... »

Le déjeuner se prenait en commun dans un autre des vastes dômes. Dans celui-là, l'énorme colonne centrale contenait un ordinateur et des repas préparés sur des plateaux de métal. Les élèves consultaient le menu affiché aux panneaux de lecture de l'ordinateur, appuyaient sur des boutons et recevaient leur choix quand le plateau glissait d'une fente sous les boutons. Tout le monde s'efforçait d'arriver de bonne heure ; les retardataires devaient se contenter de la fortune du pot. Et après la demi-heure de service, la colonne rentrait dans le sol et devenait une plateforme d'environ un mètre de haut.

Gavin était courbé sur son repas, des côtes de porc avec de la purée de pommes de terre et des haricots verts, en pensant au destin qui l'avait placé là parmi des mécaniciens et des consommateurs ignorants. « Que signifient pour eux, pensait-il, Platon ou le groupe des Pléiades ? »

Il n'avait jamais cru à aucune des superstitions qui avaient germé sur le campus, l'astrologie, la scientologie, le satanisme, le spiritisme ou la théosophie. Il n'était pas devenu un dingue de Jésus, ni un membre de la société Aetherius ou de l'église du Feedback, ni un Hare Krishna. Mais il éprouvait l'étrange certitude qu'il avait été conduit là dans un but et que ce but était d'amener ces pauvres mécaniciens ignares à comprendre le véritable état du monde. Il sentait des mots lui monter à la gorge, un besoin de se dresser et de les crier en lançant un défi à l'univers.

La conscience révolutionnaire, voilà ce qu'il leur fallait. La première chose, estima-t-il, serait de découvrir les causes d'insatisfaction de leur situation personnelle et de les conduire ensuite contre l'administration. Des exigences non négociables, se dit-il. L'amnistie sans conditions.

« Où est-ce qu'ils trouvent cette bouffe dégueulasse ? dit-il à ses voisins. Ça vient de la récupération ? » A vrai dire, ce n'était pas mauvais du tout mais Gavin ne songea pas à l'ironie de la critique, de la part d'un garçon qui s'était nourri pendant près de quatre ans de hamburgers graillonneux. Il dut répéter sa réflexion plus fort avant que son voisin de droite tourne la tête.

« Je vois que vous avez tout fini. »

Gavin haussa les épaules et reporta son attention sur la plate-forme centrale. Un film sur les offres d'emplois et les bénéfices accessoires chez IBM venait de se terminer et une femme brune était debout au centre de l'estrade circulaire. Elle portait la combinaison beige d'IBM et avait apparemment l'habitude de parler en public. Sa voix était assurée et bien pleine. Puissante.

« En qualité de chef du personnel chez IBM, dit-elle, je tiens à vous dire que toutes les déclarations faites dans ce film sont fausses. »

Cela réduisit le public au silence. Tout le monde se tourna vers la plate-forme.

« Elles sont fausses parce qu'elles ne reflètent plus les conditions actuelles chez IBM. Depuis le tournage de ce film, la semaine de travail a été réduite de vingt à dix-huit heures ; on peut les faire en trois jours ou en cinq. Les options ont été améliorées ; un horaire sera à votre disposition à la suite de ma brève allocution. Les cotisations au country-club et la location de marinas ont été autorisées. Des voyages gratuits à l'étranger sont organisés pour ceux qui ne sont pas sportifs. L'allocation de loyer a été augmentée. La retraite a été ramenée à quarante-cinq ans, avec salaire total, cours accélérés d'activités de loisirs et stages de vocation. Nous savons que vous êtes ici parce que vous ne vous contentez pas des aumônes de la société. Vous voulez travailler honnêtement. Vous voulez devenir des producteurs, pas seulement des consommateurs. Vous voulez accéder à la propriété, ne pas rester locataires. Certains d'entre vous occuperont des postes de direction. Je pourrais continuer, mais ceux qui ont des questions personnelles à poser pourront me voir en particulier cet après-midi. Ah oui, les primes. Nous sommes prêts à offrir des primes substantielles en espèces à ceux qui s'engageront aujourd'hui. Nous voulons que tous les élèves d'entretien d'ordinateurs et les programmeurs sachent que nous serons très heureux de les avoir à IBM, qu'ils fassent partie de notre grande famille. »

Gavin était ulcéré. La rage était une émotion qui prenait naissance dans son estomac et s'irradiait en ondes brûlantes vers sa peau. Il ne se souvenait pas d'avoir jamais été aussi ému et il se retrouva sans savoir comment à la base de la plate-forme ronde. La recruteuse en était descendue. Il bondit à sa place.

« Camarades étudiants ! » hurla-t-il.

Le tintamarre de couverts et de plateaux de métal se tut quand les élèves se tournèrent vers lui.

« Vous êtes tous trop intelligents pour vous laisser abuser par les belles paroles de la conspiration commerciale. Ce n'est pas d'une grande famille qu'ils parlent. C'est d'un monde sauvage et cannibale, et ils veulent que vous veniez le nourrir. Ils ne veulent rien vous donner. Ils veulent vous prendre votre vie, vos loisirs, votre libre arbitre et votre humanité fondamentale ! Ils n'ont rien à vous offrir parce que IBM vous appartient, la General Electric vous appartient, Xerox vous appartient, la compagnie d'électricité et la société de fusion nucléaire, tout vous appartient parce que vous êtes le peuple et le peuple a créé et construit tout ça. Cela est à vous et vous avez droit à toutes les richesses qui en proviennent, pas uniquement des miettes, ce qu'ils laissent tomber de la corne d'abondance ! »

Il les touchait. Il sentait leur réaction et ce retour d'émotion rendit sa voix plus vibrante et ses paroles plus fortes.

« Ceci n'est pas une institution technique. C'est une école d'esclaves. On vous apprend à être les esclaves d'une société qui n'a même pas besoin d'esclaves ; on forge vos chaînes avec des promesses, on les soude avec des mensonges. On veut que vous échangiez votre précieuse humanité contre le rôle d'un robot dans ce monde mécanique. On vous lave le cerveau avec de jolies images d'un monde de consommation merveilleux. Consommez ! Consommez ! Consommez ! C'est tout ce que ça signifie pour IBM. Quelqu'un doit dévorer les surplus de la machine industrielle. »

Ils étaient tous debout, maintenant.

« Eh bien, ne tombez pas dans leur piège à gogos ! La révolution est la seule solution. Réformez la société ! Emparez-vous des usines ! Faites-les produire ce dont le peuple a besoin, pas ce que les usines veulent vendre. Ne les laissez pas morceler votre patrimoine, donner par charité mesquine ce qui appartient de plein droit aux masses. Le monde est fait pour le peuple, pas pour les machines, et il doit être gouverné pour le peuple, par le peuple, pas pour des bénéfices ou de la production. Dressez-vous et réclamez vos droits ! »

Certains élèves brandissaient le poing au plafond. Bientôt ils seraient tous prêts à manifester avec lui. Mais... manifester où ? Alors, comme il s'y attendait, l'inspiration lui vint.

« Je sais que beaucoup d'entre vous pensent : "Mais que puis-je faire ?", reprit-il plus calmement. Vous vous dites : "Je suis seul, comment

est-ce que je peux lutter contre un système, toute une société ?” Eh bien, je suis là pour vous dire que vous n’êtes pas seuls. Il y a tout un univers de frères et de sœurs là dehors qui veulent se joindre à vous, qui attendent de se soulever avec vous pour la révolution finale de l’humanité. »

Ils criaient, maintenant, ils hurlaient. Il les tenait. Il les tenait !

« Mais ce moment n’est pas encore venu. Nous devons commencer où nous sommes, dans cette institution technique. Avant tout, nous devons réformer cette école réactionnaire. Nous irons à l’administration. Nous exigerons une organisation révolutionnaire, un conseil des étudiants pour promulguer les règlements nécessaires. Nous gouvernerons notre vie par la participation démocratique. Nous exigerons une meilleure nourriture, la liberté de nous habiller comme il nous plaît, d’aller et de venir comme il nous convient, d’aller aux cours quand nous voulons et si nous en avons envie. Nous exigerons des instructeurs humains, embauchés ou renvoyés par les étudiants. Nous exigerons l’interdiction du campus aux recruteurs. Nos exigences seront non négociables et la première sera l’amnistie. Allons-y ! Allons prendre possession du bureau du chef des travaux ! »

Il sauta de la plate-forme et courut vers la porte. Les élèves rugissaient derrière lui. « Venez ! Venez ! » glapit-il en levant le bras dans le geste classique du meneur d’hommes et ils suivirent. L’exaltation montait à la gorge de Gavin avec la douceur du fruit défendu ; le pouvoir était une aura autour de lui, le soulevait de terre, le poussait en avant.

Il entendit des pas précipités à côté de lui. Il tourna la tête, un mot de fraternité aux lèvres, mais il vit que c’était le chef des travaux pratiques. Il courait bien pour un homme portant un tel poids au-dessus de la ceinture, mais il avait du mal à parler, surtout dans le tumulte de la foule derrière eux.

« Mieux vaut... tourner... à gauche, haleta-t-il. Echapper... meute !

— Ça ne vous plaît plus tellement, hein ? triompha Gavin. Vous n’êtes plus aussi sûr de vos élèves !

— Soyez pas... stupide... Vous ! Fuyez... quand vous... pouvez encore ! »

Puis il ralentit et disparut. Gavin avait presque atteint le bâtiment administratif où il s’était inscrit la veille, où il avait reçu une avance sur sa bourse d’études. Il ralentit en arrivant à la porte et se retourna pour guider la foule et la foule se précipita vers lui et le renversa.

Il se releva, pensant : « C’est une façon idiote de commencer une occupation » et un grand garçon brun le rejeta à terre en criant qu’il n’était

qu'un sale agitateur.

« Si tu recommences, protesta Gavin, je pourrais bien ne pas conduire cette révolution. »

Quelqu'un d'autre lui flanqua un coup de pied et le traita de saboteur merdeux. Et puis ils lui tombèrent tous dessus à bras raccourcis, accompagnant chaque coup d'une épithète choisie : menteur, espion, traître, renégat, dégénéré, pervers, racaille, séditionniste...

Finalement, meurtri, douloureux, il se trouva perdu dans une forêt de jambes et il rampa entre elles, se traînant à quatre pattes vers la frange de l'agitation, et puis hors de leur ombre, sur de l'herbe, en plein soleil. Il était prêt à s'écrouler, mais il puisa dans un réservoir secret de volonté, se releva et s'enfuit en chancelant de la foule en délire. Il avait fait une dizaine de pas quand un garçon cria derrière lui « Le voilà ! » et la poursuite commença.

« Plus d'un homme, avait dit une fois le Professeur, croyant prendre la tête d'une charge est en réalité poursuivi par une meute. »

Gavin n'avait couvert que quelques mètres, péniblement, quand une vieille camionnette à turbine à vapeur s'arrêta à côté de lui, la portière de droite s'ouvrant comme une barrière pour lui couper le chemin.

« Otez-vous de là ! hurla-t-il.

— Montez ! répliqua quelqu'un. Montez, espèce d'imbécile ! »

Il regarda dans la camionnette. Une fille était assise au volant et gesticulait pour lui faire signe de monter. C'était Elaine. Elaine ! Elaine était dans cette camionnette et lui disait de monter. Que faisait-elle là sur le campus d'une école technique, conduisant là où il n'y avait pas de rue ?

« Montez, Gavin ! Vite ! »

Les pas se rapprochaient derrière lui. Il saisit la poignée de la portière ballante, chancela, posa le pied droit sur le rebord et se jeta sur le siège. La voiture accéléra sur les vieilles pistes abandonnées, la portière battant douloureusement sur la jambe de Gavin ; le bruit de la poursuite s'éloigna. Gavin sentit une main sur sa chemise, qui le tirait à l'intérieur, l'aidait à s'asseoir.

« Elaine, murmura-t-il encore tout égaré. Vous devriez être à l'hôpital.

— Non, c'est vous qui devriez y être. Vous êtes en plus piteux état que je l'étais.

— Mais qu'est-ce que vous faites là ?

— Quand je me suis réveillée ce matin, il m'a fallu plusieurs heures pour arriver à quitter l'hôpital. Finalement, j'ai fait un tel raffut qu'ils m'ont

laissé partir.

— Pourquoi avez-vous fait ça ? »

La camionnette arriva au bout de la piste. Elle plongea en bas d'une colline, les hautes herbes s'écartaient devant le capot, griffaient les flancs de la carrosserie. La portière claqua.

« Je vous ai entendu parler d'organisation, d'engagement moral et d'obligations, répondit Elaine, les yeux sur la pente devant eux, les mains crispées sur le volant qui sautait. Je connais ces élèves. J'étais des leurs. Je savais ce qu'ils feraient si vous commenciez à débiter vos sottises révolutionnaires. J'aurais été là plus tôt mais il m'a fallu un moment pour voler cette camionnette.

— Vous l'avez volée ! » s'exclama Gavin. Il porta une main à sa tête. Il la retira tout ensanglantée.

« Il nous fallait un moyen de transport. Et je devais vous faire sortir de là avant que vous vous fassiez tuer.

— Mais mes parents ! Votre argent !

— Je ne comptais pas retourner, n'importe comment. Même si vous ne m'aviez pas embrassée. Oh, je sais que ça ne voulait rien dire, alors ne faites pas cette tête. D'ailleurs, vous êtes tellement simplet que je me sens responsable. Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi il a fallu que vous fassiez ça. Vous ne pouvez pas vous contenter de vous laisser aller tranquillement, pendant un moment ? »

Le véhicule avait atteint le bas de la colline et s'engageait en dérapant sur une route de gravier.

« Pourquoi ? demanda vaguement Gavin, qui aurait bien aimé connaître lui-même la réponse à cette question.

— Oui, pourquoi ? »

Le chemin de gravier aboutissait à une route goudronnée, laquelle menait à une bretelle de l'autoroute transcontinentale. Ce n'était pas leur direction. Elle allait vers le nord mais elle croisait celle de l'ouest et ils furent bientôt sur leur chemin, cette fois dans une voiture volée. Mais peu importait. Ils étaient de nouveau en route vers la Côte.

Gavin pensait encore à la question d'Elaine. Il n'avait pas été tellement extrémiste sur le campus. Pourquoi s'était-il transformé en activiste, en le quittant ? Était-ce simplement sa réaction naturelle à la satisfaction béate, à l'hypocrisie, à la mentalité vendue du monde qu'il n'avait pas vu de près depuis bientôt quatre ans ?

« Chester », dit le Professeur.

« C'était Chester, dit Gavin.

— Chester ?

— Vous savez, marmonna-t-il en essayant d'ordonner sa pensée tout en parlant. J'ai essayé de le faire arrêter et je me sentais coupable. Quoi qu'il ait fait, c'était moucharder. Il était un révolutionnaire et j'avais des remords de le dénoncer. Je crois que, inconsciemment, je cherchais à me racheter, en me conduisant à l'institution comme je pensais qu'il l'aurait fait.

— Voilà qui est bizarre », murmura Elaine en secouant la tête.

Mais elle ne sait pas la moitié de la bizarrerie, pensait sombrement Gavin. Parce que ce n'était pas ce qu'avait voulu dire le Professeur. Il n'avait pas eu de remords parce qu'il dénonçait Chester. Il se sentait coupable parce qu'il voulait faire ce que Chester avait fait. Il regrettait de ne pas être celui qui avait battu et violé la blonde Elaine.

Chapitre VIII

La psyché cybernétique

L'ultime cause – ou les causes – du démembrement de notre société ne sera peut-être jamais connue, mais nous pouvons identifier divers facteurs contributifs : l'emploi largement répandu de la cybernétique pour accomplir les travaux nécessaires dans le monde ; le développement de la chimiothérapie, les transformateurs chimiques d'humeurs, l'enseignement chimique ; la liberté pour l'individu de faire « son truc » ; un climat intellectuel subventionné ; enfin la libération de la méchanceté innée de l'espèce humaine. Mais la découverte humaine la plus dangereuse a peut-être été les loisirs. Les épreuves et la nécessité rendaient la coopération essentielle ; elles frottent les gens les uns aux autres et émoussent les bords abrasifs ; elles créent une société polie et grégaire. Si on leur donne la moitié d'une chance, les gens s'en vont sur leurs propres tangentes, chérissent leurs manies, glorifient leurs goûts et leurs dégoûts en les transformant en vérités universelles.

LE CARNET DE NOTES DU PROFESSEUR

Quand le soleil se leva comme une orange aplatie derrière eux, les Rocheuses se dressaient devant eux, déchiquetées, sombres, passant du violet-noir des sommets les plus proches au gris perle des cimes lointaines à l'horizon. Elaine réveilla Gavin pour les lui signaler, mais il ne fit que se plaindre de ses douleurs et de sa faim.

« C'est la première fois que je vois vraiment les montagnes, dit-elle, pénétrée d'admiration. Vous ne savez donc pas apprécier la beauté ?

— Pas quand j'ai faim », grogna Gavin, mais il était réveillé. Il se frotta les yeux, en grimaçant de douleur, et contempla brièvement les montagnes avant d'examiner la campagne qu'ils traversaient.

Ils avaient roulé toute la nuit après s'être arrêtés au bord d'un ruisseau limpide pour bassiner la figure de Gavin et examiner ses blessures. Les

mains d'Elaine avaient été douces et efficaces.

Denver ne doit pas être loin, pensa-t-il. Des maisons isolées, puis des hameaux apparurent le long de la route. Il envisageait un solide petit déjeuner à Denver quand la vieille camionnette commença à hoqueter.

« Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il.

— Je crois que c'est la panne sèche.

— Pourquoi ne vous êtes-vous pas arrêtée pour faire le plein ?

— Où ? Plus personne ne conduit une turbine à vapeur sur la route. Pas pour de longues distances. Alors il n'y a pas de stations-service. Le seul endroit où on peut faire le plein, c'est dans les villes.

— Vous auriez pu vous arrêter dans une ville.

— Et avec quoi aurais-je payé ? »

Gavin soupira. Il y avait cela, aussi. Le peu d'argent qu'il avait amassé était encore dans sa chambre à l'institution et on avait tout volé à Elaine. « Je ne devrais pas m'en prendre à vous, dit-il. Je n'ai pas été d'un grand secours. »

Le moteur hoqueta encore et se tut. La turbine ralentit pendant qu'Elaine conduisait vers le bas-côté et s'arrêta. « Nous voilà de nouveau à pied, dit-elle. Du moins jusqu'à Denver. » Elle ouvrit sa portière et descendit.

En gémissant, Gavin se redressa et la rejoignit. Il s'étira en grelottant un peu dans le petit matin froid ; l'air semblait avoir été nouvellement créé dans quelque caverne glaciale. Et son moral remonta. « Allons-y », dit-il.

Ils n'avaient guère couvert que huit cents mètres au bord de la route et les muscles de Gavin commençaient à se détendre et à fonctionner sagement quand il aperçut sur la droite une longue construction basse peinte en brun. Presque simultanément, un délicieux parfum monta à son nez meurtri qui n'eut, néanmoins, aucune difficulté à reconnaître une bonne odeur de pain chaud.

Cette odeur et la réaction de Gavin avaient quelque chose de fondamental et de primitif. Le Professeur avait un jour attribué le développement de la civilisation à la découverte que des grains pouvaient être moulus et mangés. L'homme paléolithique s'aperçut que le gibier dont il dépendait disparaissait avec le changement de climat et, même en ces temps très anciens, était en voie d'extinction à cause de la chasse intensive. Il fut contraint de se tourner vers les graines sauvages que ses femmes avaient découvertes, mais il devait rester là où ces graines mûrissaient,

avant que les épis se brisent et se perdent. Alors il construisit ses villages – beaucoup de mains étaient nécessaires pour la moisson – à côté des champs et, plus tard, quand l'irrigation fut inventée on sema le grain le long des grandes rivières et dans les plaines inondées. Il rôtiissait les épis de blé sauvage pour séparer plus facilement les grains de la paille, parfois il pilait ces grains grillés et les mélangeait à de l'eau pour faire une sorte de bouillie comestible mais, progressivement, il apprit à faire cuire la pâte sur une pierre plate près du feu, en galettes ; plus tard il ajouta du levain et d'autres ingrédients pour créer un produit encore comestible froid. « Imaginez, disait le Professeur, ce chasseur primitif revenant au coin de son feu après une chasse vaine et, accroupi à côté de sa compagne, prenant une galette encore fumante pour la déchirer à belles dents. Ce n'était pas de la viande crue mais c'était bon. Ce fut le commencement de la civilisation : le feu et le pain... »

Gavin vit aux narines dilatées d'Elaine qu'elle aussi avait senti le pain. « Venez », dit-il et il descendit dans le fossé bordant la route pour remonter de l'autre côté sous des barbelés.

Ils marchèrent dans l'herbe sèche qui bruissait contre leurs jambes comme les murmures de la terre. Des alouettes chantaient. Une souris des champs surgit et ils la virent courir. Quelques instants plus tard, un putois traversa avec arrogance devant eux, la queue en panache. On aurait dit que cette partie de la terre n'avait jamais entendu parler de l'homme.

Finalement, ils parvinrent à une clôture. Au-delà, il y avait une voie de chemin de fer et une autre barrière au fond. Ils marchèrent en suivant la voie protégée et arrivèrent en vue du bâtiment que Gavin avait aperçu de la route. L'odeur du pain chaud devint irrésistible. Gavin avait l'eau à la bouche et son estomac grondait quand ils atteignirent un point où la barrière tournait à angle droit, laissant passer les rails mais interdisant l'entrée à Gavin et à Elaine.

Le bâtiment dans l'enclos était construit en plaques de métal émaillé de brun, probablement préfabriqué et transporté par éléments en ce lieu isolé. Gavin et Elaine, de l'autre côté de l'épais grillage qui l'entourait sur les quatre côtés, le contemplèrent avec envie. Sur la façade, il y avait une grande inscription qui n'avait pas été visible de loin et pas lisible avant qu'ils y arrivent : BOULANGERIE AUTOMATISÉE DE LA FRONTIÈRE. Dessous, en lettres plus petites, ils lurent : ENTRÉE INTERDITE. Et, encore dessous, PROTÉGÉE PAR GARDORDI, Inc.

La même inscription était reproduite sur des plaques de métal accrochées au grillage à intervalles réguliers. Il n'y avait pas d'ouverture sauf où les rails entraient, et là le grillage disparaissait au loin comme la queue d'un spermatozoïde. A une cinquantaine de mètres, un wagon de marchandises stationnait contre le bâtiment. Il y avait une bosse à l'arrière, qui devait contenir un moteur ou peut-être un petit ordinateur directionnel.

Mais tout cela, et aussi le pain, était à l'intérieur et ils se trouvaient à l'extérieur. Gavin avala péniblement sa salive et déclara : « Je vais entrer là-dedans coûte que coûte.

— Est-ce bien prudent ? Ne pourrions-nous pas manger plus facilement ailleurs ?

— Ce ne serait pas pareil, répliqua Gavin, en chasseur déçu qui réclamerait du pain. Vous venez ?

— Je vous suis. »

Il longea le grillage et s'arrêta à quelques centaines de mètres du coin. « Regardez ! » Le sol sablonneux avait été creusé à la base de la clôture par quelque animal, taupe ou chien de prairie. Gavin s'y attaqua à deux mains et bientôt il eut dégagé un espace assez grand pour qu'il s'y insinue en rampant sur le dos. Elaine le suivit.

« Maintenant », dit-il et il courut vers la voie.

Le wagon était toujours contre le mur de la boulangerie, une de ses parois entièrement levée contre le bâtiment. L'espace entre le wagon et le mur était si étroit que même la taupe ou le chien de prairie n'auraient pu s'y glisser. Quand ils collèrent l'oreille contre le flanc du wagon, ils entendirent des coups sourds et des grattements, comme si on y chargeait quelque chose.

En passant au-delà du wagon, ils remarquèrent d'autres ouvertures dans le mur au-dessus des rails, marquées BEURRE, ŒUFS, LAIT, FARINE, SEL, SUCRE, LEVURE et ainsi de suite. Elles étaient toutes trop petites pour le passage d'un homme même si elles n'avaient pas été scellées. Les rails disparaissaient dans une aile du bâtiment fermée par une grande porte de la taille d'un wagon de chemin de fer. On ne pouvait ébranler cette porte.

Alors qu'ils l'examinaient, le wagon derrière eux se mit en marche. Gavin pivota et y courut. Comme il se retournait, la grande porte cliqueta. Il jeta un coup d'œil derrière lui tout en courant. Elle se soulevait. Un autre wagon émergeait. Gavin faillit s'arrêter mais il vit que l'autre wagon avait

exposé la haute ouverture sur le côté du bâtiment, à environ un mètre cinquante du sol.

L'ouverture s'élargissait encore quand il s'en approcha. A l'intérieur, il distingua dans l'obscurité un espace dégagé et au-delà quelque chose de sombre et de massif. Il sauta et se hissa par l'ouverture.

Le wagon qui était sorti du bâtiment roulait vers l'ouverture où se tenait Gavin. Il se baissa, tendit une main à Elaine et la hissa à côté de lui juste avant qu'une partie de l'ouverture soit bloquée par le nouveau wagon. L'intérieur n'était éclairé que par le soleil filtrant à travers la porte de chargement qui se rétrécissait. Avant qu'elle se ferme complètement, Gavin aperçut un râtelier et, derrière, des courroies de transmission et des machines. Sur sa gauche, sous un réseau de fils et des bandes de métal, il vit un espace dégagé et s'y jeta en traînant Elaine.

Le wagon boucha complètement l'ouverture ; seuls de minces filets de lumière pénétraient là où la fermeture n'était pas hermétique. Après l'éclat du soleil matinal du Colorado, Gavin n'y voyait pas assez pour s'orienter dans les ténèbres. Il sentait cependant que la salle était immense et pleine d'une machinerie incompréhensible accomplissant de mystérieuses fonctions. Il l'entendait cliqueter, gronder et bourdonner et il resta là dans le noir, tenant la main fraîche d'Elaine, respirant la chaude odeur du pain qui cuit.

« Eh bien, monsieur le Cerveau, dit Elaine, quoi, maintenant ? »

Quoi, maintenant, en effet. Gavin n'y avait pas pensé, mais une usine automatisée n'avait pas besoin de lumière. Elle fonctionnait tout aussi bien dans l'obscurité, peut-être mieux sans la chaleur inutile et gaspilleuse d'ampoules électriques. Il devait y en avoir quelque part pour les inspections et l'entretien par l'homme, mais il ne savait pas où étaient les interrupteurs, même s'ils n'étaient pas verrouillés.

Alors même qu'il y pensait, la lumière s'alluma. Une voix géante tonna au-dessus d'eux, semblable à la voix de Dieu.

« Ici le Gard-Ordi. Vous vous êtes introduits sans autorisation dans les locaux de la Boulangerie automatisée de la frontière. Restez où vous êtes jusqu'à ce que vous ayez l'autorisation de bouger. »

Le silence tomba sur eux comme de la peur. Elaine regarda Gavin. « Ils vont envoyer quelqu'un de Denver, dit-il avec une assurance qu'il n'éprouvait pas. S'ils s'imaginent que nous allons les attendre... »

Grâce à l'éclairage du plafond, il voyait comment se faisait la cuisson automatique. Les ouvertures de l'extérieur devaient conduire à des silos. Des tuyaux allaient des silos à d'immenses chaudrons fermés, en cuivre étincelant ; de chacun d'eux, un tuyau plus grand partait vers des sortes de grosses douilles au-dessus d'une chaîne de transmission entièrement composée de moules à pain. Comme il regardait, trois boules de pâte tombèrent de trois douilles pour remplir trois moules et la chaîne avança d'un cran. Trois disques de métal fendirent le dessus de la pâte. Du beurre y-fut introduit par des canules puis la chaîne de transmission disparut par une ouverture dans un mur.

D'une autre ouverture rectangulaire sortirent d'autres moules, pleins de pain, ceux-là, le dessus arrondi, en croûte dorée fumante. La chaîne se retourna sur un rouleau horizontal et les pains tombèrent comme de la manne sur une autre courroie de transmission qui les amena vers eux. Les pains furent saisis par des plaques à claire-voie, coupés en tranches et poussés dans des sacs en plastique maintenus ouverts par des doigts de plastique et un jet d'air. Des bras métalliques tordirent le plastique au sommet du sac et les pains enveloppés glissèrent sur des râteliers qui montaient par à-coups du sol pour les recevoir. Dès que le râtelier était plein, il poussait son contenu sur ceux des wagons qui attendaient et retombait pour faire place au suivant.

Le processus avait fait bien du chemin depuis les bords de l'Euphrate. Mais pas la faim. Gavin saisit un pain, au passage. Le wagon était presque plein et ses râteliers ne laissaient pas de place pour Gavin et Elaine.

Le wagon se mit en marche, laissant entrer la lumière comme s'il tirait un rideau étincelant. « Tenez-vous prête », dit Gavin.

Alors que la porte de chargement s'élargissait à la taille d'une personne, Gavin avança dans l'espace entre les râteliers et l'ouverture et, sans lâcher la main d'Elaine, sur le capot surélevé à l'arrière. Elaine dut sauter, mais le capot était assez grand pour eux deux. Ils se cramponnèrent aux bouches d'air de l'arrière quand le wagon prit de la vitesse, longea la clôture et entra dans le long tunnel de grillage qui menait, pensait Gavin, vers Denver.

Il coupa le sommet de l'emballage avec ses dents et tendit le sachet ouvert à Elaine. Elle prit une poignée de tranches, les respira avec délices et se mit à rire.

« Parfois, les plaisirs simples sont les meilleurs. »

Grimpant sur le toit du wagon brimbalant en claquant dans la claire fraîcheur ensoleillée du Colorado, ils se gavèrent de pain.

Le wagon ralentit en atteignant les faubourgs de Denver. Gavin fit un signe de tête à Elaine et sauta à terre, puis il courut pour l'attraper quand elle sauta à son tour. Au milieu des multiples voies, ils regardèrent autour d'eux en reprenant haleine.

Ils étaient dans une sorte de voie encaissée, avec des parois de pierre de chaque côté. Cent ou deux cents mètres plus loin, les rails disparaissaient dans un tunnel noir.

Ils escaladèrent le mur de soutènement jusqu'au niveau de la rue. Le quartier était dominé par l'énorme masse d'un stade de béton, un grand cirque percé d'ouvertures sombres ; des rampes montaient le long des côtés vers les niveaux supérieurs.

Le stade était cerné par l'étendue large et noire d'un parking plein de voitures électriques multicolores. Du stade montaient les cris d'une foule hurlant sa joie ou sa déception et un bruit inhumain de moteurs et de tôles embouties.

Elaine montra du doigt la caméra de surveillance au sommet des piliers, au coin de chaque parking, et ils contournèrent cette périphérie jusqu'à ce qu'ils arrivent sur une esplanade où quelques vieilles voitures étaient garées et où il n'y avait pas de piliers.

« Cette fois, prenons une électrique, dit Gavin. Ça résoudra le problème du carburant. »

Mais la plupart des voitures étaient de vieilles turbines à vapeur et quelques-unes, encore plus vieilles, avaient l'air de modèles à combustion interne, plus à leur place dans un musée ou à la ferraille que dans un parking. Ils finirent tout de même par découvrir une antique électrique, bien cabossée mais apparemment en état de marche. Non sans difficulté, Gavin parvint à ouvrir la portière du côté du conducteur et l'autre, tout aussi entêtée, d'un coup de pied. Elaine regarda prudemment de tous côtés et monta. Il n'y avait personne en vue et le seul rappel de présence humaine était le vacarme de l'enthousiasme et de la fureur déferlant comme des vagues par-dessus les murs du stade.

Gavin s'installa au volant et regarda l'endroit où il aurait dû voir le volant. Il n'y en avait pas, ni de colonne de direction, pas de tableau de bord, pas d'accélérateur, pas de frein. Il n'y avait qu'une boîte noire d'environ cinquante centimètres de côté. Elle bourdonnait.

« Sortons de là », dit Elaine.

Mais ce n'était pas si facile de rouvrir les portières et avant que Gavin pût les forcer, la voiture démarra et roula vers le stade. Elle tourna automatiquement dans une grande entrée, passa par un souterrain et surgit dans l'éblouissement d'une arène couverte de sable et pleine d'automobiles chargeant comme des taureaux furieux. D'autres étaient en miettes sur le flanc, ou tassées au bord du stade, perdant leur huile en abondance par leurs flancs blessés.

Progressivement, la scène confuse s'ordonna dans l'esprit de Gavin. Des tracteurs remorquaient des épaves du terrain. Les voitures encore en mouvement tournaient autour d'un énorme ballon, le frappaient avec leurs pare-chocs ou leurs flancs vers des buts, de chaque côté du long terrain. Les véhicules étaient de tous les types, quelques électriques silencieuses et beaucoup plus de turbines à vapeur sifflantes mais, en majorité, des automobiles bruyantes et fumantes à combustion interne, qui avaient été interdites sur les routes.

De la fumée et de la poussière obscurcissaient le stade, se dissipaient de temps en temps pour révéler un moment d'action ou une scène de violence mécanique. Sur tout l'ensemble planaient les antiques et exaltantes vapeurs d'essence, d'huile et de caoutchouc fumant.

Tout cela, Gavin eut le temps de le sentir tandis qu'il bataillait avec les portières dans une automobile bien décidée à les conduire au milieu du massacre et du carnage. Il entendit le public délirer de joie quand leur voiture s'engagea dans la mêlée puis, alors qu'Elaine et lui regardaient dehors et tapaient sur les vitres pour faire connaître leur présence, le public poussa des acclamations encore plus étourdissantes, des gens gambadèrent entre les gradins, sautèrent sur leurs sièges, gesticulèrent avec reconnaissance vers le ciel.

« Ça leur plaît », cria Gavin à Elaine en s'efforçant de se faire entendre dans le vacarme des pneus crissants, des changements de vitesse grinçants, des vrombissements de moteurs et des bruits de tôle. « Ils nous veulent là-dedans. »

Quelque chose frappa sa portière et l'enfonça vers lui, quelque chose d'autre emboutit l'arrière et l'impact faillit lui rompre le cou. Leur voiture rebondit puis serpenta plus adroitement dans le magma de véhicules virant en tous sens pour frapper violemment la balle qui roula par-dessus un capot

et jusqu'à l'autre bout du terrain où une voiture, avec une précision remarquable, l'envoya en tournoyant entre les buts dans un filet.

Autour d'eux, les voitures tournèrent follement en rond, dans un concert cacophonique d'avertisseurs et de moteurs emballés comme pour célébrer une victoire et finirent par se faire face, en deux rangs parfaitement droits.

Toutes les autres voitures étaient vides.

Avec la force du désespoir, Gavin poussa la portière emboutie et elle céda. Il émergea sous le soleil et la poussière, entouré par des monstres de métal haletants. La foule explosa. Des hommes, des femmes, des enfants jetèrent dans l'arène des hot dogs et des enjoliveurs, poussèrent des acclamations délirantes, hurlèrent des mots qui se perdirent dans l'insanité générale.

Alors qu'il aidait Elaine à descendre de l'autre côté, le bruit et l'excitation montèrent encore plus haut. Gavin la prit par la main et courut sur le sable imprégné d'huile vers le bord du stade, mais la vue et la démente de la foule le firent reculer quand il atteignit la barrière de béton et il tourna à gauche, courant autour de l'arène pour chercher une issue sans risquer l'enthousiasme dément des spectateurs. Il devait avoir l'air, pensa-t-il d'un coureur exécutant son tour de la victoire ou un matador sa marche triomphale.

Alors qu'il commençait à désespérer, ils arrivèrent au tunnel sombre d'où leur automobile avait émergé et ils s'y engouffrèrent, apercevant à l'extrémité la promesse d'un soleil sans complications, une entrée en Arcadie. Mais avant qu'ils atteignent la sortie, une grille tomba pour leur barrer le chemin.

« Ici ! leur cria quelqu'un. Par ici ! »

Une main blanche leur fit signe dans l'obscurité, comme la main spectrale attirant le voyageur sans méfiance à sa perte. Gavin franchit une porte, Elaine sur ses talons. Une main empoigna le bras gauche du garçon et le guida dans un couloir obscur. Il se retrouva enfin dans une petite pièce, avec un vieux bureau métallique et un fauteuil à pivot, deux classeurs délabrés et une corbeille à papiers. Au fond, il y avait une autre porte.

Il se retourna vers la personne qui lui tenait le bras.

« Qu'est-ce que ça veut dire ? »

Une femme lâcha en même temps Elaine et lui. Elle ferma la porte derrière eux, ce qui étouffa le tumulte du stade qui semblait maintenant

transmis à travers cinq cent mille tonnes de béton. Elle rit. C'était le rire grave et franc d'une forte personne.

« Je devrais vous le demander », dit-elle.

Elle était grande. Presque aussi grande que Gavin et presque aussi forte, mais pas grosse. C'était une femme pittoresque, haute en couleur. En la regardant, Gavin eut l'impression que tout le reste du monde avait été créé en noir et blanc. C'était une femme mûre, et bien faite. Il n'y avait rien d'hésitant en elle, de son pantalon rose à ses cheveux rouges. Entre les deux, il y avait une largeur de hanches sensuelle, une taille ferme et une spectaculaire saillie de poitrine. Son cou était lisse et sans rides, son menton volontaire, sa bouche rouge vif et généreuse, son nez ample, ses yeux bleus et assurés, ses sourcils épais, rouges et mobiles.

C'était, pensa Gavin, une femme menaçante, avec des appétits assortis à sa carrure d'amazone et une présence qui défiait un homme de se mesurer à sa féminité.

« Après tout, reprit-elle, ce n'est pas tous les jours qu'une remplaçante roule dans le stade avec une cargaison de réfugiés. »

Elle leur sourit, exhibant des dents blanches parfaites. Elles paraissaient capables de briser des os pour avoir la moelle.

« Nous cherchions une voiture, dit Gavin.

— A voler », ajouta Elaine.

Le rire de la femme monta de son ventre. « Et comme de pauvres innocents, vous avez choisi une voiture contrôlée par ordinateur pour la partie. Ah mon Dieu ! Ah mince ! Ah mes aïeux ! Ah ah ah ha ! » Son rire mourut enfin dans des hoquets haletants.

Gavin et Elaine se regardèrent. « Si c'est la porte de sortie, dit-il, nous allons vous remercier de nous avoir conduits ici et nous reprendrons notre route. »

La femme s'essuya les yeux d'un revers de main. « Jamais de la vie ! Pauvres gosses, vous avez besoin d'un toit. Et d'un repas, je parie. Venez, dit-elle comme si elle avait l'habitude que ses propositions soient prises comme des ordres. Je vous emmène chez moi dans ma famille.

— Mais qui êtes-vous ? » demanda Elaine.

La femme les reprit par le bras et les poussa sans effort vers la porte. « Je suis Sally Grandjon, mes chéris, et on m'appelle Sally la Cybernée, et je suis la femme la plus costaud, la plus marrante, la plus dingue des

Rocheuses, mais j'ai le cœur chaud, mes petits, un cœur assez grand pour ramasser tous les chiens perdus de Denver. »

Gavin ouvrit la porte de sa main libre, submergé par tant d'autorité, et sortit sans protester dans l'éclat ensoleillé de la journée.

« Voilà la voiture, dit Sally. Montez derrière, tous les deux. »

La voiture était une énorme limousine noire électrique. Gavin n'avait jamais vu d'électrique aussi grande. Sally les poussa presque sur la banquette arrière. « Là. Installez-vous bien. Ce n'est pas loin. »

Elle s'assit à l'avant et plaqua un casque sur ses cheveux roux. Quelques instants plus tard, la voiture sortit de son créneau en marche arrière et traversa le parking. Ce fut seulement dans la rue que Gavin remarqua qu'il n'y avait pas de commandes ; comme sur l'électrique qui les avait capturés et emmenés dans l'arène, à la place du volant et du tableau de bord il y avait une boîte noire et Sally n'y touchait pas. Elle était assise toute droite, immobile, les yeux fixés sur la chaussée.

« Qu'est-ce que vous faites ? » demanda Gavin alors qu'un autobus électrique les doublait.

La limousine braqua, l'évita et se redressa.

« Cette voiture est un modèle cybernétique, expliqua Sally. Ne vous inquiétez pas. Elle est sous mon contrôle total.

— Je vous distrais ! Mon Dieu, ne parlez pas !

— Ne vous en faites pas. J'ai fait des tâches plus compliquées tout en poursuivant une conversation avec une demi-douzaine de personnes. C'est une question d'expérience et de discipline et sans fausse modestie, je suis la meilleure.

— La meilleure de quoi ? demanda Gavin.

— Regardez l'affiche devant le stade. »

Gavin se retourna pour regarder par la lunette arrière. Ils passaient maintenant devant l'entrée du stade et sur un panneau noir géant, en lettres de feu géantes on lisait : AUJOURD'HUI AUTOBALL ! Puis au-dessous en plus petit : PISTONS DE DÉTROIT CONTRE ROUES DE DENVER. Et finalement, en lettres encore plus géantes : SALLY GRANDJON !

« C'était dans ma voiture que vous étiez, dit Sally.

— Vous la conduisiez par une télécommande d'ordinateur, devina Elaine.

— Naturellement. Dans le temps, on avait de vrais conducteurs, mais ils se blessaient constamment. Vous savez ? Et ils n'étaient pas aussi bons, de

loin. Pas si rapides. Mais je dois dire que c'était quelque chose quand vous avez surgi dans le stade. Il y a un circuit de feedback, vous savez. Forcément. Je sens le moteur tourner, je sens le sable sous les roues, les roulements à bille qui tournent, et même les pare-chocs frappant la balle ou d'autres voitures, ou mes propres ailes qui se tordent ou tombent. C'est quelque chose, d'avoir une aile arrachée ou de sentir son moteur mourir... »

Elle se tut un moment, revivant les sensations. « Mais imaginez un peu ce que j'ai ressenti quand je vous ai vus à l'avant, que je vous ai sentis là, pas du métal et de la peinture mais de la chair élastique et des organes palpitants. Je vous jure, c'était inspirant, j'ai jamais été meilleure. Pas vrai ?

— Je ne voudrais pas me plaindre, dit Gavin, mais vous auriez pu arrêter et nous laisser descendre.

— Pour gâcher le match ? A la fin, la foule vous acclamait. Vous étiez des héros. Pensez à ce qu'elle aurait fait si vous nous aviez fait perdre ! »

Gavin se rappela la folle ovation qu'il avait fuie, et il frémit.

Ils arrivaient dans le centre de Denver. Les rues ressemblaient à celles de Kansas City, propres, claires et relativement désertes. Les bâtiments étaient nets et bien entretenus et là où il y avait de la place des pelouses, des arbres et des buissons apparaissaient.

« Ce n'est pas mon véritable métier, bien sûr, dit Sally. C'est simplement une façon de gagner ce qu'il me faut pour d'autres choses. De l'argent facile, et beaucoup. Ça me permet d'acheter du matériel pour mon labo de cybernétique. Je vous montrerai tout ça quand nous serons à la maison. »

La maison était un grand hôtel particulier centenaire, pas très loin du centre, avec des pignons, des tuiles et des tourelles, bien en retrait de la rue dans un jardin de grands arbres et d'arbustes fleuris entouré d'une grille de fer forgé. La limousine se tourna vers la maison, un portail de fer forgé s'ouvrit automatiquement et la voiture suivit une longue allée en fer à cheval qui passait devant la maison et retournait vers la rue. La voiture s'arrêta devant un grand perron de pierre montant vers une double porte de bois sculpté.

Sally ôta son casque et se tourna vers Gavin et Elaine. Il fut de nouveau surpris par son expression animée et la vivacité de ses couleurs.

« Nous y voilà », dit-elle.

En descendant de voiture, Gavin s'aperçut qu'il transpirait. Elaine le rejoignit et il lui prit la main d'un geste rassurant. Elle la serra comme si

elle en avait besoin. Sa main était froide et moite.

Il leva les yeux vers la porte ouverte à deux battants et l'intérieur obscur. Sally se tenait à côté et leur faisait signe. « Venez, dit-elle impatiemment. Montez ! »

Gavin monta. Quand ils entrèrent, Sally les reprit par le bras, d'un geste devenu si familier qu'il paraissait habituel. Gavin et Elaine durent se lâcher la main quand Sally se plaça entre eux. « Voilà, dit-elle, mon mari Frank. »

Quand les yeux de Gavin s'accoutumèrent à la pénombre du vestibule, il vit un homme fort, d'un certain âge, avec des cheveux bruns grisonnants et un teint rubicond.

« Bonjour, dit-il poliment.

— Salut », dit Elaine.

Frank ne leur répondit pas.

« Ce n'en est pas encore un, dis-moi, Sally ? Je ne crois pas que je pourrais le supporter si tu en ramenaient encore un à la maison.

— Non, non, assura Sally. Ce ne sont que deux inconnus que j'ai trouvés au stade. Je les ai amenés pour leur présenter la famille, les faire manger et leur permettre de se reposer un peu. »

Gavin voyait maintenant que Frank paraissait fatigué et anxieux.

« C'est ce que tu as dit de Jay-Jay, marmonna Frank d'un air maussade.

— Ne sois pas jaloux, murmura Sally en lui tapotant affectueusement la joue. Tu pourras avoir ton tour ce soir, d'accord ? »

Il écarta sa figure mais un sourire hésitant apparut à ses lèvres et il hocha la tête. « George sera furieux.

— Laisse-moi m'inquiéter de George. Venez, les petits, allons vous trouver quelque chose à manger. »

Elle les reprit par le bras et ils entrèrent dans une grande pièce avec un large escalier au fond montant vers un palier et se divisant en deux branches. Le vieux chêne étincelait de cire, la rampe brillait de la patine de plusieurs générations de mains. Un tapis d'Orient bleu couvrait le centre du parquet et des meubles anciens étaient disposés sur le tapis et le long des murs. La pièce sentait le citron.

Une jeune femme se tenait à côté d'une table de bibliothèque en noyer, au milieu, en compagnie d'un homme de taille moyenne aux cheveux bruns. Elle était brune aussi, petite, boudeuse, mais sexy. Elle avait à la main un chiffon à poussière qu'elle passait distraitemment sur la table. L'homme et elle sursautèrent quand Sally entra, l'air vaguement coupable.

Sally traîna Gavin et Elaine vers eux. « Voilà mon mari George, dit Sally, et ma coépouse Susan. » Puis elle présenta Gavin et Elaine et raconta comment ils s'étaient introduits par effraction dans sa voiture. Tout le monde rit, même Susan qui réussit à garder néanmoins son air boudeur. Elle examinait subrepticement Gavin quand elle pensait qu'il ne la voyait pas. Quand il la regardait, elle détournait les yeux.

Au-delà de l'escalier, une porte donnait sur une vaste cuisine campagnarde, assez grande pour une cuisinière à six brûleurs, deux fours, un réfrigérateur géant, un congélateur assorti et une longue table entourée de six chaises. Le sol était couvert de carreaux de plastique jaune soleil à motifs verts. Une grande marmite mijotait en répandant une odeur délicieuse. Quand ils entrèrent dans la cuisine, une matrone rebondie aux cheveux châtons décoiffés et aux joues rouges se retourna et leur sourit.

Ils ont une cuisinière, pensa Gavin, mais Sally dit aussitôt : « Voilà Mary, ma coépouse. Mary se charge de la maison. Elle adore faire la cuisine, la pâtisserie, veiller à ce que tout soit bien propre et tout le monde bien nourri. Elle pense que le fait de ne pas manger assez est la cause de la mélancolie, du mécontentement, des névroses et de la mauvaise santé en général.

« C'est vrai, dit joyeusement Mary. Vous avez l'air affamés. Je vais vous donner à manger. Et ces bleus ! Mes pauvres petits.

— Voyez ? dit Sally à Gavin. Oui, Mary, je suis sûre qu'ils ont faim. Donne-leur de ce ragoût et de ton bon pain. Mary fait le meilleur pain du monde.

— Je ne savais pas qu'il y avait encore des personnes qui faisaient leur propre pain, s'étonna Gavin.

— C'est l'ère de l'artiste, répondit Sally. Et les artistes travaillent dans n'importe quelle matière. Celle de Mary, c'est le pain.

— Ma foi, murmura Mary en rougissant encore plus, j'aime bien ça, c'est tout. »

Le pain, pensa Gavin, est le thème de cette journée, mais l'homme ne vit pas seulement de pain. Pour aller avec ce pain fait à la maison, encore chaud et couvert d'une épaisse couche de vrai beurre, il y avait une soupe épaisse pleine de morceaux de viande et de légumes. En fourrant dans sa bouche la dernière bouchée de pain trempé dans la dernière goutte de bouillon, Gavin regarda la cuisine, repu et satisfait. Une porte battante donnait sans aucun doute dans une salle à manger et une autre sur

l'extérieur. A côté de celle-là, contre le mur, il y avait une plaque portant le mot RECYCLAGE. Dessous, quatre rabats de métal cachaient des fentes. Sur chacun, un seul mot était gravé ; de droite à gauche, il lut BOÎTES, VERRE, PAPIER et ORDURES. Il éprouva une certaine satisfaction en constatant que rien n'était gaspillé, jusqu'à ce qu'il se souvienne que le Professeur avait dit une fois : « Faire du bien à son prochain serait plus vertueux si cela ne représentait pas un moyen facile de s'illusionner et de soulager sa conscience de ce que l'on éprouve réellement pour son prochain. »

Mary s'affairait à préparer le repas du soir, elle frottait un énorme rôti avec des gousses d'ail, déployant une passion généralement réservée à des activités plus érotiques. Sally avait disparu par la porte de service quand ils s'étaient mis à table. Gavin les considéra : Sally la déesse du sexe, la pourvoyeuse et le chef de famille, Mary la cuisinière et gouvernante maternelle. Peut-être était-ce un bon arrangement pour chacune ; Mary prenait plaisir à des tâches ménagères que Sally trouvait assommantes et bénéficiait des hommes du calibre de ceux que Sally attirait et satisfaisait avec son goût des rapports humains, la domination de son corps et de sa personnalité. Et qui sait ? Peut-être les hommes trouvaient-ils en Mary le genre de douceur et d'attention qui étaient reposantes après l'intensité de Sally.

Et pour la diversité, il y avait Susan, la sirène boudeuse. Toute famille a besoin d'un esprit rebelle pour rester jeune et vigoureuse. Mais Gavin se demanda pourquoi Sally avait choisi Susan. Peut-être comprenait-elle que la dynamique de groupe avait besoin d'une force comme Susan, ou peut-être appréciait-elle le défi de la sexualité brûlante de Susan, mais quoi que ce fût, Sally en était plus complexe et plus fascinante.

Elle revint alors, débordante d'énergie. « Venez, vous deux, je veux vous montrer mon travail. » Elle les bouscula et les poussa par la porte de service vers un grand bâtiment entouré d'arbres, qui avait dû être autrefois une écurie. Tout avait été reconstruit, recouvert de plastique, d'inox et de verre et c'était devenu un laboratoire. Au rez-de-chaussée, de petites pièces donnaient sur un corridor central. Chacune était équipée d'écrans de lecture pour des cartes perforées et des bandes, d'une imprimante et de toutes sortes d'accessoires d'ordinateur, des oscilloscopes, des appareils que Gavin ne put identifier.

La plupart de ces pièces étaient occupées par des hommes et des femmes coiffés de casques souples d'où pendaient des fils, ou avec des fils

attachés à diverses parties de leur corps. Certains observaient un point lumineux traçant un schéma sur un oscilloscope ou écoutaient, les yeux fermés, un son qui variait de ton et d'intensité.

« Nous faisons du biofeedback, expliqua Sally. Des gens viennent ici tous les jours, gratuitement s'ils font quelque chose qui nous intéresse, en payant si c'est le développement personnel qu'ils cherchent. Nous les entraînons à contrôler ce qui était autrefois jugé autonome : les battements de cœur, la circulation, les maux de tête, la tension musculaire ou mentale, les rythmes alpha, la fonction rénale, la douleur, les centres du sommeil, la durée de l'attention, les niveaux des fantasmes, le potentiel du plaisir, l'aptitude sexuelle, presque tout ce que l'on croyait échapper au contrôle conscient de l'individu. Si nous pouvons le mesurer, nous pouvons apprendre aux gens à le contrôler. »

Elle les fit monter au premier étage et Gavin vit tout de suite que c'était son domaine réservé. Il n'y avait qu'une seule pièce, sans fenêtres, tapissée d'un côté par des ordinateurs et des banques de mémoire revêtus d'acier inoxydable et de verre. Au milieu de la salle, une table capitonnée, apparemment transformable en canapé, était recouverte de cuir ou de vinyle fauve, équipée de leviers, de fils électriques et d'appareils de toutes sortes, comme un instrument de torture désuet.

Un des ordinateurs avait été tiré de sa place contre le mur du fond et un homme y bricolait, des fils répandus autour de lui comme des artères, des câbles semblables à des intestins. Il les regarda en souriant. Il était noir, mince et beau. « Ah, Sally, dit-il. Comment ça s'est passé, au stade ?

— Nous avons gagné, et j'ai ramené deux copains. Elaine et Gavin, voilà mon mari Jay-Jay. Il est technicien en informatique. Il est venu réparer l'ordinateur et il est resté. Et voilà mon ordinateur. Ce qu'on fait de mieux. Tout comme Jay-Jay. Tout comme moi. Ultra-cool, ultra-puissant, ultrasophistiqué. Et c'est ici que nous procédons à nos expériences.

— Quel genre d'expériences ? demanda Elaine.

— Nous perfectionnons le contrôle mental des ordinateurs. Et de la pensée assistée par ordinateurs : PAPO. Nous avons déjà réussi le total contrôle physique de nos systèmes autonomes, tonus musculaire, stimulation sensorielle...

— Sally, en tout cas, interrompt Jay-Jay. Nous nous contentons d'y travailler encore. Vous devriez la voir déshabillée.

— J'aimerais bien, murmura Gavin, et Elaine lui jeta un coup d'œil aigu.

— Je vous jure, vous seriez émerveillés du potentiel du corps humain, poursuivit Jay-Jay. Sally est extraordinaire, ça oui, et quand cet ordinateur et elle s'assemblent, il n'y a rien qu'ils ne puissent faire. Sally la Cybernée, la reine des ordinateurs !

— Allez ! » dit modestement Sally. Mais son corps magnifique parut étinceler et frémir d'aise sous le pantalon rose vif et le corsage plus clair. Gavin ne put se retenir ; stimulé par la suggestion de Jay-Jay, il se mit à la déshabiller mentalement. Puis il remarqua qu'Elaine l'observait et il détourna vivement les yeux. Jay-Jay les désigna du menton. « De nouvelles recrues ?

— Des copains seulement, répondit Sally. Mais si vous voulez rester plus longtemps, j'aimerais vous voir essayer le matériel. Ce soir, peut-être . C'est la nuit que je travaille le mieux.

— Je n'en suis pas surprise », dit Elaine.

Sally lui sourit. « Comme nous toutes, hein ? Allez, venez, je vais vous montrer votre chambre.

— Nos chambres, j'espère, dit vivement Elaine.

— Nous voyageons simplement ensemble, expliqua Gavin. Nous ne dormons pas ensemble.

— Dommage, répondit Sally puis elle rit. Nous avons deux chambres et il y a une porte communicante, au cas où vous changeriez d'avis. »

Le dîner fut un repas auquel toute la famille participa, commençant de façon très mondaine dans un grand salon avec une cheminée de marbre, des fauteuils et des canapés victoriens recouverts de velours de divers tons de bleu et de vert. On but des cocktails et du vin. Gavin, debout sur un épais tapis d'Orient bleu et or, un grand verre frais à la main, sentait sous ses doigts la buée humide, savourait le murmure de la conversation sophistiquée et pensait que c'était cela, la nouvelle liberté. Tout y était : une nouvelle frontière de la recherche pour occuper l'esprit, un sport physique et mental excitant pour le corps, des occasions sexuelles variées et peut-être inépuisables pour apporter de la joie anticipée à la journée et de la passion à la nuit, une installation confortable, les agréments de la vie et la conversation de personnes intelligentes.

Qu'importait si Susan boudait et si George faisait la tête ? Qu'importait si Elaine le regardait d'un air très songeur ?

Ils passèrent dans une grande salle à manger lambrissée et s'assirent à une table de noyer ciré au couvert élégant d'argenterie, de porcelaine et de cristal. Il y avait du bon vin pour le cristal, du blanc avec de superbes truites du Colorado, du rouge avec le bœuf bourguignon, un remarquable cognac et des cigares après le dessert.

Gavin se carra dans son fauteuil et apprécia le cognac, un cigare inaccoutumé aux doigts, pensant que tout cela aurait plu au Professeur, en particulier Sally.

« Notre recherche ? disait-elle justement en réponse à une question d'Elaine. Nous cherchons l'ultime contrôle conscient du corps et de l'esprit ; nous souhaitons que l'homme, pas ses instincts, soit l'arbitre de sa condition. George s'est entraîné à contrôler ses battements de cœur. Il peut l'accélérer à cent cinquante battements minutes ou le ralentir à presque rien. En fait, il pourrait même l'arrêter totalement si nous pouvions être sûrs de le remettre en marche. »

George se dérida un peu.

« Ensuite, je vais m'attaquer aux surrénales.

— Frank, lui, dit Sally, travaille aux rythmes alpha. Il peut à la commande faire le vide total dans son esprit et arriver à une sérénité qu'une vie entière ne suffirait pas à atteindre. Montre-nous, Frank. »

La lassitude et le souci disparurent de la figure âgée de Frank comme si les traits étaient repassés, ses yeux se fermèrent et un sourire mystique apparut sur ses lèvres. A mesure que sa respiration ralentissait et que son corps se détendait, Gavin eut l'étonnante impression qu'il allait entrer en lévitation et planer autour du salon. C'était une remarquable exhibition de maîtrise de soi et Gavin l'envia.

Mais pourquoi, marmonna dans sa tête le Professeur, Frank est-il toujours las et anxieux ?

« Susan apprend à contrôler son ultraovulation, susurra Sally, et elle réussit merveilleusement. Pensez au bienfait que ce serait pour les masses pauvres et ignorantes de ce monde !

— Si elles étaient assez disciplinées pour apprendre ça, dit Elaine, est-ce qu'elles ne le seraient pas pour prendre la pilule ou pour s'abstenir dans les périodes de fécondité ?

— Bien sûr, mon chou, mais pensez à la joie de ces femmes échappant enfin à la tyrannie de leur corps. N'est-ce pas, Susan ?

— Je commence à croire que c'est une perte de temps, grogna Susan.

— Tu as peut-être besoin de l'aide de Frank pour les rythmes alpha, dit Sally sans malice. Mary, naturellement, est trop occupée par la maison pour consacrer autant de temps à la recherche, comme elle et nous tous le voudrions. Mais quand elle est arrivée, elle avait des migraines et elle a appris à les contrôler en accroissant l'afflux de sang vers ses mains.

— Ah, c'est un miracle ! assura Mary, radieuse de reconnaissance et de tendresse.

— J'appelle ce dîner un miracle », dit Gavin.

Mary lui sourit et Sally reprit : « Oui, n'est-ce pas ? Jay-Jay n'est pas ici depuis assez longtemps pour avoir commencé sa propre recherche.

— Ce n'est pas vrai, protesta Jay-Jay. Je travaille à l'érection instantanée. »

Tout le monde rit.

« Ce que Sally ne dit pas, poursuivit Jay-Jay, c'est qu'elle fait tout ce que nous faisons tous et beaucoup plus encore.

— Qu'est-ce qui vous intéresse particulièrement ? demanda Gavin.

— J'essaye de perfectionner la symbiose individu-ordinateur. Pas seulement le biofeedback mais un échange de pensées, et de sensations, avec l'ordinateur. Je vous ferai peut-être une démonstration personnelle. »

Mary s'enquit de l'œil poché d'Elaine et des ecchymoses de Gavin. Lorsque Gavin eut achevé de raconter ce qui leur était arrivé, la soirée prit fin. Sally se leva et tout le monde l'imita. Elle vint prendre Elaine et Gavin par le bras et les conduisit par l'escalier majestueux à leurs chambres contiguës.

« Nous devons nous réunir un moment pour des affaires de famille, dit-elle en montant. Je veux vous parler, Gavin, un peu plus tard. Il y a des livres dans vos chambres. Naturellement, vous êtes parfaitement libres de vous promener dans le jardin ou dans Denver si vous voulez, mais j'aimerais avoir un moment avec vous tout à l'heure. »

Elaine regarda Sally, avec un petit sourire.

« Si cela ne vous gêne pas, mon chou, lui dit Sally.

— Il n'y a pas de raison. Et même si ça me gênait, qu'est-ce que ça changerait ? »

Pour une fois, Gavin se tut. Il ferma sa porte. La chambre était grande et haute de plafond. Une coiffeuse ancienne en bois avec son miroir, admirablement restaurée, se trouvait dans le fond. Une bibliothèque de chêne ciré aux portes vitrées coulissantes se dressait à côté de la haute fenêtre encadrant la nuit. Mais Gavin foula le tapis ovale, ôta ses chaussures et s'étendit sur le lit, regardant sans les voir le plafond et le lustre de cristal hémisphérique. Trop de choses s'étaient passées trop vite. Le monde tournait trop rapidement. Il tâta avec précaution ses plaies et bosses.

« Vous comprendriez peut-être tout ça, Professeur, pensa-t-il, mais mes anciennes certitudes se fissurent et se brisent. Je veux les protéger mais je sens qu'elles auront bientôt disparu et je n'aurai rien pour les remplacer.

— C'est la première fonction de l'éducation, dit le Professeur, balayer de l'esprit tous les vieux détrit.

— Mais le remplacement ? L'éducation ne doit pas seulement détruire ; elle doit aussi enseigner.

— Cela viendra », assura le Professeur.

La sensation suivante de Gavin fut celle du lit qui basculait légèrement. Des doigts légers lui caressèrent la figure. Il comprit qu'il avait dû s'endormir et il ouvrit les yeux, s'attendant à voir Elaine. Mais c'était la figure animée de Sally qui se penchait sur lui.

« Ah, vous êtes réveillé, dit-elle. J'ai une bonne nouvelle pour vous. Non, ne vous levez pas, ajouta-t-elle en prévenant le mouvement de Gavin. La famille vous invite à vous joindre à nous.

— Me joindre à vous ?

— Comme mari. Comme partenaire à part entière dans les entreprises de la famille.

— Mais elle me connaît à peine !

— La famille n'agit pas impulsivement, mais elle n'hésite pas quand elle sait ce qui est nécessaire. Jay-Jay est arrivé un matin pour réparer l'ordinateur et il n'est jamais reparti.

— Mais je ne sais rien faire, je ne suis qu'un étudiant... » Gavin était de plus en plus dérouté, incapable d'imaginer ce qu'on lui offrait. La vie élégante en bas, le travail, le jeu, les femmes, Sally... C'était séduisant et inimaginable. D'un taudis à un manoir, en une semaine...

« Nous pensons que vous avez quelque chose à apporter à la famille, de la jeunesse, de la vigueur, de la promesse, de l'intelligence. Et nous pensons avoir quelque chose à offrir. »

Gavin contempla les rondeurs spectaculaires des seins au-dessus de lui et murmura : « Bien sûr. Mais Elaine ? »

— Je croyais qu'il n'y avait rien entre vous. Que vous voyagiez simplement ensemble.

— Elle est ici à cause de moi. Je ne pourrais pas l'abandonner comme ça.

— Naturellement, nous veillerons à ce qu'elle arrive où elle va.

— Elle n'est pas invitée aussi à se joindre à la famille ?

— Non, dit vivement Sally puis comme si elle voyait à Gavin une expression que lui-même ignorait, elle ajouta : A moins que ce soit une condition pour que vous restiez. Nous aurons besoin d'une autre femme, mais nous devons la choisir avec soin, pour son équilibre, son aptitude psychologique, pour l'engagement de la famille. D'ailleurs, je ne pense pas qu'Elaine serait intéressée.

— Pourquoi ? »

Sally sourit. « Il reste encore quelques femmes démodées. Je crois qu'elle en est une. Je crois qu'elle est la femme d'un seul homme.

— Je ne pourrai pas vous répondre tout de suite, dit Gavin en faisant un geste vague, un geste d'impuissance. J'allais sur la côte Ouest...

— Nous voulons que vous considériez la question avec soin. Prenez tout le temps qu'il vous faudra. Mais nous tenons à vous dire que nous vous voulons. » Dans sa bouche, le « nous » avait l'air d'un « je ». Comme pour une ponctuation, elle se pencha et embrassa légèrement Gavin sur la bouche, évitant ses meurtrissures, mais ce bref contact promit des délices qu'il n'avait jamais imaginées.

Elle n'était partie que depuis une minute ou deux quand il entendit frapper à la porte de communication et Elaine entra. Elle portait une chemise de nuit – sans doute prêtée par Sally – et ses seins gonflaient à peine le tissu. Sa figure bien lavée était pâle, sauf autour de l'œil où la peau commençait à virer du violet au jaune. Comparée à Sally elle était incolore et Gavin eut un peu pitié d'elle.

« J'ai entendu des voix, j'ai pensé que c'était peut-être important. »

Gavin voulut se lever mais Elaine l'en empêcha et vint s'asseoir au bord du lit, là où avait été Sally, serrant ses bras autour d'elle comme si elle avait froid. « C'est quelque chose que je devrais savoir ? demanda-t-elle.

— Sally m'a demandé de faire partie de la famille, répondit Gavin.

— Elle vous veut, murmura Elaine, un peu tristement.

— La famille me veut.

— Ce que Sally veut, la famille le veut.

— Ils ont voté.

— Je les vois, tiens. Sally leur a dit que c'était une bonne idée et les a convaincus que c'était la leur.

— Elle a dit qu'ils veilleraient que vous arriviez où vous allez. Si je décidais de rester.

— Vous allez rester ?

— Je ne sais pas. Je n'avais pas pensé à quelque chose comme ça. J'allais sur la côte Ouest... Elle a dit qu'ils vous prendraient aussi, si c'était la seule condition pour que je reste. » Il examina la figure d'Elaine, mais sa réaction fut révélatrice.

Elle leva les yeux au ciel. « C'est ma définition de l'enfer ! Dépendre de sept autres personnes. Ce que je veux, c'est l'indépendance. Je ne puis imaginer personne se joignant à un mariage de groupe, et moi encore moins. Mais si c'est votre truc...

— Je ne sais pas. » Il ne le savait vraiment pas. Ce n'était pas le truc du Professeur et cela ne concordait avec rien de ce que Gavin avait considéré jusqu'alors comme ses buts. Et puis il y avait Jenny... et Berkeley et tout ce que cela promettait. Il y avait trop de choses qu'il ignorait, trop de choses auxquelles il risquait de renoncer, trop à apprendre, trop de choses qui pourraient lui arriver s'il partait. Mais il connaissait les excitantes possibilités qu'il y aurait là pour lui s'il restait.

« Remettez votre décision à un peu plus tard, dit Elaine avec légèreté. Elle donne des échantillons. Susan en donnera aussi. »

Elle se pencha sur lui, comme Sally mais mince et légère, presque immatérielle alors que Sally avait été solide et terrienne, et lui effleura la bouche de ses lèvres. Il n'y avait dans ce contact aucune promesse de délices infinies mais une sorte de pureté qui éveilla en lui un autre genre de réaction, assez semblable à la pitié qu'il avait éprouvée plus tôt ; et il tendit les bras. Il crut la sentir hésiter mais peut-être reculait-elle franchement. Elle resta un instant debout près du lit, hors de portée. « Pas pendant que vous pensez à cette incroyable créature trop rembourrée. Peut-être pas du tout. »

Et elle disparut, la porte s'ouvrit avec un bref courant d'air et se referma, une clef tourna et Gavin resta seul avec le silence et ses pensées.

Il s'endormit vite. Les dernières vingt-quatre heures avaient été si riches d'événements que le premier paraissait appartenir à l'histoire ancienne et il ne s'aperçut pas de sa fatigue avant de s'abandonner à la douceur du matelas et des bras de Morphée. Quelques minutes plus tard – lui sembla-t-il – il fut réveillé par un bruit bizarre, un susurrement, un faible sifflement interrompu par des changements de ton et de timbre. Au début, il songea à une machine, une sorte de moteur, fonctionnant peut-être à la vapeur ou à l'air comprimé, actionnant un piston dans un cylindre soyeux ; puis il pensa à un animal, un grand animal, lion ou ours, reniflant vers lui dans le noir.

La cadence du son s'accéléra. Dans l'obscurité, le corps et l'oreille tendus, Gavin s'aperçut qu'il y avait quelque chose d'humain dans ce bruit, quelque chose d'urgent qui devenait de plus en plus pressant. Il se leva et en chercha à tâtons la source, évitant les meubles. Il écouta un moment à la porte d'Elaine mais sa chambre était silencieuse. Le bruit semblait venir de la fenêtre.

Il s'en approcha et vit que l'écurie transformée était éclairée au premier étage ; pourtant il n'avait pas vu de fenêtre quand il était dans cette pièce.

Il fut attiré vers ce bruit. La cadence se précipitait, semblait approcher d'un apogée. Quelque chose devait se passer. Gavin enfila pantalon et chemise et descendit en silence dans l'escalier éclairé à présent par une seule ampoule de l'énorme lustre de cristal suspendu dans le grand vestibule, passa dans la cuisine et sortit par la porte de service. Le son s'était atténué quand il avait quitté sa chambre et il ne l'avait plus entendu en descendant mais il savait où aller.

La porte du laboratoire n'était pas fermée à clef. Gavin suivit le couloir et monta ; le son se précisait, plus fort que dans sa chambre, plus rapide, comme si la personne qui l'émettait haletait. Il se demanda brièvement pourquoi il l'avait perçu si nettement dans sa chambre et pas dans le reste de la maison, ni sur la pelouse entre la maison et le laboratoire.

Comme il arrivait en haut de l'escalier, avant même de voir ce qui l'avait attiré là, il comprit ce qu'était ce bruit et où il l'avait déjà entendu. C'étaient les soupirs haletants d'une femme au paroxysme de la passion. Il se serait arrêté net, aurait battu en retraite, gêné d'interrompre des ébats sexuels, mais il avait déjà posé le pied sur la dernière marche, déjà vu ce qu'il y avait sur le canapé au milieu de la pièce et il ne pouvait plus bouger.

La scène était sauvage, semblable à un antique rite de fécondité ; ou, si l'on considérait les appareils électroniques, les câbles serpentant sur le sol,

les ordinateurs qui cliquetaient et bourdonnaient contre les murs avec leurs bobines qui tournaient et s'arrêtaient derrière des vitres et les voyants clignotant sur les pupitres, comme une version moderne du laboratoire dément où le Dr Frankenstein avait perpétré l'ultime blasphème...

Il n'y avait qu'une personne sur le canapé. Nue, sur le dos, ses cheveux rouges coiffés d'un casque ressemblant à un bonnet de bain à jugulaire d'autrefois, d'où des fils partaient se brancher au chevet du divan, la magnifique Sally évoquait plus que jamais une déesse de la terre, une déesse du sexe, son corps parfait dans sa démesure, agité de contractions périodiques courant de ses orteils le long de ses jambes fuselées, de ses cuisses, de ses hanches généreuses, par la taille fine et les seins gonflés aux mamelons dressés, vers la colonne du cou et le beau et fort visage, les yeux fermés, la bouche entrouverte, la respiration précipitée...

Un gémissement s'échappait des lèvres de Sally. Son bassin se contracta et se souleva. Elle gémit encore. Une suite de « ah » s'arracha de sa gorge pour se terminer en long soupir.

Gavin était cloué sur place. Sally avait perfectionné l'art de la masturbation. Elle était capable de reproduire l'acte sexuel par un contrôle entièrement mental, une sorte de rêve magistral alors qu'elle était bien éveillée, un exploit de discipline mentale plus stupéfiant que tout ce qu'elle avait décrit.

Ou alors, pensa-t-il, le casque la reliait à l'ordinateur, à son amant l'ordinateur, et elle copulait avec l'appareil.

Emergeant de la mer turbulente de ses pensées, il vit les yeux bleus s'ouvrir et le regarder. Elle resta immobile, sans aucune honte sur le canapé, et lui sourit.

« C'est votre tour », dit-elle clairement.

Inconsciemment, malgré lui, Gavin marcha vers le canapé, vers elle, pensant à de la chair tendre et à des rondeurs souples et ses bras s'ouvrirent mais Sally s'était déplacée, elle avait ôté le casque, elle était debout et l'aidait à s'allonger.

Il la laissa le coiffer du casque, si près de lui qu'il aurait pu la saisir, si près qu'il sentit le poids de ses seins lourds sur son torse et un mamelon lui frôler la joue.

Son tour, pensa-t-il, son tour avec l'appareil et il ne savait pas ce qu'il faisait là. Il ne savait pas à quoi il devait s'attendre.

« Je pensais que le bruit vous attirerait, dit Sally en serrant la jugulaire sous son menton. Ça marche toujours. Maintenant, détendez-vous et entrez en contact avec l'appareil. »

L'esprit de Gavin faisait tant de bruit qu'il n'y avait place pour rien d'autre dans sa tête.

« Vous êtes tendu.

— Bien sûr ! s'exclama-t-il. Tout cela est nouveau pour moi. Je ne sais pas ce qui va se passer. Je ne sais pas ce que je dois faire ni chercher et jusqu'à présent, ça n'a pas précisément été une expérience apaisante !

— Je comprends, dit Sally d'une voix rassurante, mais vous devez vous détendre sinon ça ne marchera pas. Attendez, je vais vous masser les muscles crispés des épaules. »

Ce n'était pas là qu'il était tendu, se dit-il, mais elle passa derrière lui, derrière le casque et les fils et il sentit ses mains lui pétrir les épaules. Il ne se détendit pas. Il ne pouvait s'empêcher de penser à elle, là debout dans toute sa splendide nudité, comme s'ils étaient dans un de ces salons de massage d'autrefois.

« Vous ne vous détendez pas. La première chose que vous devriez faire, c'est de penser des ordres au petit point blanc sur l'oscilloscope au-dessus de votre tête. »

Gavin leva les yeux. Il y avait là un oscilloscope qu'il n'avait pas remarqué ; sans doute avait-il été abaissé du plafond alors qu'il avait l'esprit ailleurs. Un point blanc était immobile au milieu de l'écran.

« Pensez “en haut”, dit Sally. Pensez “en bas”, ou à droite, à gauche, vite, lentement, en cercle, stop. Quand vous l'aurez contrôlé, qu'il fera ce que vous voulez, alors essayez quelque chose de plus hardi. Posez des questions, cherchez une information et puis, si vous réussissez, cherchez aussi des sensations. Mais ça, ça ne viendra que la prochaine fois ou même la suivante. Maintenant détendez-vous... détendez-vous...

— Comment voulez-vous que je me détende en vous sachant toute nue derrière moi ?

— Bon, je vais vous laisser seul. Jouez avec le système. Voyez quel feedback vous pouvez obtenir de l'ordinateur. Quand vous serez fatigué, le bouton d'arrêt est sous votre main droite, sur le côté du canapé. Si vous voulez... parler de votre expérience, si vous êtes encore tendu, ma chambre est en haut de l'escalier à droite. La porte n'est jamais verrouillée. »

Gavin pouvait entendre le Professeur (ou était-ce Elaine ?) dire : « Je parie, tiens ! »

Les pas de Sally s'éloignèrent à travers la pièce et dans l'escalier. Il entendit la porte du rez-de-chaussée s'ouvrir puis se fermer, et il resta seul avec l'ordinateur.

Des pensées se bousculèrent dans sa tête. Des images apparurent dans son esprit et firent des choses qu'il ne put contrôler. Elles furent remplacées par d'autres images formant des tableaux récalcitrants mais enfin sa respiration ralentit, son cerveau cessa son activité fébrile et il entendit un murmure sous son crâne, comme si une abeille y bourdonnait tranquillement, assise, son thorax se gonflant et se contractant, si c'était ce que faisaient les abeilles en bourdonnant, ses ailes bougeant légèrement en mesure avec le son. Et puis il y eut toute une ruche d'abeilles, bourdonnant toutes avec satisfaction.

Le point sur l'oscilloscope sauta et s'immobilisa. « A droite », pensa Gavin. Le point glissa docilement à droite. « A gauche ». Il rebroussa chemin. « En haut. En bas. Vite. Lentement. En rond. »

Le point réagissait, obéissant, et au bout d'un moment Gavin lui fit tracer des huit et toutes sortes de figures géométriques sur l'écran verdâtre. Pour l'instant cela lui suffit, de contrôler le point, de se faire l'effet d'un géant mental, mais bientôt le jeu parut puéril, élémentaire, lassant et il pensa « stop ». Le point disparut.

Des notions plus abstraites se formèrent dans son esprit : pas des ordres à être obéis par un point insensible mais de la curiosité, pour savoir comment l'ordinateur lisait sa pensée. La réponse était dans sa tête : le casque, avec ses fils, était un encéphalographe sophistiqué qui enregistrerait ses ondes cérébrales ; l'ordinateur les comparait alors avec d'innombrables ondes similaires emmagasinées dans sa mémoire.

Innombrables ? se demanda-t-il, et l'image d'un poing fermé lui apparut. Des grains de sable ruisselaient du poing. L'image, comme une caméra, recula pour montrer les grains s'entassant pendant des siècles, les siècles sur des siècles, pour former d'immenses plages et de vastes déserts, et puis l'image recula encore, encore, jusqu'à ce que les grains de sable se séparent et scintillent ; Gavin comprit qu'il voyait le ciel nocturne, pas obscurci par l'atmosphère terrestre mais celui du cosmos, le ciel étoilé, l'univers infini.

Il était entré en contact avec l'ordinateur. L'ordinateur plaçait les réponses dans sa tête et il avait des réponses pour tout. Gavin fut envahi d'un grand réconfort et il se demanda si ce bien-être aussi était un feedback ou simplement la conséquence naturelle du contact avec l'omniscience.

Le ciel, pensa-t-il, c'est être avec Dieu.

Le processus s'accéléra. Des pensées partirent de la tête de Gavin vers l'ordinateur et revinrent, renforcées d'informations et d'un nuage de conséquences et de dérivés à travers lesquels son esprit se mouvait aisément ; des pensées semblaient venir à leur tour de l'ordinateur ; elles en stimulaient d'autres dans sa tête qui étaient amplifiées ou confirmées ou subtilement modifiées par l'ordinateur jusqu'à ce que Gavin perde le fil de ce qui était ses pensées ou celles de l'appareil.

Il avait l'impression de perdre son identité. Non, ce n'était pas ça. Il avait l'impression que son identité se dilatait pour englober non seulement son corps et les organes, les vaisseaux, les souvenirs et les pensées qu'il contenait, mais aussi le métal et le plastique dressé contre le mur du fond avec ses minuscules influx magnétiques chatouillant les synapses de microcircuits, avec ses électrons affairés cherchant le plus court chemin dans son corps ultra-cool. Il n'était plus simplement Gavin, mais Gavin plus l'ordinateur, Gavin et l'ordinateur, Gavin-ordinateur, Gavinateur...

Son cerveau était grand comme la pièce, bourré de neutrons et de circuits entassés, d'idées et de souvenirs, d'inputs et de données pour les vérifier, d'extrapolations pour les étendre dans l'infini, et il était Dieu. C'était comme s'il avait le Professeur en lui, faisant partie de lui mais un million de fois plus puissant.

Il sentit qu'il se tendait, qu'il faisait des efforts pour atteindre la compréhension, luttait pour la véritable omniscience, pas uniquement l'omniscience limitée par les données incorporées dans l'appareil au moyen des mesures et des enregistrements faillibles de l'homme, pas même l'omniscience limitée par l'échantillonnage direct du monde naturel par l'ordinateur lui-même, mais l'omniscience qui savait non seulement ce qui avait été pensé, mais ce qui était vrai, ce qui était compris par ce qui pourrait être, l'univers en tant que création.

Son désir de connaissance monta intolérablement, interminablement, infiniment... et il creva la surface, il émergea sauvagement, victorieusement dans de grandioses profondeurs chaudes exaltantes, des hauteurs et des largeurs, dans de grandes dimensions nouvelles de savoir, chacune avec sa

douceur et sa plénitude uniques ; il se dilata et se gonfla jusqu'à ce qu'il remplisse l'univers, le désir et l'assouvissement coexistants, le concept et la création simultanés ; il ne faisait qu'un avec l'univers, il y flottait, il l'imprégnait, il s'y fondait, et l'univers était lui, s'abandonnait, réagissait, se réjouissait...

Il était Dieu le Créateur.

Et il créa l'univers. Il créa le ciel et la terre...

Et il mourut. Les étoiles s'éteignirent. L'univers devint obscur. Dieu mourut. Selon un processus plus rapide que la pensée, la vaste et subtile substance qui avait été le Créateur diminua, rapetissa, s'évapora dans le néant noir qui avait été l'univers, retourna dans les dimensions galactiques, l'étendue stellaire, le volume planétaire et, finalement, en se contractant à une vitesse supérieure à celle de la lumière, se retrouva dans une prison de chair et il fut isolé, seul, coupé de tout, solitaire, condamné...

Gavin ouvrit les yeux et vit la figure inquiète d'Elaine.

« Vous m'avez débranché, accusa-t-il.

— Quelques minutes de plus et vous auriez été perdu pour de bon, répliqua-t-elle. Notre instructeur à l'école d'informatique nous a parlé d'installations renégates comme celle-ci, qui court-circuitent les filtres des feedback essentiels. Oh, c'est très bien pour des pragmatistes comme Sally, qui s'en servent pour leurs propres petits jeux, mais Sally ne sait pas ce que cela peut faire à quelqu'un qui a de l'imagination et aucune expérience. Vous auriez pu devenir incurablement paranoïaque, peut-être même catatonique.

— Je veux retourner », dit obstinément Gavin en cherchant à tâtons le bouton d'arrêt sur le côté du canapé.

Elaine lui saisit le poignet et il fut trop faible pour résister.

« Vous croyez cela maintenant, dit-elle, mais prenez le temps d'avoir une perspective, de comprendre ce que vous obtenez et à quoi vous renoncez. Pour le moment, nous devons nous enfuir. J'ai volé une voiture. Tant que vous êtes là, tout près, vous avez du mal à penser objectivement. Venez avec moi, maintenant, et demain, si vous voulez encore ceci, je vous ramènerai.

— Sally m'attend.

— Elle vous attendra encore demain. »

Gavin se laissa soutenir dans l'escalier, les genoux curieusement faibles, et dans une voiture électrique où il se laissa tomber avec lassitude sur le

siège à côté d'Elaine, il se laissa conduire silencieusement dans la nuit, loin de Denver et vers un monde qu'il n'avait jamais créé.

OceanofPDF.com

Chapitre IX

Enfants déflorés

L'instinct de l'homme est polygame. Ses instincts sont de vivants fossiles du paléolithique, où les hommes chassaient de grands animaux dangereux et étaient fréquemment tués. La mission des hommes survivants était de féconder n'importe quelles femmes ; les femmes, par mesure de précaution pour la survie de la tribu, restaient dans la sécurité relative de la caverne. La virilité et la disposition sexuelle instantanée devinrent des caractéristiques de survie ; nul doute quelles sont responsables de notre présence ici. Nous sommes les enfants des forts, des féconds et des luxurieux, et peut-être du matois qui échappait à la chasse ou tirait au flanc autour de la caverne. Le développement de l'agriculture et la domestication des animaux rendit inutile ces instincts polygames et depuis la révolution industrielle les grandes familles ont été contreproductrices. Mais tout cela n'a modifié en rien la persistance de nos premières caractéristiques. Après tout, nous avons été sauvages pendant un million d'années, des fermiers pendant seulement vingt mille ans, des civilisés depuis moins de sept mille et industrialisés depuis deux siècles à peine.

LE CARNET DE NOTES DU PROFESSEUR

La nuit était un sein par lequel ils passaient comme des possibilités aveugles le long d'un tunnel tordu, potentiels infécondés, dieux inachevés. Les phares les conduisaient dans le noir. Il n'y avait pas d'autres voitures sur la route et le ciel n'existait que par la foi derrière les nuages. Ils étaient seuls, tous les deux, avec la nuit.

Vers le matin, Gavin se ressuscita. « Où allons-nous ?

— Vers le sud, répondit Elaine. Vers Colorado Springs. Et au-delà.

— Je voulais aller à l'ouest.

— Nous prenons un autre chemin. J'ai entendu George dire que les montagnes ont été enneigées par un blizzard. J'ai pensé que nous devions

prendre une route plus au sud pour franchir les Rocheuses. »

Gavin hocha la tête. Dans le fond, il ne s'y intéressait plus. Un jour, peut-être, il s'intéresserait de nouveau.

« Vous voulez retourner ? demanda Elaine.

— Retourner ? »

Un spasme secoua le corps de Gavin au souvenir de l'extase. Puis son corps se raidit. « Non, dit-il et puis, plus bas : Non, non. »

Elaine ne lui demanda pas ses raisons. Gavin ne savait pas ce qu'il aurait répondu si elle avait posé une question, mais il savait qu'il ne voulait pas retourner, pas plus qu'un homme nommé Jésus n'aurait voulu naître de nouveau. Devenir un dieu par hasard est une chose, mais choisir d'être un dieu en était une autre : le frêle vaisseau de chair n'était pas fait pour contenir le liquide corrosif de l'omnipotence.

Qu'est-ce que tout cela avait été sinon une espèce de rêve humide ?

Gavin respira profondément et sentit lentement son intérêt se réveiller. Quelques minutes plus tard, le ciel commença à s'éclaircir devant eux. « Je croyais que nous roulions vers le sud, dit-il.

— Oui.

— Alors pourquoi le soleil se lève-t-il dans cette direction ? »

Elle ne sut que répondre.

Le ciel continua de s'éclaircir ; les nuages rougirent. Gavin comprit bientôt ; ce n'était pas le soleil mais du feu, un grand incendie projetant des reflets flamboyants sur les nuages.

Quelques kilomètres plus loin, l'incendie faisait rage dans le champ que longeait la route, un gigantesque feu de joie avec de minuscules silhouettes noires gambadant devant comme des bâtons attirés par les flammes, pour s'y jeter bientôt. Ils virent des fragments de bâtons lancés dans le feu.

Elaine arrêta la voiture sur le bas-côté.

Le brasier était une fascinante manifestation de puissance capricieuse. Des bouffées de vent et des explosions de combustible changeaient la couleur des flammes, passant par toutes les variations entre le jaune et le rouge. Des langues barbares léchaient le ciel, des gorges embrasées vomissaient dans les airs des gerbes d'étincelles qui planaient sur le vent et retombaient en mourant.

Gavin voyait maintenant que les silhouettes étaient plus petites et plus maigres que la normale, comme des gens vus par des miroirs déformants, et il comprit que c'étaient des enfants. Ils entouraient le feu comme s'ils

adoraient sa beauté et son pouvoir, dansaient autour comme des idolâtres devant quelque dieu païen, ou couraient dans le noir pour rapporter un nouveau morceau de bois ou une longue planche qu'ils jetaient dans les flammes.

« Où prennent-ils le bois ? demanda Elaine.

— Je crois qu'ils arrachent des poteaux de clôture et on dirait qu'il y a une grange ou une ferme, là-bas derrière.

— Petits monstres destructeurs... »

Gavin haussa les épaules. « Chaque fois qu'on crée quelque chose de neuf, il y a des chances qu'on détruise du vieux.

— J'espère que les gens qui ont construit ces clôtures et ces granges sont aussi philosophes.

— Un homme de valeur a un jour appelé quelque chose comme ça la réaction, inévitable et ultimement bénéfique, d'enfants citadins à la liberté soudaine en pleine campagne.

— Bénéfique pour qui ?

— Pour eux. Pour la société.

— Et pour ceux dont les efforts pour construire quelque chose sont gaspillés ?

— Le même philosophe a dit : "Il y a bien assez de combustible pour célébrer pendant longtemps quand un peuple laborieux l'a accumulé pendant plusieurs générations sur des clôtures et dans des maisons." » Mais Gavin croyait entendre le Professeur dire : « Certaines gens construisent parce qu'ils le doivent et d'autres détruisent parce qu'ils ne peuvent pas construire. »

« Ils viennent par ici ! » s'écria Elaine.

Gavin voyait maintenant plusieurs silhouettes noires s'approcher de la clôture, à contre-jour du feu, s'accroupir entre les barbelés séparant le champ de la route. Plus loin, d'autres couraient entre la barrière et les flammes, comme des fourmis défilant en cortège vers quelque merveilleux bout de charogne.

« Allons-nous-en d'ici ! dit soudain Gavin.

— Quoi ?

— Démarrez ! Ne discutez pas !

— Ce ne sont que des enfants !

— Ils veulent la voiture ! »

Elaine mit en marche, mais maintenant il y avait des enfants devant, se tenant par la main, clignant des yeux dans la lumière des phares. Ils avaient tous une dizaine d'années, des garçons et des filles, bien habillés, en chemise, pantalon et veste de diverses couleurs. Leur figure était blanche, leurs yeux semblaient briller comme ceux des chats.

Elaine arrêta la voiture quand le pare-chocs avant toucha la rangée de corps.

« Trop tard, marmonna Gavin. Descendez. Vite. Sans bruit. »

Elaine descendit de son côté et Gavin la suivit, la poussa sur la route en l'éloignant de la voiture, puis dans le fossé de l'autre côté, le côté opposé au feu, loin des enfants. Silencieusement, les enfants montèrent dans la voiture, grimpèrent dessus et sur le pare-chocs arrière. La voiture quitta le bas-côté, cahota sur la route puis vira sec et revint vers le fossé où se tenaient Gavin et Elaine. Il y sauta avec elle, mais l'électrique vira encore et se dirigea vers la clôture.

Les fils de fer barbelés cédèrent et sifflèrent comme des fouets tandis que la voiture fonçait dans le champ, sur de l'herbe et du chaume. Des enfants en sautèrent de chaque côté quand elle bondit au cœur du brasier. Presque aussitôt elle se mit à rougeoyer, puis des langues de feu léchèrent la peinture du toit, les sièges commencèrent à flamber, le métal et les circuits électriques changèrent la couleur des flammes qui montèrent très haut, vertes, bleues et noires de fumée...

Ils avaient fait au moins trois kilomètres à pied le long de la route, d'après l'estimation de Gavin, quand ils virent des fenêtres éclairées sur leur droite. Ils se glissèrent entre des fils de fer barbelés et traversèrent un champ labouré, les mottes croulant sous leurs pas, jusqu'à ce qu'ils trouvent un chemin de terre. Ils le suivirent et arrivèrent devant un mur fait de pierres, de blocs de ciment et de verre cassé assemblés n'importe comment par quelque main cruelle et résolue.

« Quelqu'un ne veut pas de visites, dit Gavin.

— Nous devrions peut-être ne pas le contrarier.

— Ils ne peuvent pas nous refuser un abri et de quoi manger un peu. Personne n'est aussi sauvage que ça.

— Et les enfants ?

— Les enfants sont toujours des sauvages. »

Au bout de quelques centaines de mètres ils trouvèrent un portail, orienté vers le nord, vers le feu. Il était en bois et solide, surmonté de barbelés mais légèrement entrouvert, battant légèrement sur ses énormes gonds, comme si quelqu'un était sorti en courant et avait oublié de refermer. Les lointaines flammes peignaient la porte en rouge, rouge sang. Gavin la poussa. L'entrebâillement s'élargit.

« Venez, dit-il.

— Je crois que nous avons tort, protesta Elaine.

— Ridicule. »

Le chemin de terre continuait derrière la porte mais bien entretenu et sans ornières, bordé de pierres peintes en blanc. Le ciel commençait à pâlir à l'est et, dans la faible clarté du jour naissant, ils virent une pelouse bien tondue qui, sous ce climat, impliquait de l'irrigation, et au-delà des champs labourés, noirs et fertiles, attendant que des graines et de l'eau les fassent verdier.

Il y avait une odeur de poussière dans l'air et, plus vague, celle du feu.

Le premier bâtiment était une grange blanche, grande et solide, avec un toit débordant foncé et une immense porte, assez grande pour le passage d'une voiture ou d'un chariot, ouverte comme une bouche noire. Gavin entendit du bétail s'agiter et se plaindre à l'intérieur. Quand ils arrivèrent à la porte, il distingua une lumière dans le fond ; il fit un signe à Elaine et ils entrèrent, marchant sur de la paille.

L'odeur de paille, de bétail et de bouse frappa les narines de Gavin et il la respira profondément, identifiant cet endroit par ses effluves aussi sûrement que s'il avait passé sa vie dans une ferme. Couvrant le bruit des bêtes dans leurs stalles, il perçut un son à la fois sifflant et métallique. La lumière faible venait d'une lanterne accrochée ou posée sur un mur dans le fond. Gavin s'y dirigea, marchant au milieu de l'étable, Elaine derrière lui, entre les rangées de stalles où des vaches rumaient paisiblement.

La lanterne était accrochée à un clou. Le bruit se précisait. C'était celui de quelque chose frappant les bords d'un seau métallique. Gavin huma une odeur de lait tiède. Il ne fut pas surpris de voir une tête appuyée contre le flanc noir et blanc d'une vache et deux avant-bras musclés passés sous la bête, faisant gicler à tour de rôle deux jets de lait dans le seau. Il était presque plein ; sur le dessus, le lait moussait.

« Ça m'a l'air très habile », dit Gavin et la trayeuse sauta du tabouret, manquant renverser le seau.

Elle était jeune, quinze ou seize ans, et jolie avec un vrai teint de laitière rose et blanc, des cheveux blonds nattés et noués sur la nuque, des yeux bleus étonnés et des seins déjà rebondis. Elle paraissait non seulement surprise, mais alarmée.

« Nous ne sommes que des voyageurs, dit Gavin. Nous ne voulions pas vous faire peur.

— Nous pensions que vous pourriez nous donner un morceau à manger, et peut-être un lit pour la nuit ou un peu de paille, ajouta Elaine. Nous roulions depuis Denver, mais des enfants se sont emparés de notre voiture et l'ont brûlée. Je sais que ça paraît ridicule...

— Ainsi c'est donc là que le père est allé de si bonne heure ce matin, dit la fille d'une voix claire, agréable en regardant Elaine puis, avec plus d'intérêt, Gavin. Si j'étais vous, je ne serais pas ici à son retour.

— Il ne nous refusera sûrement pas de quoi manger !

— Il vous en voudra d'être là. C'est la terre du père, il est le seul homme dans le coin, il l'a toujours été et il veut le rester.

— Venez, Gavin, dit Elaine. Il doit y avoir d'autres fermes alentour, et ils ne peuvent pas être tous aussi inamicaux.

— Elle a raison, monsieur. Pour ce qui est de partir, je veux dire, mais pour le reste vous avez une bonne trotte devant vous. La terre appartient à papa à plus de quinze kilomètres à la ronde. C'est pour ça qu'il est allé vers le nord. Si ces satanés gosses sont revenus, pour incendier ses granges et ses clôtures...

— Nous resterons jusqu'à ce que nous ayons quelque chose à manger, s'obstina Gavin.

— Ma foi, dit la jeune fille en souriant un peu, si vous ne voulez pas être avertis, je vais vous emmener à la maison, mais vous devrez faire vite si le père arrive avant que vous ayez fini. » Elle souleva le seau et s'éloigna vers la porte, en le tenant avec l'adresse d'une longue expérience de manière que le lait ne déborde pas.

« Laissez-moi vous aider », proposa Gavin.

Elle le regarda en coin, la tête penchée et répliqua : « J'ai l'habitude. »

Elle paraît assez forte, pensa-t-il, avec ses grandes mains, ses avant-bras solides et ses larges épaules. Ses jambes, cependant, sous la jupe ample, étaient fines.

Ils suivirent un sentier à côté de la route vers une grande ferme blanche, à un étage, entièrement entourée d'une véranda. La fille les conduisit par-

derrière.

Gavin tint la porte à claire-voie ouverte. Elle posa son seau près de la porte et se retourna vers eux. « Moi je suis Billie. Mary-Jo sera au fourneau et je vous présenterai aux autres. »

Elle poussa la porte de la cuisine, reprit son seau et le porta dans une grande pièce claire, pleine de fourneaux et de réfrigérateurs, de machines à laver et de gens. Rien que des femmes et des enfants. Tous se ressemblaient. Les femmes étaient grandes, blondes et potelées comme Billie. Tous les enfants étaient petits et blonds, identiques.

En réalité, quand Gavin les compta il s'aperçut qu'il n'y avait que sept femmes et cinq enfants, dont deux bébés, l'un tétant sa mère assise à une grande table ronde en chêne ; elle mangeait des flocons d'avoine à la crème dans un bol. Tout le monde leva les yeux avec étonnement quand Gavin et Elaine entrèrent.

« Voici deux étrangers qui sont venus à l'étable, qui cherchent de quoi manger et un coin pour se reposer, dit Billie. Leur voiture a été prise et brûlée par ces gosses du nord. Ça, c'est Mary-Jo au fourneau. Et puis voilà Sarah et June, et Maxine, Frieda, Gertrude et Millie.

— Je m'appelle Gavin, dit-il, se sentant tout bête parmi ces femmes, comme un taureau puceau dans un troupeau de génisses. Et voici Elaine. »

Celle qui tournait le contenu d'une marmite sur le fourneau noir les dévisagea gravement. « Votre place n'est pas ici. Vous feriez mieux de filer avant que le père ne rentre. Il serait salement fâché. Allez savoir ce qu'il pourrait faire en vous trouvant là. Et toi, Billie, retourne à la traite. Si le père voit que les vaches n'ont pas été tirées, il te tannera à coups de ceinture. »

Billie haussa les épaules et vida le seau dans un grand bidon à lait en acier inoxydable étincelant.

« Je la connais, la ceinture du père et je n'en ai pas peur comme vous autres. » Mais elle retourna vers la porte avec son seau.

Celle qui s'appelait Frieda lui cria : « Nous savons de quoi tu as peur ! » Billie sortit en claquant la porte.

« Tout ce que nous voulons, c'est manger un peu et un coin pour nous reposer, dit Gavin.

— Oui, eh bien vous ne pouvez pas rester, déclara Mary-Jo. Le père vous tuerait. Il a failli tuer le dernier garçon qu'est venu ici chercher un endroit où rester. Mais vous, là, dit-elle en se tournant vers Elaine, vous

pouvez rester si vous voulez. Le père ne vous fera pas de mal, et même vous pourriez lui plaire, encore que vous ne soyez qu'un petit bout de fille. Vous feriez peut-être une bonne femme pour papa.

— Merci de l'invitation, mais je choisirai moi-même mon mari. »

Elles la regardèrent comme si elle avait proféré une hérésie. Quelque chose, dans cette situation, agaçait Gavin, une chose qu'il aurait dû remarquer, ou qu'il avait remarquée mais pas comprise.

« Donnez-nous simplement un peu à manger, alors, dit-il, et nous partirons. »

Mary-Jo se tourna vers les six autres femmes comme pour demander leur aide puis elle regarda de nouveau Gavin. « Vous avez été averti. Quoi qu'il arrive...

— Sera de ma faute », acheva-t-il. Il s'assit à la table en face de la mère qui donnait le sein ; le bébé interrompit sa tétée et tourna la tête pour le regarder avant de reprendre le mamelon d'une bouche goulue. Gavin s'empara d'un couteau et d'une fourchette et posa ses poings sur la table en tenant verticalement les couverts.

Mary-Jo prit un grand bol sur une pile à côté du fourneau, le remplit avec le contenu fumant de la marmite et le posa devant lui avant de servir Elaine.

Gavin se trouva idiot avec le couteau et la fourchette. Son estomac et lui avaient pensé à quelque chose de plus substantiel, de la viande, par exemple, des œufs et des pommes de terre. « C'est pour ça qu'on fait tant d'histoires ?

— C'est le petit déjeuner, répliqua Mary-Jo. C'est tout ce qu'il y a. Mangez et filez. Et vous autres, les filles, feriez mieux d'aller à vos travaux. »

Lentement, les autres femmes quittèrent la cuisine, certaines en combinaison de travail par la porte de service, d'autres, en robe, dans les autres pièces de la maison. Toutes se retournèrent avec curiosité sur Gavin. Il soupira et couvrit son porridge de sucre et de crème. Il le goûta. C'était bon et chaud.

« Je ne comprends pas cet endroit, dit-il à Mary-Jo.

— C'est au père, répondit-elle avec simplicité.

— Je sais que c'est une ferme, une grande ferme. Quinze kilomètres à la ronde, a dit Billie. Et tout appartient à votre père. Mais comment s'est-il procuré toutes ces terres ?

— Billie est jeune. Elle exagère. Mais dans le temps tout ce qui est ici appartenait à des tas de gens. De bons penseurs, dit le père, qui ont réuni leur argent et qui ont acheté cette terre, l'ont aménagée et l'ont fait fructifier comme Dieu a dit que l'homme devait le faire, et la terre était bonne, les animaux produisaient des petits, la bénédiction de Dieu était sur tout le monde et sur le travail de leurs mains.

— On dirait que vous citez la Bible », dit Elaine, mais Mary-Jo continua comme si elle n'avait pas été interrompue.

« Mais peu à peu, le peuple est tombé dans l'erreur. Un par un les gens sont partis ou bien ils ont été chassés par les autres à cause de leurs mauvaises pensées ou de leurs mauvaises actions. La malédiction de Dieu est tombée sur la terre, les gens sont morts et certains ont été tués au cours de disputes. Ce qui les avait unis devint une source de querelles et finalement tout le monde a disparu sauf le père. Maman est morte en couches après avoir donné le jour à huit filles et nous sommes restés, le père et nous, pour nous occuper des terres et des animaux, pour tout garder comme Dieu voulait que ce soit et la terre a de nouveau prospéré.

— Et le père est Dieu, dit Gavin. »

Mary-Jo fronça les sourcils. « Non, le père est la main droite de Dieu, son porte-parole, son prophète. »

Gavin avait à moitié vidé son bol ; le plus gros de sa faim était apaisé. « Apparemment, dit-il à Elaine, une communauté religieuse s'est fondée ici au début ou au milieu des années 70. L'enthousiasme religieux qui l'avait soutenue au début a commencé à s'effriter sous tous les durs travaux et les problèmes humains de la vie en commun. Quand les autres sont partis ou sont morts, le père a tout obtenu.

— C'était pas comme ça, protesta Mary-Jo.

— Maintenant, il a tout un royaume à lui, avec sa propre équipe de travailleurs – toutes ses filles – et personne n'a le droit de partir et personne n'a le droit de venir gâcher le paradis. Il n'y a qu'une chose que je ne com... »

Les sabots d'un cheval se firent entendre sur la route de terre battue. Mary-Jo sursauta, alarmée.

« Il faut partir, dit-elle à Gavin. Il va venir par-devant et poser son fusil. Filez, maintenant ! Courez ! »

Sa terreur était contagieuse. Gavin lui-même frémit quand elle parla de fusil. La situation donnait à penser que le père, comme Abraham, risquait

d'agir sans poser de questions.

« Allez, dit Elaine. Courez ! Je serai juste derrière vous mais vous courez plus vite que moi et il ne me fera pas de mal. »

Gavin hésitait encore. Il entendit s'ouvrir la porte de devant. Une voix grave de prophète annonça avec une satisfaction olympienne : « Je crois avoir eu deux de ces petits démons, cette fois. »

Gavin s'élança. Il courut par la porte de service et celle de la véranda, s'attendant à l'entendre claquer derrière lui comme un coup de fusil, mais Elaine devait être là pour la fermer. Gavin courut sur le chemin maintenant beaucoup plus éclairé par le jour levant. Il jeta un coup d'œil derrière lui en approchant de l'étable et vit Elaine s'enfuir de la maison au moment où il trébuchait sur un pied avancé et tombait à plat ventre dans la paille devant la porte.

Il roula sur lui-même et vit Billie. « Pourquoi avez-vous fait ça ? C'était vous qui me pressiez de partir avant que votre père ne rentre. Eh bien, il est revenu.

— Je sais, dit-elle, fronçant les sourcils et lui tendant une main pour l'aider à se relever puis le pousser à l'abri dans l'étable. Emmenez-moi avec vous.

— Je ne peux pas ! Votre père n'arrêterait jamais de me suivre. D'ailleurs, pourquoi voulez-vous partir ? Vos sœurs sont ici, et votre père.

— C'est pour ça. Papa a laissé entendre dernièrement que je suis assez grande pour aller le retrouver la nuit, comme mes sœurs.

— Le vieux salaud ! C'était ça qui me tracassait ! Tous ces enfants. Et il est le seul homme dans le coin... »

Billie se redressa. « Je ne veux pas qu'il me monte, malgré tout ce que les autres racontent sur la volonté de Dieu. Si vous ne m'emmenez pas avec vous, au moins vous pourriez faire ça pour moi. J'aimerais mieux que vous me montiez, plutôt que papa. » Elle se retourna et se pencha en s'appuyant sur un tabouret de traite, retroussant sa jupe sur son dos pour exposer ses longues jambes fines et ses fesses laiteuses. « Je crois que si vous faisiez ça, il ne voudrait plus de moi.

— Il me tuerait, marmonna Gavin, et peut-être vous avec. »

Il redressa Billie et la tourna vers lui ; la jupe retomba jusqu'aux mollets. « D'ailleurs, ce n'est pas ainsi que l'on s'y prend. Pas comme les bêtes. Il y a... euh... de l'affection et parfois... euh... de l'amour... des

caresses, des baisers et... euh... le respect mutuel qui amène les hommes et les femmes face à face...

— Montrez-moi ! s'écria avidement Billie.

— Quel est donc ce talent que vous avez, Gavin, demanda Elaine en secouant la tête, accotée contre le coin de la porte, pour que toutes les filles se jettent à votre tête, les jambes écartées ?

— Cette pauvre gosse a un problème. Elle est la victime de l'isolement et d'un père tyrannique et incestueux.

— Je pourrais mieux la plaindre si ce père tyrannique n'était pas sur mes talons. Il me semble que c'est vous qui avez un problème. Une des sœurs a dû avertir le père. »

Les mains de Gavin tombèrent des épaules de Billie comme si elles étaient soudain plombées. « Où ça, où ? demanda-t-il en bondissant vers la porte. »

Sur le chemin de terre, un homme approchait à grands pas mesurés, comme s'il dédaignait une allure plus rapide, un grand et maigre patriarche aux longs cheveux flottant derrière lui, à la barbe grise flottant devant, avec, entre eux, une figure évoquant un glaive vengeur. Il tenait dans la main droite, sans effort, un fusil de chasse. Sous la combinaison rapiécée et le blouson en jean, il y avait, pensa Gavin, de vieux muscles endurcis par les durs travaux et les longues journées.

Il eut aussi l'impression désagréable que le dieu qu'adorait ce zélote était un dieu de colère et de vengeance, et qu'à l'occasion le prophète se confondait avec la divinité.

« Ne sortez pas, supplia Billie. Le père vous abattra comme un lapin effrayé si vous le fuyez. »

Gavin se faisait tout à fait l'effet d'un lapin effrayé. Il tourna les talons et traversa en courant toute l'étable vers la porte du fond. De la poussière monta du fourrage et de la paille, scintillant dans les premiers rayons du soleil zébrant l'étable. Mais quand il approcha de la porte du fond il ralentit le pas, il s'arrêta, se retourna et rebroussa chemin.

« Ne soyez pas stupide ! cria Elaine. Sortez quand il en est encore temps !

— Allez, monsieur, insista Billie. Le père n'est pas causant.

— Et vous ? demanda Gavin à Elaine. Et Billie ?

— Nous ne risquons rien. Allez. Je vais vous suivre. Je ne voulais pas vous ralentir.

— Non, répliqua Gavin. Je ne vais pas m'enfuir devant un vieux salopard incestueux. »

Alors même qu'il prononçait ces mots, le prophète fou s'encadrait dans la porte, le fusil était à son épaule et il explosa avec un gros bruit de toux et un sifflement de plombs. Gavin se figea, cloué sur place, attendant que des bouts de métal lui trouent la peau et rien ne se produisit. Le canon du fusil était braqué vers le plafond : Elaine l'avait soulevé.

Gavin se rua sur le vieux. Alors qu'il courait, l'homme pivota pour repousser Elaine. Elle tomba à la renverse dans la paille. Le vieillard se retourna vers Gavin, pressa la détente alors que l'arme se pointait et Gavin se jeta contre les jambes de l'homme. Il entendit de nouveau la détonation et le sifflement des plombs, il sentit l'impact de son corps contre les tibias du vieux et ils tombèrent tous les deux, Gavin sur le dessus. Il saisit le canon du fusil et s'y cramponna vaille que vaille bien qu'il lui brûlât les mains, il l'arracha à celles de l'homme en sentant quelque chose casser, et il se releva d'un bond, l'arme au poing braquée sur le vieux.

Le prophète fou était tout aussi furieux sans son fusil. Il se redressa de toute sa haute taille une fois sur ses pieds. Son index droit pendait, inerte et tordu, mais il ne daigna pas le soutenir ni même en tenir compte. « Tire, débauché, fornicateur, proxénète !

— Ne m'insultez pas, espèce de cochon incestueux !

— Tu souilles ma terre en étant dessus, tout comme tu souillerais mes filles ! Maintenant tue-moi, afin de commencer ton œuvre diabolique ! »

Elaine tira Gavin par le bras. « Venez, allons-nous-en... Nous n'étions venus que pour mendier quelque chose à manger, dit-elle au vieux.

— Tu es sa catin ?

— Nous ne pouvons pas laisser ce salaud commettre des péchés innommables la nuit et les justifier dans la journée, protesta Gavin indigné.

— Qui nous a chargés de le juger ? riposta Elaine. Ses filles sont les seules à en souffrir et elles ont autant de chances qu'elles veulent de se liguer contre lui ou de s'en aller.

— Mes enfants sont de bonnes filles obéissantes, déclara le père.

— Il les a terrifiées, elles ont subi un lavage de cerveau, gronda Gavin. Pour elles il n'est pas seulement le père, avec toute son autorité paternelle, mais le chef de leur religion, avec toutes les sanctions de Dieu approuvant ses décrets.

— Tu seras puni par la main de Dieu le Juste, qui ne pardonne pas, tonna le vieillard. Tu seras poursuivi à travers les terres stériles par des furies vengeresses, torturé par des fouets de feu, par des fourches empoisonnées jusqu'à ce que ton âme hurle miséricorde et que ta chair se dessèche sur tes os, que ta langue noircisse dans ta tête, que...

— Voyez ce que Billie pense de lui ! dit Gavin. Le monde serait meilleur si j'en éliminais ce sale vieux dégoûtant ! »

Mais, au moment où il disait « sale vieux dégoûtant », quelque chose le frappa sur la nuque. En tombant à genoux, il eut conscience du *bonk* ridicule que cela faisait. Il lâcha le fusil et se prit la tête à deux mains. « Billie ! s'exclama-t-il, puis : Billie ? »

Le vieux saisit l'arme alors qu'elle tombait et Billie apparut devant Gavin, tenant l'anse de son seau bien serrée. « C'est mon papa », dit-elle simplement.

Gavin secoua prudemment sa tête douloureuse. « Dieu !

— Oui ! glapit le vieux. Dieu t'a condamné, et tu vas mourir, infidèle, sataniste, incroyant ! » Mais il ne put presser la détente avec son index cassé et pendant qu'il essayait de le retirer du pontet pour introduire un autre doigt, un grand fracas retentit au loin, un bruit de métal et de bois brisé, un tonnerre de pots d'échappement et d'avertisseurs.

Le vieil homme se retourna contre cette nouvelle invasion de son royaume. Gavin en profita pour saisir le fusil et le lui arracher. En le tenant par la crosse, il abattit le canon contre le côté de la porte, ce qui eut pour effet de le tordre et de le rendre inutilisable. Le bruit s'enflait. Gavin sortit de l'étable, en tenant sa tête bien raide et en surveillant le vieux du coin de l'œil.

Mais l'homme avait été plus rapide que lui et il l'avait précédé pour contempler avec une sainte horreur le sacrilège qui approchait. C'était un cortège de camions, d'automobiles et de motocyclettes, tous des modèles à combustion interne, tonnant, grinçant, retournant la terre avec leurs pneus, laissant un sillage de poussière et de fumée noire.

Des hommes et des femmes se penchaient aux portières, gesticulaient, criaient des mots qui ne pouvaient être entendus dans le bruit de cette caravane. Tous étaient vêtus de jeans et de chemisiers, de blousons ou de vestes d'uniforme, des foulards en serre-tête ou des chapeaux de cow-boy sur leurs cheveux longs.

Les motos, presque toutes portant deux personnes, serpentaient follement entre les véhicules. Une jeep ouverte ouvrait la marche. Un homme d'un certain âge se tenait debout à l'arrière, comme un général à la parade. Lui aussi portait un jean et ses longs cheveux gris tombaient sur ses épaules, encadrant une figure burinée.

« Des gitans ! dit Elaine.

— Des Indiens blancs ! » dit Gavin.

Mais il croyait entendre le Professeur rectifier : « Non, ce sont les centaures envahissant le temple de Zeus à Olympie, faisant irruption dans les cérémonies traditionnelles pour être repoussés par un Apollon sévère, le gardien de la culture orthodoxe. Le heurt des irréconciliables conceptions de la vie. Les centaures et la civilisation. Dionysos et Apollon. »

La jeep s'arrêta devant le petit groupe à l'entrée de l'étable, en dérapant un peu, et les autres véhicules firent halte derrière, certains quittant la route de terre pour l'herbe ou emboutissant la voiture de devant.

Quand la confusion se fut calmée, l'homme debout dans la jeep cria d'une belle voix de chanteur, un bras levé dans un geste théâtral : « Soyez les bienvenus ! Bienvenus au Train de la Liberté ! Bienvenus à la révolution culturelle ! Bienvenus à la gloire de la Conscience Trois ! »

Bouche bée, Gavin regarda la singulière procession, sans rien trouver à dire, mais le vieux se redressa et répliqua : « ôtez-vous de mes terres, satanistes, mécréants ! »

Ses mains se crispaient et s'ouvraient, comme si elles rêvaient de tenir un fusil.

« Nous venons inviter tous ceux qui le veulent à s'embarquer avec nous sur le Train de la Liberté pour se joindre à notre défilé vers un glorieux avenir de sensibilité, d'amour et de juste pensée !

— Prenez ces étrangers, dit le vieux en indiquant Gavin et Elaine. Ils sont de votre espèce, vagabonds et destructeurs, vivant du dur travail des autres !

— Nous venons, reprit le chef de la caravane sans l'écouter, partager les fruits de la terre qui appartiennent à tous les hommes.

— Nous n'avons que faire de vous, gronda le vieux. Nous faisons notre travail ici et nous ne demandons et n'acceptons l'aide de personne.

— Vous vous méprenez, monsieur, dit gaiement le chef tandis que ses partisans sautaient des véhicules pour courir dans l'étable, dans les autres

bâtiments et vers la maison. Nous venons partager les fruits qui ont été déposés ici.

— Rien n'a été déposé ici ! Ce que nous avons, nous l'avons arraché à un sol obstiné. Quand je suis arrivé, la terre était aride et inféconde, et je l'ai arrosée de ma sueur, je l'ai fécondée par mon labeur. C'est curieux que la terre ne dépose pas de fruits là où vous habitez. »

Le chef de la caravane avait à peu près le même âge que le patriarche mais une allure plus juvénile, comme si le fait d'éviter tout sauf le plaisir l'avait empêché de vieillir. Il sourit aimablement et répondit : « Votre dieu accomplit ses merveilles de façon étrange et mystérieuse et il ne nous convient pas de demander pourquoi il fait fructifier un lieu et pas un autre.

— Je vous connais, cria le vieux avec une lueur de folie dans les yeux. Vous êtes les enfants qui brûlent mes clôtures et mes bâtiments pour voir le joli feu mais vous avez grandi pour devenir non seulement des destructeurs mais des pillards. »

Les hommes et les femmes qui avaient sauté des voitures et des camions revenaient, les bras chargés de sacs de grain et de farine, de cageots de légumes et de fruits. Ils conduisaient des cochons, des vaches et des bœufs qu'ils poussaient dans les camions, lesquels abattaient miraculeusement des rampes comme si tout cela s'était déjà produit.

Le vieux grimaça de douleur à cette vue et se tourna vers les pillards pour essayer de leur arracher leur butin. Mais ils l'ignorèrent ou le repoussèrent et, finalement, il tourna les talons et partit à grands pas vers la maison.

« Arrêtez-le ! cria le chef de la caravane. Il a probablement des fusils chez lui !

— Il en a », dit Gavin, retrouvant enfin l'usage de la parole.

Le chef l'examina froidement.

Un des maraudeurs fit un croc-en-jambe au vieux. D'autres, les mains libres, lui tombèrent dessus et le ligotèrent. On le laissa assis pieds et poings liés au milieu de la route, injuriant et maudissant le chef et toute sa bande.

Les camions étaient presque pleins. « Qui vient avec nous à bord du Train de la Liberté ? demanda le chef.

— Où allez-vous ? voulut savoir Gavin.

— Au sud. A Cocagne. Où personne n'a besoin de travailler ni de faire ce qui ne lui plaît pas. »

Gavin se tourna vers Elaine. Elle haussa les épaules. « Qu'est-ce qu'on exigera de nous ? demanda Gavin.

— Rien du tout, répliqua le chef. S'il y avait des obligations, ce ne serait pas Cocagne.

— Nous allons vers le sud », décida Gavin.

Le chef indiqua sa jeep. Gavin aida Elaine à s'asseoir à l'avant et il monta derrière avec le chef.

« Et vous, petite demoiselle ? » demanda le vieil homme à Billie.

Elle jeta un coup d'œil à son père assis dans la poussière et répondit : « Je viens aussi. » Elle monta dans une des voitures, derrière, sans lâcher son seau.

« Je crois qu'il y a encore des femmes dans la ferme et aux champs, dit un homme qui arrivait de la maison avec une grande caisse de conserves de fruits et de légumes en bocaux. Il m'a semblé entendre des voix de femmes... d'enfants, aussi.

— Des enfants ? s'exclama joyeusement le chef. Nous adorons tous les enfants. Allez, mes amis, allez les chercher ! »

Mais comme un nouveau groupe repartait vers la maison, un coup de feu claqua et de la poussière jaillit de la route. Une seconde détonation suivit immédiatement et, cette fois, la balle ricocha contre le flanc d'un camion.

« D'un autre côté, dit précipitamment le chef, nous ne devons pas nous imposer de force. Repartons », ordonna-t-il à son conducteur. La jeep démarra brutalement et le chef tomba lourdement assis. La caravane décrivit un grand cercle dans l'herbe, reprit la route et franchit le portail enfoncé accompagnée par des balles sifflantes.

Quelques minutes plus tard, ils étaient de retour sur l'autoroute, filant vers le sud, convoi bigarré et désordonné d'antiques véhicules cabossés pleins de gens qui hurlaient et chantaient, et d'animaux plaintifs.

« Alors, Professeur, pensa Gavin, Apollon a peut-être chassé les centaures, mais pas avant qu'ils pillent le temple. »

« Est-ce que ce ne serait pas plus simple de cultiver vos propres récoltes ? demanda-t-il au chef assis à côté de lui.

— Tu peux m'appeler Reich, dit l'autre en souriant. Ou Troisième. C'est le diminutif de Troisième Reich, comme m'appelaient certains des vieux groupes de conscience, ou Reich Trois, comme disent mes amis. Et nous faisons pousser nos propres récoltes. Nous les faisons simplement pousser

sur les terres des autres et quand nous en avons besoin, nous venons les chercher. C'est assez simple, non ? »

Elaine se retourna sur son siège. « Pour vous, oui.

— Le labeur incessant nécessaire à une bonne agriculture dans ce climat est mortel pour l'esprit, répondit Reich. La plupart du travail accessible dans notre société est dépourvu de signification, dégradant et incompatible avec la réalisation du moi. C'est le travail, impitoyable, obligatoire, consommant, qui sépare le Professeur de ses élèves, l'avocat de sa famille, l'employé de banque de la beauté de la nature.

— Quelqu'un doit bien le faire, dit Elaine.

— Que ceux qui le doivent le fassent ! Que les autres s'en passent s'ils le peuvent. La libération du travail, permettant le développement du véritable potentiel d'un individu en tant qu'être humain, est une des formes les plus grandioses et les plus vitales de la liberté.

— Alors vous vous promenez pour libérer la production des autres, dit Gavin et Reich tourna vers lui une figure radieuse.

— Tu as compris !

— Mais pourquoi ne mettez-vous pas en commun votre revenu annuel garanti pour acheter ce qu'il vous faut ?

— Et collaborer avec un gouvernement qui nous a toujours dit que nous étions une nation incroyablement riche alors qu'en réalité nous sommes désespérément pauvres, dépourvus de la plupart des choses qui au cours de l'histoire ont été adorées par les riches ? Si l'on accepte sa charité, on consent à sa tyrannie.

— Ils vous ont coupé les vivres, hein ? dit Elaine.

— Ils nous appellent une conspiration. Simplement parce que nous avons organisé une petite visite imprévue dans la ville de Taos. »

Le cortège roulait à bonne allure vers le sud. Les carrés réguliers des champs de chaque côté de la route formaient un échiquier géant que l'homme avait posé sur la terre pour la rendre compréhensible. Les champs étaient bruns, maintenant que l'hiver était presque arrivé sur ces hauts plateaux, mais on voyait qu'ils reverdiraient ; ici et là, des machines électriques automatisées moissonnaient le maïs et le soja, ou labouraient la terre en laissant un carré noir parmi les bruns.

Sur leur droite, les montagnes semblaient les suivre. Aux yeux de Gavin, elles étaient des murailles déchiquetées, interdisant à l'humanité l'entrée de la terre promise.

La caravane s'arrêta deux fois sur le chemin d'une communauté appelée Cocagne, un peu au nord de Taos, la première pour laisser Billie monter dans le camion avec les vaches et finir de les traire, la seconde pour refaire le plein des moteurs à combustion interne avec de l'essence transportée dans de pittoresques jarres de poterie aux formes variées.

Vers le soir, ils arrivèrent en un lieu aride, plus près des montagnes et à une quinzaine de kilomètres de l'autoroute, en descendant par d'étroits chemins sinueux dans des vallées ou le long des contreforts des collines. Des poteaux branlants et des barbelés affaissés protégeaient la communauté. De la mauvaise herbe envahissait les champs, parmi du maïs ou du millet sauvage ; ici et là, dans un élan d'enthousiasme, un petit carré avait été désherbé, défriché et semé de carottes et de pommes de terre, planté de tomates ou de laitues, puis abandonné aux insectes et aux oiseaux, aux éléments et aux animaux ; mais ils ressortaient dans l'abandon général pour rappeler ce que l'homme pouvait faire pour améliorer la productivité d'une terre, s'il le voulait.

Le Professeur disait : « Si vous parlez d'écologie à un fermier, il vous répond le plus souvent : "Vous auriez dû voir cette terre quand la nature s'en occupait." »

Des dépressions au bord des champs et des siphons engorgés indiquaient que le terrain avait été pourvu d'un système d'irrigation, mais il y avait bien longtemps de cela. Maintenant, les herbes folles poussaient plus haut et plus dru dans les vieux fossés et les canaux inutiles. Par endroits, les restes rouillés de machines agricoles se dressaient dans l'herbe comme les ossements de dinosaures disparus depuis des millénaires.

« Des gens ternes et industriels cultivaient ces terres autrefois, dit Reich, mais ils se sont fatigués et ils ont renoncé, en nous les laissant. »

Tout cet endroit avait l'air fatigué, pensait Gavin, comme si la terre elle-même avait renoncé. La poussière du chemin de terre qu'ils suivaient maintenant était sèche et morte, et il s'y mêlait une odeur de plus en plus forte de déchets humains et de pourriture.

La caravane s'arrêta devant de vieux bâtiments de ferme et un ramassis de cabanes branlantes faites de planches et de vieilles tôles. Des hommes, des femmes et quelques enfants surgirent sur un carré de terre dénudée et piétinée, noircie çà et là par la suie et les débris calcinés de vieux feux de camp. Les gens des huttes poussèrent des cris et gesticulèrent en dansant pour fêter le retour des pillards.

Gavin vit aux épaules raides d'Elaine que cet endroit ne lui plaisait pas. Ce n'était pas grave. Ils n'étaient pas obligés d'y rester et ils avaient gagné trois cents kilomètres, pour leur voyage vers le sud.

Reich s'était remis debout dans la jeep. « Nous arrivons, cria-t-il, chargés de l'abondance de la terre pour son peuple élu ! »

Le peuple élu de la terre se précipita, s'émerveilla du butin dans les camions, aida à décharger les sacs et les cageots, fit descendre les animaux par les rampes et les conduisit dans des enclos de fortune, en riant des grosses bouses que laissaient derrière elles les vaches fatiguées. Ceux qui n'avaient rien à porter ou à conduire dansaient comme s'ils improvisaient un ballet par irrésistible joie de vivre.

L'opinion de Gavin commença à changer un peu. Après tout, qu'importaient l'ordre et la propreté ?

Reich se tourna vers Elaine et lui, en souriant fièrement comme s'il avait inventé ses partisans. « Ne sont-ils pas merveilleux ? Ne sont-ils pas merveilleux ? »

Gavin commençait à penser qu'ils étaient peut-être merveilleux, en effet. Il avait toujours été capable de sentir l'abandon des autres, même s'il était fondamentalement un spectateur. Il sauta de la jeep et se retourna pour aider Elaine, mais elle était déjà descendue. Ils levèrent les yeux vers Reich qui tendait les bras vers son peuple dans un geste d'abondance et de don, comme un homme accomplissant un miracle avec du poisson et du pain ou un dieu s'apprêtant à se donner en sacrifice. Le coucher de soleil sur les monts Sangre de Cristos voisins teignaient de sang sa figure et ses mains.

Quand les ombres des montagnes s'étendirent sur le camp, le peuple insouciant prépara un festin. Des cochons furent égorgés et embrochés au-dessus de feux de vieux bois et de fumier séché, et quand il n'y en eut plus, une des cabanes fut démolie pour brûler ses planches, comme si le monde finissait ce jour-là.

Des légumes furent pelés, épluchés, coupés et jetés dans des chaudrons d'eau avec de la viande. Hommes et femmes travaillaient côte à côte, partageaient tout, et parfois un enfant à moitié nu venait participer à la joyeuse activité ; d'autres enfants, trop petits pour aider, jouaient autour des huttes ou dans la poussière et l'herbe des champs. Par moments, alors qu'ils travaillaient, les mains d'un homme et d'une femme se trouvaient d'une

manière particulière, alors, lâchant tout, ils disparaissaient ensemble dans une des cabanes ou dans les champs.

C'était un groupe bizarre, pensait Gavin, des étudiants vieilliss, avec quelques jeunes et quelques enfants. Reich était le plus vieux ; il devait avoir plus de soixante ans, près de soixante-dix. Comme lui, les autres étaient diversement accoutrés, selon leur attitude ou leur humeur du moment, mais tous portaient le jean comme si c'était l'insigne du clan. A cela ils ajoutaient des touches personnelles, des ceintures faites à la main et des blouses de fantaisie, des vestes en loques, des capotes militaires ou des manteaux du soir ; ils aimaient les bijoux ; tous, hommes et femmes, avaient des bagues et des bracelets, des colliers de divers métaux, de pierres semi-précieuses ou simplement de cailloux de couleur. Beaucoup portaient un serre-tête ou un bizarre chapeau informe.

Quand l'ombre des sommets voisins se referma sur le camp comme les mâchoires de la nuit, la journée ensoleillée fraîchit et les membres du groupe se rapprochèrent du feu, tant pour sa chaleur que pour la bonne odeur montant des marmites bouillonnantes ou des broches. Mêmes les enfants cessèrent de jouer au revendeur, aux manifestants et aux flics, et vinrent se blottir à côté des adultes pour contempler les flammes et se plaindre de temps en temps de la faim.

Quelqu'un alla chercher une guitare dans une cabane et se mit à la gratter. Quelques personnes fredonnèrent. Bientôt le crépuscule fut plein de chants : des chansons sentimentales de la route libre, des jeunes compagnons ou de la découverte de la vérité, des chants belliqueux d'aliénation, de terreur et de révolte, des hymnes à la drogue et à l'amour libre, des chansons militantes de révolution prochaine et de barricades...

Gavin en reconnut quelques-unes, d'autres lui paraissaient familières et le reste était nouveau pour lui. Tout le monde dans le camp, à l'exception des nouveaux venus, connaissait les paroles et les chantait en chœur, en frappant des mains en cadence. C'était une expérience communautaire que Gavin trouvait émouvante malgré lui, malgré la vieillesse incongrue de beaucoup de ces gens autour du feu, et il se sentit réchauffé par cette atmosphère autant que par les flammes.

Quand les chants se turent, ceux qui tournaient les broches annoncèrent que le repas était prêt. De grands couteaux apparurent pour trancher la viande rôtie et remplir les assiettes tendues par des mains impatientes,

d'énormes louches y ajoutèrent des légumes, des miches de pain furent coupées et tout le monde s'assit pour manger.

L'air froid de la montagne et une journée entière de diète avaient affamé Gavin, et il ne remarqua pas avant d'avoir presque fini que le porc était brûlé à l'extérieur et presque cru à l'intérieur, ni que tout manquait de sel et d'assaisonnement. C'était bon quand même, meilleur que l'élégant dîner dans la belle maison de Sally à Denver, servi dans de la porcelaine et des cristaux, et il posa enfin son assiette, essuya sur sa chemise ses doigts graisseux et poussa un soupir de contentement.

Il s'allongea dans l'herbe à l'écart du cercle de famille, dans la nuit tombée, et regarda Elaine qui n'avait pas pris de porc mais mangé du ragoût, et Billie un peu plus loin, la figure luisante de gras de viande et de la chaleur du feu. Elle avait une expression ahurie, comme si elle était assommée par le repas, la chaleur, le pittoresque de ces gens et les changements survenus en quelques heures dans son existence.

Malgré tout, pensait Gavin, ces gens-là étaient les siens, même vieux. Il contempla les étoiles et elles lui parurent proches, claires et froides.

Il sentit une odeur de tabac et une autre, plus âcre, de feuilles sèches. Il les respira, savourant le contentement d'un estomac plein et de la camaraderie de frères et de sœurs, mais Elaine gâcha tout. Elle se pencha sur lui et chuchota : « Allons-nous-en d'ici.

— Quoi ?

— Je me sens mal à l'aise. Appelez ça de l'intuition.

— Allons donc ! protesta Gavin. Restons au moins quelques jours, le temps de nous reposer avant de reprendre la route.

— Il va arriver quelque chose, insista-t-elle.

— Que voulez-vous qu'il arrive dans ce coin perdu ? Ce n'est pas votre genre de gens, c'est tout. »

Avant qu'il puisse en dire plus, le groupe autour du feu se mit à taper des mains en cadence et à réclamer sur l'air des lampions : « La Ballade ! La Ballade ! La Ballade ! »

Gavin se redressa et vit un petit garçon passer en courant, un joint à la main.

Quelques adultes avaient fabriqué une estrade en poussant et réunissant des caisses et des planches, et ils étaient en train d'y hisser Reich. Il ne résistait que pour la forme et quand il fut debout devant eux, les mains sur les hanches, ses cheveux longs dansant sur ses épaules, il leur dit :

« Vous voulez la Ballade ?

— La Ballade ! La Ballade ! »

Reich prit la pose, comme un troubadour de l'ancien temps, et lança vers le ciel une voix claire de ténor.

« Je veux vous chanter un chant de la Conscience Trois !

— La Conscience Trois, chantèrent les autres comme une litanie.

— De vous et moi, chanta Reich.

— Conscience Trois », répondirent les autres et cela dura pendant toute la cérémonie. Du moins, c'était l'effet que cela faisait à Gavin, un rite, en quelque sorte une confirmation de leurs croyances, d'eux-mêmes.

« Sur nos jambes nous portons le jean

parce que c'est bon marché,

parce que c'est terrien

sensuel,

libre,

Exprimant la forme de la jambe,

formé sur la jambe qui le porte.

Il inspire au porteur de profondes questions,

sa liberté lui rappelle qu'il a le choix.

— Et les pattes d'éléphant ? hurla la foule.

— Les pattes d'éléphant sont mieux, chanta Reich.

Comme le jean elles expriment le corps

mais donnent la liberté aux chevilles,

comme pour faire danser dans la rue.

Une partie de foot en pattes d'éléphant

c'est du folklore ou un ballet.

Les pattes d'éléphant sont heureuses,

comiques,

marrantes.

Personne ne peut se prendre au sérieux,

en pattes d'éléphant.

Car nous sommes la Conscience Trois.

— Nous le sommes ! répondit la foule.

— Nous sommes la Conscience Trois.

A la lueur dansante du feu dans la nuit, Gavin vit Billie entraînée dans l'obscurité par un jeune homme et un autre plus vieux, et il éprouva un pincement de regret.

— Au commencement il y avait la Conscience Un.

— C'est fini ! chantèrent les autres.

— Au commencement il y avait la Conscience Un.

Des immigrants
de classe et de village
cherchant un nouvel espoir
vers un nouveau commencement,
libérés du passé,
construisant une communauté nouvelle,
innocente et libre.

L'individu souverain
tournait la roue de l'abondance.

Mais vinrent l'intérêt égoïste,
la concurrence,
la suspicion,

pour confirmer
que la nature humaine est mauvaise,
et la lutte la condition humaine.

La conscience Un aliénait l'homme
de l'environnement,
de la société,
des nécessités et fonctions humaines.

L'argent était roi,
perte de réalité,
matérialité.

Fondue dans le moule stérile du passé,
se gavant de crème glacée,
avec le ragtime en boîte
braillant dans le vide.

C'était la Conscience Un.

— C'est fini ! vint le répons.

— C'était la Conscience Un.

Elaine se pencha vers Gavin. « Qu'est-ce que c'était que ce bruit ?

— Je n’ai rien entendu », répondit-il.

— Et puis est venue la Conscience Deux.

— Elle est neuve !

— Et puis est venue la Conscience Deux.

Hommes d’affaires,
intellectuels libéraux,
techniciens,
banlieusards bourgeois,
chefs syndicalistes,
professions libérales,
employés nouveaux propriétaires,
vieux gauchistes,
membres du parti communiste américain,
les Kennedy,
le libéralisme,
le parti démocrate.

Et ils ont produit

un engagement de l’individu à l’intérêt public,
plus de responsabilité sociale pour l’entreprise privée,
plus d’action positive du gouvernement,
pour régler,
planifier,
plus d’administration rationnelle, de management,
et l’Etat-providence.

Le résultat : l’aliénation et pas de place pour

l’admiration,
l’émerveillement,
le mystère,
les accidents,
l’échec,
l’impuissance
et la magie.

Et au jeune

le gouvernement disait
avec un sourire de squelette,
“Entre donc,

entre dans la danse...
c'est comme la vie !”

Gavin murmura à Elaine : « Il me semble avoir entendu quelque chose.

— Quoi donc ? demanda-t-elle. Reculons un peu du feu, allons écouter plus loin.

— Et puis ce fut la Conscience Trois.

— C'est nous !

— Oui, nous sommes la Conscience Trois,
jaillis du sol pierreux
de l'Etat-trust américain,
de la promesse révélée fausse,
de richesse,
de sécurité,
de technologie.

La Conscience Trois rend possible
une vie nouvelle,
une liberté nouvelle,
une expansion nouvelle de possibilité humaine.

La Conscience Trois s'accepte :

“Je suis heureux d'être moi,
Quoi que je sois je suis.”

A ceux qui ont entrevu
les vraies possibilités de la vie,
goûté la libération et l'amour,
aperçu la terre promise,
l'emploi déprimant,
la vie du ranch,
la sale mort à la guerre,
sont intolérables ;
la pensée de ce qui est
et pourrait être
est écrasante.

La promesse de l'Amérique,
terre de beauté et d'abondance,
terre de liberté,
a été trahie.

Et la Conscience Trois surgit avec son message :

Tu ne te feras pas violence.

Les peuples sont frères.

Personne ne juge personne.

Personne ne se dresse au-dessus de la foule.

Personne ne se sert des autres.

Personne ne donne d'ordres ni n'en suit.

Personne n'agit par simple devoir.

A la Conscience Trois tout a été révélé :

une société injuste,

au bénéfice de rares privilégiés,

dépourvue de démocratie et de liberté proclamées,

laide,

artificielle,

malsaine pour les enfants et toutes choses vivantes.

« On dirait, dit Gavin, qu'il y a des gens qui vont et viennent, quelque part par là.

— Mettez vos bandeaux et vos jeans et montrez ce que signifie la révolution, car nous sommes la Conscience Trois.

— Nous le sommes !

— Nous sommes la Conscience Trois !

Alors même que les échos de la ballade se répercutaient encore dans les montagnes environnantes, alors que Reich conservait sa pose théâtrale sur la scène de fortune, une femme hurla dans l'obscurité au-delà de la lueur du feu et Billie surgit en courant dans le cercle de lumière. Elle était torse nu, la figure et les mains maculées de sang.

« Au secours ! cria-t-elle. Au secours ! C'est papa ! Il a tué ces deux types avec un couteau, et il va me tuer aussi s'il le peut ! »

Au premier cri, les gens entourant le feu se levèrent d'un bond et quand Billie apparut avec ses cris de vengeance, ils se tournèrent pour fuir dans toutes les directions. Avant qu'ils puissent se séparer, des lumières jaillirent tout autour du camp. Les gens se figèrent sur place, comme des cerfs foudroyés.

Dans la nuit derrière les lumières résonna une voix raisonnable d'homme : « Ce groupe que voici a formé une conspiration et il doit être

dispersé. Ne résistez pas et il n'y aura pas de dégâts.

— Comment ça, pas de dégâts ! cria Reich. Qu'est-ce que vous allez faire de nous ?

— Pas grand-chose, répondit la voix raisonnable. Vous allez vous séparer et vous disperser, c'est tout, et le gouvernement va veiller à ce que vous restiez séparés. Sinon, la prochaine fois ce sera la déportation.

— Où ça ? demanda Reich en regardant autour de lui les hommes et les femmes que son chant avait loués, comme s'il ne pouvait supporter la pensée de son groupe dispersé. En Europe ? En Asie ? En Amérique latine ?

— Sur Mars, répliqua la voix en riant. Pour voir si vous pourrez vous débrouiller là-bas sans travailler !

— Venez, chuchota Elaine et elle tira Gavin par la main. » Courbés, à quatre pattes, ils rampèrent hors du cercle des lumières, entre les projecteurs allumés.

Gavin entendit derrière eux le tumulte du camp, quand les membres de la tribu de Reich se jetèrent vers les lumières.

Mais des bombes explosèrent en l'air et quelque chose de doux et d'énervant, comme un parfum de fleurs de lotus se répandit. A ce moment, Gavin et Elaine avaient bien dépassé les lumières et se hâtaient dans l'obscurité.

Gavin se retourna une fois et vit Reich, défiant jusqu'au bout, qui sombrait sur sa plate-forme comme la statue de la Liberté commençant à fondre par les pieds.

A quelques centaines de mètres dans la nuit, Gavin s'effondra dans un fossé d'irrigation. Il traîna Elaine après lui et ils se serrèrent l'un contre l'autre. Il sentait le cœur d'Elaine battre contre sa poitrine. Ils écoutèrent le bruit des corps méthodiquement chargés dans des véhicules, comme des quartiers de viande.

« On les a tous ? » cria quelqu'un.

Elaine frissonna dans les bras de Gavin.

« D'après mon compte, l'en manque un.

— Hé, dites, je viens de tomber sur deux gars dans ce champ. Ils ont la gorge tranchée.

— Alors nous en avons un de plus.

— Y a là un vieux fou avec une longue barbe et un couteau ensanglanté qui dit que ces gens ont volé ses provisions et sa fille.

— Si l'un de ceux-là est sa fille, alors le compte y est. Amenez le vieux. On s'occupera de son affaire demain matin. »

Lentement, les sons s'espacèrent. Dans un soudain regain d'activité, une nouvelle caravane s'éloigna du camp. Quand le bruit de son passage se fut estompé au loin, le silence retomba sur la terre comme si elle n'avait jamais été troublée depuis le commencement de l'éternité.

« Vous voyez, Gavin, dit le Professeur, les forces d'Apollon triomphent, comme toujours. Même quand le chaos de Dionysos paraît victorieux, ce n'est que provisoire. L'ordre revient à pas de loup ; la civilisation retourne ; le jour remplace la nuit... »

Gavin tint Elaine dans ses bras toute la nuit et pas une seule fois il ne pensa à autre chose qu'au froid.

Chapitre X

Le lieu au sommet du monde

Depuis que la révolution industrielle a commencé à remodeler la nature de l'existence humaine, des imbéciles romanesques ont pressé l'humanité d'arrêter les machines – en les détruisant s'il le fallait – et de retourner aux façons plus simples, plus naturelles de nos ancêtres. Autrement comment, demandent-ils, pouvons-nous rejeter les poisons de la civilisation, restaurer la vigueur naturelle de notre corps, empêcher la pollution de notre eau et de notre air, éliminer les névroses et les maladies psychosomatiques qui s'abattent sur l'homme technologique ? Nous devons retourner à la nature, disent-ils. La nature ! Qu'est-ce qui est naturel pour l'homme ? Et je puis vous dire que la connaissance est plus humaine que l'ignorance, que la science est aussi humaine que l'art, que seule la technologie peut empêcher la pollution et nous préserver de l'extinction. Sans technologie, l'homme est à la merci de la nature et la nature n'est pas tendre. La condition naturelle de l'homme, comme l'a fait observer Thomas Hobbes, est pauvre, courte, vilaine et bestiale. Mais le potentiel de l'homme est plus important que sa condition : il n'a qu'une seule chance d'immortalité alors qu'il commence à monter sur l'échelle de la technologie. A un certain stade de son développement, il a usé son capital – les carburants fossiles – et il doit gravir l'échelon suivant vers les sources inépuisables de l'énergie solaire et thermonucléaire, ou dégringoler jusqu'en bas, peut-être pour ne plus jamais se relever.

LE CARNET DE NOTES DU PROFESSEUR

Gavin se réveilla en grelottant dans son sac de couchage. Pendant un moment, désorienté, il ne sut pas où il était ; et puis il sentit sous son dos la dure réalité de la montagne et dans ses poumons l'air froid de l'altitude. Il se rappela comment ils étaient arrivés en ce coin désert d'un monde désolé.

Il était plus tard qu'il ne le pensait. Le soleil était monté aussi haut que les montagnes à l'est. Gavin eut l'impression de regarder au fond de la

gueule d'un requin, avec toutes ces immenses rangées de dents hérissées serrées les unes contre les autres.

Il se tourna vers Elaine, encore endormie dans l'autre sac de couchage, la tête enfoncée dedans, ne laissant voir que ses cheveux. Mais il connaissait si bien sa figure, maintenant, que c'était presque comme s'il la voyait.

Ils avaient fait un long chemin ensemble à travers le pays. Depuis Taos, ce n'étaient que des déserts ou des montagnes avec des villages semblables à des oasis. Et maintenant ils étaient arrivés en ce lieu au flanc de la montagne, si inutile, si isolé qu'il n'avait sans doute jamais connu la présence de l'homme. Et malgré tout, elle refusait toujours de se laisser toucher ; même pour avoir chaud, elle ne voulait pas partager le sac de couchage de Gavin.

S'ils ne trouvaient pas bientôt le col pour franchir ces montagnes, ça n'aurait plus d'importance. Ils avaient fini leurs provisions, ils n'avaient presque plus d'eau et Gavin commençait à craindre qu'ils soient perdus. Il y avait des jours qu'ils erraient dans ces montagnes, et chaque vallée ne conduisait qu'à un autre sommet.

Partout autour d'eux, ce n'était que de la roche grise, morte, froide, dure et impitoyable.

Tristement, Gavin pensa qu'ils auraient dû rester sur la route avec leurs cycles électriques mais l'expérience les avait rendus prudents. Quand ils avaient entendu approcher l'étrange mélodie discordante d'une procession religieuse, ils avaient quitté la route par une piste commode. Elle conduisait à une vallée, montant toujours plus haut. Mais la procession avait suivi ; là où la piste se terminait dans un éboulis de rochers, ils durent abandonner leurs cycles et continuer à pied, toujours un peu en avant de la procession.

Plus tard, ils découvrirent un homme barbu mourant sur une croix au sommet d'une colline. Il était en plein délire de révélation, de drogue ou d'agonie et il les maudit en espagnol quand ils le descendirent. Mais ils restèrent avec lui jusqu'à ce qu'il meure, et ils l'enterrèrent au pied de la croix sous des pierres.

Dans le dernier village, on leur avait parlé de gens bizarres dans les montagnes. Certains étaient des mystiques, comme ceux qui cherchaient un nouveau messie parmi les gens qui passaient par leur chemin, quelqu'un qui mourrait pour la rédemption de leurs péchés et renaîtrait. D'autres... eh

bien, les villageois ne savaient pas, mais ils pensaient que des magiciens vivaient tout en haut dans la montagne, dans ce lieu au sommet du monde.

Gavin et Elaine avaient bu du chocolat chaud à une table devant le petit café de pisé, tandis que des enfants basanés regardaient leurs cycles avec admiration, et ils s'étaient demandé si ces histoires étaient vraies. Maintenant une au moins avait été prouvée.

Ils étaient perdus. Ils avaient peur que le groupe religieux revienne et leur demande de replacer leur messie perdu sur la croix. Ils essayèrent de revenir sur leurs pas et s'aperçurent qu'ils ne se rappelaient plus dans quelle direction ils avaient tourné. Ils cherchèrent des pistes qui les ramèneraient vers la large autoroute qui traversait le Nevada vers la Californie, mais chaque sentier se terminait dans la montagne et quand ils faisaient halte il croyaient parfois entendre la bizarre litanie du groupe religieux. Peut-être n'était-ce que le vent.

Gavin se glissa hors du sac de couchage. L'aventure au nord de Taos les avait avertis de la possibilité d'être déclarés conspirateurs et ils avaient travaillé pendant un mois à Albuquerque pour acheter des sacs de couchage et des vêtements chauds, et encore quinze jours pour payer un acompte sur les cycles. A ce moment, le voyage leur avait paru devoir se terminer juste au-delà de la prochaine élévation de terrain.

Il se leva, tout habillé, serra le duvet autour de ses épaules pour se réchauffer et alla au bord de la corniche où ils s'étaient arrêtés quand la nuit les avait surpris. Le soleil derrière lui, Gavin se pencha pour regarder en bas.

Il était au bord d'un précipice qui plongeait à pic à plusieurs centaines de mètres. Tout en bas, des éboulis marquaient l'endroit où des parties de la paroi s'étaient effritées au cours des millénaires. Mais ce n'était pas ce qui le figeait là sur la montagne, une main serrée sur un éperon rocheux pour se retenir. Il avait à ses pieds une mer de feu.

La vallée en bas brûlait de flammes blanches. Il n'y avait pas de fumée, Gavin ne sentait aucune chaleur. Mais à perte de vue la vallée flamboyait d'une lumière telle que celle que Dieu avait dû créer en disant « Que la lumière soit ! » Devant cet empyrée, Gavin sentait son corps brûler, se calciner, sa chair s'en aller en fumée, ne laissant que l'essence purifiée de son être.

Il se tenait au plus haut degré, à portée de cette immense conflagration spirituelle et avait l'impression que toutes les forces créatrices aveugles de

l'univers se braquaient sur son corps, l'affirmaient dans son unité, le réunissaient avec tous les êtres et toutes les choses, et il trembla au bord de grandes révélations.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda Elaine derrière lui.

— Je ne sais pas, mais je crois que c'est un signe.

— Un signe de quoi ?

— Je ne sais pas, répéta-t-il. De mort, peut-être. Ou de quelque chose d'encore plus merveilleux. »

Les montagnes contenant cette mer miraculeuse avaient été transmutes de roche grise en un calice d'argent pour le sang transsubstantié d'un dieu.

Sous leurs yeux, la mer de feu ternit, s'assombrit et devint un vaste déploiement de petits appareils mécaniques, apparemment en verre et en métal. Ils couvraient le fond de la vallée à perte de vue, sauf juste à la base du précipice où le sable blanc du désert ou l'alcali arrivait jusqu'aux éboulis.

« Ce sont des cellules à énergie solaire, dit Gavin.

— Je savais qu'il y en avait dans toute la Vallée de la Mort, mais nous en sommes à des centaines de kilomètres à l'est.

— Et là-bas les rangs sont installés dans des cadres fixes. Ici, ils suivent le soleil et à en juger par ce désert, ils ont du soleil tous les jours. »

Même si la mer de flamme s'expliquait par le reflet du soleil levant sur des millions de cellules solaires, l'instant n'avait rien perdu de sa magie pour Gavin. Il était encore secoué par la vision, il sentait qu'elle le travaillait encore, qu'elle brûlait les déchets, raffinaient ce qui restait en une chose plus vraie, plus essentiellement lui-même.

Le jour des miracles venait à peine de commencer. D'un endroit près de l'éboulement où commençaient les rangées de cellules, là où la mer de flamme avait léché la paroi rocheuse, une silhouette s'élevait du désert, montant du sable comme un ange vers les cieux. Quand la silhouette fut plus près, elle parut encore plus angélique, asexuée et admirable en costume d'argent, une auréole scintillante au-dessus de la tête.

Gavin regarda fixement l'incroyable apparition qui monta finalement à hauteur de ses yeux, sans penser à reculer à l'abri des rochers ou à se cacher. Même quand il vit que l'auréole de l'ange était en réalité une double hélice qui élevait la créature dans les cieux comme les rotors d'un hélicoptère, il ne bougea pas. Il sentit la main d'Elaine se glisser dans la sienne et il dévisagea la créature qui fit de même pour lui, puis s'approcha

suffisamment pour se poser à côté de lui au bord du précipice. Le vent de la double hélice soulevait de la poussière des rochers, les plaçant au centre d'un petit tourbillon, mais les hélices elles-mêmes étaient presque silencieuses. La fabuleuse apparition ouvrit les mains ; les hélices cessèrent de tourner.

L'ange était un jeune homme en combinaison argentée. Une armature étroitement moulée sur son corps soutenait les hélices horizontales au sommet d'une courte tige. « Salut, dit le jeune homme d'une voix normale, sympathique. Vous voilà ici où le néant rencontre le ciel. »

Pendant quelques instants, Gavin fut incapable de parler. Enfin il avoua : « J'ai peur que nous soyons perdus.

— Et affamés, j'imagine, dit le jeune homme en jetant un coup d'œil à leurs sacs plats. Venez avec moi, je vais vous emmener là où vous trouverez un abri et de quoi manger. »

Comme Gavin l'examinait toujours, bouche bée, le jeune homme reprit :

« Mon installation vous étonne sans doute. C'est un nouveau système énergétique expérimental, beaucoup plus efficace que les cellules solaires ordinaires mais difficile à entretenir parce qu'il est très malaisé de l'atteindre. Alors j'utilise cet engin pour me déplacer. L'uniforme est expérimental aussi. Une isolation extrêmement efficace contre le froid comme contre la chaleur.

— Très efficace aussi, dit enfin Gavin, pour éblouir et mystifier les gens. Je n'ai jamais rien vu de semblable à cette combinaison ni à cet appareil.

— Je suppose que nous devons donner lieu à pas mal de légendes, reconnu en riant le jeune homme. Et cet appareil, comme vous dites, nous l'appelons un lévitateur. Ce n'est pas vraiment un lévitateur, bien entendu. Il est électrique ; il marche à l'énergie diffusée. Mais ça vaut mieux qu'un hélicoptère personnel, à notre avis. »

La franchise du jeune homme forçait la sympathie mais Gavin hésitait néanmoins. « Où voulez-vous nous emmener ? »

Le jeune homme défit des boucles sur sa poitrine et fit glisser de ses épaules l'armature supportant le lévitateur. Il la tint sans effort d'une seule main. « Nous avons un local un peu plus haut dans la montagne. J'étais descendu réparer le câble des cellules solaires. Il est coupé de temps en temps par des éboulements de rochers. Venez, dit-il en s'approchant du sac de couchage d'Elaine. Nous allons remballer votre matériel. »

Après un moment d'hésitation, Gavin alla à son propre sac, le plia en une double poignée compacte et le fourra dans son enveloppe. Quand il eut fini, Elaine était déjà prête à partir, son sac sur le dos. Le jeune homme lui souriait. Gavin en éprouva de l'agacement qui disparut quand le garçon se retourna et lui sourit tout aussi chaleureusement.

« Allons-y », dit-il. Il ramassa son lévitateur, le hissa sur une épaule et ouvrit la marche, en escaladant la pente raide de l'autre côté du bord du précipice, Gavin endossa son sac et le suivit.

Ils montèrent sur plusieurs centaines de mètres, traversèrent un champ de neige et durent supporter un moment une petite rafale de flocons. Le jeune homme ne respirait pas profondément, ne manifestait aucune inquiétude et les conduisait sans hésiter, par-dessus les rochers et dans la semi-obscurité de la neige tombante, en se retournant de temps en temps pour leur adresser un sourire encourageant ou les aider à franchir un endroit difficile.

Gavin aurait été irrité de l'éloignement de leur destination s'il n'avait pas réfléchi que leur guide marchait alors qu'il aurait pu voler.

« C'est encore loin ? demanda-t-il enfin.

— Non, non, plus tellement », lui fut-il répondu.

Mais c'était bien plus loin et quand ils atteignirent une sombre fissure dans le rocher, Gavin haletait, la respiration oppressée par l'effort et l'altitude, et les muscles de ses jambes tremblaient après la longue ascension pénible. Ce fut un soulagement de marcher de nouveau sur un terrain plat, bien que la fissure se refermât au-dessus d'eux de façon menaçante ; seul le scintillement de la combinaison argentée de leur guide leur montrait le chemin dans l'obscurité de ce qui était maintenant une caverne ou un tunnel. Sous leurs pieds, cependant, le sol était étonnamment lisse.

« Vous êtes sûr de savoir où vous allez ? demanda Gavin.

— Il en a bien l'air, dit Elaine.

— Tout à fait sûr », répondit une voix joyeuse devant eux.

Dans le noir la marche parut encore plus longue. Finalement, la combinaison d'argent qui les précédait parut étinceler davantage, parut même irradier. Puis ils tournèrent un coin et Gavin vit que de la lumière entrait à l'extrémité et se reflétait sur l'uniforme. Maintenant que le soleil au fond de la grotte brillait vers eux, la combinaison d'argent ternit de nouveau et, quand ils approchèrent de l'ouverture, elle disparut.

Gavin arriva à l'entrée de la grotte et s'arrêta. Il sentit la présence d'Elaine à côté de lui mais il ne la regarda pas.

Devant ses yeux, dans une sorte de vallée naturelle abritée par ce qui semblait être les parois du cratère d'un volcan éteint, avec les sommets assombris des Rocheuses se dressant de tous côtés autour du bord, il y avait un grand bâtiment blanc entouré de bâtiments plus petits, tous disposés dans un jardin bien ordonné de verdure et de couleurs. Il y avait des arbres, des buissons, des fleurs et autour du jardin central des champs de légumes et de fruits. Une brise tiède et parfumée leur apportait une odeur de végétation. C'était une vision de paradis et Gavin chercha le glaive flamboyant, ou les gardes qui étaient ses équivalents modernes. Il n'en vit aucun.

« L'homme qui a découvert cette vallée l'a appelée "la montagne enchantée" », expliqua leur guide. Il était debout derrière eux sur une corniche. Devant eux, des marches de marbre descendaient vers le fond de la vallée où des sentiers en carreaux de céramique rouge conduisaient à travers les champs puis le jardin vers les bâtiments. « Il l'a découverte alors qu'il prospectait pour trouver de l'uranium et il s'est juré que, si jamais il devenait riche, il reviendrait pour s'y construire un château. »

Le grand bâtiment blanc couronnait une éminence naturelle au centre de la vallée. Il avait au sommet une seule tour géante à six pans, ornée de fenêtres mauresques à filigrane, de flèches, de sculptures, de globes et de balcons de fer forgé. La demeure s'étalait parmi les arbres, s'élevant çà et là en clochetons aux tuiles rouges ou en cheminées blanches. Autour du grand bâtiment principal, les structures satellites avaient des toits rouges, des arcades, des arabesques découpées. Par endroits on distinguait parmi la verdure l'éclat blanc de statues, de fontaines et de terrasses.

« Il est devenu l'un des hommes les plus riches du monde, reprit leur guide, et il est revenu pour construire cet ensemble. Il le voulait plus grand, plus grandiose, plus fabuleux encore que le château d'Hearst à San Simeon. Il a dépensé près d'un milliard de dollars pour construire et meubler la maison principale et les dépendances, et pour tracer les jardins. »

Des terrasses, des fontaines, de larges escaliers élégants, des balustrades et des murs de soutènement cascadaient le long de la colline du manoir et des bâtiments satellites. Sur le versant qui leur faisait face, une gigantesque piscine avait l'air d'un bijou bleu serti de colonnades de marbre blanc, avec ce qui apparut à Gavin comme une partie d'un temple grec

« On a dit à un certain moment qu'il achetait la moitié des œuvres d'art en vente dans le monde entier, dit leur guide. »

C'était stupéfiant.

« Et ostentatoire », dit le Professeur.

Magnifique.

« Et vulgaire », ajouta le Professeur.

Un monument dédié à ce que l'homme peut accomplir, apportant dans ce coin inaccessible tout l'art et la grandeur...

« Ça montre ce que Dieu pourrait faire s'Il avait de l'argent », dit le Professeur.

« Et il n'a pas vécu assez longtemps pour le voir terminé, reprit leur guide. Comme il construisait dans un secret relatif – à côté de lui Howard Hughes était un papillon mondain – aucun bruit de cet endroit n'a jamais filtré. Aujourd'hui, c'est tout à fait différent, naturellement. C'est un institut de recherche et plus personne ne se soucie de la recherche. A part quelques savants. »

Il commença à descendre dans la vallée par les marches de marbre. Gavin se hâta de le rattraper. « Que voulez-vous dire, un institut de recherche ? Qu'est-ce que vous étudiez ?

— Tout ce qu'on veut. C'est l'aspect le plus merveilleux de la montagne enchantée. C'est une tour d'ivoire, un havre pour les savants et les érudits de tout poil. Vous aurez l'occasion d'en rencontrer la plupart. C'est un des rares endroits restant au monde où ils peuvent faire ce qui leur plaît. Pas question de dépense ou d'utilité sociale. »

Elaine les rejoignit. « Mais comment avez-vous obtenu tout ça ? » demanda-t-elle. Elle paraissait saisie de crainte respectueuse. C'était la première fois que Gavin la voyait impressionnée.

« Quand le constructeur est mort, une grande controverse s'est élevée entre les avocats d'affaires pour savoir que faire de cet endroit. Aucun ne l'avait vu. Ils étaient bien trop occupés par d'autres questions. Mais ils ne pouvaient éviter de voir le trou considérable dans la fortune du vieux monsieur, tout l'argent englouti dans la montagne enchantée. Même à cette époque, il y avait d'énormes droits de succession et d'impôts sur le revenu, et s'il n'y avait pas d'héritiers immédiats, l'ensemble des entreprises devait être préservé. Certains avocats voulaient faire don de ce domaine à l'Etat, mais c'était trop loin de tout pour servir à quelque chose et bien trop coûteux à entretenir. Alors il fut remis à certains savants de la société qui

approchaient de l'âge de la retraite et organisé en institut de recherche à but non lucratif.

— Une maison de retraite pour savants mis au rancart, en quelque sorte », dit Gavin.

Le jeune homme rit. « Si l'on veut. Naturellement, il y en a de plus jeunes, comme moi. Des gens qui ne savaient où aller pour faire ce qu'ils voulaient faire. Il existe un service de recrutement international. Les jeunes savants prometteurs sont signalés, discrètement contactés, invités ici... et la plupart ne s'en vont jamais. »

L'odeur de riche végétation devenait plus forte, comme une espèce de parfum. En conjugaison avec la conversation, c'était enivrant.

« Il ne vous arrive jamais de vous impatienter, d'avoir envie de voir le monde au-dehors ? demanda Gavin.

— Comment pourrait-on se lasser d'un endroit pareil ? s'exclama Elaine.

— Nous ne sommes pas précisément coupés de tout, expliqua leur guide. Nous recevons de l'approvisionnement, même si nous faisons pousser ici presque tout ce qui est nécessaire à nos besoins, et certains d'entre nous partent pour de brefs voyages. Il y a des chemins plus commodes que celui que nous avons emprunté. Mais vous avez raison, dit-il à Elaine, personne ne part parce qu'il est lassé de la montagne enchantée, et s'ils sont obligés de s'absenter pour une raison quelconque, ils reviennent aussi vite que possible.

— Mais cet endroit est... incroyable ! s'écria Gavin. Comment se fait-il qu'il ne soit pas connu ? Pourquoi n'êtes-vous pas submergés de visiteurs ? Pourquoi l'air est-il si tiède à cette altitude ? Si cet endroit est tellement secret, pourquoi nous y avez-vous amenés ? Qu'est-ce que vous allez faire de nous maintenant que nous le connaissons ? Quand pourrons-nous partir ? »

Leur guide leva une main pour endiguer ce flot de paroles, d'un geste nonchalant, et dit en souriant : « Vous aurez des réponses à toutes vos questions, mais une à la fois... et plus tard. Pour le moment, je crois que vous avez besoin de repos. »

Tout en parlant ils étaient montés par des escaliers de marbre et avaient suivi des sentiers dallés entre les arbres, les buissons et les fleurs, parmi lesquelles des dizaines de variétés de roses, entre des statues et des fontaines serties dans la verdure, ou contre les murs de soutènement, au

milieu des terrasses, au pied des escaliers ; et ils étaient arrivés à l'un des bâtiments satellites au toit rouge. De loin, on aurait dit des cottages ; de près ils étaient grands comme des manoirs.

Si l'on appelait cela des cottages, pensa Gavin, quelle était donc la taille du grand bâtiment blanc au sommet de la colline ?

« C'est une des plus petites maisons, dit le guide. Nous nous en servons pour les visiteurs, en attendant qu'ils choisissent un logement plus permanent. Certains des nôtres sont célibataires et habitent la grande maison ou l'une des autres maisons d'invités. Beaucoup sont mariés et ont leur propre demeure séparée. Vous pourrez choisir vos chambres, il n'y a personne en ce moment. Vous trouverez des provisions à la cuisine, des vêtements dans les penderies. Servez-vous de tout ce que vous voulez, c'est là pour ça. Si vous voulez vous promener sur les terres, vous êtes libres ; si vous voulez nager dans la piscine vous trouverez des maillots dans les cabines sur la terrasse au-dessus du bassin, au cas où vous seriez pudiques ; mais personne ne sera offusqué si vous vous baignez nus. Si vous avez des questions à poser, demandez simplement les renseignements au téléphone ; nous avons un ordinateur vocal qui est presque humain. J'ai affaire pour le moment, mais je reviendrai vous chercher ce soir à sept heures. Le dîner est habillé, pour ceux qui choisissent de le prendre dans la grande maison ; vous trouverez aussi dans les penderies les tenues du soir qui conviennent. »

Il s'interrompit, puis leur sourit. « Au fait, je m'appelle Jackson. Et je suis ravi d'être le premier à vous accueillir sur cette montagne enchantée. »

Sur ce il les quitta, tenant toujours son lévitateur sans effort.

Gavin le suivit des yeux, des questions mourant sur ses lèvres, puis il se tourna vers la grande porte de bronze à deux battants qui s'ouvrit vers l'extérieur, facilement, sans bruit. Ils entrèrent dans un vestibule au parquet sombre et au vieux plafond de bois sculpté ; des fauteuils anciens fragiles s'alignaient contre des murs ornés de tapisseries. Au-delà, c'était un salon, avec de grands fauteuils modernes et un tapis de Perse aux teintes fondues. Les murs étaient tendus de velours frappé d'Espagne. On voyait là une splendide collection de coffres sculptés du XVI^e siècle cerclés de bandes de métal, et des tableaux anciens décoraient les murs. Sur une grande table de bois patiné par les ans, il y avait du papier et des plumes.

« Vous croyez que c'est vrai, tout ça ? » murmura Elaine.

Les chambres étaient tout aussi magnifiques, chacune à sa façon. Elles contenaient des lits de bois sculpté, des lits à colonnes dorées, des

tapisseries, de superbes boiseries, des plafonds anciens, des meubles et des tableaux de prix... Des pièces entières semblaient avoir été transportées là intactes, comme arrachées à leur siècle par quelque machine à remonter le temps et, en passant de l'une à l'autre, ils avaient l'impression de changer d'époque. Gavin éprouva le besoin de se conduire en courtisan dans une chambre du XVII^e siècle espagnol, de proférer de grands jurons imagés dans une pièce élizabéthaine, de s'enrouler dans une cape près d'un lit où aurait pu dormir le cardinal de Richelieu.

Ils découvrirent une cuisine moderne et une élégante salle à manger avec une table de noyer ciré et de hautes chaises au dossier de cuir repoussé, de la feuille d'or sur les moulures des portes, des statues dans des niches. C'était une pièce incongrue pour y manger de la viande froide, du pain et des fruits mais ils dévorèrent avec grand appétit, en regardant autour d'eux avec émerveillement et sans parler.

Gavin prit un bain dans une baignoire de marbre encastrée dans le sol, aux robinets dorés, et se frictionna avec une serviette moelleuse. Dans le placard, il trouva un chandail, une chemise et un pantalon de sport qui lui allaient à merveille, et il rejoignit Elaine, qui avait découvert un pull-over rose et une jupe un peu plus foncée, pour une promenade dans le parc entourant les bâtiments. Ils admirèrent le jardin à la française, les terrasses, les œuvres d'art. Certaines sculptures étaient manifestement des copies mais d'autres paraissaient assez patinées pour être authentiques.

Ils restèrent longtemps devant la grande maison, les yeux levés vers la tour, suivant du regard les motifs sculptés complexes encadrant la porte de bronze, essayant d'imaginer ce qu'il y avait derrière mais n'osant entrer.

Plus tard, ils nagèrent dans l'immense piscine. L'eau scintillait, limpide et bleue, au soleil de l'après-midi. Puis ils s'allongèrent sur la terrasse de marbre tiède afin de rendre un semblant de santé à leur corps trop blanc.

Ni l'un ni l'autre n'avait voulu de maillot. Gavin contempla franchement Elaine. Il ne l'avait pas vue sans vêtements depuis ce terrible moment avec Chester et il la trouvait moins garçonnière que dans son souvenir. Elle était mince, mais lui aussi à force de marcher, de fuir, de sauter des repas. Elle avait des hanches et des épaules agréablement arrondies et il était sûr que ses seins lui rempliraient les mains.

C'était une fille remarquablement séduisante, excitante même ; le désir de Gavin s'éveilla et il se demanda pourquoi il ne s'en était jamais aperçu. Mais elle ne le regardait pas, sauf quand ses yeux passaient sur lui tandis

qu'elle contemplait la colonnade de marbre blanc de l'ancien temple grec dont la façade avait été reconstituée à une extrémité de la piscine, sa frise représentant Neptune et les Néréides chevauchant des monstres marins mythiques, la statue de Vénus dans une conque à l'autre extrémité du côté de la terrasse, ou le lointain bord du cratère et les pics encore plus lointains qui se dressaient au-delà.

Elle l'avait toujours repoussé et il n'était pas assez ardent pour la poursuivre dans les champs de neige de l'indifférence ou les glaciers de la réserve. Maintenant, il ne pouvait plus rompre l'atmosphère de camaraderie asexuée où leurs rapports avaient sombré.

Il regarda les parois du cratère, grises et hautes, qui les entouraient et se sentit emprisonné.

Dans la maison de bains ils prirent une douche et s'habillèrent chacun de leur côté. Dans la maison des invités, ils prirent chacun un grand lit – Elaine celui à baldaquin brodé, Gavin celui de noyer sculpté – et ils firent la sieste seuls.

Quand leur guide revint à sept heures précises, ils l'attendaient. Jackson était vêtu d'une veste de velours et d'un pantalon foncé ; il portait un médaillon au col de sa chemise à ruchés. Il les conduisit dans le crépuscule le long des sentiers dallés vers la porte de bronze de la grande maison, qui s'ouvrit d'elle-même devant lui ; il les précéda dans un escalier de marbre, menant à une salle gigantesque qui occupait toute la largeur de la demeure, longue de plus de trente mètres et large de quinze, haute de deux étages. La pièce flamboyait de couleurs et de meubles somptueux, des stalles de chœur médiévales formant une haute cimaise pour des statues de bronze et de marbre jusqu'aux anciennes tables cirées en passant par les tapisseries et les immenses tableaux ornant les murs, sous le plafond de bois sculpté.

Gavin s'arrêta sur le seuil, ébloui.

Des tapis d'Orient couvraient une partie du parquet marqueté ; des bûches grosses comme des troncs d'arbres flambaient dans la cheminée monumentale en marbre blanc décorée de bustes en haut-relief et de blasons. Gavin avait l'impression que tous les siècles de la civilisation humaine étaient réunis dans cette salle, que l'on y vivait l'histoire. Et cependant, elle était gaie, lumineuse, et ses grandes fenêtres donnaient de chaque côté sur des terrasses et des jardins.

« C'est la salle de réunion, dit Jackson, où tout le monde se retrouve à la fin de la journée pour causer amicalement, échanger des vues avant le

dîner. »

Il y avait déjà beaucoup de monde, des hommes et des femmes en tenue de soirée, un verre à la main, conversant par petits groupes ou allant de l'un à l'autre. Les âges variaient, entre la jeunesse relative et la vieillesse distinguée mais tous étaient beaux. Ici, pensa Gavin, le meilleur de l'humanité est rassemblé pour échanger les meilleures des idées.

Il regrettait que le Professeur ne fût pas là. Lui-même se sentait indigne, même dans l'élégant costume foncé qu'il avait choisi parmi tous ceux que contenait son placard. Les vêtements lui allaient bien : il était plus fort et plus mince qu'il ne l'avait été quelques mois plus tôt. Sans doute les privations avaient-elles été bonnes pour lui.

Elaine, de son côté, paraissait tout à fait à sa place dans cette compagnie. Elle avait trouvé un fourreau de lamé or qui accentuait sa sveltesse, la rendait éthérée et sophistiquée, et elle n'avait pas passé l'après-midi à somnoler. Elle avait fait quelque chose à ses cheveux, les avait coupés, mis en plis, et ils encadraient un visage qui avait plus de caractère et de couleur qu'il ne l'avait cru.

Il vit Jackson la contempler avec admiration et sentit revenir le désir qu'il avait éprouvé dans l'après-midi. Il dut se répéter que ce n'était pas Elaine qu'il aimait. Il aimait une fille qui était peut-être morte, mais tant qu'il n'en aurait pas la certitude il l'aimerait et n'en aimerait peut-être jamais une autre.

« Vous prenez quelque chose ? » proposa Jackson et bientôt ils eurent chacun un verre givré dans la main.

Gavin engagea la conversation avec un grand monsieur maigre aux remarquables cheveux blancs, qui paraissait fort savant.

« L'air chaud de ce cratère y est maintenu par un raffinement du vieux principe du rideau d'air, expliqua-t-il en regardant Gavin avec intensité comme s'il tenait vraiment à ce qu'il comprit. Il y a un avantage supplémentaire : une légère turbulence introduite dans le rideau d'air rend la vallée difficile à voir d'en haut. Je l'ai survolée et d'une altitude de quelques milliers de pieds, elle ressemble à un champ de neige.

— Que fait tout le monde, ici ? demanda Gavin. A part prendre du bon temps.

— On fait ce qu'on veut. Ce qui est le plaisir le plus vrai. Naturellement, les gens sont sélectionnés, avant tout, pour leurs goûts créateurs et ce que les créateurs apprécient le plus, c'est créer. Je suis

biologiste, par exemple, et ma passion est la régénération des membres et des organes.

— Vous réussissez ?

— Oh oui. Bien sûr, le véritable travail se fait dans les recherches fondamentales sur l'ADN. Il faudra que je vous fasse voir tout ça, un jour. »

Gavin cligna des yeux. Un peu plus tard, il s'entretint avec une brune sculpturale, qui se disait physicienne. « Nous ne faisons pas d'efforts démesurés pour garder cet endroit secret, dit-elle, mais nous n'en faisons pas la publicité non plus. Si les gens s'imaginent que c'est une opération de recherche sans intérêt, nous acceptons cette image. Beaucoup l'encouragent même. Et les gens qui viennent ici dans un but ont tendance à garder le silence une fois qu'ils ont vu l'endroit, ne serait-ce que pour le garder intact et pour eux seuls. »

Gavin regarda autour de lui. « Je le vois bien. Et les gens comme nous, qui sommes ici par hasard ?

— Cela dépend d'eux.

— A quoi travaillez-vous ?

— Je suppose que vous savez que le modèle pratique du générateur thermonucléaire et de la cellule solaire est venu de nos laboratoires.

— Non. » Gavin était surpris mais il s'efforça de ne pas le laisser voir.

« Eh bien, je travaille à la théorie de la propulsion thermonucléaire pour les véhicules spatiaux.

— Vous voulez dire les voyages interstellaires, n'est-ce pas ?

— Vous êtes plus perspicace que certains de mes collègues, dit-elle en riant. Je suppose que la réponse est oui. Si nous trouvions quelqu'un pour y aller.

— N'iriez-vous pas ?

— Oh non ! Je me plais trop ici. »

Gavin écouta un jeune homme parler à une jeune femme de la philosophie de l'engagement opposée à la philosophie du détachement. Il était chimiste, elle mathématicienne. Finalement, ils demandèrent l'avis de Gavin.

« J'ai toujours été engagé, dit-il.

— Exactement, déclara la mathématicienne. A quoi servent les connaissances si on ne les applique pas ?

— Mais de plus en plus, poursuivit Gavin, j'ai commencé à me demander quel bien cela a fait.

— Précisément, dit le chimiste. Comment peut-on conserver son objectivité si l'on est engagé dans le tumulte de la société ? On ne devient pas meilleur...

— Ni pire, intervint la jeune femme.

— ...que l'homme de la rue, acheva le jeune homme.

— Alors que faites-vous de vos découvertes ? demanda Gavin.

— Cela regarde le Directeur, répondit le jeune homme et la mathématicienne approuva.

— Ainsi, vous vous êtes décidés pour le détachement.

— C'est cela, dit la jeune femme comme s'il avait révélé une vérité. »

Un informaticien d'un certain âge parla à Gavin de l'ordinateur qui accomplissait tous les calculs scientifiques nécessaires pour l'institut, et dirigeait aussi presque tous les travaux automatisés des champs et des jardins, à part ceux qui étaient entrepris par les botanistes et les horticulteurs, ou par les amateurs de jardinage.

« Nous ne formons qu'une classe, ici, vous savez, dit-il. Nous n'avons pas de domestiques, pas d'ouvriers. Tout ce qui est possible de l'être est automatisé et pour le reste nous nous servons nous-mêmes. »

Elaine avait fait le tour de la compagnie de son côté et vint les rejoindre. « Quel genre d'ordinateur est-ce ? »

L'informaticien le lui expliqua. Cela ne dit absolument rien à Gavin, mais Elaine fut impressionnée. « L'aspect le plus important, cependant, dit-il, est que cet ordinateur est en contact constant avec virtuellement tous les autres ordinateurs du monde par un système de satellites relais.

— Coordonné ? demanda Elaine.

— Interrogateur-répondeur. Notre ordinateur peut poser des questions mais ne peut être interrogé.

— Vous voulez dire, intervint Gavin, que vous pouvez espionner tout ce qui se passe, n'importe où, sans révéler votre présence ?

— Oui. Nous gardons ainsi le contact et notre ordinateur nous signale tout ce qui est digne de retenir notre attention.

— Et alors, que faites-vous ?

— Cela regarde le directeur, répondit le savant. En général, nous nous contentons d'observer. Voici le Directeur, d'ailleurs. Vous pourriez le lui demander. »

Gavin se retourna et vit s'ouvrir un panneau de la boiserie. Un petit homme rondelet à la figure rose de chérubin surmontée d'un crâne chauve

encadré de cheveux blancs ébouriffés sortit d'un petit ascenseur. Il sourit à tout le monde au passage mais se dirigea tout droit vers Gavin et Elaine. « Soyez les bienvenus, dit-il en leur tendant la main. Les bienvenus à la montagne enchantée !

— Merci, murmura Elaine. C'est merveilleux.

— Nous aurions quelques questions, dit Gavin.

— Naturellement. Et nous y répondrons. Mais maintenant, il est temps de dîner. »

La salle à manger avait l'air d'un réfectoire de monastère du xvi^e siècle. Gavin parcourut le sol de travertin et alla admirer les stalles de chœur le long des murs, les admirables tapisseries qui les surmontaient, l'immense plafond de bois sculpté. Un grand feu de bois flambait dans la cheminée gothique et un buffet était préparé dans des plats d'argent massif, sur des dessertes de bois sombre. D'immenses candélabres d'argent étaient posés par terre et sur les dessertes, sur les longues tables cirées qui occupaient presque toute la longueur de la salle.

Les moines auraient apprécié tant de splendeur et une telle cuisine. Si les plats avaient été préparés par l'ordinateur, c'était un ordinateur qui avait digéré les meilleures recettes d'un cordon bleu. Le repas s'accompagna de bons vins, d'excellent café et de la conversation la plus étincelante que Gavin eût jamais écoutée.

Mais il n'y eut pas de réponses à ses questions les plus pressantes et il retourna vers la maison des invités avec Elaine, la tête bourdonnante d'idées sur l'univers, de l'infinitésimal à l'infini. Personne, cependant, n'avait voulu parler de ce que l'on attendait d'eux ni de ce que l'on ferait d'eux.

Ils se couchèrent, comme toujours, solitaires.

Le lendemain, ils explorèrent les vastes laboratoires enfouis sous la montagne enchantée. Il existait encore plus de choses sous la surface et c'était, dans un sens, encore plus incroyable. Le biologiste, comme il l'avait promis, escorta les jeunes gens dans une visite accompagnée, descendant par un ascenseur du rez-de-chaussée de la grande maison vers des tunnels et des souterrains taillés dans la roche volcanique et même dans du granit.

Equipés de lunettes noires spéciales, ils regardèrent un laser de la taille d'un projecteur de cinéma de trente-cinq millimètres évaporer de la roche à la cadence de trois mètres cubes/minute.

« Je n'ai jamais rien vu de pareil ! s'exclama Gavin.

— C'est parce qu'il n'existe rien de pareil au monde, répondit leur guide.

— Pourquoi ?

— Le Directeur n'a pas encore décidé de le faire connaître. »

Les laboratoires n'étaient que des corridors plus grands taillés à angle droit dans les passages et, comme eux, leurs parois étaient polies au laser. L'équipement était extraordinaire et, à l'œil profane de Gavin, unique au monde. Leur guide le lui confirma ; il n'était pas plus coûteux de produire une seule machine qu'en grand nombre et à la chaîne ; il suffisait de programmer l'ordinateur.

Dans un des laboratoires, ils virent ce que leur guide appelait des expériences de routine, en cryogénie et sur le comportement bizarre des liquides et des solides à des températures proches du zéro absolu, ainsi que des tentatives pour congeler et ranimer des tissus vivants. Dans un autre, ils assistèrent à une percée dans le domaine de la surconduction à température de la pièce.

Au bout d'un long couloir rougeâtre, de nouveaux antibiotiques étaient créés, molécule par molécule. A côté, on progressait sur le traitement chimique des maladies mentales, l'accroissement de la longévité, les aliments synthétiques, les contraceptifs, l'amélioration du procédé pour coder l'information dans des produits chimiques.

« Nous sommes bien au-delà des pilules d'enseignement chimique actuellement utilisées, dit leur guide. Elles ne sont guère plus que des placebos, vous savez. »

Gavin ne le savait pas et une terrible pensée lui vint qu'il n'osa exprimer. « Pourquoi ne diffusez-vous pas cela ? demanda-t-il. Ce serait une véritable bénédiction pour les étudiants.

— Cela regarde le Directeur », dit encore une fois le biologiste.

Dans un autre laboratoire, ils observèrent des expériences de biofeedback avec des phénomènes extra-sensoriels. Un jeune homme venait d'avoir une ahurissante suite de coups de chance aux dés, mais leur guide pensait que ce n'était qu'une de ces inexplicables interventions du hasard et que les expériences ne donneraient rien de concret.

« Alors pourquoi les poursuit-on ? demanda Gavin.

— Celui qui en est chargé pense qu'elles valent la peine d'y consacrer son temps. »

Dans le laboratoire de physique, ils virent les résultats des essais d'un accélérateur de particules – les accélérateurs eux-mêmes étaient profondément enfouis sous une autre montagne – et la configuration théorique d'un vaisseau interstellaire à statoréacteur capable d'atteindre une vitesse des neuf dixièmes de celle de la lumière. Si l'on en avait le désir et les ressources, les voyages dans les étoiles étaient possibles.

En buvant du café, ils écoutèrent une discussion sur les moyens d'obtenir des ressources de Jupiter. La colonie sur la Lune, apprirent-ils, se suffisait déjà à elle-même, et la colonie de Mars avait appris ce que cette indépendance exigerait. Ce n'étaient pas des projets de l'institut, mais il avait des observateurs sur place et se sentait engagé dans la colonisation. La terrestriification de Vénus avait été entamée, par la libération dans l'atmosphère de molécules diatomiques sur mesure en suspension.

De nouvelles informations astronomiques étonnantes étaient reçues d'un télescope géant construit sur un sommet voisin ; un trou noir avait été identifié après que son emplacement eut été calculé d'après le comportement d'un soleil compagnon, et des étoiles voisines possédant un système planétaire avaient été observées. Le nouveau radiotélescope spatial – un gigantesque réseau d'ondes – relayait des enseignements précieux sur les confins les plus lointains de l'univers, et du temps avait été consacré à capter des messages possibles d'autres mondes.

Dans la section technique, ils assistèrent à des démonstrations de matériaux dont la résistance approchait leurs limites théoriques, de mécanismes d'évitement pour les véhicules, de machines à écrire à fonctionnement vocal, d'interconnexions ordinateur-humains et d'une dizaine d'autres gadgets stupéfiants et d'appareils qui, apprit Gavin, seraient probablement lancés dans le domaine public.

« Nous avons beau disposer de toute l'énergie que nous voulons et avoir de grands moyens de fabrication, leur dit le guide, nous avons quand même d'énormes dépenses, particulièrement pour des livres et des œuvres d'art, qu'un comité d'achat continue de se procurer chaque fois qu'une chose précieuse apparaît sur le marché.

« On dirait que vous vous préparez pour un cataclysme ou un holocauste », dit Elaine.

Le biologiste lui sourit : « En général, nous sommes optimistes, mais nous ne pouvons tenir compte de l'optimisme normal associé à notre genre de travaux. Alors nous nous protégeons et faisons en sorte de préserver ce

que nous pouvons de l'héritage humain. Nous possédons déjà la plus grande bibliothèque du monde, sans parler de la faculté qu'a notre ordinateur de réimprimer n'importe quel livre se trouvant ailleurs. Nous avons aussi un admirable système de récupération, ce qui est tout aussi important. »

Leur guide avait gardé pour la fin ses propres recherches. Ils regardèrent au microscope des cellules se former et dans des cuves des membres et des organes flottant comme les déchets d'un charnier. Elaine frémit et Gavin se demanda sombrement si c'était là que les visiteurs importuns terminaient leur séjour.

« Nous avons eu assez de chance avec des transplantations de membres sur des animaux, expliqua le savant. Nous avons réussi, voyez-vous, à faire pousser des membres à partir de leurs propres cellules. Mais jusqu'ici, nous ne sommes pas parvenus à faire fonctionner correctement les organes. Nous sommes sur le point de partager nos résultats avec des hôpitaux, dans tout le pays, où il y a suffisamment de matériel clinique humain. Nous avons été incapables de procéder ici à ces expériences ; nous n'avons personne qui ait besoin de transplantation. »

Les jours suivants, Gavin explora les terres et la grande maison. Tout lui réservait des merveilles et des surprises. Plus tard, une routine s'établit. Il se levait de bonne heure – lui qui n'avait jamais aimé se réveiller tôt – et après avoir pris son bain et s'être habillé, il se rendait à la petite salle à manger du matin dans la grande maison. La pièce tapissée de marbre, avec sa cheminée sculptée et son plafond espagnol du xvi^e siècle, recevait les rayons du soleil levant dès qu'il apparaissait au bord du cratère. Gavin s'installait dans un profond fauteuil pour boire du café, généralement avec quelques autres matinaux, en attendant que le petit déjeuner soit servi dans la grande salle.

Après le déjeuner, il montait le plus souvent dans la bibliothèque, où il feuilletait un ou deux des dix mille volumes rares tapissant les murs sur des rayons vitrés et en lisait un sous le plafond sculpté. Ou bien il cherchait un sujet d'intérêt dans le catalogue de l'ordinateur et réclamait les ouvrages qui lui étaient immédiatement livrés par monte-charge, des inépuisables réserves taillées dans le rocher sous la maison.

Dans l'après-midi, il se baignait dans la piscine. Parfois Elaine le rejoignait, quelquefois d'autres personnes venaient aussi.

Les jours s'écoulaient lentement, sans souci. Sauf quand il la rencontrait à la piscine, il voyait à peine Elaine. Elle avait sa propre routine, sur laquelle il ne posait pas de questions. En général, ils allaient dîner ensemble mais ne se parlaient guère et se séparaient dès qu'ils arrivaient dans la salle de réunion. Gavin avait l'impression que l'étrange lien qui les avait réunis se relâchait, s'il n'était pas déjà dénoué.

Malgré son malaise de se sentir cerné par les parois du cratère comme par les murs d'une prison et l'impossibilité d'obtenir de réponses à ses questions, Gavin aurait été satisfait d'errer pendant des années dans ce lieu enchanté parmi ces gens enchanteurs si des cauchemars n'avaient commencé à troubler son sommeil. Des rêves de Jenny alternaient avec des rêves d'Elaine ; parfois elles étaient ensemble dans le même rêve, parfois réunies en une seule femme. Il rêvait aussi du Professeur, et parfois de Gregory, du Chancelier de fer, de Willie et du StudEx. Et une ou deux fois il rêva de Berkeley et de la côte Ouest.

Un après-midi, il trouva Elaine jouant et riant dans la piscine avec Jackson, qui était encore plus beau sans vêtements. Il les observa pendant quelques minutes avant de se détourner. Ce soir-là, il dit à Jackson qu'il désirait parler au Directeur.

« C'est facile, répondit Jackson. Il est avec nous presque tous les soirs.

— Je désire lui parler en particulier. »

Jackson soupira. « Il est très occupé, vous savez.

— C'est important.

— Je vais voir ce que je peux faire. »

Deux jours plus tard, vers la fin de l'après-midi, Jackson vint le chercher et le conduisit au deuxième étage de la grande maison. Gavin n'y était encore jamais allé. Jackson le fit passer par une immense porte sculptée dans une salle gothique et le laissa. Du seuil, il contempla la pièce. Des boiseries aux ogives en bas-relief s'élevaient vers un plafond espagnol. Des livres s'alignaient contre les murs, derrière des vitres aux petits carreaux de plomb. Une longue table massive flanquée de chaises de haute époque occupait le centre de la pièce et une cheminée gothique à hotte le mur du fond.

Le Directeur était assis à un bureau ancien en bois foncé gainé de cuir repoussé. Il avait une pile de papiers devant lui ; il les parcourut rapidement, en les annotant avec une plume. Enfin il leva les yeux.

« Entrez donc, Gavin. »

Gavin s'avança d'un pas hésitant. Il se sentait en présence de quelque chose d'extraordinaire, il avait l'impression que le Directeur était beaucoup plus qu'un vieux monsieur chauve au corps rondelet.

« Asseyez-vous, dit le Directeur en indiquant un fauteuil en face de son bureau. Je voulais vous parler.

— Je veux partir d'ici, dit brusquement Gavin.

— Nous sommes navrés de l'apprendre. Mais naturellement, vous êtes libre de partir quand vous voulez. »

Gavin s'assit. « Pourquoi ne me l'a-t-on pas dit plus tôt ?

— Je ne sais pas. Mais peut-être espérait-on que vous seriez assez heureux ici pour oublier vos questions. Nous aimerions que vous restiez, vous savez. Ceci est une invitation à vous joindre à nous si vous le désirez.

— Me joindre à vous ? Mais je ne suis pas un savant.

— Nous ne le sommes pas tous. Je ne suis moi-même qu'un profane, avec bien peu de connaissances sur un grand nombre de choses, et beaucoup de connaissances sur à peu près rien.

— Je ne suis qu'un étudiant, insista Gavin. Ma place n'est pas ici.

— Nous sommes tous des étudiants. C'est tout ce que nous voulons ici, des étudiants. Personne dont l'esprit soit formé... usé serait un mot plus juste.

— Je n'ai rien à apporter.

— D'autres pensent autrement. Vous avez impressionné beaucoup de nos amis ; ils pensent que vous vous développerez, que vous deviendrez un savant et un créateur.

— Je suis indigne. »

Le Directeur contempla autour de lui la splendeur gothique. « Nous sommes tous indignes.

— Vous ne comprenez pas... » C'était une minute de vérité, de confession, aussi inévitable que la venue de la nuit, et pourtant cela ne venait pas facilement. « J'ai fait quelque chose de très mal, une fois.

— Nous le savons.

— J'ai tué quelqu'un, par négligence, par convoitise. C'était quelqu'un que j'aimais beaucoup... Vous savez ?

— Comme vous avez dû l'apprendre déjà, notre ordinateur est en contact avec tous les autres grands ordinateurs du monde.

— Et vous l'avez appris par l'un d'eux ?

— Tous ces renseignements sont enregistrés et nous aimons en savoir le plus possible sur nos invités et collègues en puissance. Nous sommes au courant de votre Professeur et, par votre amie Elaine, nous croyons savoir pourquoi vous avez fait cela... un acte répréhensible, un acte puéril de volonté et de fanfaronnade, mais un acte que peuvent comprendre ceux de nous qui recherchent la connaissance. C'était un accident.

— Pour la plus grande partie, oui.

— Si je comprends bien, il y a eu aussi un acte de cannibalisme rituel », dit le Directeur, sans sourire mais il y avait sur sa figure une expression d'absolution.

Il y avait longtemps que Gavin n'avait songé à ce qu'il avait fait, à ce qu'il avait ressenti, et le souvenir fut comme un poing dans son estomac.

« Un acte d'admiration, dit le Directeur. Un acte d'amour.

— Oui. » Gavin sentit un vide en lui, là où il y avait eu quelqu'un d'autre, où quelqu'un avait vécu en lui. *Professeur ! Où êtes-vous ?* Il n'y eut pas de réponse. Le Professeur était parti. Comme si la confession l'avait délivré d'une espèce de servitude, ou comme si Gavin avait été malade et recouvrait la santé. Mais Gavin se sentit soudain seul, effrayé.

« Je suis heureux que vous en ayez parlé vous-même, dit le Directeur qui apparaissait de plus en plus à Gavin comme un confesseur. C'est bon pour vous de vous libérer de cet ancien remords, avant de décider de ce que vous voulez faire. Je vous pose de nouveau la question : voulez-vous vous joindre à nous ? »

Il avait reçu la même invitation de Sally, mais sa famille était malade et on voulait l'entraîner dans cette maladie. Ces gens-ci paraissaient sains de corps et d'esprit, et ils ne voulaient rien de lui sinon qu'il allât bien aussi. Et cependant... « Il me semble, dit-il, que vous avez choisi de vous isoler de la lutte humaine.

— Nous avons été poussés ici par les événements, dit le Directeur, et il se leva pour aller regarder par une fenêtre le bord du cratère, en tournant le dos à Gavin.

— Quels événements ?

— Les mêmes qui ont remis les campus aux étudiants, ont chassé les savants et les professeurs des universités. Pendant des siècles, l'enseignement et la recherche s'étaient mutuellement renforcés, mais quand l'engagement et le renvoi des maîtres devint un jeu d'étudiants, l'enseignement se mit à leur solde, devint une escroquerie par laquelle des

hommes et des femmes à l'esprit pratique vendaient aux jeunes leurs trucs et leurs flatteries. Oh, il y a eu quelques exceptions, comme votre Professeur, ceux qui sont restés par amour de l'homme et par mépris de l'argent ou de l'appréciation. Le reste de ceux qu'intéressaient la création d'un nouveau savoir, l'exploration de l'inconnu, n'étaient ni bienvenus ni utiles. Certains ont changé de profession. Beaucoup n'ont jamais découvert les délices de la découverte. Quelques-uns ont trouvé des retraites comme la montagne enchantée. »

Gavin regarda autour de lui la salle extraordinaire. « Il y a donc d'autres lieux comme celui-ci ? »

Le Directeur revint de la fenêtre en riant. « Rien de tout à fait comme celui-ci, mais ici ou là il existe un lieu tranquille de réflexion, d'étude, d'isolement des courants fous du monde. Une vallée cachée du Tibet, une oasis au Moyen-Orient, une montagne en Afrique, un haut plateau en Amérique du Sud, une île dans le Pacifique... Et des instituts de recherche plus ordinaires se livrent à des travaux pratiques dans le monde extérieur, avec une aile pour la recherche théorique et du temps pour des études sans but pratique.

« Après tout, l'individu est libre aujourd'hui de faire ce qu'il désire, plus qu'il ne l'a jamais été. Pourquoi n'en serait-il pas ainsi également pour le chercheur sérieux ? Pourquoi les savants ne seraient-ils pas libres de faire ce qui les intéresse, tout autant que les communautés, les mariages de groupe et les révolutionnaires ? La seule chose qui les empêche de profiter de cette liberté nouvelle, c'est que leurs intérêts exigent souvent des ressources dont ne dispose pas l'homme moyen. C'est là que la montagne enchantée est précieuse. Elle fournit les ressources et la solitude, les deux éléments essentiels à la découverte intellectuelle.

— Il me semble que votre consommation des ressources et votre usage clandestin d'information privilégiée font de l'institut une conspiration, dit Gavin. Pourquoi le gouvernement ne prend-il pas de mesures contre vous ? »

Le Directeur hocha la tête. « C'est très juste, Gavin. Le fait est, cependant, que l'institut est habilité à exercer ses fonctions et, si vous voulez la vérité économique, il produit plus de ressources qu'il n'en consomme, même sans compter le potentiel de sa recherche théorique. Et nous sommes privilégiés pour obtenir et utiliser des renseignements secrets.

— C'est une piètre habilitation, qui n'a pas de procédures d'inspection, s'entêta Gavin. Et les gouvernements du monde ne savent même pas ce que vous êtes ni pourquoi vous existez.

— En effet, et nous ne leur donnons aucun sujet de curiosité. Mais depuis la suppression consciente du pouvoir de la police, les gouvernements ne sont plus ce qu'ils étaient. Et, comme les autorités civiles, nous ne nous servons pas contre l'individu des renseignements que nous pouvons rassembler. Tous ceux qui connaissent notre présence ici sont libres d'aller et de venir. Il n'est pas illégal de garder notre existence aussi secrète que possible, du moment qu'elle n'empiète pas sur les libertés des autres. » Le Directeur se rassit dans le fauteuil derrière son bureau.

« Vous vous contentez, dit Gavin, d'exister ici, de jouer à des jeux d'information et de découverte, de garder les résultats pour vous.

— En partie, oui. Quand le savant s'isole des distractions et des tentations de la société, il retrouve sa faculté de contrôler les effets de sa propre ingéniosité. En fait, il empiéterait sur la liberté des autres s'il ne le faisait pas.

— Cacher les bienfaits de vos recherches...

— Il y a beaucoup de choses que nous ne cachons pas.

— La recherche nucléaire, les études sur la longévité, les contraceptifs, l'enseignement chimique amélioré...

— L'homme a besoin d'énergie, pas d'explosifs, interrompit le Directeur. Si nous le pouvions, nous dénaturerions tous les matériaux nucléaires, mais nous avons fait ce qui s'en rapproche le plus. Toutes les centrales de fusion ont été placées sur orbite. Si elles étaient dérangées, elles se consumeraient elles-mêmes de manière inoffensive dans l'atmosphère. L'état de l'art rend la fabrication d'une bombe à hydrogène presque impossible sans matériaux fissibles et les usines de fission ont fait faillite parce que, comme celles à combustibles fossiles, elles n'ont pas pu concurrencer l'énergie pratiquement gratuite. Une guerre nucléaire paraît impossible.

— Et les produits contre la fécondité ? Sûrement le monde a besoin de meilleures méthodes contraceptives !

— En général, il contrôle sa fécondité. Nous avons rendu disponibles les pilules contraceptives ou les implants, qui peuvent être pris par les hommes comme par les femmes, mais nous avons gardé pour nous les produits chimiques qui peuvent être administrés sans discrimination, pris avec de

l'eau ou des aliments, ou même l'air. Les possibilités d'utilisation répréhensible par une nation ennemie ou simplement un gouvernement tyrannique seraient trop abominables.

— La longévité, alors.

— On ne peut pas tout avoir. On ne peut pas à la fois refréner la démographie et accroître la longévité. Le fait est que nous avons la possibilité d'augmenter l'espérance de vie, particulièrement de la vie adulte, d'environ cinquante pour cent. J'ai moi-même plus de cent ans. »

Gavin regarda avec stupéfaction la figure poupine aux cheveux blancs. Les vieillards devraient être moins charnus, pensa-t-il. « Et vous ne donnez pas ça au monde ?

— Au prix de quels bouleversements ? Même si c'était possible pour tout le monde, et ça ne l'est pas parce que cela exige une surveillance médicale constante, un régime, de l'exercice, un médicament coûteux et un environnement serein, cela signifierait que le monde devrait réduire son taux des naissances de cinquante pour cent, un but qui n'est pas impossible mais qui paraît difficilement réalisable à l'heure actuelle.

— Et l'enseignement chimique est trop explosif aussi, je suppose ?

— Le véritable enseignement chimique serait capable de révolutionner la société beaucoup plus radicalement que Marx et Marcuse ne l'ont jamais imaginé.

— S'il était mal employé ?

— Par l'évolution naturelle, dit le Directeur. Il est théoriquement possible – cela a même été accompli en laboratoire – de coder non seulement les connaissances, mais l'expérience. Si les gens peuvent vivre d'autres vies, pourquoi se contenteraient-ils d'une seule ? Certaines identités sont intolérables ; d'autres sont simplement moins désirables. Si les hommes et les femmes peuvent obtenir les plaisirs et les satisfactions de cent existences grâce à une piqûre ou à un comprimé, pourquoi lutteraient-ils pour modifier une réalité extrêmement résistante ?

— Et un homme, dit lentement Gavin, a le pouvoir de décider de quel bienfait il privera le monde et lequel il donnera.

— Quel bienfait et quelle malédiction. Je suis vieux, dit le Directeur et pour la première fois Gavin s'aperçut qu'il en avait l'air ; mais c'est ce qui m'offre, continua-t-il, une vie plus longue et un plus grand pouvoir que je n'ai jamais imaginé. J'ai beaucoup vu et je n'ai rien à gagner à la diffusion ou à la suppression du travail des autres. Mais à la longue, nous ne privons

pas ; nous retardons simplement la révélation de nos découvertes, en attendant le moment propice.

— Et comment décidez-vous de tout cela ?

— Le chercheur présente ses recommandations en même temps que les commentaires de ses collègues. Puis j'ai un groupe d'auteurs de science-fiction qui prennent les faits, qui jouent avec les possibilités et qui les traduisent en termes humains.

— En histoires ?

— Oui. Les meilleures finissent par être publiées, diffusées ou tournées. Ainsi, elles s'insinuent dans les rêves du grand public et son inconscient collectif commence à y réfléchir, à assimiler, à normaliser. M'étant moi-même plongé dans la question, je prends la décision finale. Quelqu'un doit la prendre – un comité n'est qu'un expédient pour diminuer l'efficacité et disperser la responsabilité – et je la prends. Tout le monde sait qui est à blâmer. En attendant, ce qui est retardé n'est pas définitivement supprimé ; cela reste ouvert à la discussion, à l'apport de nouveaux renseignements, à la reconsidération. Nous sommes une organisation flexible.

— Mais, fondamentalement, insista Gavin, vous avez supprimé. Votre isolement dans ces montagnes est un symbole de votre isolement de la société. Vous avez le pouvoir de révolutionner la société, d'en faire un paradis, et vous refusez d'agir. »

Le Directeur contempla les murs au-dessus des bibliothèques comme s'il cherchait à estimer s'ils étaient assez épais pour repousser le monde au-dehors. « Le monde est engagé dans une expérience dangereuse, dit-il, une expérience sociale appelée liberté. L'expérience a commencé sur ce continent il y a plus de deux cents ans et s'est répandue dans le reste du monde. Ses conditions finales ont été réalisées grâce à l'énergie gratuite et à l'automation. Pour la première fois de sa vie, l'humanité a été libérée de la nécessité ; elle est libre d'être tout aussi individualiste, tout aussi maniaque, tout aussi angélique ou démoniaque qu'elle le veut. Les conséquences sont visibles autour de nous, de petits groupes qui se forment, exaltant leurs préjugés en principes universels de conduite, magnifiant leurs petites idées en vérités éternelles.

« C'est une expérience dangereuse. Nous ne savons pas si elle réussira ; si elle échoue, elle échouera désastreusement. Nous n'interviendrons pas, car elle peut contenir l'ultime expression du potentiel humain. Peut-être y a-t-il une bonté humaine fondamentale qui pourra s'épanouir en

compréhension, en tolérance et en amour. Mais si l'expérience échoue, nous préférons ne pas laisser tous les espoirs humains mourir avec. Il y a d'autres aspirations humaines précieuses en dehors de la liberté, et nous serons ici, préservant l'héritage humain pour que l'homme le retrouve.

— Vous préférez ne pas agir.

— Nous ne sommes pas assez sages et savants pour diriger le destin de l'homme, pas plus que nous ne sommes assez savants pour contrôler les révolutionnaires qui s'imaginent qu'ils en savent assez pour changer le monde en mieux. »

Le Directeur examina Gavin de ses yeux fatigués. Ils avaient vu beaucoup de choses et Gavin pensa, sans oser poser la question, que c'étaient ces yeux qui avaient été les premiers à voir le cratère, qui avaient plus tard vu tant des richesses du monde. « Vous ne pouvez pas rester ? dit enfin le Directeur.

— Non. Je ne sais pas pourquoi. Suis-je un romantique impénitent, un participant maniaque ou simplement un garçon qui a trop de questions personnelles sans réponses ? Vous m'avez transporté sur la montagne et vous m'avez tenté. Mais je dois repartir vers la côte. J'ai encore des questions à régler.

— Un hélicoptère part demain pour aller chercher de l'approvisionnement. Vous serez averti du lieu et de l'heure. Si jamais vous désirez revenir, si vous réussissez à résoudre vos problèmes personnels...

— Vous m'offrez un sursis, dit Gavin, en éprouvant comme un vertige.

— C'est tout ce que nous obtenons jamais de la vie, dit le Directeur. »

Dans la nuit, Elaine vint dans la chambre de Gavin. Il était presque endormi quand il entendit un bruissement d'étoffe et sentit le matelas fléchir quand elle s'assit au bord du lit du cardinal de Richelieu. « Vous ne dormez pas ? demanda-t-elle.

— Non.

— Vous partez ?

— Oui. »

Sa figure était un ovale pâle dans l'obscurité. « Jackson me l'a dit... Moi, je reste.

— Oui.

— Pas à cause de Jackson. Il n'est qu'un compagnon agréable. Avec lui il n'y a pas d'engagements, pas de responsabilités. Non, ce que je voulais dire, c'est qu'on m'a demandé de rester et cet endroit est ce que je cherchais.

— Je comprends.

— Je ne crois pas. Je crois que vous ne m'avez jamais comprise. Mon enfance. Mon adolescence. Ce que je veux, ce qu'il me faut, c'est l'indépendance. Je veux ne dépendre de personne, pour rien. Ici, je peux faire ce que je désire. Nous sommes tous libres de faire ce que nous voulons. Pas de dépendance. »

Il entendit un nouveau murmure d'étoffe et l'ovale pâle du visage faisait maintenant partie d'une pâleur montant de sa taille. Comme animées d'une volonté particulière, les mains d'Elaine prirent celles de Gavin sur le bord du drap et les soulevèrent vers ses seins.

Elle ne s'était pas arrêtée de parler. Ses petits seins fermes dans les mains de Gavin, leurs bouts durcissant contre les paumes, elle dit : « Mais nous avons fait un long chemin ensemble. Cela devait vous paraître bizarre, que je vous suive partout où vous alliez. J'espérais que vous me regarderiez, que vous me verriez vraiment un jour, et ne penseriez pas constamment à la fille ou au Professeur ou aux révolutionnaires. »

Il bougea ses mains, il ne voulait plus l'entendre parler, mais elle respira profondément et continua. « C'était surtout moi. J'étais amoureuse de vous. Pourquoi aimons-nous les gens ? Qu'est-ce qui rend une personne différente d'une autre ? Mais je ne veux pas dépendre de vous. Je ne voulais pas m'engager sinon sur une base d'égalité. Vous savez... l'amour librement donné et librement rendu... pas d'obligations... pas de responsabilités. »

Elle était allongée à côté de lui, maintenant, et les mains de Gavin la découvraient tout entière. Ça n'a plus d'importance, dit-elle, parce que vous partez, et il n'y a aucune dépendance, ni d'un côté ni de l'autre. Mais je dois vous dire aussi ceci... Vous allez trouver ce qu'il y a au bout de votre quête et je ne veux pas être là quand vous le trouverez. La fin de ma quête est ici. Oh, je ne veux pas dire dans ce lit, mais dans cet endroit où tous les gens sont égaux et... »

Il la fit taire avec sa bouche et pendant très longtemps plus rien ne fut dit. Vers le lever du jour, elle murmura : « J'espère que vous trouverez ce que vous cherchez. »

La nuit avait été pleine de surprises et de délices. Pour la première fois de sa vie peut-être, Gavin s'était senti complètement à l'aise, réconcilié avec le monde. Mais quand Elaine parla, les vieux doutes s'insinuèrent de nouveau dans son esprit. Il devait aller jusqu'au bout ; il devait découvrir ce qui l'attendait à Berkeley.

OceanofPDF.com

Chapitre XI

Ainsi je réfute Berkeley

« Ici je vends ce que tous les hommes désirent, disait Matthew Boulton, propriétaire de la première fabrique de machines à vapeur. La puissance. » C'est ce que nous croyons vouloir. La puissance, le pouvoir de faire faire aux gens ce que nous leur disons. Le pouvoir de dire non. Le pouvoir de changer l'opinion des gens. Le pouvoir d'agir sans crainte des conséquences et sans souci des autres. Le pouvoir de transformer le monde. La lutte pour le pouvoir – ou la frustration en son absence – est la cause de tout le crime et de toute la violence du monde. Et pourtant nous savons que l'intervention dans les événements humains est presque toujours futile. Ceux que nous contraignons nous en veulent. Ceux que nous refusons nous ignorent. Ceux que nous essayons de changer nous rejettent. L'acte obstiné ne satisfait finalement pas. Et même les plus passionnées des révolutions accomplissent moins que les développements économiques normaux. La Révolution française n'a fait qu'accélérer un processus d'égalisation qui aurait détruit le pouvoir de l'aristocratie ; l'esclavage agonisait avant la guerre de Sécession ; les manifestations ont sans doute prolongé la guerre du Viêtnam par le ressentiment de la classe moyenne contre les manifestants. Les révolutions violentes ne redistribuent pas les richesses ni n'assurent l'égalité ; elles détruisent les richesses et la liberté restaure l'inégalité.

LE CARNET DE NOTES DU PROFESSEUR

Pas de mur de Berlin pour Berkeley. Comme il convenait au berceau de la révolution, le campus de Berkeley était entouré d'un mur proprement construit en pierre de taille. Le soleil perçait les nuages derrière San Francisco et le couchant teignait la pierre de rouille, comme si elle avait été peinte avec le sang des martyrs.

Gavin se tenait sur le terrain dégagé entre les limites décrépies de la ville, délabrées par les combats, et le portail sud. Il contemplait les tours et

les créneaux fabuleux de Berkeley. Ils se dressaient au-dessus des murs, les bâtiments du Student Center, de Sproul Hall, de la tour Sather ; il les connaissait tous comme s'il y avait vécu. Il les avait conservés, comme un pays des fées, dans sa tête, pour alimenter ses fantasmes, pour marcher dans ces rues féeriques et recréer ces batailles fabuleuses ; et maintenant ils étaient là, dans la réalité, devant lui, mais il ne pouvait se résoudre à fouler les pavés où Mario Savio, Jack Weinberg et Art Goldberg avaient posé le pied. Il ne savait pas s'il hésitait par respect ou par crainte de la désillusion ; il n'était plus le garçon qui était parti du Kansas en quête d'un lieu saint.

La voie lui était ouverte. Les solides grilles de fer forgé s'entrebâillaient nonchalamment, comme pour l'inviter à entrer. A l'approche de la nuit elles auraient dû être fermées et cadenassées contre les intrus et il se demanda ce que présageait cette entorse à la sécurité. Les gardes étaient-ils devenus négligents, ou ceux qui vivaient en dehors des murs ne constituaient-ils plus une menace ? Ou bien le destin l'accueillait-il dans sa demeure spirituelle ?

Gavin traversa lentement le terrain dégagé, regardant deux fois derrière lui avec inquiétude. Mais rien ne bougeait. Il se glissa entre les grilles. Aucun gardien ne contesta son droit d'entrer ; personne ne demanda à voir sa carte d'étudiant. Il ne voyait absolument personne. L'esplanade entre le Student Center et Sproul Hall était déserte. Les vieux bancs semblaient assis comme des vieillards loqueteux au coucher du soleil. La brise du soir faisait danser des papiers épars.

Un silence inquiétant planait sur les lieux. C'était comme une arène après la mise à mort, après le salut du matador à la foule en délire, et maintenant le taureau avait été traîné dehors, tous les spectateurs étaient partis mais les pierres se souvenaient encore. Gavin marcha sur le ciment craquelé et sentit l'histoire sous ses pieds.

La fontaine de Ludwig était tarie et son bassin plein de boîtes en fer blanc, de vieux papiers et de bouteilles cassées. Gavin leva les yeux vers le large perron et la large façade de Sproul Hall. Les murs étaient anciens et grêlés, les carreaux cassés, mais Gavin ne le voyait pas. Il voyait un autre temps. Il voyait des étudiants par milliers rassemblés là sur cette esplanade, entourant la voiture de police dans laquelle un Jack Weinberg martyr était assis depuis vingt-quatre heures. Il voyait Mario Savio grimper sur le toit de la voiture et modeler la foule des étudiants avides de sensations en une armée révolutionnaire. Il les voyait charger sur les marches et prendre

d'assaut Sproul Hall, et il les voyait repoussés, traînés et portés, inertes et sans résistance, par les flics fascistes.

Il se tenait là où tout s'était passé. Cela valait le voyage, se dit-il. Cela valait tout ce qu'il avait souffert.

Et cependant ce n'était pas assez. L'exaltation d'être debout sur un terrain sacré ne pouvait durer. La scène du souvenir se dissipa ; les cris de joie et de colère moururent ; le silence revint. Il se retourna vers la grille entrebâillée dans le mur de pierre. Pourquoi n'était-elle pas gardée, protégée de la ville qui l'entourait comme une bête aux aguets ?

Il secoua les épaules comme pour chasser de mauvais rêves, pivota et marcha rapidement vers le nord, vers l'arche de métal flanquée de piliers de pierre. Au sommet de chaque pilier, il y avait une sphère creuse. Jadis elles avaient été en verre et en métal mais le verre avait été brisé et les ampoules électriques à l'intérieur cassées ou volées. Au-delà de la porte, une ceinture verte allait d'est en ouest.

Les pas de Gavin rendaient un son creux entre les bâtiments, et il résista à l'envie de regarder derrière lui pour voir si quelqu'un avait surgi pour considérer d'un mauvais œil cette profanation du silence de Berkeley.

Il s'arrêta sous l'arche et leva les yeux. Au-dessus de sa tête, en relief sur le métal, se détachaient les mots « Sather Gate ». C'était ici. La célèbre porte Sather. Il franchissait la porte Sather, et Strawberry Creek. La ceinture verte de chaque côté n'était que de mauvaises herbes ; les arbres étaient cassés ou morts, comme sur un champ de bataille, et Strawberry Creek n'était plus un ruisseau limpide mais sentait l'égout. Cela lui était égal. C'était Berkeley.

Mais où était tout le monde ?

A sa gauche c'était Dwinell, à sa droite Wheeler et, droit devant, Durant.

« Avis ! » dit quelqu'un.

Gavin s'arrêta.

« Avis ! » répéta la voix.

Gavin regarda autour de lui. Il n'y avait personne, à moins que quelqu'un se cache derrière un kiosque sur sa droite. C'était une sorte de petite structure cylindrique couverte des restes déchirés de messages collés les uns sur les autres comme des vestiges de civilisations mortes. Le kiosque avait un toit conique en surplomb ; sous l'auvent un cercle de globes lumineux brisés avait jadis éclairé les communications que plus

personne ne lisait. Le kiosque avait l'air d'un champignon géant, mort depuis longtemps.

« Avis ! dit le kiosque. Un autodafé de livres aura lieu à la bibliothèque Doe en l'honneur du mariage de... »

Gavin fit le tour du kiosque, en cherchant qui parlait. Un message s'arrêta brusquement, un autre commença.

« On cherche : compagnons de chambre, sexe indifférent... »

Le kiosque parlait. Il lisait tout haut d'une voix chevrotante et incertaine les annonces affichées sur sa surface au fil des mois et des ans. « Perdu : un couple de tarentules ; facilement reconnaissables à... »

Gavin continua de tourner autour de la colonne, essayant de déterminer, à leur fraîcheur, lesquels de ces avis étaient encore valables.

« Avis : le sabbat de la faculté se réunira ce soir à minuit pour des pratiques innommables dans le bois de la faculté... A vendre : coco, une cuiller ou une pelle... Avis : la fin du monde est prévue pour mardi prochain à exactement... Cherche : bonne baiseuse, discrétion assurée... Avis : la Société du Jugement dernier se réunira mercredi à Alumni House sauf annulation imprévue... Avis : concours de tir entre les Terroristes de Fernwald-Smith et les Guérilleros d'international House aujourd'hui au Memorial Stadium... »

Les derniers étaient si vieux que les mots étaient presque incompréhensibles :

« Avis : une nouvelle fournée de LSD est à la disposition de tous au labo de biochimie... Avis : Exposition d'art vivant à la galerie... Cherche amour, discrétion assurée... Avis : un autodafé de livres aura lieu à la bibliothèque Doe en l'honneur du mariage du chef des Kampusflics et de la reine de la rentrée... »

Gavin était revenu à son point de départ. Il se détourna. Il n'en savait pas plus long. C'était un campus. Il s'y trouvait. Cela faisait du bien. Mais ne suffisait pas.

« Qui es-tu ? » demanda une voix.

Gavin haussa les épaules.

« Je te demande qui tu es. »

Gavin ne se retourna pas. « Je ne vais pas parler à un tableau d'affichage ! »

Un caillou tomba à ses pieds. Un autre le frappa à l'épaule.

« Moi non plus, je ne parlerais pas à un tableau d’affichage, mais je te conseille de me parler, à moi. Il pourrait t’arriver des bricoles, tu sais. »

Gavin se retourna. Un grand garçon maigre était maintenant assis au sommet du kiosque, fumant une cigarette tordue. Gavin s’aperçut qu’il avait senti une odeur d’herbes brûlées.

« Qui es-tu ? » répéta l’homme. Ce n’était qu’un garçon, plus jeune que Gavin, mais il paraissait plus vieux parce qu’il le dominait.

« Qu’est-ce que tu fous là-haut ? Où est tout le monde ?

— Vraiment, dit le jeune homme, nous devons immédiatement savoir qui pose les questions, ici. La question est : “Qui es-tu ?”

— Rien qu’un étudiant.

— T’as pas l’air d’un étudiant, et certainement pas de “rien qu’un étudiant”.

— C’est quand même ce que je suis, un étudiant muté. Je suis nouveau.

— Pourquoi est-ce que tu n’es pas habillé comme tout le monde ? »

Le garçon au sommet du kiosque portait un vieux blouson militaire sur une chemise déchirée et un jean effiloché coupé aux genoux.

« Une seconde ! s’exclama Gavin avec irritation. J’ai répondu à deux de tes questions, maintenant réponds à une des miennes.

— Bon, grogna l’autre, si c’est le seul moyen d’aboutir à quelque chose.

— Où est tout le monde ? demanda Gavin.

— Ils vont venir, répliqua vivement le garçon. Maintenant, pourquoi est-ce que tu n’es pas correctement habillé ? »

Gavin baissa les yeux sur sa tenue. Son uniforme d’étudiant, la chemise d’ouvrier et le pantalon de paysan, avait été perdu en chemin. Il portait maintenant un pantalon, des souliers et des chaussettes, une chemise et un chandail pour avoir chaud. Tout était propre et impropre, et il se demanda comment il avait pu être aussi négligent.

« C’est comme ça qu’on s’habille, là d’où je viens.

— D’où tu viens ?

— Pas juste. C’est à mon tour. Qu’est-ce que tu fiches là-haut ?

— Je regarde en bas. D’où tu viens ?

— Oh, de l’est.

— Tout est à l’est d’ici. Où ça, dans l’est ?

— Ça ne te regarde pas, mais j’étais inscrit dans une université du Kansas. J’ai été expulsé. Et je suis venu ici comme j’ai pu.

— Tu n’es pas habillé comme il faut.

— Ce n'est pas une question.

— C'est vrai. Mais tu n'es toujours pas habillé comme un étudiant.

— Qu'est-ce que ça peut bien faire ? » demanda Gavin.

Dans le temps, il aurait sans doute été comme ce garçon assis sur le kiosque, qui fumait de la marijuana et posait des questions idiotes, mais à présent tout cela lui paraissait stupide et sans importance.

« Nous avons un tas de flics mouchards par ici, dit le jeune homme sur la défensive. Tu sais, des infiltrateurs, des agents provocateurs. T'en es un ?

— Si j'en étais un, est-ce que je ne me déguiserais pas un peu mieux ?

— C'est peut-être ce qu'ils voudraient que nous pensions, dit l'autre d'un air matois.

— Grotesque ! Le principe fondamental de l'infiltration, c'est de ne pas se faire remarquer.

— Ça se peut, marmonna le garçon en tirant sur sa cigarette. T'en veux un coup ?

— Non, merci. Gavin se détournait. Il croyait entendre du bruit dans le lointain.

« J'ai d'autres trucs, dit fermement l'homme du kiosque. Ecoute, ce que j'ai dans ma main droite te fera l'impression d'être si grand que tu auras de la neige dans les oreilles.

— Laisse tomber, dit Gavin.

— Ecoute, ce que j'ai dans la main gauche te fera l'effet d'être si petit que tu pourrais jouer au billard avec des molécules.

— Va te faire voir, dit Gavin.

— Et tu dis que t'es un étudiant ! » laissa tomber avec mépris le garçon.

Gavin entendit un sourd grondement. Quand il se retourna vers le kiosque, l'homme avait disparu. C'était ça, pensa-t-il ; le type était un revendeur et il y avait une espèce d'ascenseur dans la colonne, menant à des tunnels souterrains. Tout le campus était probablement un terrier pour une activité clandestine.

Les sons lointains se précisaient, devenaient des voix et des instruments de musique. Il ne pouvait distinguer quels étaient les instruments ni ce que les voix disaient.

Il s'avança et regarda derrière lui, à travers la porte Sather et l'esplanade, au-delà de la fontaine de Ludwig vers les grilles du mur d'enceinte. Elles étaient grandes ouvertes, maintenant, et il percevait un vague mouvement se détachant sur la toile de fond des cabanes fatiguées.

Quelque chose s'enfonça au creux de ses reins. Il se retourna lentement. Un Kampusflic était derrière lui, une matraque électrique dans sa main encore tendue. Le flic était tout en noir, avec des étoiles d'argent sur ses poches de poitrine et ses épaulettes. C'était un homme fort, musclé des épaules et de la mâchoire ; il avait un grand nez, de méchants petits yeux, et un pistolet mitrailleur dans un étui noir sur sa hanche. Il enfonça la matraque dans l'estomac de Gavin. La décharge électrique était assez forte pour lui picoter la peau. C'était un avertissement.

« T'es un étudiant ? » demanda le Kampusflic d'une voix dure, indifférente, qui fit comprendre à Gavin que ce qu'il répondrait n'aurait aucune importance. L'homme avait des chaussures de caoutchouc ; Gavin ne savait pas si c'était pour l'isolation ou afin de pouvoir surprendre les gens en surgissant sans bruit.

« Oui, répondit-il.

— T'as pas l'air d'un étudiant, grogna le flic. Tu es plus vieux. T'es pas habillé comme il faut. Où est ta carte ?

— Je viens juste d'arriver. Je n'ai pas eu le temps de m'inscrire. »

La matraque frappa de nouveau l'estomac de Gavin. La charge avait été augmentée. Cette fois, cela lui fit mal. « Dehors, ordonna le flic. Tu pourras t'inscrire demain.

— Je ne sais pas où aller ! »

Nouveau petit coup de matraque. Gavin recula pour l'éviter. « Les gens comme toi savent toujours où aller. Tu ne peux pas rester ici. Pas sans carte. C'est le mariage du chef et personne ne reste s'il n'est pas étudiant. »

La matraque revint à la charge. Gavin céda. « Bon, d'accord, je m'en vais. »

Il repartit de mauvais gré vers les grilles ouvertes par où il était entré. Il se retourna une fois. Le flic était toujours là, de l'autre côté de la porte Sather. Il le surveillait toujours.

La musique était plus forte. Les instruments que Gavin avait entendus faiblement se reconnaissaient maintenant ; des guitares. Les voix chantaient quelque chose à propos de Jésus. Dans la nuit tombante il vit le premier rang de marcheurs du défilé. Ils avaient des guitares. Plus loin, il aperçut des pancartes brandies et des torches.

Il marcha vers la grille. « Nous sommes les Enfants de Jésus, chantait la procession. Il sait ce que l'on pense. Il nous sauve quand ça lui plaît. Nous sommes les Enfants de l'Amour. »

Gavin s'arrêta de l'autre côté de la grille ouverte, en se dissimulant derrière un des piliers. Il risqua un œil, au coin. Le flic lointain était toujours au-delà de la porte Sather et il avait été rejoint par un autre, qui se trouvait de l'autre côté du pont sur Strawberry Creek. Ils avaient l'air de deux géants noirs qui l'attendaient. Ils ne ressemblaient à aucun Kampusflic qu'il avait jamais vu ; ils n'avaient rien de comique ni de ridicule.

Il se baissa pour ôter ses chaussures et ses chaussettes qu'il fourra derrière le pilier ; il enleva son chandail malgré la fraîcheur du soir et le posa sur les souliers. Il déchira au coude les manches de sa chemise. Il aurait bien déchiré le pantalon, aussi, mais l'étoffe était trop solide.

Le défilé avait atteint la grille. « Venez vous joindre aux Enfants de Jésus, chantaient les marcheurs. Vous trouverez ce que vous avez rêvé. Il ne refusera pas ce qui nous fait plaisir. Venez vous joindre aux Enfants de l'Amour. »

Ils étaient tous jeunes, ils avaient tous des allures d'étudiants, des blue jeans et pas grand-chose d'autre. Les garçons portaient une coquille lacée sur leurs organes génitaux et les filles étaient torse nu. Leurs seins sautaient et dansaient au rythme de la marche et, à certains points de la procession, des gens faisaient l'amour tout en marchant.

Les torches flambaient au-dessus des têtes, imprégnant l'atmosphère d'une odeur de résine et d'huile de pin. Gavin pouvait maintenant lire quelques pancartes. Une d'elles proclamait : « Faites l'amour, pas de frustrations. » Une autre disait : « La répression sexuelle est à l'origine de tous les maux. » Une autre : « Je suis amour. Signé : Dieu. » Et une autre, juste derrière : « Je suis Dieu. Signé : Amour. » Gavin sursauta. « Jenny ! » hurla-t-il et il plongea dans la foule. Mais quand il atteignit la jeune femme qu'il avait cru reconnaître, elle ne présentait qu'une ressemblance superficielle avec son amour perdu. Elle portait une pancarte. Il salua de la tête et lui sourit. Elle sourit et ses seins saluèrent.

« Nous sommes les Enfants de Jésus », reprit Gavin tandis que la procession passait entre Sproul Hall et le Student Center. « Il sait ce que l'on pense », dit-il en passant sous la porte Sather. « Il nous sauve quand ça lui plaît », chanta-t-il en passant devant les Kampusflics. Il marchait courbé et ils ne le virent pas. « Nous sommes les Enfants de l'Amour. » Ils dépassèrent Wheeler sur la droite et il envisagea de se glisser hors de la procession. Mais pendant qu'il se décidait, ils avaient atteint la façade de la bibliothèque Doe et le cortège se séparait de chaque côté d'un tumulte

sombre. Quand Gavin y arriva, il vit que c'était un monceau de livres, des milliers de livres. Le tas devenait une montagne à mesure que d'autres livres étaient apportés par des silhouettes obscures sortant de la bibliothèque.

Quand les Enfants de Jésus passèrent près des livres entassés, les torches furent plantées sur le monticule ou jetées dedans. Pendant quelques instants les livres résistèrent aux flammes, comme la sagesse se battant contre l'ignorance, mais alors quelqu'un apporta un bidon et se mit à asperger la pile d'un liquide épais. Partout où les gouttes tombaient, les flammes jaillissaient. Gavin sentit une odeur d'essence, puis de papier calciné et de fumée noire. En une minute ou deux, la petite montagne devint un brasier crépitant et des ombres semblables à des démons dansèrent sur les façades voisines de Doe et de California.

Gavin s'écarta discrètement du feu et de sa lueur révélatrice. Comme pour répondre au même genre de signal mystérieux qui envoie les lemmings se jeter dans la mer, des étudiants arrivaient pour se joindre aux Enfants de Jésus et à ceux qui avaient accumulé les livres. Ils envahirent l'esplanade entre la bibliothèque Doe et California Hall, venant de la porte Est, de la porte Nord, de la porte Ouest par tous les sentiers, les allées et les rues conduisant au centre du campus, et Gavin se fondit dans cette foule, retrouvant la sécurité dans le nombre. Mais même anonyme dans la cohue, il se sentait encore seul ; il se sentait encore plus seul que tout à l'heure, quand il n'y avait absolument personne. Il s'aperçut qu'il ne se sentait plus étudiant. Il avait vieilli. Il ne faisait plus partie de tout cela. Il se surprit à s'écarter, à observer ses distances, à les juger.

Ils n'étaient que des animaux, pensa-t-il, guidés par leur instinct, n'agissant qu'en réaction immédiate à ce qui les entourait, faisant ce qui leur plaisait. Ils étaient des papillons à la flamme, des abeilles à la danse d'accouplement, des loups à la tuerie, des requins à l'odeur du sang, des vautours à la charogne. Ils étaient des anarchistes détruisant leur héritage humain pour s'amuser. Le Professeur les aurait appelés des barbares et les aurait méprisés.

Il était à l'écart, au milieu d'eux, dans l'ombre de California Hall, il regardait des étudiants pousser hors de la bibliothèque des poussettes pleines de livres. D'autres apparurent aux hautes fenêtres au-dessus de l'entrée, arrachèrent des plaques de contre-plaqué et lancèrent des brassées

de livres sur les marches, au-dessous, pour que d'autres les ramassent et les jettent au feu.

Gavin vit une fille vêtue de blanc lancer des volumes, un par un, sur les flammes et il cria « Jenny ! », mais personne n'entendit et avant qu'il puisse s'élancer elle avait disparu, et il comprit qu'il voyait Jenny partout.

Gavin n'était pas insensible à l'excitation générale. Il sentait l'émotion à vif, exposée, comme des terminaisons nerveuses ; il sentait le poids d'événements menaçants. Quelque chose de vital et de significatif allait se passer, se passait, et il était là pour le vivre.

C'était la vieille fièvre de la vie de campus : la jeunesse, l'excitation et toujours quelque chose sur le point d'arriver. Il n'y aurait plus jamais rien de pareil, plus jamais. Pour lui, bien qu'il reconnût tout cela, c'était du passé et il le ressentait comme filtré par un terne souci des conséquences et une philosophie du comportement. Pendant qu'il ne regardait pas, il était devenu vieux et prudent ; et il voyait maintenant l'histoire comme un champ de bataille entre l'anarchie et la tyrannie, avec des gens raisonnables toujours pris au piège entre les deux alors que l'une semblait un moment victorieuse et puis cédait devant l'autre.

Les flammes bondissaient très haut sur l'esplanade. Les étudiants formèrent une ronde géante et dansèrent autour du brasier, dans un sens d'abord et puis, brusquement, dans l'autre sens, faisant rouler au sol des étudiants rieurs.

Gavin se rappela un autre feu comme celui-là et songea : ce n'est pas si loin du Colorado en Californie, de l'enfance à la jeunesse. Ce qui les unit, c'est la puissance : la puissance du feu, la première grande invention de l'homme, le feu grand civilisateur, le feu attendrisseur, le feu protecteur, le feu dieu, le feu destructeur... Le destructeur, voilà ce que les hommes adoraient, la puissance brutale du feu, la furie rugissante et dansante de la flamme qui peut transformer le bois, le papier et le savoir, et le monde lui-même, en chaleur, en fumée et en cendres...

Le Professeur aurait pu dire cela, pensa Gavin. Mais il ne l'avait pas dit. Il l'avait pensé lui-même et il comprit à ce moment-là combien le Professeur l'avait changé. Il n'était pas simplement lui-même plus le Professeur ; le fait même d'apprendre, d'inhiber les idées du Professeur, l'avait transformé. Les idées ne sont pas neutres ; ce ne sont pas des instruments destinés à être utilisés par une main. D'abord l'homme forge

des outils et puis les outils forgent l'homme. Les idées contiennent des valeurs, et l'homme absorbe les unes avec les autres.

Gavin sut alors qui avait gagné. Il avait cru être le vainqueur, le maître de la situation, mais c'était le Professeur qui avait gagné. Il se demanda si le Professeur l'avait su dès le début, s'il était venu de son plein gré, s'il s'était laissé enlever, s'il avait su ce qui allait arriver.

Gavin secoua la tête. L'important, c'était qu'il ait changé. Sa place n'était plus là parmi les barbares et il ne pouvait pas marcher avec les tyrans. Il se retourna pour chercher une issue hors de la foule, mais à ce moment quelqu'un hurla dans un mégaphone : « Au mariage ! Au théâtre grec ! »

Le cri fut repris de tous côtés et l'océan d'humanité commença à déferler, Gavin au milieu. Des tourbillons se formèrent et puis la marée finit par monter sur la longue plage du campus vers la colline, formée et contenue par les bâtiments se dressant de la terre comme des monuments de pierre, élevés à une race disparue et oubliée.

Avec l'odeur des livres brûlés encore âcre dans ses narines et imprégnant ses vêtements, Gavin fut emporté malgré lui. Il s'appliquait uniquement à ne pas tomber tandis que la mer d'étudiants se séparait pour la tour Sather et se réunissait devant Le Conte pour affluer irrésistiblement dans University Drive vers la porte Est et Gayley Road en passant devant Campbell et les sciences physiques. Elle se déversa dans le théâtre grec.

Jeté en dépit de sa volonté sur un gradin de pierre au milieu du vaste amphithéâtre, Gavin envisagea la fuite puis il s'assit pour jouir du spectacle. Il reconnaissait cet endroit, maintenant. Là, un jour anniversaire de Pearl Harbor, le président Kerr avait décrété une réunion spéciale de l'université « pour inaugurer une nouvelle ère de liberté légale ». Mais ce n'étaient que des mots pour déguiser l'ancienne tyrannie, et Mario Savio avait immédiatement percé à jour la tromperie. Peut-être avait-il été assis près de là où se trouvait à présent Gavin. Il s'était rué vers le microphone pour annoncer une nouvelle révélation et il avait été emporté par les flics fascistes.

Comme tout le reste, sur ce campus fabuleux, cet amphithéâtre vivait dans la légende ; il avait été béni par les révélations de prophètes inspirés et sanctifié par leur sang.

L'immense foule des étudiants – quelque vingt mille – avait rempli tous les gradins, les travées et le versant de la colline au-dessus du théâtre. Ils

attendaient impatiemment dans l'obscurité ; ils étaient si tassés que personne ne pouvait bouger et les seules lumières, à part les reflets rougeoyants des nuages bas au-dessus du brasier de livres devant Doe, étaient de brèves flammes d'allumettes et le bout incandescent des cigarettes.

Derrière Gavin, une fille demanda : « Tu es sûr que c'est ici que va avoir lieu le mariage ? »

— C'est ce que j'ai entendu dire, répondit une autre. Mais qui peut être sûr de quelque chose, à notre époque ? »

Devant Gavin, un garçon déclara : « Je ne sais pas pourquoi je viens à ces trucs-là. Je ne peux pas supporter la foule.

— Tu ne voudrais pas rater toute la rigolade », répliqua une fille.

Sur sa gauche, une autre annonça : « Mon horoscope dit que je ne devrais même pas être dehors, ce soir.

— Mon signe est en ascendant tout le mois, dit un jeune homme. Je ne peux rien faire de mal. Tu n'as qu'à rester avec moi.

— Rien de mal, hein ? riposta la fille. C'est ce que tu dis ! ôte ta main de ma jambe ! » Mais aussitôt elle rit pour montrer qu'elle plaisantait.

Gavin se tourna vers l'étudiant sur sa droite : « Quelle est la grosse question en cours, ici ? »

Le jeune homme blond le considéra avec méfiance. « Comment ça, la grosse question ? »

Gavin haussa les épaules et retrouva le vieux jargon illettré. « Je veux dire, quoi, qu'est-ce qui se passe ? »

— Qu'est-ce que tu as ? Tu es nouveau, ou quoi ?

— Ouais, répondit Gavin. Quelle est la routine ? Qui c'est qui mène ?

— Tu veux parler de politique ?

— Ouais.

— Je ne connais rien à la politique », dit le jeune homme.

Il se pencha pour parler à la personne à sa droite, comme pour s'écarter le plus possible de Gavin.

Gavin se tourna vers la fille châtain à sa gauche. « Comment ça se fait qu'il n'y a pas de politique ? » demanda-t-il.

Elle le regarda, puis elle jeta un coup d'œil à ses voisins et finalement elle approcha sa tête de celle de Gavin. « Ils ont expulsé le président étudiant et dissous le gouvernement des étudiants, confia-t-elle à voix basse.

— Qui ça ?

— Les Kampusflics. Qui veux-tu que ce soit ? » Elle le considéra, comme si elle jugeait que les apparences étaient trompeuses. « Pourquoi est-ce que tu poses tout le temps des questions ?

— Je suis nouveau, dit Gavin en s'excusant.

— Je parie, tiens !... Oh, et puis d'abord, on s'en fout de la politique de campus. Nous avons des choses plus importantes à faire.

— Quoi, par exemple ? »

Elle le toisa et se détourna froidement. « Par exemple, dire aux étrangers d'aller se faire voir. »

Gavin se retourna vers les filles assises derrière lui. « Personne ne va protester contre cette façon de dissoudre le gouvernement des étudiants ? * demanda-t-il.

Elles le regardèrent avec des yeux ronds. Une brune aux cheveux raides répliqua : « Pour quoi faire ? Qu'est-ce que le gouvernement des étudiants a jamais fait pour nous ?

— Mais... mais c'est Berkeley ! s'indigna Gavin. C'est le campus ! Les étudiants dirigent le campus !

— Plus maintenant, dit l'autre, une brune aussi dont les yeux sombres avaient un regard lointain. On s'en fout. La seule chose qui compte, c'est les étoiles.

— Oui, confirma sa compagne. Les étoiles. »

Gavin se pencha et s'adressa au jeune homme devant lui, qui s'était rasé le crâne et l'avait peint en jaune. Il répétait inlassablement la même syllabe, comme une incantation pour chasser les démons : « Om. Om. Om... »

« Qui est chargé du projet pour chasser le chef des Kampusflics du campus ? » demanda Gavin.

Il se trouva face à une vaste étendue de peau jaune qui disait : « Om. »

« Le dernier type qui a essayé ça s'est fait abattre en plein milieu d'University Drive, dit la fille assise à côté du crâne rasé. Personne ne peut tirer plus vite et mieux que le chef. »

Un grand garçon musclé de l'autre côté de la tête chauve se retourna vers Gavin. « T'es dingue ou quoi ?

— Om, dit le crâne rasé.

— Je crois que c'est un espion, dit le garçon à droite de Gavin.

— Je crois qu'il essaye de fomenter quelque chose, d'attirer des ennuis à tout le monde, déclara la fille à sa gauche.

— Il ne croit pas aux étoiles », renchérit la brune derrière lui.

Gavin écarta les mains dans un geste d'innocence. « Je suis nouveau ici. »

Ils le foudroyèrent du regard. Il essaya de se faire tout petit.

Un vacarme soudain sur la scène empêcha de nouvelles questions. Des projecteurs aveuglants s'allumèrent. Ils étaient braqués sur la scène où un groupe rock paraissait minuscule contre le mur grec orné de colonnes cannelées et percé d'une immense porte au seuil surélevé, qui s'étendait en travers de la scène de marbre vers les coulisses de chaque côté. Cinq guitaristes, un batteur et un pianiste électronique étaient habillés d'un short doré, de boots dorés et d'un boléro doré ouvert sur leur torse nu. Les amplificateurs hurlaient la douleur des cordes torturées.

Devant la scène, qui leur arrivait à l'épaule, se tenait une rangée de Kampusflics en uniforme noir, coude à coude, la matraque frappant leur main en cadence avec la musique, les holsters ramenés en avant pour une dégaine rapide, la visière du casque baissée ne laissant voir que la bouche et le menton. Les visières noires réfléchissantes les déshumanisaient ; l'imagination peignait des yeux d'extra-terrestres ou d'horribles défigurations. Ils paraissaient mi-monstres mi-robots et Gavin vit en eux la puissance à l'état pur, l'arme ultime de la tyrannie.

Du fond du théâtre, un groupe de filles entra par la large travée centrale. Elles étaient vêtues de vieux chandails, de jupes et de chaussures de toile, et elles arrivaient en courant et en sautant, en faisant des sauts périlleux et des soleils, tout en poussant des cris de joie aigus. Quand elles arrivèrent au centre de l'amphithéâtre, sur l'aire de terre battue devant le demi-cercle de gradins, elles se retournèrent. Sur leur poitrine était écrit le mot « Cal », souligné par un paraphe prolongeant la dernière lettre.

Derrière elles, un groupe de garçons en jean et chandail tiraient un char, comme un char de carnaval. Dessus, il y avait un grand cylindre fait d'étroits rubans d'argent par milliers ; ils flottaient à la brise comme des filets d'eau, révélant une forme à l'intérieur du cylindre, mais en cachant son identité.

Le groupe rock glapit ses protestations. Le char s'arrêta devant le centre de la scène. Les rubans d'argent retombèrent. A l'intérieur, il y avait une fille vêtue d'une longue robe blanche. Une guirlande de fleurs blanches et jaunes était tressée en couronne dans ses cheveux. Gavin eut l'impression qu'elle était belle.

Elle attendit, le dos à demi tourné au public, guettant des yeux l'extrémité de la scène. Puis elle passa du char sur le proscenium. Le groupe tortura ses instruments.

Soudain, la musique se tut. Dans le silence qui tomba sur la scène et sur le public, un projecteur se braqua sur une silhouette au sommet de la structure de marbre blanc du fond, aussi blanche et spectaculaire qu'un archange vengeur. Elle était habillée comme un Kampusflic mais en blanc, avec des étoiles d'or sur les poches de poitrine et les épaulettes. Une partie du visage lointain et une des mains scintillaient bizarrement sous le projecteur tandis que la personne descendait lentement vers les simples mortels.

Gavin éclata de rire. Son rire parut bruyant dans le silence. « Dieu sort de la machine ! » dit-il.

Ses voisins lui jetèrent des coups d'œil irrités et se détournèrent vite, comme s'ils ne voulaient être associés avec lui en aucune façon. La silhouette descendant vers la scène parut hésiter, chercher dans le public au-delà de l'éblouissement du projecteur, et puis la lente descente reprit.

Quelqu'un ricana, et dans un coin reculé de l'amphithéâtre quelqu'un d'autre pouffa. Mais dans l'ensemble le charme ne fut pas rompu, et quand la silhouette fut assez près pour être vue plus clairement, Gavin ne la trouva pas drôle du tout. Ce n'était pas humain ; pas entièrement, en tout cas. De grandes parties de la figure et de la main gauche avaient été remplacées par du plastique et du métal. Un œil était humain ; l'autre était une bille fixe en plastique teinté dans une orbite de plastique transparent. Une partie d'une joue et la moitié de la mâchoire avaient été remplacées ainsi qu'un tiers du front et du crâne. Sous la boîte crânienne transparente artificielle, on pouvait voir les circonvolutions cérébrales grises et sous la peau de plastique de la joue et de la mâchoire, des dents et des os de métal brillant.

La créature avait l'air d'un de ces mannequins transparents recherchés par le labo d'anatomie, mais affligé d'une maladie horrible qui lui avait fait pousser de la peau et du poil. Ou d'une personne pourrissant dans une substance étrangère.

Malgré l'horreur de son aspect, la créature posa deux pieds solides sur la scène et s'avança en écartant les bras vers le public. Puis elle se tourna, apparemment forte et vigoureuse, vers la fiancée qui attendait. Le groupe rock fit résonner un tonnerre de cordes. Le public explosa en acclamations et en applaudissements.

De nouveau, la musique se tut ; le public se calma. La créature fit deux pas vers la mariée qui fit deux pas vers son monstrueux fiancé. Son mouvement la tourna vers le public. Gavin vit pour la première fois sa figure.

Il la reconnut. Jamais il ne pourrait oublier ce visage. « Jenny ! » hurla-t-il.

La fille s'arrêta. Elle se retourna, elle essaya de voir le public derrière les projecteurs aveuglants. La créature se tourna aussi, sa main gauche en plastique tendue vers les spectateurs dans un geste de commandement. Les doigts remuèrent.

« Un étranger est parmi nous, tonna la voix mécanique, qui n'avait pas besoin de micro pour se faire entendre jusque sur les plus hauts gradins. Il ne doit pas gâter notre fête, notre cérémonie de réunion. Envoyez-le ici !

— Il est là ! cria le jeune homme à droite de Gavin.

— Il m'a déplu tout de suite », dit la fille à sa gauche.

Des mains empoignèrent Gavin, le soulevèrent au-dessus des têtes. Il fut passé de mains en mains dans le public jusqu'au premier rang, des doigts arrachèrent des bouts de peau et des lambeaux d'étoffe tandis qu'il se débattait, se tordait et donnait en vain des coups de pied pour tenter de rester maître de son sort. En bas, les flics sans visage le saisirent par les bras et le portèrent vers la scène. Un instant plus tard, il était face à leur chef à demi humain.

Gavin regarda sans en croire ses yeux la figure lépreuse. De près, seules les parties de métal et de plastique paraissaient vraies ; le côté humain était la maladie. Un œil humain injecté de sang et un œil en plastique le dévisagèrent. Gavin vit à travers le plastique transparent du globe oculaire les tendons et les vrilles de lucite qui transmettaient une espèce de message visuel aux obscènes mouvements du cortex gris visible sous le crâne de plastique.

L'œil humain parut s'arrondir, et la moitié humaine de la bouche de la créature se retroussa en souriant. « Gavin », dit le monstre.

Gavin sursauta.

« Gavin ? » dit la fille, et elle se tourna pour l'examiner ; finalement, c'était Jenny. « Mais c'est Gavin ! Qu'est-ce que tu fais là ?

— C'est ce que je devrais te demander », répliqua-t-il, mais il le savait. Là-bas sur la berge boueuse de la Kaw, elle avait été terrifiée mais pas assez pour ne pas pouvoir échapper à son gardien. Avant même que la fusillade

commence, elle avait dû se mettre à courir dans le noir et elle ne s'était pas arrêtée de courir avant d'avoir atteint la Côte. Là dans le berceau de la révolution, sur ce campus étrangement calmé, elle occupait la position rituelle de reine de la rentrée et elle allait épouser le chef des Kampus-flics au cours d'une cérémonie publique destinée à marier les étudiants et l'autorité. C'était une affaire politique, comme un mariage entre les héritiers de deux royaumes rivaux.

Gavin ne pouvait arracher son regard du monstre qui avait prononcé son nom.

Sa lèvre humaine se retroussa encore plus haut sur une joue. Le côté plastique de la figure restait immobile et le contraste faisait peur. « Tu ne me reconnais pas dans mon apothéose ? »

Maintenant la voix ne portait pas plus loin que ce petit groupe intime sur la scène. « Je suis Gregory.

— Gregory ? répéta Gavin.

— Gregory transformé ! Gregory exalté ! »

Gavin commença à comprendre. Gregory avait été atrocement blessé, horriblement mutilé, lors de l'assaut contre la centrale. Des chirurgiens, là-bas puis ici, l'avaient raccommodé, avaient remplacé les parties et les membres emportés ou déchiquetés par du métal et du plastique. Ils l'avaient arraché à la mort. C'était cela, le pouvoir, et Gregory avait toujours gravité autour du pouvoir. Il avait changé de camp sans effort. Il avait rejoint ce qu'il considérait comme la plus puissante des forces à sa disposition. Il était devenu un Kampusflic. Maintenant il était le chef d'une force bien plus grande que ce qu'il avait imaginé. Il avait fait des flics plus que des figurants ; il avait recruté des hommes capables de sa propre forme de brutalité ; il les avait armés, avait mis hors la loi l'activité politique des étudiants et la compensait par des mascarades comme celle-ci.

« J'ai vu beaucoup de choses depuis cette nuit au bord de la rivière, dit Gavin. Je connais des endroits où on pourrait faire pousser de nouveaux membres et d'autres parties du corps pour remplacer ceux que tu as perdus.

— Perdus ? » Gregory éclata de rire. C'était un bruit mécanique sourd et il roula sur la scène comme un tonnerre artificiel. « Les toubibs m'ont recollé mieux que jamais. Regarde ! »

Il prit la matraque d'un des flics dans sa main gauche artificielle. Les doigts se refermèrent autour. La matraque se désintégra en éclats de bois et de circuits.

Le public attentif, incapable de comprendre ce qui se passait sur la scène, applaudit ce numéro.

« Je ne changerais pas pour toutes les petites étudiantes piaillantes du campus, dit-il. Avant, j'étais simplement fort. Maintenant, je suis puissant ! J'ai le pouvoir. Et j'ai aussi Jenny. Et je t'ai, toi ! » Il secoua les bouts de bois de sa main de plastique. Le sourire tordu devint encore plus tordu.

Gavin comprit qu'il s'était trompé. Le mariage était plus qu'une manœuvre politique, plus même que l'accouplement de la belle et de la bête. C'était la consommation des désirs frustrés de Gregory pour la seule fille qui lui avait résisté et le seul homme qui s'était mis en travers de son chemin sans vouloir reconnaître sa supériorité physique.

« Je pourrais te castrer là sur cette scène, dit Gregory, en ne me servant que de ma bonne main gauche. Ce serait parfait pour l'occasion, je crois, et le public l'apprécierait presque autant que moi.

— Je ne veux pas de ça à mon mariage », déclara Jenny.

L'œil humain de Gregory cligna et son œil artificiel regarda fixement. Peut-être voyaient-ils des réalités différentes.

Pour Gavin, la réalité fut une brève reconnaissance pour l'intervention de Jenny, qui s'évapora quand il comprit qu'elle n'avait pas parlé à cause de lui. « Tu vas aller jusqu'au bout de cette abomination ? » demanda-t-il et il sut qu'elle irait.

Il ne l'avait jamais connue. Elle était fascinée par Gregory, par ce qu'il représentait, par sa monstruosité même. Ce qu'elle avait craint et désiré s'était réalisé ; elle en était venue à aimer ce que faisait Gregory. Le masochisme de l'une et le sadisme de l'autre s'unissaient bien.

« Tu veux le sauver ? » demanda Gregory.

Jenny secoua la tête. « Qu'est-ce qu'il peut me faire ? Il appartient au passé. » Pour Jenny, le passé était mort. Gregory la crut.

« Ma douce captive ! Ma tendre esclave ! dit-il et il se tourna vers les flics qui tenaient les bras de Gavin. Emmenez-le en coulisse jusqu'à la fin de la cérémonie ! Faites-le regarder ! Ne le laissez pas se détourner ! Et ne lui laissez aucune chance de s'enfuir ! Il sera le dessert. »

Ainsi, pensa Gavin, j'aurai traversé tout le pays pour ça ! D'une petite porte, hors de vue du public sur la gauche de la scène, il regarda malgré lui Gregory prendre la main gauche de Jenny et la hausser un peu comme celle du vainqueur d'un combat de boxe.

« J'épouse cette femme, clama-t-il d'une voix qui monta jusqu'aux derniers gradins. Au nom de l'unité entre les étudiants et l'administration, au nom de la coopération entre tous les éléments qui forment une grande université, au nom du pouvoir que nous exerçons ensemble non seulement sur ce campus, mais sur la ville qui l'entoure et sur toute la région de la baie, et peut-être, qui sait, sur l'Etat de Californie, je prends cette femme pour être mienne, pour en faire ce que je veux. »

Il se tourna vers Jenny : « Et toi, Jenny, m'acceptes-tu comme époux et maître ? Remets-tu entre mes mains ton destin et ton corps ? » Les doigts de la main de plastique frémirent.

Jenny inclina la tête. Cela suffit. Le public applaudit et poussa des acclamations démentes. C'était un rite sauvage.

Ils devraient être entourés par une jungle, pensa Gavin, les muscles crispés résistant à la poigne de ses gardiens. Quand la réaction du public commença à se calmer, Gregory leva sa main droite. Elle paraissait pâle et faible, par contraste. « Ce mariage sera publiquement consommé, annonça-t-il.

— Non ! » s'écria Jenny. Elle essaya de se retourner, mais Gregory lâcha sa main, saisit le décolleté de sa robe blanche avec ses doigts de plastique et la déchira. Elle trembla devant lui, blanche et nue.

Gavin comprenait maintenant qu'il ne l'avait jamais aimée. Comment peut-on aimer quelqu'un qu'on ne connaît pas ? Mais il avait été proche d'elle, et il lutta contre les mains qui le retenaient, il devina la honte de Jenny, il se souvenait qu'elle avait toujours eu horreur de la lumière, et il détesta l'étrange mélange de peur et de fascination qu'il voyait à présent sur sa figure.

De la même main gauche, Gregory arracha le devant de sa tunique d'uniforme. Le tissu blanc tomba de sa poitrine. La mutilation de sa figure se reproduisait le long de son corps. Tout son bras gauche était en plastique, ainsi qu'une partie de l'épaule. Presque la moitié de son torse avait été emportée ; à l'intérieur, les organes en plastique transparent se tordaient de façon obscène. Certains étaient rouge foncé et humides, d'autres vitreux. Un cœur de plastique palpitant pompait le sang par des artères de plastique.

Le pantalon blanc de Gregory glissa aussi sur la scène. La jambe gauche était normale, la droite en plastique recouvrant des os de métal luisant. Et quand Gregory se tourna pour se révéler tout entier au public, Gavin vit que même ses organes génitaux étaient en plastique.

« Quel plaisir peut-il y avoir ? » se demanda-t-il alors que Gregory enlaçait Jenny de son bras artificiel et la soulevait sans effort. Et Gavin se débattit entre ses gardes, alors même qu'il comprenait que le véritable centre de la sexualité n'est pas dans les flancs mais dans la tête.

Lentement, Gregory abaissa Jenny contre son torse de plastique. Elle rejeta la tête en arrière dans un dernier mouvement d'aversion ; elle le repoussa vainement, à deux mains. C'était le viol de l'humanité par la machine.

Non, rectifia Gavin entre ses efforts futiles pour se porter au secours de Jenny, c'était trop facile ; l'humanité de Gregory était coupable, pas le mécanisme qui la rendait possible. Le drame était le viol mécanique de l'humanité par elle-même.

Au moment de la consommation de ce rite public sauvage et presque comme si cela faisait partie de la cérémonie, le sol de pierre de la scène se désintégra sous les pieds de Gregory. Il fut projeté dans les airs, serrant toujours Jenny dans son étreinte de plastique. Des éclats de pierre et de roche sifflèrent dans les airs comme de la mitraille. Le groupe rock fut fauché.

L'onde de choc atteignit Gavin. Ses gardiens furent repoussés. Alors qu'il se jetait à plat ventre, il vit Jenny et son effroyable amant disparaître dans le trou laissé par l'explosion. Presque simultanément, il pensa « Pauvre Jenny ! » et puis « Ils l'ont fait ! » Il exulta en songeant à l'indomptable anarchie d'étudiants sans peur, qui n'avaient pas acquiescé à cette monstrueuse union, qui avaient préparé une ultime manifestation contre la dramatique tyrannie qu'avait projetée Gregory ; et il les reconnut pour les romantiques irresponsables dont la seule contribution utile était un refus fondamental d'accepter quoi que ce fût.

Des flèches de pierre volaient autour de lui. Le sol vibrait encore après l'explosion. Quelque chose de chaud et de poisseux jaillit sur ses doigts. Sur sa droite, un des flics serrait sa gorge d'une main déjà morte.

Un bruit de fusillade se répercuta sur les surfaces de pierre. Devant la scène, les flics en casque à visière baissée formèrent un coin qui essaya de tailler un passage dans la masse des étudiants. Les matraques se levaient et retombaient comme des fléaux ou se dardaient comme des glaives. Les automatiques tiraient au hasard dans la foule massée. Le groupe noir progressa un peu vers la sortie sud mais à chaque mètre gagné, un flic tombait sous une balle, un gourdin ou des mains griffues.

C'était Ragnarok, l'Armageddon du campus vers lequel les événements se dirigeaient depuis vingt ans, amassant la rage, la frustration et la violence vers l'explosion finale. Ici, l'ordre effectuait sa dernière résistance ; ici l'anarchie préférait sa dernière négation à la tyrannie. Ici, le monde finit, pensa Gavin.

Mais il se trompait. La bataille se déplaça vers le sud, incertaine, indécise. L'amphithéâtre fut abandonné, empli des plaintes des blessés, du sang des morts. Gavin essaya de se relever mais sa jambe droite s'effondra sous lui. Il la regarda. Du sang traversait le pantalon, sur sa cuisse.

Il se traîna jusqu'au bord du cratère déchiqueté de la scène et regarda au fond du trou où il avait vu disparaître Gregory et Jenny. Ils étaient encore là, debout, les yeux levés vers lui, enlacés dans une dernière étreinte. Gavin recula la tête, pensant pendant un instant de folie qu'ils avaient survécu. Mais ils étaient morts.

Le visage de Jenny ne portait aucune marque. Le bras artificiel de Gregory l'avait serrée si fort contre lui qu'elle avait eu les côtes cassées, peut-être aussi la colonne vertébrale. La jambe plastique de Gregory les maintenait debout par quelque miracle mécanique. Sa jambe de chair avait été brisée, en miettes, mais le plastique avait tenu bon, et le cœur de plastique avait pompé jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de sang.

Il levait les yeux vers les nuages teintés de rouge, son œil humain à moitié fermé mais l'autre regardant fixement comme s'il envoyait toujours des messages à un cerveau mort. Un rictus final avait tordu les lèvres de plastique, si bien que maintenant il souriait des deux côtés de la bouche.

Gavin trouva un lambeau de la robe de Jenny. Il le déchira en deux. Il plia un des morceaux pour faire une compresse sur la blessure de sa cuisse ; il se servit de l'autre pour la maintenir en place, heureux que l'éclat de pierre n'ait pas sectionné une artère. Il se traîna vers les marches et les descendit une à une, assis, comme un petit enfant. A la dernière, il fit un effort et se mit debout contre le bord de la scène puis il marcha péniblement vers le sud, en passant entre les morts.

Juste en dehors du théâtre, un petit arbre avait été cassé à la base par des piétinements furieux. Gavin s'assit par terre, avec précaution, et dépouilla l'arbuste de ses branches et de ses feuilles. Quand il se releva, il avait une béquille de fortune.

Il boitilla le long de Gayley Road, passa devant le stade Keelberger et les parkings, entre la faculté de droit et International House, et sortit par les

grilles ouvertes à la nuit. Au milieu du terrain dégagé qui entourait le mur du campus, il se retourna pour contempler une dernière fois l'université.

« Eh bien, Professeur », pensa-t-il et il fit le premier pas de sa longue marche vers un lieu appelé la montagne enchantée et, s'il avait de la chance, vers la paix et la raison, et une fille que peut-être, dans ce monde incertain, il aimait vraiment.

OceanofPDF.com

*La composition de ce livre
a été effectuée par Bussière à Saint-Amand,
l'impression et le brochage ont été effectués
sur presse CAMERON
dans les ateliers de la S.E.P.C. à Saint-Amand-Montrond (Cher)
pour les éditions Albin Michel*

OceanofPDF.com

*Achevé d'imprimer le 1^{er} août 1980.
N° d'édition 6899. N° d'impression 1545-655.
Dépôt légal 4^e trimestre 1980.*

OceanofPDF.com